



ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME VINGT-HUITIEME.

NOUVELLES

LETTRES ANGLOISES,

OU

HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON,

AUGMENTÉE de huit Lettres qui n'ont point paru dans les Éditions précédentes.

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIÈME.





A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON.

LETTRE XCIX.

Le seigneur JÉRONIMO au chevalier GRANDISSON.

Boulogne, 24 septembre.

A la fin, cher Grandisson, nous commençons à nous flatter que notre Clémentine se conformera aux désirs de sa famille. Le général & sa femme sont venus exprès de Naples, dans la résolution de faire ce qu'ils appellent un effort décisif, & de ne la quitter qu'après l'avoir disposée à nous obliger. Le prélat est arrivé en même tems, accompagné de deux autres évêques;

& dans une conférence qu'ils ont eue tous trois avec elle, ils lui ont déclaré qu'elle ne peut penser à prendre le voile sans le consentement formel de son père & de sa mère. Madame Bémont, qu'on a priée de venir passer quelque tems avec elle, s'est déclarée ouvertement pour nous; & jeudi dernier, Clémentine fut encore plus vivement poussée. Toute la famille s'étant assemblée dans ma chambre, on lui fit proposer d'y venir; elle vint : nous réunîmes nos instances. Le général fut d'abord le plus pressant, il fut secondé par le prélat; la jeune marquise fit le troisième rôle. Ma mère, prenant les mains de sa fille entre les siennes, ne put faire entendre que des soupirs, & votre Jéronimo ne s'expliqua que par des larmes; mais pour dernière scène, mon père mit un genou à terre devant elle : ma fille, lui dit-il, mon cher enfant, obligez-moi.

Elle se laissa tomber à genoux : ô mon père, s'écria-t-elle, quittez cette posture, ou je meurs à vos pieds. Non, ma fille, jusqu'à ce que vous ayez consenti à m'obliger. Mon père! le plus indulgent de tous les pères! accordez-moi du moins quelque tems. Le général, croyant remarquer dans cette demande une flexibilité qu'elle n'avoit pas encore fait voir, la pressa de se déterminer sur le champ. Un père, lui dit-il, se

sera-t-il humilié en vain ? une mère aura-t-elle fait parler inutilement ses pleurs ? C'est à ce moment, ma sœur, qu'il faut se rendre, ou.... Il s'est arrêté, en la regardant d'un œil fier. Prenez patience, a-t-elle dit timidement, jusqu'aux premières lettres du chevalier, elles ne peuvent tarder long-tems : & portant la main à sa tête.... levez-vous, mon père, ou j'expire à vos pieds.

Il me sembla que le général alloit trop loin. Je demandai que les premières lettres fussent attendues. Eh bien ! j'y consens, dit mon père, en quittant sa posture, & lui faisant quitter la sienne. Mais quelques nouvelles qu'elles puissent apporter, souvenez-vous, très-chère fille, que je suis votre père, un père indulgent, & que je souhaite d'être obligé. Quoi ! reprit le général, cette bonté paternelle ne fera point d'impression sur vous ? votre père, votre mère, vos frères, nous sommes prêts à nous jeter tous à vos pieds. Serons-nous tous méprisés ? un étranger, un anglois, un hérétique oui, tout grand, tout noble qu'il est, un hérétique, un homme encore que vous avez glorieusement refusé, emportera-t-il la préférence sur votre famille entière ? Et souvenez-vous, ma sœur, interrompit le prélat, que vous connoissez déjà son sentiment. Il vous l'a marqué en quittant

Croyez-vous que le chevalier Grandiſſon puiſſe en changer après une explication ſi formelle ?

Elle répondit qu'elle ne ſe ſentoit pas bien ; qu'elle ſe trouvoit coupable de réſiſter aux volontés d'un père & d'une mère ; & qu'elle ne pouvoit diſputer contre ſes frères ; mais qu'elle ne ſe ſentoit pas bien. Elle pria ſes frères de l'épargner ; & revenant à demander du tems, elle conjura ſon père de lui accorder cette grâce. Ma mère, craignant une rechute, lui permit de ſe retirer, en ajoutant qu'on ne penſoit point à forcer ſes volontés, & qu'on ne vouloit employer que la perſuaſion. Elle ſe retira, mais ce fut pour chercher madame Bémont ; & ſe jetant entre ſes bras : ô madame ! je ſuis perſécutée, opprimée, & c'eſt ce qu'on nomme perſuaſion. Un père à genoux ! une mère en larmes ! des frères ſupplians ! cruelle, cruelle perſuaſion !

Madame Bémont entra alors en raiſonnement avec elle, lui repréſenta l'inflexibilité du général, l'indulgence de ſon père & de ſa mère, les déſirs de ſes deux autres frères ; elle fit valoir votre ſentiment, expliqué ſans partialité, indépendamment même de la différence de religion. Elle lui parla d'une jeune & charmante perſonne de votre pays, capable de vous rendre heureux, dont elle avoit entendu vanter les grandes qualités par divers anglois. Ce dernier point la frappa d'autant

plus, qu'elle ſait combien vous êtes lié avec madame Bemont. Elle répondit, que pour le monde entier, elle ne traverſeroit point les déſirs du chevalier Grandiſſon, & qu'elle ſouhaitoit de vous voir heureux, de quelque manière que le ciel diſposât d'elle. Le père Mareſcotti vint à la charge, & lui conſeilla de ne pas attendre l'arrivée de vos lettres, pour prendre une réſolution; parce qu'elle ne pouvoit douter que votre premier ſentiment ne s'y trouvât confirmé. Les argumens des trois évêques furent rappelés avec une nouvelle force. On lui nomma un jour pour reparoître dans l'aſſemblée de ſa famille. Madame Bémont applaudit à ſa grandeur d'ame, dans le ſacrifice qu'elle avoit déjà fait au ciel, & l'exhorta beaucoup à ne ſe pas moins diſtinguer dans la ſoumiſſion qu'elle devoit à ceux dont dont elle tenoit la vie.

Toutes ces conſidérations lui paroiſſant d'un grands poids, elle prit du tems pour les méditer encore. Après avoir paſſé trois heures dans ſon cabinet, elle remit à madame Bémont l'écrit ſuivant, qu'elle croyoit propre, lui dit-elle, à la faire diſpenſer de paroître dans l'aſſemblée qu'on lui propoſoit.

« Je ſuis excédée, ma chère madame Bémont, » de vos tendres, mais fatigantes inſtances, » auſſi bien que des importunités, des prières

» & des raisonnemens de mes frères. O ma » mère! quelle obéissance, quelle aveugle sou» mission ne méritez-vous pas d'une fille qui a » troublé le repos de vos heureux jours! vous » n'avez jamais connu la tristesse avant les peines » que je vous ai causées. Le sacrifice de ma vie » seroit une foible expiation pour tout ce que je » vous ai fait souffrir. Et qui peut résister aux » instances d'un père à genoux? En vérité, mon » tendre & respectable père, je tremble de vous » revoir. Que jamais, du moins, je ne vous » revoie dans la posture où je vous ai vu jeudi » dernier.

» J'ai refusé à mon cœur l'homme qu'il » estimoit; & par un motif qui ne doit, qui » ne peut me permettre de m'en repentir, il » est impossible que je sois jamais à lui. Le » père Marescotti, quoiqu'il le juge digne au» jourd'hui de son affection, me suggère que » toutes mes disgrâces peuvent être un châti» ment du ciel, pour avoir souffert que mon » cœur fût engagé par un hérétique. Il m'est » absolument défendu de penser à réparer ma » faute, par la seule démarche que j'en aurois » cru capable.

» Vous me dites, madame Bémont, & toute » ma famille m'assure comme vous, que l'hon» neur, la générosité & l'estime dont je fais

» profeſſion pour le chevalier, m'obligent » également de contribuer au bonheur d'un » homme, dont j'ai trompé les eſpérances, & » vous êtes perſuadée qu'il exiſte, dans ſa » patrie, une femme capable de le rendre heu- » reux; mais je dois, dites-vous, lui donner » l'exemple. Moi ? il eſt impoſſible. Non, l'hon- » neur & ma juſte délicateſſe ne me le permet- » tront jamais.

» Mais preſſée comme je le ſuis, tremblante » encore de voir un père à genoux, une mère » noyée dans ſes larmes, & jugeant, avec rai- » ſon, que je ne puis vivre long-tems, qu'une » rechute dans la plus terrible des maladies peut » devenir la punition de ma déſobéiſſance, & » qu'à ma dernière heure, ce ſera une conſo- » lation pour moi, de penſer que je me ſuis » ſoumiſe à la volonté de mes parens, ſur un » point auquel ils paroiſſent invariablement atta- » chés; d'ailleurs apprenant d'eux-mêmes qu'ils » regarderont mon obéiſſance comme une com- » penſation pour toutes les peines que je leur » cauſe depuis ſi long-tems, je ſupplie le ciel de » me donner la force de leur obéir. Cependant » ſi cet effort m'eſt impoſſible, ſerai-je encore » preſſée, encore perſuadée ? J'eſpère que non. » Enfin je m'efforcerai de me déterminer à l'obéiſ- » ſance; mais quel que ſoit le ſuccès de mes

» combats, Grandisson doit donner l'exemple ».

Combien nous sommes-nous félicités, cher ami, en lisant cette déclaration, quoiqu'elle ne donne encore que de si foibles espérances? Toutes nos mesures se réduisent maintenant à la traiter avec tant de douceur, qu'elle ne puisse changer de résolution. Nous ne lui proposerons pas même de voir la personne que nous favorisons, sans être bien sûrs que vous lui donnerez l'exemple : & s'il existe en effet une femme assez aimable, pour vous faire espérer d'être heureux avec elle, cette raison, soutenue par les soins d'un homme tel que vous, ne peut-elle pas être un motif pour l'engager?

Comme il n'y a plus d'espérance, mon cher Grandisson, que vous deveniez mon frère par le mariage, je ne vois dans le monde entier, que le comte de Belvedère à qui je puisse souhaiter d'appartenir à ce titre. Il est italien. Ma sœur, qui nous a toujours été si chère, ne s'éloignera point de nous. Il sait de quel malheureux état elle est sortie; & loin de s'en faire une objection, il se feroit cru le plus heureux des hommes d'obtenir sa main dans le fort même de sa maladie, avec l'espérance que les médecins lui donnoient de pouvoir servir à sa guérison par cette voie. Il n'ignore pas qu'elle vous aime; il l'adore pour les motifs qu'elle a

de vous refuser, il fait profession d'une tendre amitié pour vous, & d'une parfaite confiance à votre honneur : toutes ces considérations ne doivent-elles pas nous faire désirer son alliance?

Je ne puis douter, cher ami, qu'il ne dépende de vous de donner l'exemple ; de vous qui avez triomphé, sans varier sur votre religion, d'une famille de zélés catholiques, & qui avez su engager le cœur d'une des plus délicates & des plus vertueuses filles du monde. Quelle femme, qui a un cœur à donner, quelle famille peut être capable de vous résister, lorsque la religion & la patrie seront les mêmes?

Laissez-nous donc espérer, mon cher Grandisson, que vous ferez cet effort : assurez-nous que vous ne ferez pas difficulté de donner l'exemple; & dans cette confiance, nous presserons ma sœur de remplir les espérances qu'elle nous donne. Alors, alors, vous nous verrez en Angleterre, pour vous remercier des faveurs infinies dont nous croyons vous avoir obligation. Mes instances sont celles de toute une famille que vous ne cesserez jamais d'aimer, j'en suis sûr, comme je vous promets que vous lui serez toujours cher. Madame Bémont y joint les siennes. Elle est persuadée, dit-elle, elle me prie de vous assurer de sa part, que vous serez plus heureux, Clémentine & vous; elle, avec

le comte de Belyedère, qui eſt de ſon pays & de ſa religion; vous, avec une angloiſe, que vous ne feriez jamais l'un par l'autre. Madame Bémont m'a dit en confidence que, lui ouvrant votre cœur, dans le tems même de vos eſpérances, vous aviez déploré la malheureuſe ſituation de ma ſœur & la vôtre, du côté de la religion; & que vous lui aviez déclaré plus d'une fois, comme vous l'avez fait auſſi à toute notre famille, que vous n'auriez pas fait les mêmes offres pour la première princeſſe du monde. Que ne devons-nous pas attendre de votre grandeur d'ame? Encore une fois, nous nous flattons qu'il eſt en votre pouvoir de contribuer à notre bonheur, & nous ne pouvons douter de votre volonté; mais quel que ſoit l'événement, ne ceſſez pas, mon cher ami, d'aimer votre, &c.



LETTRE C.

Mifs BYRON *à miladi G...*

24 octobre.

Nous venons d'apprendre toutes les circonftances de l'affaire qui a retenu fir Charles à Northampton. M. Fenwick, qui nous en a fait le récit, les tenoit de la bouche même de cet odieux Greville.

Hier, vers les huit heures du matin, l'audacieux perfonnage defcendit à l'hôtellerie où votre frère étoit logé, & lui fit demander un moment d'entretien. Sir Charles achevoit de s'habiller, & fes ordres étoient déjà donnés pour arriver ici de bonne heure. Il reçut la vifite qu'on lui annonçoit.

M. Greville avoue que fa conduite fut un peu hautaine, c'eft-à-dire apparemment fort infolente. J'apprends, monfieur, dit-il en entrant, que vous êtes ici pour nous enlever le plus riche tréfor que nous ayons dans cette province. Il n'eft pas befoin de fon nom pour me faire entendre. Le mien eft Greville. Il y a long-tems que j'adreffe des foins à mifs Byron; quand j'aurois un prince pour compétiteur, j'ai fait vœu de difputer mes prétentions fur elle.

Vous paroiſſez un homme ſupérieur, lui répondit ſir Charles, offenſé ſans doute de ſon air & de ſon langage. M. Greville auroit pu ſe diſpenſer de me dire ſon nom. J'ai entendu parler de lui. J'ignore, monſieur, quelles ſont vos prétentions. Votre vœu n'eſt rien pour moi. Je ſuis maître de mes actions, & je n'en dois compte à perſonne.

Je ſuppoſe, monſieur, que le deſſein qui vous amène eſt celui dont j'ai parlé. Je ne demande votre réponſe que ſur ce point; & je vous la demande comme une faveur de gentilhomme à gentilhomme.

Vous ne vous y prenez pas bien, monſieur, pour me mettre dans la diſpoſition de vous obliger. Cependant je ne vous diſſimulerai point que je ſuis venu dans l'intention de rendre mes devoirs à miſs Byron : j'eſpère qu'ils ſeront acceptés, & je ne connois perſonne dont je doive reſpecter les prétentions.

Chevalier Grandiſſon, je connois votre caractère. Je vous connois homme de cœur. C'eſt ſur cette connoiſſance que je vous regarde comme un homme avec lequel il me convient de m'expliquer. Je ne ſuis pas un Pollexfen, monſieur.

Je n'entre point, monſieur, dans ce que vous êtes, ou ce que vous n'êtes pas. Votre viſite me

fait honneur ; mais elle ne m'eſt point agréable à ce moment. Je vais déjeûner avec miſs Byron : je ſerai ici ce ſoir, & j'aurai le tems d'entendre tout ce qu'il vous plaira de me dire ſur ce point, ou ſur tout autre ſujet.

Nous pourrions être écoutés, monſieur : me ferez-vous la grâce de deſcendre au jardin avec moi ? vous allez déjeûner, dites-vous, avec miſs Byron ? Cher chevalier Grandiſſon, accordez-moi une audience de quatre minutes ſeulement, au fond du jardin.

Ce ſoir, M. Greville, vous me trouverez prêt à faire tout ce que vous déſirez ; mais à ce moment je ne veux point être arrêté.

Je ne vous laiſſerai pas, monſieur, la liberté de faire votre viſite, ſans avoir obtenu de vous quelques minutes de conférence au jardin.

Pardonnez donc, M. Greville, ſi je donne ici mes ordres comme ſi vous n'y étiez point. Sir Charles ſonna. Un de ſes gens monta auſſi-tôt. Ma voiture eſt-elle prête ? Elle le ſera bientôt, fut la réponſe. Qu'on ſe dépêche. Il tira une lettre de ſa poche, & la lut, ſe promenant dans la chambre avec beaucoup de tranquillité, ſans regarder M. Greville qui ſe mordoit, comme il l'avoue, les lèvres près d'une fenêtre, dans l'impatience que le domeſtique fût ſorti. Alors

prenant le ton du reproche, il ſe plaignit d'un procédé ſi mépriſant. Monſieur, lui dit ſir Charles, peut-être avez-vous quelques grâces à rendre d'être ici dans mon appartement; cette obſtination n'eſt pas d'un galant homme. Son ſang commençoit à s'échauffer malgré lui. Il marqua une vive impatience de partir. M. Greville avoue qu'il avoit peine à ſe contenir, en voyant à ſon rival tant d'avantage dans l'air & dans la figure. Je répète ma demande, fit Charles; j'inſiſte ſur une conférence de quatre minutes. Vous n'avez aucun droit de l'exiger, M Greville. Si vous croyez en avoir, il ſera tems de m'en inſtruire à la fin du jour : mais alors même vous prendrez, s'il vous plaît, une autre conduite, ſi vous ſouhaitez d'être regardé de moi ſur un pied d'égalité.

Sur un pied d'égalité, monſieur! il porta la main ſur ſon épée. Un gentilhomme y eſt avec le prince, monſieur, dans une affaire d'honneur.

Allez donc, & cherchez vos princes, M. Greville. Je ne ſuis pas prince; & vous n'avez pas plus de raiſon de vous adreſſer à moi, qu'à l'homme que vous n'avez jamais vû. Un de ſes gens étant venu l'avertir alors que ſa voiture étoit prête : monſieur, ajouta-t-il, je vous laiſſe en poſſeſſion de cette chambre.

Votre serviteur. Ce soir je serai à vos ordres.

Un mot, sir Charles; de grâce, un mot.

Que me veut M. Greville? (en se tournant vers lui).

Avez-vous fait des propositions? Sont-elles acceptées?

Je répète, monsieur, qu'il falloit vous y prendre autrement pour être en droit d'attendre une réponse à ces questions.

Je vous la demande néanmoins, monsieur; je la prendrai pour une faveur.

Sir Charles, tirant sa montre.... neuf heures passées! je les fais attendre.... Mais voici ma réponse, monsieur. J'ai fait des propositions, & comme je vous l'ai déjà dit, j'espère qu'elles seront acceptées.

Si vous étiez tout autre au monde, l'homme que vous voyez pourroit douter du succès de vos prétentions avec une femme dont les difficultés semblent augmenter par les soumissions qu'on lui rend. Mais, dans l'opinion que j'ai de vous, je me persuade que vous ne seriez pas venu au hasard. J'aime éperdument miss Byron. Je ne pourrois me montrer dans ma province, si je souffrois que ce trésor en fût enlevé.

Votre province, monsieur? vous prenez des bornes bien étroites. Mais je vous plains d'aimer avec cette violence, & si....

Vous me plaignez, monſieur? en interrompant ſir Charles. Je n'aime point ces airs de ſupériorité. En un mot, vous renoncerez à miſs Byron, ou vous me la diſputerez par la voie de l'honneur.

Votre ſerviteur, M. Greville..... & votre frère, ma chère, ſe mit à deſcendre.

Le miſérable ne balança point à le ſuivre, & le voyant prêt à monter dans ſa voiture, il l'arrêta par la main, à la vue de pluſieurs perſonnes. Nous ſommes obſervés, lui dit-il à l'oreille, ſortez avec moi pour quelques minutes. Par tous les dieux, vous ne me refuſerez point. Je ne puis ſupporter que vous partiez ainſi triomphant pour l'affaire qui vous appelle.

Sir Charles ſe laiſſa conduire, & lorſqu'ils ſe trouvèrent à l'écart, M. Greville tira l'épée, en preſſant votre frère de tirer la ſienne.

Sir Charles y porta la main ſans la tirer. M. Greville, dit-il à ſon ennemi, ne vous expoſez point inutilement. Il voulut retourner vers ſa voiture; mais le miſérable jura qu'il n'admettoit pour alternative qu'un renoncement abſolu à miſs Byron. Sa rage, comme M. Fenwick le rapporte d'après lui-même, le rendant fort dangereux, ſir Charles mit l'épée à la main.... Je ne fais que me défendre; Greville, vous

êtes

êtes mal en garde ; & par une passe qui le rendit maître de son épée, sans alonger un seul coup, il la lui fit sauter du poignet. Vous voyez ce que je puis, dit-il, en lui mettant sur l'estomac la pointe de la sienne. Recevez la vie & votre épée ; mais par prudence ou par honneur, ne tenrez plus votre sort.

Me revois-je maître de mon épée, & sans blessure ? L'action est généreuse. A ce soir, dites-vous ?

Je répète encore que je serai ce soir à vos ordres, soit chez vous-même, ou dans cette hôtellerie. Mais ne me parlez pas de duel ; monsieur, si vous connoissez mes principes !

Comment est-il possible ! (en jurant). Comment oublierai-je cette cruelle aventure ? . . . . Ne m'exposez point au château de Selby. . . . Comment, diable, est-il possible ! nous nous reverrons ici ce soir. Il se retira d'un air consterné.

Sir Charles, aulieu de retourner droit à sa voiture, monta dans son appartement, écrivit son billet d'excuse à ma tante, parce qu'il étoit trop tard pour arriver ici à l'heure qu'il s'étoit proposé ; & se trouvant un peu ému, comme il n'a pas fait difficulté de nous l'avouer, il prit l'air dans son carosse jusqu'à l'heure du dîner.

Quelles auroient été nos alarmes, si nous avions su qu'il ne s'étoit excusé de demeurer à souper que pour rejoindre le violent personnage à Northampton ? M. Fenwick raconte que Greville le fit consentir à l'accompagner le soir. Sir Charles leur fit des excuses fort civiles, pour s'être un peu fait attendre. Quand M. Greville auroit eu de mauvaises intentions, son bras droit se ressentoit si fort de l'action qui l'avoit désarmé, qu'il n'auroit pu s'en servir. Mais il avoua de bonne grâce que sir Charles en avoit usé noblement, en lui rendant son épée dans la chaleur même où il le voyoit encore, & sans avoir fait d'autre usage de la sienne. Ce ne fut pas tout d'un coup, à la vérité, qu'il prit le parti de s'expliquer avec cette modération, & rien ne contribua tant à le calmer, que d'apprendre de son adversaire qu'il ne nous avoit pas fait le récit de l'aventure, & qu'il s'en étoit reposé sur lui-même. Ce généreux procédé le frappa jusqu'à lui arracher des éloges & des remercîmens. Fenwick, ajouta-t-il, fera cette relation au château de Selby; sans rien déguiser, quoiqu'elle soit à ma honte, autant qu'à votre honneur. Qu'elle ne m'attire point la haine de miss Byron. Mon emportement m'a donné du désavantage. Je m'efforcerai de vous honorer, sir Charles, mais je ne pourrai me

défendre de vous haïr, si vous réussissez. Cependant je fais une condition; c'est que vous me rétablissiez au château de Selby & dans l'esprit de miss Byron, & que si vous obtenez le succès que vous désirez, il me soit permis de publier que c'est avec mon consentement.

Ils se séparèrent civilement & ce ne fut même qu'après avoir passé ensemble une partie de la nuit. Sir Charles, comme M. Belcher & le docteur Barlet nous l'ont dit plusieurs fois, a toujours eu l'art de se faire des amis zélés, de ses plus mortels ennemis. Remercions le ciel que le dénouement n'ait pas été malheureux. M. Fenwick ajoute que cette aventure a fait peu de bruit. Je n'en rends pas moins de grâces au ciel. M. Greville a désavoué tout, lorsqu'on lui a parlé. Il déclare à présent qu'il veut renoncer à toute espérance du côté de miss Byron, mais que sir Charles est le seul homme d'Angleterre auquel il puisse résigner ses prétentions. Que j'ai de joie, ma chère miladi, de voir toutes les fougues de ce violent homme si heureusement dissipées!

Nous attendons votre frère d'heure en heure. Le nouveau danger qu'il a couru pour moi, nous le rend à tous plus cher que jamais. Comment pourrez-vous vous empêcher, m'a dit mon oncle, de vous jeter dans ses bras, lorsqu'il

viendra demander le résultat de nos délibérations? Si je suis le conseil de M. Deane, je dois lui offrir ma main du premier mot. Celui de mes deux cousines est de ne me la pas faire demander deux fois; celui de ma grand'mère & de ma tante, qui sont toujours la bonté même, est d'agir suivant l'occasion, & de consulter ma prudence, à laquelle elles me font la grâce de se fier; mais d'éviter principalement toute affectation. Dans une si douce attente, chère miladi, quelque chose me tient encore au cœur (& croyez-vous qu'il en puisse être autrement) du côté de la tendre & noble Clémentine.

LETTRE CI.

Miss BYRON à la même.

Même jour au soir.

A présent, mes très-chères dames; car il est inutile de répéter que je n'écris rien pour l'une, qui ne soit également pour l'autre, je dois exposer à votre approbation ou votre censure, tout ce qui s'est passé entre le meilleur des hommes & votre Henriette: & je serai heureuse, si j'obtiens le suffrage de ses sœurs.

Sir Charles est arrivé un peu avant midi. Nous l'avons tous félicité sur ce que nous avons appris

de M. Fenwick. Il nous a dit qu'il étoit dans les meilleurs termes avec M. Greville.

Après s'être expliqué modeſtement ſur cette affaire, il a baiſſé la voix pour s'adreſſer à ma grand'mère : j'eſpère, madame, qu'il me ſera permis de reprendre en votre préſence la converſation d'hier avec miſs Byron. Non, monſieur, lui a-t-elle répondu avec un ſérieux affecté, c'eſt ce qu'on ne permettra point. Il a paru fort ſurpris, & même un peu ému.... Ma tante l'a paru auſſi, mais moins qu'elle ne l'auroit été, ſi elle n'avoit ſu quel agréable tour cette excellente mère donne quelquefois à ſes idées. C'eſt ce qu'on ne permettra point, a répété ſir Charles. Non, monſieur, lui a-t-elle dit encore. Mais ajoutant auſſi-tôt qu'elle ne vouloit pas le tenir long-tems ſuſpendu : dans les affaires de cette nature, a-t-elle continué, nous nous en ſommes toujours rapportés à notre Henriette. Elle a de la prudence ; elle a le cœur très-reconnoiſſant ; nous vous laiſſerons enſemble, elle & vous, lorſqu'elle voudra vous entendre ſur ce grand ſujet. Henriette eſt au-deſſus de toutes ſortes de déguiſemens, elle ſera obligée de parler pour elle-même, lorſqu'elle n'aura ſa tante ni moi pour témoins. Vous ne vous connoiſſez pas d'hier. Je me flatte, monſieur, que vous ne ſerez pas fâché d'avoir l'occaſion....

Et miſs Byron & moi, nous ne ſaurions déſirer, madame, l'abſence de deux témoins ſi chers & ſi reſpectés. Mais j'oſe regarder votre idée come un favorable augure : & ſe tournant vers ma tante, il lui a demandé ſi, par ſon entremiſe, il pouvoit eſpérer de m'entretenir ſur le champ. Ma tante m'a priſe à l'écart pour m'informer de ſa commiſſion. Je n'ai pas été peu ſurpriſe; mais en me confeſſant qu'elle l'étoit auſſi, & que le compliment de ma grand'mère lui avoit paru venir de l'excès de ſa joie, elle m'a fait remarquer qu'il étoit trop tard pour s'y refuſer. Quoi! madame, n'ai-je pas laiſſé de répondre, vous me menez à ſir Charles ſur ſa demande, comme s'il s'attendoit à ſe voir ſuivi? Voyez déjà comment mon oncle me regarde. Tout le monde a les yeux ſur moi. Nous nous verrons, s'il eſt néceſſaire, dans l'après-midi, comme par accident, mais j'aimerois mieux que vous & ma grand'mère, vous fuſſiez préſentes. Mon deſſein n'eſt pas de donner dans l'affectation. Je connois mon cœur, & je ne veux pas le déguiſer. Il peut arriver des circonſtances où j'aurai beſoin de vous. Je ſerai embarraſſée; je n'oſe me fier à moi-même.

Peut-être ſouhaiterois-je, m'a dit ma tante, que le compliment n'eût pas été fait. Mais, ma nièce, il faut me ſuivre. Je l'ai ſuivie, avec

un peu de répugnance néanmoins, d'un air assez déconcerté, comme Lucie m'en assure, pour faire connoître à tout le monde que je sortois pour être engagée dans un tête-à-tête avec sir Charles. Ma tante m'a menée jusqu'à mon cabinet, & m'y a fait asseoir. Elle alloit me quitter : fort bien, madame, lui ai-je dit. Je dois apparemment rester ici jusqu'à ce qu'il plaise à sir Charles de venir. Clémentine en auroit-elle fait autant?

Pas un mot de Clémentine, du moins dans ce sens, a répliqué ma tante; ce langage auroit l'air ingrat & puérile. Je vais vous amener sir Charles. Elle est sortie; mais pour revenir à l'instant, l'homme des hommes avec elle; & ne faisant que tourner, elle s'est retirée aussi-tôt.

Il m'a pris la main, avec un compliment qui m'auroit rendue fière dans toute autre circonstance. J'étois résolue de rappeler tout mon courage, & s'il étoit possible, toute ma présence d'esprit. Pour lui, je n'ai rien vu manquer à la sienne : cependant la modestie & la politesse adoucissoient son air naturel de dignité. D'autres, je m'imagine, auroient commencé par admirer quelques-unes de mes peintures, qui sont, comme vous savez, le seul ornement de mon cabinet : mais sir Charles, après un autre

petit compliment sur le rétablissement de mon teint, comme dans la vue de me rassurer (car je me sentois effectivement le visage en feu), est venu directement au sujet.

Il est inutile, j'en suis sûre, de répéter à ma chère miss Byron ce que je dis hier d'une situation qui pourroit passer pour une division de cœur, ou pour un double amour. Je ne répéterai pas les témoignages de la haute estime dont je fais gloire, & que je conserverai toujours pour une admirable étrangère. Son mérite & votre grandeur d'ame, mademoiselle, rendent ici toutes les apologies inutiles. Mais ce qui est nécessaire, & ce que je puis dire avec une parfaite vérité, c'est que mon ame ne m'est pas plus chère que miss Byron. Vous voyez, mademoiselle, que je suis tout-à-fait libre du côté de l'Italie, libre par le choix & la volonté de la vertueuse Clémentine, & que toute sa famille fonde une partie de son bonheur sur le succès des soins qu'il m'est permis de vous rendre. Clémentine souhaite de me voir marié, & demande seulement que mon choix ne la fasse pas rougir des sentimens qu'elle a eus pour moi. Lorsqu'elle aura le plaisir de vous connoître sous le nom de miladi Grandisson, elle confessera que mon choix ne pouvoit lui faire plus d'honneur.

Il s'est arrêté, comme pour attendre ma

réponse, en me regardant avec une apparence de doute. J'ai baissé les yeux. Lui seul peut dire ce que j'ai paru, & comment je me suis conduite : mais hésitant, & la voix aussi tremblante que les genoux, je crois lui avoir fait à peu-près la réponse suivante, sans retirer ma main d'entre les siennes, quoique pendant mon discours il la pressât quelquefois de ses lèvres : l'honneur de sir Charles Grandisson n'a jamais été suspect, & ne peut jamais l'être. J'avoue..... Je confesse.....

Eh! qu'avoue, que confesse, ma chère miss Byron? Comptez également, mademoiselle, sur mon honneur & sur ma reconnoissance. S'il vous naissoit quelques doutes, faites-moi la grâce de les expliquer. Je ne désire votre cœur, qu'autant que j'éclaircirai vos doutes. Je souhaiterois de pouvoir les expliquer pour vous. Je l'ai déjà fait. J'ai reconnu qu'ils pouvoient être tels, qu'il n'y avoit que votre généreuse bonté & votre confiance à mon honneur qui pûssent vous les faire surmonter; & je reconnois encore, au désavantage de mes espérances, que si le cœur d'une femme, dont je cherchois l'estime, avoit été dans la situation où s'est trouvé le mien, ma propre délicatesse en seroit blessée. Parlez à présent; avouez, confessez, très-chère miss, ce que vous étiez prête à me dire.

Mon aveu, monſieur, l'aveu d'un cœur auſſi ſincère que le vôtre, c'eſt que je ſuis éblouie, dirai-je confondue, du mérite, de la ſupériorité de l'illuſtre étrangère que vous faites gloire d'eſtimer.

La joie m'a paru rayonner dans ſes yeux. Il s'eſt baiſſé ſur ma main; il l'a preſſée encore de ſes lèvres; mais ſans prononcer un mot, ſoit qu'il ſe tût à deſſein, ſoit que la voix lui manquât réellement pour parler. J'ai continué, quoique d'un ton foible, la rougeur au viſage, & les yeux baiſſés. Je ne me défie pas plus qu'elle, monſieur, de votre honneur, de votre juſtice, ni de votre indulgente tendreſſe. Votre caractère, vos principes, ſont une bonne caution pour toute femme qui s'efforcera de mériter votre eſtime. Mais j'ai une ſi haute opinion de Clémentine & de ſa conduite, que je crains... Ah! monſieur, je crains qu'il ne ſoit impoſſible....

Ma langue m'a refuſé ſon office. Je ſuis sûre que je parlois de bonne foi, & que les apparences y répondoient, ou bien, ma chère, mon viſage & mon cœur ne s'accordoient guère.

Que craint ma chère miſs Byron? Que craint-elle d'impoſſible?

Preſſée avec cette tendreſſe, monſieur, & par un homme tel que vous, pourquoi n'ache-

verois-je pas de m'expliquer? La pauvre Henriette Byron, dans la justice qu'elle se rend, dans l'idée qu'elle a de cette incomparable étrangère, craint, monsieur, craint, avec raison, que tous ses soins, tous ses efforts, ne la rendent jamais à ses propres yeux, ce qu'elle doit être pour son repos & le bonheur de sa vie, avec quelque générosité que vous vous efforciez de la rassurer vous-même. Telle est ma crainte, monsieur, & toute ma crainte.

Généreuse, noble, excellente miss (d'un ton & d'un air de transport), est-ce donc là votre seule crainte? il ne manquera rien au bonheur de l'homme qui est devant vous; car il ne doute point que, si la vie lui est accordée, il ne vous rende une des plus heureuses femmes de la terre. Clémentine a fait une action glorieuse, en préférant sa religion & son pays à toute autre considération: c'est un témoignage que je lui rendrai toute ma vie; ma reconnoissance ne doit-elle pas être double pour miss Byron, qui sans avoir passé par les mêmes épreuves, avec le plus délicat néanmoins de tous les cœurs, montre en ma faveur une franchise qui l'élève au-dessus des petites formalités, au-dessus de toute affection, tout à la fois pour Clémentine, une générosité dont il n'y a peut-être aucun exemple?

Alors il a mis un genou à terre devant moi:

il a pris une de mes mains dans les deux siennes; il l'a baisée une, deux & trois fois. Répétez, répétez, très-chère miss, que c'est-là votre seule crainte. Que mon rôle est aisé! soyez sûre, mademoiselle, que je désavouerai toute action de ma vie, toute pensée de mon ame, toute parole de ma bouche, qui ne tendra point à dissiper cette crainte.

J'ai tout approuvé par une inclination de tête. Il ne m'auroit pas été possible de parler. Mon mouchoir, que j'ai porté à mes yeux, m'a fort bien servi.

Chère miss Byron, a-t-il continué, avec une ardeur que je n'entreprends point de représenter, vous êtes la bonté même! je ne me suis point approché de vous sans défiance, sans crainte, parce que personne ne conçoit mieux que moi la délicatesse de votre cœur; & je tremblois que dans cette occasion, elle n'eût de fâcheux scrupules à m'opposer. Que le bonheur de ma vie soit mesuré par ma reconnoissance!

Sa bouche s'est collée encore une fois sur ma main, en se levant avec autant de graces que de dignité. Si j'avois suivi le mouvement de mon cœur, j'aurois reçu ses vœux à genoux. Mais j'étois comme immobile. Cependant, il m'a paru que je marquois assez de joie pour

lui en causer beaucoup ; de la joie à votre frère, chère miladi ! à sir Charles Grandisson !

Il a remarqué que j'étois fortement émue, & mes sentimens croîssoient en effet par la réflexion. Il m'a dit d'un ton tranquille ; je vous laisse, très-chère miss : je descends pour aller recevoir les félicitations de tous nos amis communs. Après tant d'incertitudes & d'étranges événemens, c'est de ce jour que je date mon bonheur.

Il m'a quittée, avec un regard tendre & respectueux. Je n'en ai pas été fâchée. Cependant, mes yeux l'ont suivi. J'ai pris plaisir à voir jusqu'à son ombre, pendant qu'il descendoit l'escalier.

Ma tante est montée quelques momens après. Elle m'a trouvée fort pensive. Je m'étois reproché d'abord un excès d'empressement ; ensuite je m'étois justifiée moi-même, ou du moins j'avois cru le pouvoir : & mêlant cent délicieuses circonstances à mes reproches & à mes justifications, j'y trouvois de quoi bénir éternellement mon partage. Telle étoit, par exemple, l'idée des parens & des amis que je vais acquérir, & celle du même avantage pour les miens. Mais mon Emilie, ma chère Emilie ! je la considérois comme ma pupille, autant que la sienne. C'est dans ces méditations que ma tante m'a trouvée.

Elle m'en a fait sortir en m'embrassant; en m'applaudissant, elle a levé tous mes scrupules sur l'empressement dont je m'accusois; elle m'a fait le récit des félicitations mutuelles de tous nos amis, & la vive peinture de leur joie. Quelle confiance n'ai je pas tiré de son approbation? Et m'ayant assurée que mon oncle me loueroit, aulieu de me railler, je suis descendue avec plus de courage que je n'en avois en montant.

Sir Charles & ma grand'maman étoient à parler ensemble, assis l'un près de l'autre, lorsque je suis entrée. Toute la compagnie s'est levée à ma vue. O ma chère! quelle princesse l'amour déclaré d'un tel homme a fait de moi! combien l'importance que l'amitié me donnoit dans ma famille n'est-elle pas augmentée! mon oncle n'a pas eu de repos, qu'il ne m'ait comblée de caresses. Il s'est avancé le premier, pour me dire mille choses tendres. Sir Charles, lui ayant laissé le tems de se satisfaire, est venu à moi de l'air du plus respectueux amour; & prenant ma main, il m'a placée sur un fauteuil, entre ma grand'maman & lui. Fille adorée! m'a dit cette chère & tendre mère, en m'embrassant, vous avez répondu à l'opinion que j'ai de vous. J'étois bien sûre de pouvoir me fier à un cœur qui a toujours été au-dessus de l'affec-

tation & du déguisement. Je lui ai répondu que la générosité de sir Charles Grandisson m'avoit encouragée dans mon embarras & dans mes doutes. Il a juré, en tenant une de mes mains dans les siennes, tandis que ma grand'mère tenoit l'autre, que si le ciel ne lui avoit pas donné miss Byron pour objet de ses espérances, il n'auroit jamais pensé au mariage, après ce qui lui étoit arrivé en Italie. Je vous demande une grâce, a repris ma grand'mère: c'est, monsieur, de n'user jamais de ces termes vagues, pour exprimer les personnes par leur pays, en un mot, de ne jamais parler de l'admirable Clémentine avec réserve. Ne faites pas difficulté, monsieur, de prononcer son nom devant Henriette, devant moi & ma fille Selby. Vous le pouvez librement. Nous l'avons toujours respectée, & nous ne cesserons point de lui rendre l'hommage qu'elle mérite, pour le glorieux exemple qu'elle a donné à son sexe. Monsieur, ai-je dit en me baissant vers lui, je me joins à cette prière. Ma tante, qui avoit entendu une partie de notre conversation, s'est approchée pour lui tenir le même langage. Miladi G.... a-t-elle ajouté, vous rendra témoignage, monsieur, qu'en vous demandant toutes trois cette grâce, nous n'avons point le cœur si bas, que nous pensions à vous en faire un compliment.

Il a répondu qu'il lui étoit impossible de se l'imaginer, & que notre générosité nous faisoit autant d'honneur qu'à Clémentine : qu'il marqueroit au seigneur Jéronimo quelques-unes des circonstances qui faisoient la joie de son cœur; qu'elles feroient le bonheur de son cher ami; & que l'excellente Clémentine en auroit d'autant plus de satisfaction, qu'elle désiroit uniquement d'être assurée que, pour la naissance & les perfections de l'ame, l'homme qu'elle avoit honoré de son affection, ne perdoit rien au choix qu'il faisoit dans sa patrie.

Demandons au ciel, ma très-chère miladi, que rien ne puisse former de nouveaux nuages. Mais je suis sans crainte. Je veux jouir avec reconnoissance du moment présent, & laisser la disposition de l'avenir au grand moteur de tous les événemens. Si votre frère est à moi, s'il répond à mes sentimens par les siens, que peut-il m'arriver à quoi je ne me soumette avec résignation? Mais permettez, charmantes sœurs, que je vous fasse une ou deux questions.

Dites-moi, vous souvenez-vous que la crainte ou l'incertitude m'aient jamais causé quelque tourment? a-t-il réellement existé un homme qui s'appelle sir Hargrave Pollexfen? ne vous ai-je pas raconté mes songes, lorsque je vous ai dit ce que je croyois avoir souffert de ses persécutions?

persécutions ? Il est bon, pour me conserver dans un juste sentiment d'humilité, que toutes ces souffrances, tous ces tourmens subsistent par écrit dans mes lettres, sans quoi je pourrois oublier aujourd'hui que je me sois jamais crue malheureuse.

Eh de grâce, mesdames, pourriez-vous m'apprendre ce qu'est devenue ma maladie? J'étois en fort mauvaise santé, vous vous en souvenez, miladi G... lorsque vous nous avez fait l'honneur de venir passer quelques jours ici; si mauvaise, que je ne pus la cacher, comme je l'aurois souhaité, ni à vous, ni à mes autres amis. Il ne me sembloit point que le mal fût de la nature de ceux dont la guérison dépend du contentement du cœur. J'étois si convaincue du mérite de Clémentine, & de ses droits à la qualité de miladi Grandisson, que, dans cette attente, je croyois avoir tranquillisé assez raisonnablement le mien. Je veux croire encore que je ne m'étois pas flattée trop tôt. Cependant, ma chère, je me sens aujourd'hui si aisée, si légère, si heureuse, que je ne comprends rien à ce changement, & j'espère que personne ne trouvera la maladie que j'ai perdue.

Qu'aucun cœur trompé ne s'en laisse saisir! qu'elle ne voyage point sur-tout en Italie! la chère personne que nous y connoissons, n'a déjà que

trop souffert d'un mal encore plus terrible. Si elle s'arrête dans notre île, qu'elle ne s'approche point du tendre cœur de mon Emilie! cette chère fille sera heureuse, si son bonheur est en mon pouvoir. Chargez-vous, mesdames de l'en assurer. Mais non, n'en faites rien. Je prendrai ce soin moi-même par la première poste. Que le même mal, j'en supplie le ciel, n'attaque point miladi Anne S.... ni aucune des dames dont je me souviens que j'entendois parler avec si peu de plaisir!

LETTRE CII.

Miss BYRON *à la même.*

15 octobre.

Je ne vous ai pas dit, ma chère, que sir Charles ayant promis à M. Greville de faire sa réconciliation au château de Selby, avoit différé deux jours à nous en parler sérieusement, & que sa proposition, quoiqu'exprimée avec toutes les graces & les ménagemens possibles, avoit trouvé quelques difficultés de la part de mon oncle & de mes cousines; mais que peut-on refuser ici à sir Charles? Enfin l'on étoit convenu qu'ils se trouveroient ensemble à l'église, le dimanche au matin, & qu'ils nous y feroient les civilités

qui pouvoient nous conduire à recevoir leur visite après-midi.

Personne n'ignorant dans le pays, que le chevalier Grandisson étoit venu pour faire agréer à ma famille ses vues sur une jeune personne à qui tout le monde fait la grâce de souhaiter beaucoup de bien, l'église s'est trouvée remplie d'une foule de curieux, qui étoient fort impatiens de le voir. Ils se sont crus trompés dans leur attente, lorsqu'ils n'ont vu paroître que ma tante, conduite par M. Deane, & moi par mon oncle, comme mes deux cousines l'étoient par leur frère; mais on n'a pas été long-tems sans voir entrer sir Charles avec M. Greville & M. Fenwick. Ils se sont placés tous trois dans un banc qui est vis-à-vis le nôtre. Messieurs Greville & Fenwick ont commencé par nous saluer, tandis que sir Charles s'est cru obligé de donner le premier rang à d'autres dévoirs. Il a toujours été, comme vous le dites, supérieur à la fausse honte. J'ai pris plaisir à le voir donner l'exemple. Son second compliment s'est adressé à nous, avec une grace que je représentetois mal. La rougeur m'est montée au visage, du murmure d'admiration qui se faisoit entendre autour de nous. J'ai cru voir ce sentiment dans les yeux de tout le monde, au travers même des évantails de quelques dames. Quelle différence entre lui

& les deux autres, dans leur conduite pendant le service! cependant, qui a jamais vu deux des trois, si décens, si attentifs, & je puis dire si respectueux! que tous ceux qui ont quelque supériorité sur les autres, se conduisent comme votre frère, & je ne doute pas que le monde ne devienne meilleur. Après l'office, M. Greville a tenu la porte de son banc ouverte, pour régler ses mouvemens sur les nôtres, & lorsqu'il nous a vu presque sortis, prenant officieusement la main de sir Charles, il s'est avancé vers nous. Sir Charles nous a rencontrés à la porte de notre banc. Il s'est approché de la meilleure grace, & m'a offert respectueusement sa main. C'étoit l'équivalent d'une déclaration publique. Aussi tout le monde en a-t-il pris cette idée. M. Greville, hardi dans sa bassesse, a fait un mouvement, comme s'il eût cédé à votre frère la main qu'il prenoit : &, plus subtil qu'un serpent, mon maudit cheval, a-t-il dit en regardant son bras, que sa dernière aventure l'obligeoit de tenir encore dans l'ouverture de sa veste, n'a pas été fort docile pour son maître. Je m'invite, mademoiselle, à prendre le thé avec vous cet après-midi; vous me ferez la grâce d'aider vous-même au pauvre manchot.

Il ne faut point espérer, quand on le voudroit, que les moindres démarches puissent de-

meurer cachées dans une province. Nos gens nous ont rendu témoignage de l'applaudiſſement général. C'eſt une extrême ſatisfaction, ma chère, de ſe voir recherchée par un homme auquel tout le monde applaudit.

Dimanche au ſoir.

O chère, chère miladi! que ce Greville m'a déconcertée! l'étrange homme!

Il n'a pas manqué de venir avec ſon ami Fenwick : nous l'avons reçu fort civilement. Vous ſavez qu'il ſe pique de bel eſprit, & qu'il affecte de faire le plaiſant. Il ſe trouve des gens qui ne peuvent paroître avec avantage, ſans un ſecond, qui ſert de but à leurs plaiſanteries. Fenwick & lui ſe ſont exercés long-tems à badiner aux dépens l'un de l'autre. Votre frère leur accordoit quelques ſourires, & de quelque manière qu'il pensât d'eux, il ne leur a pas marqué de mépris. Mais à la fin, ma grand'mère & ma tante l'ont engagé dans une converſation qui a rendu ces deux hommes ſi muets & ſi attentifs, que s'ils ne s'étoient pas oubliés plus d'une fois entr'eux, on auroit pu les croire capables de quelque diſcrétion.

Perſonne n'avoit encore touché à ce qui s'étoit paſſé à Northampton, lorſque M. Greville a commencé lui-même un ſujet ſi ſérieux. Il m'a demandé une audience de dix minutes : ce ſont

ses termes. Comme il a déclaré aussi-tôt que ce seroit la dernière qu'il me demanderoit jamais sur le même point : ma grand'mère m'a dit, obligez M. Greville, ma chère; & j'ai consenti à me retirer avec lui vers une fenêtre. Je crois pouvoir me rappeler son discours, sans changer presque rien aux expressions. Il n'a pas parlé si bas, qu'il ne pût être entendu de tout le monde, quoiqu'il m'eût dit tout haut qu'il ne vouloit l'être que de moi.

Je dois me croire bien malheureux, mademoiselle, de n'avoir jamais obtenu de vous le moindre témoignage de faveur! vous m'accuserez de vanité, je n'en suis pas exempt. Mais pourquoi désavouerois-je des avantages & des qualités que tout le monde m'accorde? Je jouis d'un bien qui me permet d'adresser mes vœux aux femmes du plus haut rang : il est clair & libre. Je ne suis pas un homme d'un mauvais naturel. J'aime la plaisanterie, j'en conviens; mais je suis capable d'attachement pour mes amis. Vous autres, femmes vertueuses, vous n'en aimez pas moins un homme, pour quelques défauts qu'il vous offre à corriger. Je pourrois ajouter mille choses en ma faveur, si le chevalier Grandisson (en jetant les yeux sur lui) ne m'éclipsoit entiérement. Le diable m'emporte si j'ai la moindre opinion de moi devant lui. Je l'ai tou-

jours redouté. Mais lorſqu'il eut quitté l'Angleterre, pour ſuivre d'autres amours, je me flattai d'en pouvoir tirer de l'avantage.

D'un autre côté néanmoins, j'avois quelque choſe à craindre auſſi de milord D.... Sa mère a l'habileté d'un Machiavel. Il poſsède une fortune immenſe, un titre. Il a de fort bonnes qualités pour un ſeigneur. Mais voyant qu'il n'étoit pas moins rejeté que moi, il faut, me ſuis-je dit à moi-même, qu'elle ait quelqu'un dans le cœur. Fenwick ne vaut pas mieux que moi, ce ne peut être Fenwick. Orme! pauvre chrétien! il eſt encore plus impoſſible que ce ſoit le doucereux Orme.

Je vous prie, monſieur.... ai-je interrompu; & j'allois prendre la défenſe de M. Orme; mais ſe hâtant de me couper la voix, il m'a dit effrontément qu'il vouloit être entendu, que c'étoit ſon diſcours de mort, & que j'avois mauvaiſe grace de l'interrompre. Eh bien, monſieur, ai-je répondu en ſouriant, venez donc vîte à la péroraiſon.

Je vous ai dit autrefois, miſs Byron, que je ne pouvois ſupporter vos ſourires. Aujourd'hui, ſouriez ou faites la ſévère, je ſuis réſolu de vous maltraiter avant que nous finiſſions.

Me maltraiter! j'eſpère, monſieur....

Vous eſpérez! que ſignifient vos eſpérances,

vous qui ne m'en avez jamais donné l'ombre? Mais écoutez-moi; j'ai à vous dire, mademoiselle, plusieurs choses qui vous déplairont, & d'une nature toute différente. Je continuois de chercher qui pouvoit être l'heureux mortel. Ce second Orme, Fouler; ce ne sauroit être lui, me disois-je. Est-ce le nouveau venu, le sage Belcher? (je faisois observer tous vos pas, comme je vous en avois avertie). Non, répondois-je à moi-même, elle a refusé milord D.... & des légions entières, avant que Belcher eût remis les pieds dans l'île. Qui diable est-ce donc? Mais lorsque ce dangereux homme, que j'avois cru parti pour remplir sa destinée conjugale avec une étrangère, est revenu sans être engagé, & lorsque j'ai su qu'il prenoit sa route vers le nord, j'ai commencé à tout craindre de sa part. Jeudi dernier je reçus avis qu'on l'avoit vu le matin à Dunstable, marchant vers notre canton. Le cœur me manqua. J'avois mes espions autour du château de Selby. De quoi l'amour & la jalousie ne font-ils pas capables? J'appris que votre oncle & M. Deane étoient allés au-devant de lui. Ma rage ne peut se concevoir. Combien ne m'échappa-t-il pas de juremens & d'imprécations? Cependant je jugeai que dans une première visite, il ne feroit point accordé à mon rival de prendre sa résidence sous un même toît avec cette charmante *Sorcière*....

Quelle expreſſion, monſieur!

Sorcière, oui ſorcière. Dans ma fureur je lui donnai mille noms de cette force. Will, Tom, George, vîte, qu'on m'apporte une douzaine de torches ardentes, je veux embraſer le château de Selby, en faire un feu de joie pour l'arrivée de l'uſurpateur de mon bien. J'aurai des crocs & des fourches, pour repouſſer dans les flammes juſqu'au dernier de la famille. Il n'en échappera pas un à ma vengeance.

Horrible perſonnage! je ne veux pas vous écouter plus long-tems.

Vous m'entendrez juſqu'à la fin. Vous m'écouterez, vous dis-je, c'eſt mon diſcours de mort; faut-il que je le répète?

Un mourant devroit penſer à la pénitence.

Moi! & dans quelle vue, s'il vous plaît? J'ai perdu l'eſpérance. Qu'attendez-vous d'un malheureux déſeſpéré? Mais je fus averti que mon rival ne paſſeroit pas la nuit au château; c'eſt ce qui ſauva votre maiſon. Alors toute ma malice ſe tourna vers l'hôtellerie de Northampton. L'hôtellier, dis-je en moi-même, m'a mille fortes d'obligations, & n'en donne pas moins retraite au plus mortel de mes ennemis! mais il eſt plus digne de moi d'aller lui demander compte en perſonne de l'intérêt qu'il prend au

château de Selby, & de le faire renoncer à toutes ses prétentions, comme j'y ai déjà forcé plus d'un galant par mes rodomontades. Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit. Ma visite fut rendue le matin à l'hôtellerie. Je prétends savoir, autant qu'aucun autre homme du monde, tout ce qui concerne la civilité & les bons usages; mais je connoissois le caractère de l'homme à qui j'avois à faire. Je savois qu'il avoit autant de sang-froid que de résolution: ma rage ne me permettoit point d'être civil; & quand elle me l'auroit permis, j'étois persuadé qu'il falloit être brutal pour l'irriter: je le fus, je ne gardai aucune mesure.

Jamais homme ne fut traité avec un mépris plus froid & plus phlegmatique. J'en vins au défi. Il me déclara qu'il ne vouloit pas se battre. J'étois résolu de l'y forcer; je le suivis jusqu'à sa voiture, & je parvins à l'attirer dans un endroit écarté; mais j'avois à faire au diable. Il m'avertit d'un ton que je trouvai insultant, de me tenir mieux en garde. Je profitai du conseil, sans m'en trouver mieux, car il savoit toutes les ruses du métier. Dans un instant je me vis sans armes, & ma vie fut au pouvoir de mon adversaire. Il me rendit mon épée, en me conseillant de ne pas m'exposer à d'autres risques. Il remit la sienne au fourreau. Il me quitta. Je

me trouvai dans une abominable ſituation, ſans uſage du bras droit. Je me dérobai comme un voleur. Il monta dans ſon char de triomphe pour continuer ſa route au château de Selby. Je me retirai dans le mien, je maudis le monde entier, je me jetai à terre & je la mordis.

Ce long & furieux récit impatientoit mon oncle. Votre frère paroiſſoit incertain, mais attentif, M. Greville a continué.

J'engageai Fenwick à m'accompagner le ſoir au rendez-vous. Manchot comme je l'étois, j'aurois ſouhaité de pouvoir l'irriter encore. Il ne voulut point être irrité; & lorſque j'eus connu qu'il m'avoit ménagé au château de Selby; lorſque je me ſouvins que je devois mon épée & ma vie à ſa modération; lorſque je me repréſentai ſon caractère, la conduite qu'il avoit tenue avec le chevalier Pollexfen, & tout ce que Bagenhall m'avoit dit de lui; pourquoi, penſai-je en moi-même, ſans eſpoir comme je ſuis, ſoit qu'il vive ou qu'il meure, de réuſſir auprès de ma charmante Byron? pourquoi m'obſtiner contre un ennemi ſi noble? Cet homme eſt également incapable d'arrogance & d'inſulte. Il faut m'en faire un ami (j'en dois l'idée à Fenwick), pour mettre mon orgueil à couvert : & que le diable emporte le reſte, miſs Byron & tout....

Méchant homme! vous étiez mourant il y a deux minutes. Que je suis lasse de vous!

Ho! mademoiselle, vous n'êtes pas à la fin de mon discours de mort; mais je ne veux pas vous effrayer. L'êtes-vous un peu?

Je ne le suis que trop.

(Sir Charles a fait un mouvement, comme s'il avoit voulu s'approcher de nous; mais il s'est arrêté néanmoins, à la prière de ma grand'maman, qui lui a dit de laisser passer cet accès, & que M. Greville étoit toujours singulier).

Effrayée, mademoiselle! eh! qu'est-ce que votre effroi, si vous le comparez aux cruelles nuits, aux jours insupportables que vous m'avez fait passer? Nuits maudites! maudits jours, & maudit moi-même! impitoyable fille (en grinçant les dents), quels tourmens vous m'avez causés!.... Mais c'est assez, je veux hâter ma conclusion, par compassion pour vous, qui n'en avez pourtant jamais eu pour moi.

Quoi, monsieur? Pouvez-vous me reprocher de la dureté.

Oui, & de la plus barbare, sous les plus charmantes apparences. C'est à cette trompeuse douceur que je dois ma ruine; c'est elle, qui m'avoit fait naître des espérances, oui, cette physionomie brillante, & ce cœur glacé. O visage imposteur!

mais il eſt tems de finir mon diſcours de mort. Donnez-moi la main, je le veux abſolument. Ne craignez point que je la mange, comme il s'en eſt peu fallu dans un autre tems. (Il m'a pris la main, & je n'ai pas réſiſté). A préſent, mademoiſelle, écoutez mes dernières expreſſions; vous aurez la gloire de donner au meilleur des hommes la meilleure des femmes. Que le jour n'en ſoit pas retardé long-tems, pour l'amour de ceux qui conſerveront juſqu'alors un reſte d'eſpoir. Comme votre amant, je dois de la haine à cet heureux homme, mais je l'aimerai comme votre mari. Il ſera pour vous tendre, affectionné, reconnoiſſant; & vous mériterez toute ſa tendreſſe. Puiſſiez-vous vivre, ornement de la nature humaine, comme vous l'êtes tous deux, pour voir les enfans de vos enfans, tous auſſi bons, auſſi parfaits, auſſi heureux que vous-mêmes! & pleins d'années, comblés d'honneur & de ſatisfaction, puiſſiez-vous, dans la même heure, être tranſportés au ciel, ſeul terme où vous puiſſiez être plus heureux que vous ne le ſerez par votre mariage, ſi vous l'êtes autant que je le déſire, & que je le demande à l'auteur de tous les biens!

Les larmes ſont tombées de mes yeux, en recevant cette bénédiction imprévue, ſi ſemblable

à celle de cet ancien prophete qui bénissoit, lorsqu'on le croyoit prêt à maudire (*).

Il tenoit encore ma main. Je ne le ferai point sans votre permission, mademoiselle... Puis-je, avant que de la quitter.... Il me regardoit, comme pour attendre mon consentement en penchant la tête dessus. Mon cœur étoit ouvert. Que le ciel vous comble de biens, M. Greville! je fais pour vous tous les vœux que vous avez faits pour moi. Ils seront exaucés, si vous prenez le chemin de la vertu. Je n'ai pas retiré ma main. Il a mis un genou à terre, pour la presser plus d'une fois de ses lèvres. Lui-même avoit les larmes aux yeux. Il s'est levé, il m'a traînée vers sir Charles; & lui présentant ma main, que la surprise ne m'a permis d'étendre qu'à demi; que j'aie la gloire, monsieur, de remettre cette chère main dans la vôtre. C'est à vous seul que je suis capable de la céder. Heureux, trois fois heureux couple! la valeur mérite seule la beauté (*).

Sir Charles a pris ma main. Que ce précieux

(*) Balaam.

(**) Ce sont deux fameux vers de Dryden:

Happy, happy, happy Pair!
None, but the Brave, deserves the Fair.

gage m'appartienne pour jamais! a-t-il dit en la baisant : & se tournant vers ma grand'mère & ma tante, il m'a présentée à elles. J'étois toute effrayée du mouvement que l'étrange homme m'avoit fait faire. Je ne souhaite de vivre, a répondu ma grand'mère, dans une espèce de transport, que pour voir ma fille à vous!

Après avoir mis ma main dans celle de votre frère, M. Greville est sorti de la chambre avec la dernière précipitation. Il avoit quitté le château, lorsqu'on a commencé à demander ce qu'il étoit devenu; & tout le monde en étoit inquiet, jusqu'à ce qu'on a su d'un domestique, qu'il avoit pris brusquement son épée & son chapeau dans l'antichambre; & d'un autre, qui l'avoit rencontré, son laquais derrière lui, qu'il s'étoit retiré à grands pas, en poussant de profonds soupirs.

Ne le plaignez-vous pas, ma chère amie? Votre frère a marqué généreusement de l'inquiétude pour lui. Lucie, qui l'a toujours vu d'assez bon œil, a remarqué qu'il nous avoit souvent surpris par ses singularités, mais que la dernière partie de sa conduite devoit faire juger qu'il n'étoit pas aussi dépourvu de principes qu'il affectoit quelquefois de le paroître. Moi-même, ma chère, je me flatte que sir Charles a mieux connu que nous son carac-

tère, lorſqu'il nous a propoſé de recevoir ſa viſite.

Sir Charles s'eſt offert le ſoir à reconduire ma grand'mère. Ainſi, nous ne l'avons pas eu à ſouper; mais nous ſommes tous invités à dîner chez elle; nous ſoupçonnons que votre fière ſera un des principaux convives.

Lundi matin, 16 octobre.

Je recois une lettre de mon Emilie, qui m'apprend qu'elle eſt avec vous, quoique ſans date de tems & de lieu. Vous m'avez ſenſiblement obligée, en témoignant à cette chère fille, que toutes les ſurabondances de mon cœur ſont pour elle. Emilie eſt la tendreſſe & la bonté même. Je lui écrirai bientôt, pour lui répéter que tout mon pouvoir ſera toujours employé à lui faire plaiſir. Mais dites-lui, comme de vous-même, qu'elle doit un peu modérer ſon impatience. Je ne puis propoſer à ſon tuteur de la prendre avec moi juſqu'à ce que je ſois ſûre du ſuccès. Voudroit-elle que je lui fiſſe une demande, par laquelle il ſembleroit que je me ſuppoſe déjà ſa femme? Nous ne ſommes point encore au dénouement. Cependant, ce qu'on me dit qu'il inſinua hier au ſoir à ma grand'maman, en la reconduiſant au château de Sherley, me fait juger qu'il veut aller plus vîte que

que je ne me crois peut-être capable de le suivre; & je vois sans aucun dessein d'affectation, que pour la seule bienséance, je serai obligée de prendre sur moi le ménagement de ce point. Car, ma chère, tout le monde est si amoureux de lui dans cette maison, qu'aussi-tôt qu'il aura déclaré ses désirs, on me pressera de le satisfaire, ne m'accordât-il qu'un jour ou deux; comme si l'on craignoit qu'il ne renouvelât point sa demande.

M. Belcher m'a fait l'honneur de m'écrire. Il m'apprend que la maladie de son père augmente jusqu'à faire perdre toute espérance.... J'en suis sincèrement affligée! il ajoute qu'il me demande de la consolation. Sa lettre est charmante; si pleine de tendresse filiale! excellent jeune homme! tout y respire les principes de son ami! je ne doute point que sir Charles, M. Belcher & le docteur Barlet, ne continuent leur ancienne correspondance. Que ne donnerois-je point pour voir tout ce que sir Charles écrit de nous?

M. Fenwick vient nous apprendre que M. Greville est assez mal, & qu'il garde la chambre. Le ciel est témoin qu'il a tous mes vœux pour sa guérison. Plus je pense à sa dernière scène, plus elle me surprend dans un homme tel que lui. Je ne m'attendois pas qu'elle dût finir par des souhaits si généreux. Nancy, qui ne l'aime point,

prétend que sa maladie ne vient que de la violence qu'il a faite à son naturel. Auriez-vous cru Nancy capable d'une réflexion si sévère ? Mais elle se souvient d'avoir reçu de lui quelque offense, & la bonté même a ses petits ressentimens.

Nous nous disposons à partir pour le château de Sherley. Nos deux cousines Holles y seront à dîner. Elles étoient depuis quelques semaines à Daventry, chez leur tante. Leur impatience est extrême de voir sir Charles. Adieu, mes très-chères amies. Ne me dérobez rien à votre affection.

N. B. Le dîner du château Sherley, & les agrémens dont il fut accompagné, sont le sujet d'une longue lettre.... Sir Charles déploie dans cette occasion tous ses charmes & ses talens. Il dit les plus jolies choses du monde. Il chante, il danse avec miss Byron & miss Lucie, &c. On propose aux dames une promenade dans quelques villes voisines, pour la santé de miss Byron, à qui les médecins avoient ordonné cet exercice. Sir Charles offre sa compagnie : le départ n'est pas remis plus loin qu'au jour suivant. Miss Byron ne manque point de faire dans d'autres lettres une relation de leur course..... Mais ce récit n'a d'intéressant que deux articles, dont l'un regarde son mariage, l'autre la

demande d'Emilie, & qui peuvent tous deux être détachés.

A Trapston, 19 octobre.

Je ne sais comment il est arrivé qu'à la fin du déjeûner chacun est sorti l'un après l'autre, & m'a laissée seule avec sir Charles. Lucie a disparu la dernière, & dans le moment qu'elle nous quittoit, lorsque je me préparois à sortir moi-même, pour m'aller faire coiffer, il est venu s'asseoir près de moi : ne vous offensez point, chère miss Byron, m'a-t-il dit, si je prends l'unique occasion qui se soit encore offerte, pour vous entretenir d'un sujet qui me touche beaucoup.

La rougeur m'est montée au visage. Je suis demeurée muette.

Vous m'avez permis d'espérer, mademoiselle, & tous vos amis, que j'aime & que je respecte, encouragent cet espoir. Ce que j'ai à vous demander aujourd'hui, c'est de le confirmer avec la même bonté. Je connois toute votre délicatesse, & j'ose vous faire une question : dans l'inégalité où vous pouvez vous croire, avec un homme qui ne vous cache point ce qu'il a pensé en faveur d'une autre femme, votre cœur vous fait-il sentir que cet homme ne laisse pas d'être le seul qu'il puisse préférer, & qu'il préfère effectivement à tout autre?

Il s'eſt arrêté pour attendre ma réponſe.

Après avoir héſité quelques momens : ces mêmes amis, monſieur, lui ai-je répondu, ces amis, que vous honorez d'une juſte eſtime, m'ont accoutumée dès l'enfance à ne dire que la vérité. Sur un point de cette importance, je ſerois inexcuſable, ſi....

La voix m'a manqué. Ses yeux étoient fixés ſur les miens. Pour la vie, il m'auroit été impoſſible de dire un mot de plus : cependant je ſouhaitois de pouvoir parler.

Si... vous n'achevez point, mademoiſelle! & prenant ma main, ſur laquelle il a penché ſon viſage, il eſt demeuré dans cette attitude, ſans lever les yeux vers moi. J'ai retrouvé la force d'ouvrir la bouche. Si, preſſée comme je le ſuis, ai-je continué, & par ſir Charles Grandiſſon, je faiſois difficulté de lui ouvrir mon cœur. Je réponds, monſieur, que cette préférence eſt telle que vous la déſirez.

Il a baiſé ma main avec un mouvement paſſionné. Il a mis un genou à terre, & m'a baiſé encore une fois la main. Vous me liez pour jamais, mademoiſelle ; & permettez-vous, qu'avant que je quitte la poſture où je ſuis, charmante miſs ! permettez-vous que je vous ſupplie de hâter le jour ? J'ai beaucoup d'affaires, j'en prévois encore plus, à préſent que je ſuis

revenu pour m'établir solidement dans ma patrie. Toute ma gloire sera de vivre avec honneur dans une condition privée. Je n'ambitionne point les emplois publics. Il faudra que mes services soient bien nécessaires à l'état, si j'entreprends jamais rien qui paroisse me donner en spectacle. Hâtez-vous, mademoiselle, de me rendre un heureux mari, comme je ne puis manquer de l'être avec vous. Je ne vous prescris point le tems : mais vous êtes au-dessus des vaines formalités. Puis-je me flatter que ce soit à la fin du mois?

Il s'oublioit un peu, ma chère, car il venoit de dire qu'il ne vouloit pas prescrire le tems.

Après un peu d'embarras involontaire : dans cette occasion, monsieur, lui ai-je dit, je ne crains rien tant, avec un homme tel que vous, que de marquer la moindre affectation. Levez-vous, je vous en supplie; je ne puis vous voir dans une posture...

Je la quitterai, mademoiselle, & je la reprendrai encore pour vous remercier, lorsque vous m'aurez fait la grâce de me répondre.

J'ai baissé les yeux. Il ne m'a pas été possible de les lever. Je craignois de paroître affectée. Cependant pourrois-je penser si tôt à l'obliger?

Il a repris : vous ne me répondez point, mademoiselle; votre silence m'est-il favorable? Per-

mettez que je le ſache de votre tante... Je ne vous preſſerai pas plus long-tems. Je me livre aux plus douces eſpérances.

Je dois vous repréſenter, monſieur, que la précipitation ne convient point à mon ſexe. Le terme dont vous parlez eſt extrêmement proche.

Je voulois en dire beaucoup plus : mais je me ſentois la langue embarraſſée. Je ne pouvois trouver mes expreſſions. Sûrement, ma chère, il me propoſoit un terme trop court. Une femme peut-elle négliger tout-à-fait l'uſage & les loix de ſon ſexe ? On doit quelque choſe à ſa parure, aux modes, quelques ridicules que celles du tems euſſent pu paroître dans le dernier ſiècle, ou qu'elles puiſſent devenir pour celui qui nous ſuccédera. Ces coutumes, qui ont leur fondement dans la modeſtie, & qui aſſujétiſſent réellement les femmes, ne ſont-elles pas une bonne excuſe ?

Il a remarqué ma confuſion. Que je ne vous cauſe pas la moindre peine, m'a-t-il dit. Quelques charmes que je trouve dans votre émotion, je n'en puis jouir ſi vous ne l'approuvez point. Cependant la demande que je vous fais eſt ſi importante pour moi; mon cœur eſt ſi vivement intéreſſé à votre réponſe, qu'à moins que vous n'aimiez mieux me faire déclarer vos volontés par

madame Selby, je ne dois pas laiſſer échapper cette occaſion. Je ne ſais même ſi l'entremiſe de votre tante eſt à ſouhaiter pour moi ; je me promets plus de faveur de votre bouche, que vous ne m'en accorderez par la ſienne, après une froide délibération. Mais je vais me retirer pour quelques inſtans, pendant leſquels vous ſerez, s'il vous plaît, ma priſonnière. Vous ne ſerez interrompue de perſonne, à moins que vous n'appeliez quelqu'un vous-même. Je reparoîtrai devant vous; je recevrai vos loix; & quelle ſera ma ſatisfaction, ſi c'eſt pour fixer mon heureux jour!

Tandis que je débattois en moi-même ſi je devois paroître contente ou fâchée, il eſt revenu, & m'a trouvée debout, me promenant avec aſſez d'embarras dans la chambre. Il m'a pris reſpectueuſement la main : je me flatte à préſent, m'a-t-il dit, que vous ne me refuſerez pas un mot d'explication.

Que vous êtes preſſant, monſieur! mais je vous demande à mon tour, de ne pas attendre ma réponſe avant l'arrivée des premières lettres d'Italie. Vous voyez combien l'admirable étrangère eſt preſſée, avec quelle répugnance elle a donné des eſpérances éloignées. Je ſouhaiterois d'attendre du moins la réponſe aux dernières lettres, par leſquelles vous avez fait connoître

qu'il existe une femme avec laquelle vous croyez pouvoir être heureux. Cette demande est sérieuse, monsieur. Ne me soupçonnez pas d'affectation.

Je ne résiste point, mademoiselle, la réponse tardera peu. Loin de vous attribuer de l'affectation, je pénètre aisément votre généreux motif; mais il convient de vous dire aussi, que ces lettres ne peuvent plus causer aucun changement de ma part. N'ai-je pas déclaré mes sentimens à votre famille, à vous, au public?

Elles en peuvent causer de la mienne, monsieur, quelque prix que j'attache à l'honneur que je reçois de sir Charles Grandisson: car, supposons que la plus excellente des femmes pense à reprendre une place dans votre cœur...

J'ose vous interrompre mademoiselle. Il est impossible que Clémentine, poussée par des motifs de religion, ni ses parens qui la pressent maintenant en faveur d'un autre, puissent changer de résolution. J'aurois manqué pour elle de justice & de reconnoissance, si je n'avois pas mis sa fermeté à toutes sortes d'épreuves; & je me croirois plus coupable encore, si je vous avois fait l'ouverture de mes sentimens, sans avoir reçu de sa propre main la confirmation des siens depuis mon retour en Angleterre. Mais s'ils pouvoient varier, & si cet incident vous faisoit suf-

pendre votre détermination en ma faveur, qu'arriveroit-il? Qu'aussi long-tems que je vous verrois incertaine, je ne serois le mari d'aucune femme du monde.

Je me flatte, monsieur, que mon discours n'a rien d'offensant pour vous. Je ne m'attendois pas à une conclusion si sérieuse. Mais voici la mienne. Epargnez-moi le chagrin de penser que mon bonheur puisse faire l'infortune d'une femme que je mets au-dessus de moi, & tous mes efforts seront employés à faire celui d'un seul homme qui peut faire le mien.

Il m'a serrée dans ses bras avec une ardeur... qui ne m'a pas déplu, lorsque j'y ai fait réflexion, mais qui m'a causé d'abord une émotion fort vive. Ensuite il m'a remerciée, un genou à terre. J'ai tendu la main pour le relever, il l'a reçue comme une faveur, il l'a baisée avec passion, & se levant il a pressé ma joue de ses lèvres. L'excès de ma surprise ne m'a pas permis de le repousser. Mais dites, ma chère, n'a-t-il pas été trop libre? Dites, je vous le demande encore une fois. Il faut que je vous dise moi-même d'où me vient ce doute. Votre frère m'ayant quittée, je n'ai rien eu de si pressant que de raconter à ma tante & à Lucie tout ce qui venoit de se passer entre lui & moi; mais en finissant mon récit, je n'ai pas eu la force de

leur apprendre la dernière ſcène : cependant vous voyez, meſdames, que je ne fais pas de difficulté de vous l'écrire à toutes deux.

Sir Charles, M. Deane & mon oncle ſont ſortis enſemble pour faire un tour de promenade avant le dîner. A leur retour, mon oncle m'a priſe un peu à l'écart : & ne perdant jamais le goût de la plaiſanterie, il m'a félicitée de ce que la glace étoit rompue. On vient, a-t-il ajouté, de nous en faire l'aveu. Comme il me ſourioit en face, tout le monde avoit les yeux ſur moi. Je m'imagine que ſir Charles a cru voir dans les miens que j'appréhendois la raillerie de mon oncle. Il s'eſt avancé : chère miſs Byron, m'a-t-il dit, je n'ai pas caché à M. Selby ce que j'ai pris la liberté de vous demander en grâce, & je crains bien que cette démarche ne lui paroiſſe, comme à vous, trop précipitée & trop hardie. Si c'eſt l'idée que vous en avez, mademoiſelle, je vous en demande pardon : vos déſirs ſeront toujours la règle des miens. Ce compliment a produit un fort bon effet. Il m'a raſſurée. C'étoit un ſecours qui ne pouvoit arriver plus à propos.

(Dans un autre tête-à-tête qui ſuivit bientôt, ſir Charles, après mille expreſſions de la tendreſſe, l'entretient à cœur ouvert de ſes affaires

domeſtiques, & finit par un diſcours ſi touchant, qu'elle en eſt attendrie juſqu'aux larmes. Pour pleurer, ſe demande-t-elle). Sir Charles s'en apperçoit.

Charmante ſenſibilité, s'eſt-il écrié! il a jeté ſes bras autour de moi, mais il les a retirés auſſi-tôt, comme s'il s'étoit reproché cette liberté. Pardon, mademoiſelle! l'admiration ſe mêle quelquefois avec le reſpect. Ma reconnoiſſance n'a que les voies humaines pour s'exprimer. Quand verrai-je l'heureux jour qui n'y mettra plus de bornes? Il a pris ma main, & l'a preſſée encore de ſes lèvres. Mon cœur, m'a-t-il dit, eſt à vous, comme au ciel même!

Nancy eſt venue alors : pourquoi venoit-elle nous dire qu'on nous attendoit à déjeûner? Déjeûner! hé qu'importe, ai-je penſé? Le monde entier, chère miladi... Mais je me livre trop... Cœur paſſionné, je ne t'abandonnerai pas ma plume! la plus chère amie pourroit-elle me pardonner des mouvemens ſi vifs, & dont l'aveu ne peut être juſtifié que par l'ardeur préſente qui ſe renouvelle en les écrivant?

N. B. (Après le déjeûner, elle prend ſa plume). Je viens de lire toute cette lettre à

ma tante & à Lucie. Elles m'ont embrassée toutes deux, en m'assurant qu'elle leur causoit autant d'admiration que de joie. Vous, ma chère, apprenez-moi le moyen de marquer ma reconnoissance, j'ai presque dit mon amour, sans aller jusqu'à laisser le jour, l'heure & tout le reste à sa détermination.

Mais, en lisant à ma tante ce que j'avois écrit, je me suis apperçue, avec honte, que dans l'énumération qu'il m'a faite des amis dont il veut composer sa société, j'ai oublié de lui faire compter Emilie. Quelle ingratitude! gardez-vous bien de dire à cette chère fille que j'étois si absorbée en moi-même, & que la conversation étoit si intéressante, qu'alors mon cœur n'étoit qu'une machine passive... Je renouvellerai bientôt l'occasion de solliciter pour elle... Vous avez jugé autrefois que, pour son propre intérêt, elle ne devoit pas souhaiter de vivre avec nous; mais c'est un projet auquel son cœur s'obstine. Chère enfant! je l'aime. Je veux adoucir ses peines. Je la prendrai dans mon sein. J'aurai pour elle une compassion de sœur. Elle m'accordera sa confidence. Je lui donnerai la mienne. Et son tuteur ne soupçonnera rien: je serai aussi fidelle à son secret, que vous & votre sœur, grâces à votre amitié, vous l'avez été au mien. Ne pensez-vous pas, chère Char-

lotte, que si Clémentine avoit eu une véritable amie, à qui son cœur eût pu s'ouvrir dans la naissance de sa passion, elle se seroit garantie de la cruelle disgrâce qui a fait long-tems le malheur de sa famille?

O ma chère! je suis perdue! Emilie ne l'est pas moins! nous le sommes tous! que je l'appréhende du moins! mon insupportable négligence... Je veux fuir sir Charles. Je ne pourrai plus le regarder en face.... Mais c'est pour Emilie, pour ma chère Emilie, que je suis mortellement alarmée. En me promenant dans le jardin avec Lucie, j'ai laissé tomber le dernier feuillet de cette lettre que j'avois prise avec moi. Je ne m'en suis point apperçue jusqu'à ce moment, que ma tante m'est venue dire qu'elle a vu sir Charles s'arrêter, en traversant l'allée que je viens de quitter, & ramasser un papier. Mon cœur s'est défié aussi-tôt de l'accident. J'ai pris ma lettre, que je croyois avoir toute entière! mais le fatal feuillet manque. C'est sans doute ce qu'il a ramassé. Que faire, chère Emilie? A présent vous permettra-t-il jamais de vivre avec lui? Quelles sont aussi mes affections de cœur! quel langage! non, je ne pourrai le regarder en face! comment ferai-je pour me réfugier au château de Sherley, & m'y cacher dans le sein de ma grand'mère? Toutes mes

difficultés pour le jour ne lui paroîtront-elles pas autant d'affectations ? .... Mais il me fait demander un moment d'entretien. O chère Emilie! pouvoit-il rien arriver, rien de plus mortifiant pour votre

HENRIETTE BYRON.

LETTRE CIII.

A la même.

20 octobre.

J'ÉTOIS dans une confusion extrême, lorsqu'il est entré dans mon cabinet, le visage ouvert, comme il l'a toujours. Le mien s'est tourné. Il a paru surpris de mon embarras. Miss Byron ne se trouve pas mal? Seroit-il arrivé quelque chose ?....

Mon papier, mon papier! vous l'avez, monsieur. Pour ma vie je ne voudrois pas... Pauvre Emilie! rendez, rendez-moi.... Et mes larmes m'ont empêché de finir.

A-t-on jamais vu de pareille folle? Qu'avois-je besoin de nommer Emilie?

Il a tiré le papier de sa poche. Je venois pour vous le rendre (en me le mettant entre les mains). J'y ai reconnu votre écriture, mademoiselle. Je l'ai plié aussi-tôt. Il n'a pas été

ouvert depuis, & je ne me suis pas permis d'en lire un mot.

Etes - vous sûr, monsieur, de ne l'avoir pas lu ?

Je vous le jure, mademoiselle.

J'ai repris courage. Heureuse récompense, ai-je pensé, pour m'être refusé, malgré les instances de Charlotte, de lire une lettre qu'elle s'étoit procurée par des voies clandestines!

Mille, mille remercîmens, monsieur, d'une action si noble. Vous m'auriez rendue malheureuse pour long-tems, si vous aviez lu ce papier.

Oh! mademoiselle, vous excitez à présent ma curiosité. Peut-être votre générosité vous permettra-t elle de la satisfaire, quoique je ne me fusse point pardonné d'avoir tiré avantage d'un simple accident.

Je consens, monsieur, à vous en communiquer une partie.

Celle qui regarde Emilie, je vous la demande en grâce, mademoiselle. La *pauvre* Emilie, dites-vous.... Vous m'avez alarmé. Peut-être doit-il manquer quelque chose à mon bonheur. Qu'est-il arrivé à la *pauvre* Emilie? Auroit-elle commis quelqu'imprudence? Auroit-elle déjà.... Son visage rougissoit d'impatience.

Je ne sais rien à lui reprocher. Il n'est question

que d'une prière qu'elle me fait. (Quel meilleur parti, ma chère, pouvois-je tirer de mon effroi ?) Mais je n'aurois pas voulu, pour le monde entier, que vous eussiez vu dans quels termes j'en parlois.

Votre inquiétude, mademoiselle, m'en avoit causé beaucoup. Mais si vous ne cessez point d'aimer Emilie, je suis sûr, en effet, qu'il n'y a rien à lui reprocher.

Qu'il me soit permis, monsieur, d'admirer votre complaisance, votre bonté, votre humanité !

Ce qui me manque de ces qualités, l'exemple de miss Byron me l'apprendra. Mais que souhaite mon Emilie ?

De vivre avec son tuteur, monsieur.

Avec moi, avec vous, mademoiselle ?

C'est ce qu'elle désire.

Et ma chère miss Byron croit-elle que cette demande puisse être accordée ? Consent-elle à servir d'amie, par ses instructions, de sœur, par ses exemples, à une fille de cet âge, c'est-à-dire dans la saison de la vie où les affections d'une jeune personne sont moins gouvernées par le jugement que par les yeux ?

J'aime cette chère fille. Je me sens portée à souhaiter de l'avoir toujours avec moi.

Charmante bonté ! je suis donc quitte d'un de mes

mes ſoins. Une jeune fille, entre quatorze & vingt ans, eſt ſouvent incommode pour ſes amis. Je ne vous aurois jamais demandé cette grâce, mais votre propoſition me charme. Ecrirai-je, en votre nom, à notre chère Emilie?

Voilà, monſieur, une plume & du papier.

En votre nom, mademoiſelle?

J'y ai conſenti par un ſigne de tête, ſans me défier de rien.

Il s'eſt mis à écrire, & pliant le papier, il ne m'a fait voir que ces mots : « Chère miſs Jervins, » j'ai obtenu pour vous la faveur que vous déſi- » rez. Ne continuerez-vous pas d'être auſſi bonne » que vous l'avez été juſqu'à préſent? C'eſt » l'unique demande que fait à mon Emilie ſa » très-affectionnée ſervante ».

J'ai ſouſcrit auſſi-tôt, *Henriette Byron.*

Mais, monſieur, vous avez plié votre papier.

Adorable confiance, s'eſt-il écrié. Eh! qui ſeroit jamais tenté d'en abuſer? Liſez, mademoiſelle, ce que vous avez ſigné.

J'ai lu, que mon cœur a palpité!... Sir Charles Grandiſſon, me ſuis-je écriée à mon tour, eſt donc capable de tromper? Sir Charles Grandiſſon eſt capable de ruſe? Grâces au ciel, qu'il n'eſt point un méchant homme!

Alors les mots, *j'ai obtenu pour vous ce que*

vous désirez, suivoient ceux-ci : « Il faut être » bonne. Il faut vous résoudre à ne me donner » que de la joie, une joie égale à l'affection que » j'ai pour vous, & au sacrifice que je fais pour » vous obliger. Rendez-vous, ma chère, aussi- » tôt qu'il sera possible, au château de Gran- » disson. Ce sera une de mes trois sœurs, que » j'y trouverai pour me recevoir. Si vous y êtes » avant quinze jours, je m'efforcerai de vous y » joindre environ quinze jours après. Je sacrifie » la petite bienséance d'une quinzaine de plus, » pour avancer votre satisfaction. *Ne continuerez-* » *vous pas*, &c. »

Donnez moi ce papier, monsieur, (en avançant la main pour m'en saisir).

Ai-je blessé mon caractère, mademoiselle? (en retirant le papier vers lui, d'un air de gaieté).

Il faut que j'y pense, monsieur, avant de répondre à votre question.

Le mal est fait : pourquoi n'enverrois-je pas cette lettre? Et puisque miss Byron ne sauroit désavouer sa main, pourquoi ne tirerois-je point avantage de ce qu'elle nomme une ruse, sur-tout lorsqu'il n'en peut résulter que de bons effets, tels, par exemple, que l'exécution de ses propres désirs en faveur d'Emilie, &

l'accroissement du pouvoir qu'elle a d'obliger, & l'avancement du bonheur d'un homme qui n'aspire qu'à la rendre heureuse?

N. B. Cette conversation est plus longue; & contient, de la part de miss Byron, des objections auxquelles sir Charles est obligé de se rendre. Mais la faveur accordée pour Emilie subsiste. Miladi G.... dans une lettre d'immense longueur, badine bien & mal sur la situation de son amie; la raille de ses scrupules, conserve le même ton sur tout ce qu'elle traite, sans en excepter son mari, ses plus proches parens, & les affaires de sa famille; informe miss Byron de ce qui se passe à Londres, ou dans les cantons voisins, toujours à l'honneur de sir Charles. Elle reconnoît elle-même qu'elle s'est fort oubliée dans ses railleries, & ne s'en attire pas moins une lettre de reproches & d'explications, de la même longueur que la sienne. Ensuite reviennent des entretiens de miss Byron avec sir Charles, où les sollicitations recommencent pour l'heureux jour. Elle est pressée de faire dépendre cette grande affaire du jugement de sa grand'mère & de sa tante, qui décident contre elle, après une délibération dans les formes. Elle ne se rend point encore! mais on sent que sa fermeté, ou plutôt son incertitude, ne vient que

du ſouvenir de Clémentine & de l'attente des lettres d'Italie.

Après le petit voyage entrepris pour la ſanté de miſs Byron, tout le monde ſe retrouve au château de Selby. Miſs Orme, fait connoiſſance avec ſir Charles, & prend, comme ſon frère, beaucoup d'eſtime & d'amitié pour lui. Au contraire, M. Greville change de diſpoſition, & tourmenté par l'amour, il tient un langage qui donne à miſs Byron de nouvelles alarmes pour ſir Charles. Elle a d'affreux ſonges, qui ſemblent lui annoncer les plus grands malheurs. La ſcène devient encore plus triſte par une lettre de ſir Hargrave Pollexfen, dangereuſement malade, qui écrit ſes remords au docteur Barlet, & par les funeſtes circonſtances de la mort de Bagenhall.

Enfin, une lettre du ſeigneur Jéronimo apprend à ſir Charles, dans un très-long détail, comment Clémentine eſt parvenue à ne ſouhaiter rien plus ardemment que ſon mariage. Elle veut faire le voyage de Londres, auſſi-tôt qu'elle en ſera informée. On a pris le parti de remettre à d'autres tems les propoſitions du comte de Belvedère, & pour la calmer entiérement, on lui a promis tout ce qu'elle déſire. Elle eſt ſi tranquille, qu'elle écrit, *en proſe quarrée*, ſes vœux pour le bonheur de ſir Charles

& de miſs Byron. La lettre de Jéronimo eſt ſignée de toute ſa famille. Sir Charles, que diverſes raiſons avoient fait retourner à Londres ſans avoir pu obtenir que le délai de ſon heureux jour fût de moins d'un mois, après avoir fait à miſs Byron des préſens dignes d'elle & de lui, prend occaſion de cette lettre, en l'envoyant au château de Selby, pour renouveler ſes plus vives inſtances. Entre les motifs qu'il donne à miſs Byron, il dit : » Si vous » inſiſtez, mademoiſelle, ſur le mois entier, » faites-moi la grâce de m'apprendre de quelle » partie de notre vie nuptiale, heureuſe comme » elle doit l'être, vous voulez déduire les » jours que vous nous faites perdre par vos » délais. Pour moi mon eſpérance, lorſque » nous ſerons l'un à l'autre, eſt de ne pouvoir » vous dire, d'année en année, que des heures » paſſées & des heures futures, il n'y en a » pas une que je vouluſſe retrancher de mon » bonheur ».

Miſs Byron lui fait cette réponſe.

Que je ſuis touchée, monſieur, de la lettre de votre ami! elle ſert à me convaincre de plus en plus que Clémentine eſt ſeule digne de vous. Quelle ſeroit ma vanité, ſi je penſois autrement! & le penſant, comme je fais, qu'il y auroit de baſſeſſe à ne le pas reconnoître! je ne

puis mal interprêter votre ſenſibilité. La mienne m'apprend ce que je dois accorder à la vôtre. Je vous regarde, avec Clémentine, comme le meilleur des hommes; mais l'ambition d'Henriette ſera remplie, en occupant le premier rang après elle. Eſt-il poſſible qu'elle ſouhaite de me voir à vous! noble & généreuſe ame! Grandiſſon, dit-elle, fera mon bonheur! mais tendre & vertueuſe Clémentine! mon reſpectable modèle! Henriette peut-elle être heureuſe, même avec Grandiſſon, ſi vous ne l'êtes pas vous-même? Croyez-moi, votre bonheur eſt néceſſaire au ſien. Que le ciel vous comble de ſes faveurs! c'eſt la prière d'Henriette. N'en doutez pas; mon étude ſera de le rendre heureux. Mais, excellente fille! fille parfaite! avez-vous des regrets! des regrets qui ne puiſſent être diminués que par la joie que vous reſſentirez de ſon bonheur, & d'un bonheur qui ſera l'ouvrage d'une autre? Incomparable bonté! pourquoi, pourquoi, lorſqu'il vous accordoit la liberté de votre religion, & qu'il ne faiſoit pour lui que la même demande, vous eſt-il reſté des obſtacles invincibles?

O, monſieur, je ne puis pouſſer plus loin ces réflexions. C'eſt un mouvement irréſiſtible qui me les a fait commencer. Mais comment ſerois-je capable de paroître devant elle, ſi le

voyage qu'elle médite en Angleterre s'exécute jamais? D'un autre côté, avec quel plaisir ne rendrois-je pas mes respects à sa grande ame, sous la charmante figure que M. Barlet nous a représentée !

Elle, sa famille, vous, monsieur, vous souhaitez donc de me voir bientôt à vous? n'êtes-vous pas content du terme accordé? un mois, monsieur, n'est-il pas un terme bien court, après une déclaration si récente? & c'est sérieusement que vous me demandez, de quelle partie de la vie nuptiale je voudrois déduire les délais que je suppose? O monsieur, quelle question! Voici ma réponse..... De nulle de ces heureuses parties! mon honneur est votre honneur. Prononcez, vous, le plus généreux des hommes, pour votre

HENRIETTE BYRON.



LETTRE CIV.

Miſs BYRON à miladi G..

2 novembre.

VOUS avez reçu, ma très-chère amie, ſous une même enveloppe, les lettres de votre frère & du ſeigneur Jéronimo, avec ma réponſe à votre frère. Jamais je ne me ſuis trouvée dans une ſituation plus inégale; livrée tantôt à la joie, tantôt à la plus mortelle crainte. On m'aſſure que ce Greville a l'air ſi ſombre! il me hait, dit-il. N'arrivera-t-il rien.... O non, non! le ciel protégera votre frère. Cependant le trouble règne au fond de mon cœur. Il n'eſt pas queſtion de mes affreux ſonges; je ne ſuis pas ſuperſtitieuſe. Mais un récit de miſs Orme me fait trembler.

Ce matin elle a rencontré Greville chez une dame de nos voiſines. Il lui a parlé dans ces termes : j'apprends, mademoiſelle, que votre frère eſt revenu depuis peu. Je l'en félicite. Il eſt arrivé fort à propos pour voir le mariage de miſs Byron. Fenwick eſt un miſérable. Il eſt allé hurler de l'aventure à Carlile. Votre frère & moi nous hurlerons ici.

Je ſuis sûre, a répondu miſs Orme, que mon

frère tiendra dans cette occaſion la conduite d'un galant homme, & je ne connois à M. Greville aucune raiſon de *hurler*, puiſqu'il emploie ce terme. N'eſt-il pas devenu fort ami du chevalier Grandiſſon ?

Il a répliqué avec un ſourire forcé, qu'il s'étoit cru capable en effet de tourner l'affaire en plaiſanterie; mais que ſi près du dénouement, il avoit peine à dévorer tant d'affronts. Le morceau eſt dur, a-t-il ajouté en portant la main au cou, & faiſant quelques grimaces, je crains qu'il n'ait peine à paſſer, & je déſeſpère de la digeſtion. Mais votre frère ſe donnera-t-il le plaiſir de prêter l'oreille au ſon des cloches, qui ne manqueront point, dans peu de jours, de ſe faire entendre à la ronde? J'apprends que ſir Charles va grand train. « Qu'il ſache pourtant que je veux mourir avec décence. Nous » ne nous laiſſerons point enlever, ſans condi- » tions, la fleur de notre province. Vous voyez » quelquefois la ſirène, mademoiſelle; dites-lui » que je n'eſpère le repos qu'en la haïſſant de tout » mon cœur; mais ne lui conſeillez pas (en ſe » baiſſant à l'oreille de miſs Orme) de croire » le ſien trop aſſuré ».

Ces derniers mots ont fait une étrange impreſſion ſur moi; car je n'étois pas déjà fort tranquille. Je les ai répétés : j'y ai réfléchi, &

j'ai pleuré, folle que j'étois! mais je me suis remise aussi-tôt, & j'ai supplié miss Orme de ne pas faire attention à ma folie.

Vers la fin du jour, j'ai reçu la visite de son frère. Elle m'a fait plaisir, & je ne crois pas qu'il m'accuse d'avoir augmenté sa mélancolie. Il m'a fait diverses questions, auxquelles je n'aurois pas répondu, de toute autre part que de la sienne. J'estimerai toujours M. Orme. Avec quelle ouverture de cœur n'a-t-il pas loué sir Charles Grandisson! il a fini par des vœux pour lui & pour moi, d'un ton bien différent de celui de Balaam Greville. Ses bénédictions ont été suivies de quelques larmes. Excellent homme! il m'a mise dans un véritable embarras, pour lui faire mes remercîmens.

Lucie me conseille de me rendre auprès de ma grand'mère, avant le retour de sir Charles: mais, ma tante & moi, nous ne sommes point de son opinion. Il nous semble, au contraire, que c'est lui qui doit se rendre au château de Sherley, & nous rendre de-là ses visites: car celui de Selby n'est-il pas ma résidence ordinaire? Ma grand'mère sera charmée de sa compagnie & de sa conversation. Mais comme il ne peut penser à revenir avant la fin de la semaine prochaine, au plus tôt, il y a du tems de reste pour tous ces arrangemens. Cependant une jeune

créature, si proche du grand jour, avec un homme qu'elle préfère à tout autre, peut-elle trouver place dans sa tête pour d'autres réflexions?

Ma cousine Reves m'écrit. Ils sont si pleins de cet agréable sujet, elle & son mari, qu'ils s'invitent d'eux-mêmes à se rendre ici. Cet empressement est fort singulier : mais, ma tante ne croit pas qu'on puisse leur dire, non. Votre présence, Charlotte, me causeroit, je vous l'avoue, une vive satisfaction. Je ne puis espérer de voir miladi..... Pauvre Emilie! ma tante souhaiteroit qu'elle fût avec nous. Cependant pour son propre intérêt, il n'y faut pas encore penser. Combien de fois ne me suis-je pas rappelé cette réflexion de votre frère, que dans nos plus heureuses perspectives, les soupirs du cœur décèlent quelques imperfections?

N. B. La lettre suivante est de sir Charles, qui fait de vifs remercîmens à miss Byron de sa dernière lettre, avec une apologie raisonnée de l'empressement qu'il a marqué pour son heureux jour. Il ne veut pas tarder deux fois vingt-quatre heures à se rendre, soit au château de Sherley, soit à celui de Selby, dont il espère qu'il lui sera permis de ne plus s'écarter, avec des espérances si prochaines d'obtenir rang dans la chère famille. Il parle de ses équipages, qui sont fort

avancés, & des articles qu'il a remis tout dreffés entre les mains de M. Deane. S'il ne reçoit pas d'ordre contraire, il préfentera, dit-il, mardi au matin, fi ce n'eft pas lundi au foir, le plus fincère & le plus ardent des hommes à la plus aimable de toutes les femmes.

LETTRE CV.

Mifs BYRON *à miladi G..:*

Lundi matin, 6 novembre.

JE vous envoie, ma chère, une copie de la dernière lettre de fir Charles, tranfcrite pour vous par Lucie, qui veut fe faire un mérite de fes petits fervices, pour obtenir votre amitié.

Ne me croyez-vous pas en droit de faire quelque reproche à votre frère, du retour précipité qu'il m'annonce. Ce foir, peut-être, ou demain au matin. Je ne fuis pas contente, ma chère, qu'il m'ôte le pouvoir de l'obliger au-delà de fon attente. Cependant ma joie fera extrême de le revoir. Au moment qu'il paroîtra dans le lieu où je fuis, je n'aurai plus rien à lui reprocher.

Ma tante, qui l'accufe d'un peu de précipitation, eft allée dîner chez ma grand'mère, pour lui faire préparer un appartement au château

de Sherley ; Nancy eſt avec elle. Mon oncle qui eſt prié, depuis deux jours, à dîner aujourd'hui chez M. Orme, s'eſt rendu à l'invitation.

Lundi après-midi.

O très-chère miladi ! que vais-je devenir? Toutes querelles ſont terminées ? toute pétulence ! toute folie ! peut-être, peut-être ne ſerai-je jamais à lui. Peut-être, avant ſon arrivée, ſerai-je la plus malheureuſe de toutes les femmes ! votre frère, le meilleur des hommes, peut avoir été.. Ah ! chère Charl...

Dans l'excès d'une mortelle épouvante, ma plume eſt tombée de mes doigts. Je me ſuis évanouie. Perſonne n'eſt venu à mon ſecours. Je ſais que je n'ai pas été long-tems ſans connoiſſance. Mes terreurs ont eu la force de la rappeler. La mort ſeule étoit capable de me l'ôter plus long-tems dans une occaſion de cette nature. Que je vous cauſe d'effroi ! ma très-chère miladi ! mais Lucie arrive enfin. Qu'elle vous apprenne la cauſe de mes tourmens.

N. B. Ce qui ſuit étoit de la main de Lucie.
« A la prière de ma couſine, pendant qu'on » la porte ſur ſon lit, je continue, madame, » de vous expliquer ſes terreurs & les miennes. » Cependant, que les vôtres n'aillent pas trop

» loin. Le ciel, nous l'eſpérons ; nous l'en » prions, protégera votre frère. M. Greville » ne ſauroit être capable de la barbare, de » l'infame action dont on le ſoupçonne. Le ciel » protégera votre frère.

» On vient d'apporter ici un billet anonyme ; » (je ne ſais ce que j'écris) un billet, veux-je » dire, d'une main inconnue, portant que plu» ſieurs perſonnes ont entendu ſortir de la » bouche de M. Greville, des menaces contre » la vie de ſir Charles, & nous ſavions déjà, » de bonne part, qu'il a l'humeur ſombre & » l'eſprit fort agité. Il a quitté ſa maiſon ce » matin : c'eſt ce que dit le billet ; & cela nous le » ſavons certainement. On lui a vu prendre la » route de Londres, avec pluſieurs domeſtiques » & d'autres perſonnes ; & la chère Henriette » ſe tourmente mortellement par ſes craintes. » Ma tante n'eſt point au logis ; mon oncle eſt » abſent ; nous n'avons ici que des femmes. » Henriette, que je viens de trouver dans un » triſte état, promet de faire ſes efforts pour ſe » compoſer juſqu'au retour de mon oncle, qui » eſt allé dîner chez M. Orme. On eſt allé » l'avertir. Grâces au ciel ! je vois mon oncle » arriver ».

N. B. Par mifs Byron.

Eh! de quelle utilité fera fon retour, ma chère milady. Lucie eft allée lui montrer le billet. O fir Charles! cher objet de mes affections! pardon pour tous mes caprices! revenez avec la protection du ciel : revenez fans accident! & cœur, & main, je fuis à vous, fi vous le défirez, dès demain à la pointe du jour.

Voici la copie du billet. J'avois rompu le cachet, quoiqu'il fût adreffé à mon oncle.

A M. Selby.

En toute diligence.

Un refpectueux admirateur du plus généreux & du plus noble des hommes (j'entends le chevalier Grandiffon) fe hâte, monfieur, de vous informer que fa vie eft en grand danger. J'ai entendu dire à M. Greville, & d'un ton furieux. « Je ne fouffrirai jamais qu'on m'enlève » mon unique bien; j'aurai fa vie ». Il a joint un ferment à cette menace. A la vérité il étoit échauffé par le vin, & je m'arrêterois peu à fes difcours, fi je n'apprenois qu'il eft forti ce matin avec des gens armés. Faites l'ufage qu'il vous plaira de cet avis. Vous ne faurez jamais de quelle part il vous vient. Mais le refpect & l'affection que j'ai conçus pour le jeune Bar-

ronnet, font mes feuls motifs. J'en prends le ciel à témoin.

Deux fermiers de mon oncle ont vu fucceffivement le méchant homme fur le chemin de Londres avec fon efcorte. Que deviendrai-je avant le matin, fi votre frère n'arrive pas ce foir?

A 11 heures de nuit.

Mon oncle a dépêché deux domeftiques, avec ordre de fuivre la route de Londres jufqu'au jour. Il s'eft rendu lui-même chez M. Greville. On lui a confirmé qu'il étoit forti dès le matin, bien accompagné, pour revenir le foir, a-t-on ajouté.... dans la vue, peut-être de fe difpofer à la fuite, après la plus noire de toutes les actions. Ma tante eft en larmes. Mon oncle rappelle & compare les circonftances. Nancy fe tord les bras. Votre Henriette languit dans une douleur muette. Elle n'eft plus capable de pleurer ni d'écrire.

Mardi, 7 à 8 heures du matin.

Quelle nuit j'ai paffée! je n'ai pas fermé l'œil. Perfonne ne remue encore. Chacun appréhende de paroître, dans la crainte de fe voir l'un l'autre. Je me fens les yeux enflés de larmes & d'infomnie. Il eft furprenant que mon oncle ne defcende

descende point. Il pourroit donner des ordres.... mais hélas! sur quoi!

Quels auroient été mes songes, si j'avois pu m'assoupir assez pour donner quelque apparence de réalité à de vaines ombres! j'ai vu assez de fantômes en veillant; car je n'ai pas cessé d'avoir les yeux ouverts. Ma femme de chambre a passé la nuit près de moi. Elle m'a remarqué des tressaillements, des absences d'esprit! jamais je ne m'étois trouvée dans cet état. Dieu me garde d'une telle nuit? Il ne me reste que la force d'écrire. Mais que sert d'écrire? à quelle fin? Epargnez-vous de lire des inutilités..... Je vais changer de posture... A présent je suis à genoux, priant, faisant des vœux au ciel.... Mais je vois entrer Lucie!

Elle est venue. Nancy est entrée après elle. Elles n'ont fait que me tourmenter toutes deux par le récit de leurs songes. Ma tante est fort mal. Mon oncle vient de s'endormir, après s'être abandonné toute la nuit à ses réflexions: ma grand'mère ne saura pas la cause de nos peines, aussi long-tems qu'on pourra les lui cacher, du moins si..... cruel si! j'abandonne ma plume.



LETTRE CVI.

Miss BYRON *à la même.*

7 novembre.

(*)JE vous demande en grâce, ma chère, de lire ma première page, avant que d'ouvrir la terrible lettre que je vous envoie, sous cinq cachets, que j'ai cousus à l'enveloppe, dans la crainte qu'elle ne tombât d'abord entre vos mains. Lucie a voulu que cette choquante lettre vous fût envoyée toute entière. J'ai cédé, contre mon opinion.

Nous nous sommes rassemblés ce matin, sans ame, sans force, également incapables de recevoir & de donner de la consolation. Le biller d'avis a repassé sous les yeux de tour le monde. On l'a laissé; on l'a repris; chacun s'est efforcé de deviner la main. Enfin l'on s'est accordé de dépêcher un homme sûr chez M. Greville, pour se procurer des informations.

Mais, quelle joie! avant que le messager fût revenu, votre noble frère est arrivé dans la salle, en habit de campagne. Il étoit descendu à la

(*) Ces quatre lignes étoient écrites sur un billet à part.

grande porte. Il m'a vue la première, & je suis la première aussi qui l'ait vu. Je m'étois levée pour sortir, sans trop savoir mes propres intentions, mais dans la vue néanmoins d'aller jusqu'à l'allée d'ormes, au-devant du courrier que nous attendions.

Sir Charles s'est jeté à mes pieds. Il m'a dit quelques mots d'excuse sur sa précipitation, & des remercîmens pour ma dernière lettre.... A peine l'ai-je entendu : & l'excès d'une si délicieuse surprise, ne m'a pas moins ôté le pouvoir de lui répondre. J'étois réellement hors de moi : & que direz-vous, ma chère, si j'ajoute, qu'en revenant à moi-même, je me suis trouvée dans ses bras, les deux miens passés autour de son cou. Mon transport n'a pu manquer de le surprendre. A l'instant il s'est vu environné de tout le monde. Ma tante s'est hâtée de l'embrasser ; & pendant quelques momens, on n'a pu entendre que le bruit des félicitations. Moi tremblante, & ne me fiant pas à mes pieds, j'ai voulu passer dans une chambre voisine. Personne n'a fait d'attention à moi, jusqu'à ce que ma femme de chambre s'est présentée pour me soutenir, & m'a conduite sur un fauteuil. Votre frère s'est dégagé aussi-tôt pour me suivre, & tout le monde s'est empressé de passer avec lui. Il a pris ma main, assise comme j'étois ; & l'ayant

ferrée entre les deux ſiennes, il l'a preſſée de ſes lèvres, en me conjurant de calmer mes craintes. On lui avoit déjà expliqué la cauſe de toutes nos émotions : ils avoient tous autant de ſujet que moi de rougir. Nancy, comme je l'ai ſu, Nancy même avoit ſaiſi ſa main, & l'avoit baiſée dans ſon tranſport. Qu'il nous eſt cher à tous! il le voit bien à ce moment. Les réſerves ſeroient à préſent de mauvaiſe grâce. Formalités, délicateſſes de familles, comme il les appelle dans ſes lettres, nous n'y prétendons plus.

Pendant qu'il me diſoit mille choſes tendres, mon oncle & ma tante lui ont demandé un moment d'entretien, pour me laiſſer le tems ſans doute de rappeler entiérement mes eſprits. Ils l'ont informé de toutes les circonſtances. Le meſſager, qui eſt revenu dans l'intervalle, a rapporté que M. Greville étoit retourné chez lui fort tard, qu'il étoit encore au lit, quoiqu'il ne fût pas moins d'onze heures, lorſque le meſſager avoit quitté ſa maiſon; qu'on ne le croyoit pas en bonne ſanté, & qu'en ſe couchant, il étoit de ſi mauvaiſe humeur, qu'aucun de ſes gens n'avoit oſé lui parler. Plaiſe au ciel..... mais je veux garder pour moi-même toutes les craintes qui ne ſont fondées qu'en conjectures. Pourquoi ne me flatterois-je point de ce qu'il

y a de plus heureux? votre frère n'eſt-il pas hors de danger? & n'eſt-il pas le ſoin de la providence? On ne m'ôtera point à préſent cette confiance.

Il eſt rentré avec le billet entre ſes mains. Il me ſemble, a-t-il dit, que j'ai déjà vu cette écriture. Je me trompe beaucoup, ſi je ne parviens à découvrir l'écrivain. Mais on ne peut douter de ſes bonnes intentions.

Comme nous ne laiſſions point de marquer des craintes; je ne vois pas, a-t-il continué d'un air paiſible, qu'il y ait aucune raiſon d'en conſerver. M. Greville aime miſs Byron. Il n'eſt pas ſurprenant que ſa peine augmente, à meſure que ſes eſpérances diminuent. M. Greville feroit un mauvais compliment à ce qu'il aime, & donneroit mauvaiſe opinion de ſa propre ſincérité, s'il paroiſſoit plus tranquille. Mais avec une fortune telle que la ſienne, il eſt impoſſible qu'il y ait des intentions déſeſpérées. Je me rappelle ſes derniers procédés; ils ſont à ſon avantage. Je veux lui faire une viſite. Il faut que je l'engage à me mettre au nombre de ſes amis.

Ce diſcours nous a raſſurés. Je ne m'étonne point, ma chère, que les femmes aiment le courage dans un homme. Sir Charles nous a dit enſuite, qu'il feroit arrivé dès le jour précé-

dent, s'il n'avoit été obligé de rendre une visite au chevalier Belcher. Mon oncle, ne perdant point de vue l'espérance qu'il avoit marquée de découvrir l'auteur du billet, l'a prié de revenir à cette idée. Observez, lui a dit sir Charles, que suivant les termes de l'avis, Greville étoit échauffé de vin. Je sais qu'il prend souvent plaisir à rassembler ses amis dans l'hôtellerie de Northampton où j'ai logé; & si je me rappelle bien l'écriture du maître, dans les comptes qu'il m'a faits, je crois la reconnoître ici. Fort bien, a remarqué ma tante; mais si vous ne vous trompez point, nous n'en devons être que plus alarmés de l'information. Les menaces de M. Greville sont réelles, sans doute, & ne doivent pas être négligées. Votre frère a demandé qu'on lui laissât le ménagement de cette affaire. Que M. Greville, nous a-t-il dit, soit mon ami d'aussi bonne foi que je suis le sien, ou qu'il soit dans une autre disposition, les termes où nous sommes ensemble, m'autorisent à lui rendre une visite; & je suis sûr, qu'à mon retour, il ne peut la prendre que pour une civilité. En vain mon oncle lui a représenté que M. Greville étoit capable de l'insulter. Il a badiné de cette crainte.

L'heure du dîner ayant suspendu nos représentations, elles ont recommencé dans le cours de l'après-midi; mais il nous a donné de si

fortes raiſons, pour nous fier à la conduite qu'il veut tenir dans ſa viſite, qu'il eſt parvenu à nous rendre tranquilles ſur un point qui nous avoit ſi vivement alarmés. Ma tante l'a prévenu ſur les arrangemens qu'elle a pris pour le loger au château de Sherley. Il a répondu que c'étoit un peu loin de miſs Byron ; mais que ne fût-il qu'à la porte voiſine, il ſe plaindroit de l'éloignement : & me regardant avec un tendre ſourire : cette diſtance même, a-t-il ajouté, ne tournera qu'à mon avantage, car je ſuis sûr que la chère Henriette de madame Sherley ne ſe diſpenſera point de rendre ſes devoirs ordinaires à la meilleure des mères. Comme elle étoit venue dîner avec nous, il eſt parti vers le ſoir avec elle. Ainſi, ma chère, nous avons perdu ſa compagnie à ſouper.

Vous n'aurez pas oublié que j'ai une juſte excuſe, pour finir cette lettre un peu bruſquement. Le ſommeil me preſſe : & quelle agréable nuit il me promet, en comparaiſon de la dernière !



LETTRE CVII.

Miss BYRON *à la même.*

Mercredi matin, 8 novembre.

NOUS étions informés, dès le matin, que sir Charles étoit allé rendre sa visite à M. Greville; & nous serions retombés dans toutes nos inquiétudes, si M. Deane, qui arriva hier au soir, n'avoit servi à nous rassurer. Ma tante vient de m'apporter le billet suivant de sir Charles, adressé à mon oncle, & venu de chez M. Greville.

« En regrettant, mon cher monsieur, tous les » momens que je passe hors des châteaux de Selby » & de Sherley, je crois vous devoir rendre » compte de l'usage que je fais de mon tems dans » cette ennuyeuse absence.

» J'ai trouvé M. Greville dans une disposition » moins heureuse que je ne m'y étois attendu. » C'est avec une résistance inexprimable, qu'il » combat contre lui-même, pour se déterminer » à l'abandon de ses espérances. Il paroissoit » étrangement agité, lorsque je me suis fait » introduire chez lui. Dès le premier instant, » il m'a proposé, & d'un ton même assez fier, » de suspendre mon mariage l'espace de deux » mois, ou d'un au moins. J'ai reçu cette » demande avec l'indignation qu'elle méritoit. Il

» a voulu la justifier par quelques raisons d'intérêt propre, que je n'ai pas écoutées plus » volontiers. Après quelques discussions, il a » juré qu'il obtiendroit du moins quelque chose: » & pour alternative, il m'a proposé de dîner » avec lui, & quelques amis d'élite, qu'il avoit » invités. J'y ai consenti, quoique je ne pusse » douter que ses amis ne fussent les mêmes » auxquels il a confié ses menaces. J'ai su de » lui qu'il étoit sorti hier au matin, dans l'espérance de me rencontrer; car il se vante » d'avoir été bien informé de toutes les démarches de miss Byron & des miennes. Que » ceux, monsieur, qui croient avoir quelque » intérêt à nous observer, aient les yeux » curieusement attachés sur nous. Les cœurs » honnêtes ont peu de secrets. Je serois gloire » de recevoir la main de miss Byron devant » mille témoins.

» M. Greville avoit été en marche toute la » nuit précédente : il ne dit point que ce fût » pour me chercher; mais il savoit que j'étois » attendu au château de Selby lundi au soir, » ou hier matin. Ne m'ayant pas rencontré, il » avoit passé la nuit avec ses confidens à l'hôtellerie de Northampton, d'où il partit hier » avec eux, dans la résolution de m'engager à » suspendre mon mariage : idée mal conçue,

» comme vous voyez, & dont il n'auroit pas
» espéré beaucoup de succès, s'il avoit eu la
» tête plus libre. Mais nous allons passer, dit-il,
» un acte d'oubli & de parfaite réconcilia-
» tion, en présence des amis qu'il attend à
» dîner. Nous sommes déjà convenus que ce
» détail, & la connoissance même de son projet,
» ne sortira point de votre famille. Je vous
» assure, monsieur, que dans la disposition où
» il m'auroit trouvé s'il m'avoit rencontré cette
» nuit ou l'autre, il n'auroit pu rien arriver de
» fâcheux, car je suis porté réellement à le
» plaindre.

» Nous sommes à présent les meilleurs amis
» du monde. Il forme mille desseins; & celui
» auquel il paroît s'arrêter, est d'aller passer un
» mois chez miladi Frampton, qu'il nomme
» la confidente de ses peines. Je me suis étendu
» sur toutes les circonstances, pour n'avoir rien
» à mêler ce soir au délicieux sujet qui occupe
» toute mon attention ».

J'ai l'honneur, monsieur, d'être, &c.

Méchant Greville! quoiqu'à plaindre, ma chère, s'il est capable des tendres sentimens qu'il s'attribue. Qu'il parte! qu'il se retire chez miladi Frampton, ou dans tout autre lieu; & qu'il y vive heureux, pourvu que ce soit à

cinquante milles de nous! je ne cesserai pas de le craindre, jusqu'à ce qu'il ait quitté le canton.

Quelle glorieuse qualité que le courage, lorsqu'elle est accompagnée de modération! lorsqu'elle est fondée sur l'intégrité du cœur & sur le témoignage qu'il se rend de son innocence! Dans toute autre supposition, ne mérite-t-elle pas plutôt le nom de férocité?

Mais que d'embarras, ma chère miladi, que de trouble je cause à votre frère! à quels dangers ne l'ai-je pas exposé? Jamais, jamais il ne me sera possible de l'en récompenser.

N. B. *Le tems de la récompense arrive enfin, c'est-à-dire que le mariage est célébré au château de Selby. Ceux qui aiment les descriptions de fêtes, de parures & de cérémonies, les complimens, les détails de plaisirs & de joie, trouveront de quoi se satisfaire dans l'original. L'attention de l'auteur va jusqu'à rapporter le nombre & le rang des carrosses, avec les noms & l'ordre des personnes qui étoient dedans. C'étoient, comme on se l'imagine, tous les parens & les amis des deux familles. Après la célébration, l'heureux couple se rend au château de Grandisson, accompagné de M. & madame Selby, de leur fille Lucie, &c. Autre description de cette*

belle terre, & de tous les agrémens dont on entre en possession. Mais il suffit de s'y représenter miss Byron bien établie sous le titre de miladi Grandisson, *que les femmes des chevaliers anglois, portent comme celles de la haute noblesse.*

LETTRE CVIII.

Miladi GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Au château de Grandisson, 6 janvier.

SIR Charles reçut hier une lettre de M. Lowther, qui se disposoit à quitter Boulogne. Suivant la date, il devroit être arrivé depuis quinze jours. Ainsi nous pouvons l'attendre à chaque moment.

Il marque que toute la famille de Boulogne a plus d'ardeur que jamais, pour l'exécution de ses vues sur Clémentine, qui ne laisse pas de refuser encore les visites du comte de Belvedère; & sur ce point, ils se dipensent de la presser. M. Lowther semble craindre qu'il ne manque quelque chose à son rétablissement. Malheureuse fille! il en juge par le désir qu'elle ne perd point de faire un voyage en Angleterre. Elle a reçu, dit-il, avec beaucoup de fermeté, la nouvelle du mariage de sir Charles. Elle a demandé la bénédiction du ciel, pour lui & pour la compagne de son sort : mais

depuis elle a paru sombre, réservée; & quelquefois on l'a trouvée noyée dans ses larmes. Lorsqu'on lui en a demandé la cause, elle a répondu qu'elle appréhendoit le retour de sa maladie. Les médecins veulent absolument qu'on se hâte de la marier. On attend le général pour presser la célébration. Mais elle demande qu'il lui soit permis encore une fois de traverser les Appennins, & d'aller passer quelques jours à Florence avec sa chère madame Bemont. Elle craint la vue du général.

Que je suis touchée de sa situation! sir Charles ne doit pas l'être moins. Pourquoi n'attendent-ils pas du tems, ce grand médecin de tous les maux, le succès d'un événement qu'ils ont tant à cœur? M. Lowther ajoute que la santé du seigneur Jéronimo se fortifie de jour en jour.

Que vous dirai-je de notre chère Emilie? j'ai pitié d'elle. Je plains son jeune cœur, d'avoir si tôt éprouvé un amour sans espérance. Je voyois, il n'y a qu'un moment, ses yeux attachés sur le visage de son tuteur d'un air si passionné, qu'elle lui a fait baisser les siens. Il faut que je vous fasse, à cette occasion, le détail d'un entretien que j'ai eu avec elle, & dont la conclusion me fait espérer de la voir quelque jour heureuse.

J'avois craint plus d'une fois que ses yeux ne la trahissent à ceux de son tuteur, qui n'attribue jusqu'à présent son respect qu'à la reconnoissance. Au moment qu'il est sorti, venez ici, mon amour, lui ai-je dit avec la tendresse d'une sœur. Elle est venue. Ma très-chère Emilie, si vous regardiez tout autre homme, de l'air que je remarque souvent, & que vous aviez aujourd'hui en regardant votre tuteur, cet homme, s'il n'étoit pas marié, pourroit espérer d'obtenir bientôt une femme.

Elle a soupiré. Mon tuteur s'en est-il apperçu? Je me flatte, madame, qu'il n'y a pas fait tant d'attention que vous.

Tant que moi, ma chère?

Oui, madame. Lorsque mon tuteur est présent, je vois que vous m'observez beaucoup. Mais j'espère que vous n'avez rien remarqué dont vous soyez offensée.

Vous êtes sérieuse, Emilie.

Il me semble que ma chère miladi Grandisson l'est aussi.

Cette réponse m'a surprise, & m'a causé même un peu d'embarras. Son amour, ai-je pensé, peut la rendre trop hardie, sans qu'elle y fasse d'attention. En effet ne s'appercevant pas qu'elle m'eût un peu déconcertée, elle a regardé un petit ouvrage d'aiguille dont je m'occupois. Que ne

donnerois-je pas, madame, pour travailler dans cette perfection! mais vous ſoupirez, madame?

Oui, pour cette pauvre Clémentine! ai-je dit, & réellement, elle s'étoit préſentée à mon ſouvenir.

Soupirez-vous, madame, pour tous ceux qui aiment mon tuteur?

Il y a différentes ſortes d'amour, Emilie.

C'eſt ce que je m'imagine, madame. Perſonne n'aime plus que moi mon tuteur; mais ce n'eſt pas le même amour que celui de Clémentine: j'aime ſa bonté.

Et croyez-vous que Clémentine ne l'aime pas auſſi?

Oui, oui; mais l'amour eſt différent.

Expliquez-moi donc la nature de votre amour.

Il m'eſt impoſſible! (en pouſſant un ſoupir).

Pourquoi ſoupirer? Vous m'avez fait la même queſtion: j'ai répondu que je ſoupirois de pitié.

Pour moi, madame, j'ai pitié auſſi de Clémentine; mais je ne ſoupire pas pour elle, parce qu'elle a pu épouſer mon tuteur, & qu'elle ne l'a pas voulu.

Elle n'en eſt que plus digne de nos ſoupirs, Emilie. Un motif tel que le ſien....

Fi, fi, ſon motif! lorſqu'il lui laiſſoit la liberté de vivre dans ſa religion.

Ce n'eſt donc pas pour Clémentine que vous ſoupirez ?

Je ne le dois pas, madame.

Pour qui donc?

Je ne ſais. Il ne faut pas me le demander. Habitude, & rien de plus.

Mais je vois que mon Emilie ſoupire encore?

Pourquoi vous en appercevoir, madame ? Habitude, je vous l'ai dit. Cependant, croyez-moi, ma chère miladi (en me paſſant les bras autour du cou, & cachant ſa tête dans mon ſein, ſi la vérité étoit connue).

Elle s'eſt arrêtée, mais ſans changer de poſture; & je ſentois ſes joues brûlantes.

Eh bien, ma chère, ſi la vérité étoit connue?

Je n'oſe parler. Vous ſerez fâchée contre moi.

Non, mon amour, je vous en aſſure.

Oh oui, mais vous ſerez fâchée.

J'ai cru, ma chère, que nous étions deux ſœurs. J'ai cru qu'il n'y avoit point de ſecret entre nous. Dites-moi : de quoi eſt-il queſtion ? ſi la vérité étoit connue....

Eh bien, madame, pour faire l'eſſai de votre bonté, dites-moi; n'êtes-vous pas un peu ſujette à la jalouſie ?

A la jalouſie, ma chère ? vous me ſurprenez. Pourquoi, de qui, de quoi, jalouſe? La jalouſie ſuppoſe un doute. De qui puis-je douter ?

On

On doute quelquefois ſans cauſe, madame.

Expliquez-vous mieux, ma chère.

N'êtes-vous pas fâchée, madame?

Je ne le ſuis point. Mais pourquoi me croire jalouſe?

Vous n'avez aucune raiſon de l'être, en vérité. Mon tuteur vous adore. Tout le monde convient que vous méritez d'être adorée. Mais pourquoi trouver mauvais qu'un enfant tel que moi, regarde quelquefois ſon tuteur avec des yeux de reconnoiſſance! les vôtres, ces yeux charmans, ſont toujours ſi prêts à ſurprendre les miens! Si je me connois moi-même, je ne ſuis qu'une jeune innocente. J'aime mon tuteur, je n'en diſconviens pas. Je l'ai toujours aimé, vous le ſavez bien, madame; & ſi vous me permettez de le dire, long-tems avant qu'il ait ſu qu'il y eût au monde une dame auſſi charmante que vous.

J'ai quitté mon ouvrage; & la ſerrant entre mes bras, ne ceſſez pas de l'aimer, chère Emilie! vous ne ſauriez l'aimer autant qu'il mérite de l'être. Vous me verrez toujours approuver une affection ſi pure. Mais de la jalouſie, ma chère? vous m'attribuez de la jalouſie. C'eſt une chimère de votre imagination. Ma ſeule crainte, c'eſt que les mouvemens du cœur ſe devinant par les yeux, ſur-tout dans les jeunes perſonnes qui ſont encore remplies d'innocence, vous ne don-

niez sujet à ceux qui savent aussi-bien que moi que votre affection pour votre tuteur est un respect filial, de l'attribuer à la naissance d'une autre espèce de sentimens, qui dans votre cœur néanmoins, s'ils venoient à s'y fortifier, produiroient une flamme aussi pure qu'il s'en soit jamais allumé dans un *cœur virginal.*

O madame, quelles expressions vous employez! elles me pénètrent le cœur. Je ne puis vous expliquer ce qui s'y passe, mais de jour en jour mon respect augmente pour mon tuteur. Mon respect.... Oui, c'est le vrai terme. Je vous remercie de me l'avoir dicté. Un respect filial, je ne puis le nommer mieux. Et jamais je ne l'ai tant respecté qu'à présent, depuis que je vois avec quelle affection il cherche à faire le bonheur de ma chère miladi. Cependant, madame, pour ne vous rien dissimuler, si j'étois mariée, & que ce ne fût pas avec un homme tout-à-fait semblable à lui, je craindrois d'être assez foible pour vous porter envie : je serois du moins une très-malheureuse femme.

Ne doutez pas, ma chère, que si vous étiez capable d'envie, cette noire passion ne vous rendît malheureuse. Mais vous ne devez jamais recevoir les soins d'un homme à qui vous ne croirez pas plus d'amour pour vous que pour toute autre femme, qui ne sera point honnête

homme par principes, homme sensé, & qui n'aura pas un peu vu le monde.

Où trouve-t-on, madame, des hommes de ce caractère ?

Reposez-vous de ce soin sur votre tuteur. Si vos yeux ne vont pas plus vîte que votre jugement, comptez, ma chère, qu'il vous fera trouver un homme avec lequel vous puissiez être heureuse.

Oh ! madame, ne craignez rien de ma précipitation : premièrement, parce que mon respect pour mon tuteur & ses grandes qualités feront paroître tous les autres hommes fort petits à mes yeux. Ensuite, j'ai tant de confiance à son jugement, que s'il allongeoit le doigt, en me disant, Emilie, voilà l'homme qui vous convient, je m'efforcerois d'aimer celui qu'il m'auroit montré. Mais je crois qu'il me sera impossible de prendre jamais du goût pour aucun homme.

Il y a du tems de reste, mon amour. En attendant, n'en connoissez-vous aucun que vous puissiez préférer aux autres, si vous étiez dans l'âge de vous marier ?

Je ne sais que répondre à cette question. J'ai du tems, comme vous dites. Je ne suis qu'une très-jeune fille : mais on a ses pensées à tout âge. Je vous avouerai, madame, que l'homme qui a passé quelques années avec sir Charles Gran-

diffon, qui a mérité fon amitié par un caractère éprouvé.... Elle s'eft arrêtée.

Belcher, fans doute?

Belcher, madame. De tous les hommes que je connois, c'eft le plus femblable à mon tuteur. Mais il eft homme fait; & je fuppofe qu'il a vu quelques femmes qu'il peut aimer.

Je ne le crois pas, ma chère.

Pourquoi ne le croyez-vous pas, madame?

Parce qu'à parler franchement, comme je fouhaiterois que vous le fiffiez avec moi, il me paroît marquer pour vous, toute jeune que vous êtes, un refpect & des attentions extraordinaires.

C'eft par confidération pour mon tuteur. Mais, quoi qu'il en foit, fi je conferve l'amitié de mon tuteur & la vôtre, je n'aurai rien à défirer.

L'arrivée de fon tuteur, du mien, de mon ami, de mon amant, de mon mari, & de tous les noms chers enfemble, a terminé cette converfation. Je l'abandonne à votre jugement, ma très-chère madame; mais j'en conçois de fort grandes efpérances.



LETTRE CIX.

Miladi GRANDISSON à la même.

3 février.

J'EUS hier un autre entretien avec Emilie. Elle avoit été plus férieufe & plus grave qu'à l'ordinaire, depuis le dernier dont je vous ai fait le récit.

Anne, fa femme de chambre, que vous connoiffez, avoit obfervé du changement dans l'humeur de fa jeune maîtreffe. Ne fachant plus, dit-elle, comment lui plaire, & voyant que, d'un des meilleurs naturels du monde, elle étoit devenue un des plus difficiles, elle avoit pris la liberté de lui dire que, fi cette humeur continuoit, elle feroit obligée de quitter fon fervice.

Partez donc, fut fa réponfe. Je ne veux pas être menacée par une fervante. Vous commencez à prendre des airs importans. Partez, Anne, lorfque vous le fouhaiterez. Je ne veux point de menaces. Je n'ai que trop de chagrins, fans en recevoir de vous.

Cette honnête fille, qui lui eft tendrement attachée, qui la fert depuis l'âge de fept ans, & dont fon père approuvoit la bonne conduite

& la fidélité, verſa un torrent de larmes, & voulut lui repréſenter humblement ſes peines. Elle lui en demanda même la permiſſion. Mais elle n'obtint que de nouvelles marques de colère, avec un refus obſtiné de l'entendre. Je ne veux rien écouter : vous avez commencé par le mauvais bout. Il falloit faire marcher les plaintes avant les menaces. Et ſe retirant dans ſon cabinet, elle ferma la porte ſur elle.

Ma femme de chambre, de qui je tiens ce récit, offrit à la pauvre Anne de m'apprendre ce qui s'étoit paſſé. Mais, loin d'y conſentir, cette prudente fille répondit que ſa maîtreſſe, comme toutes les jeunes perſonnes, étoit ſi jalouſe de ſon autorité, qu'elle ne lui pardonneroit jamais d'avoir porté ſon appel à ma tante ou à moi, & que ſe plaindre d'ailleurs ſans eſpérance de ſuccès, c'étoit expoſer ſa jeune maîtreſſe, tandis que le mal préſent pouvoit être guéri par le tems & la patience.

Emilie m'a fait pitié. Je n'ai deviné que trop facilement d'où venoit l'altération de ſon humeur. L'exceſſive bonté que ſon tuteur a pour elle, ne fait qu'augmenter ſon amour. Ne ſais-je pas moi-même que rien n'eſt ſi naturel? Cependant, ai-je penſé, il la feroit mourir de chagrin, s'il prenoit d'autres manières avec elle : & pour elle-même, je ne voudrois pas qu'il pût

s'imaginer de la néceſſité à changer de conduite.

Cette explication étoit néceſſaire pour ce que vous allez lire.

Mon mari, mon oncle & M. Deane, étant ſortis ce matin après le déjeûner, & ma tante s'étant retirée pour écrire, je ſuis montée à mon cabinet dans la même vue. Emilie eſt venue frapper à ma porte. J'ai ouvert auſſi-tôt.

Ai-je mal choiſi l'heure, madame ?

Non, ma chère. (J'avois obſervé, hier à ſouper, & ce matin pendant le déjeûner, des traces de larmes dans ſes yeux, quoique perſonne n'eût fait la même remarque : mais les avis que j'avois reçus de ma femme de chambre, me rendoient plus attentive).

J'ai pris ſa main, & j'ai voulu la faire aſſeoir près de moi. Non, madame, a-t-elle dit, ſouffrez que je demeure debout. Je ne ſuis pas digne d'être aſſiſe en votre préſence.

(Elle avoit les larmes au bord des yeux : mais comme je lui voyois remuer les paupières, dans l'eſpérance de les deſſécher, je n'ai pas voulu marquer que j'y fiſſe attention. Je crois d'ailleurs que j'étois dans le même état, par un mouvement de ſympathie).

En ma préſence, Emilie ! mon amie, ma ſœur ! d'où peut venir ce langage ? (Je me ſuis tenue debout auſſi). Votre ſœur aînée, mon

amour, ne sera point assise, pendant que sa cadette est debout.

Elle s'est jetée à mon cou, & ses larmes se sont ouvert le passage. Cette bonté, cette bonté me tue. Je suis, je suis une très-malheureuse créature ! malheureuse, pour avoir obtenu tout ce que je désirois. Ah ! que ne me traitez-vous sévèrement ? Je ne puis, je ne puis me supporter moi-même, au milieu des témoignages continuels que je reçois de votre bonté.

Quelle peut être la cause de ce trouble, ma chère Emilie ? Je vous aime tendrement. Je serois ingrate, insensible au mérite de mon Emilie, si je ne contribuois pas de tout mon pouvoir à son bonheur. Que puis-je faire pour elle, qui ne lui soit pas dû ?

Ses bras m'ont quittée : elle s'est dégagée des miens, qui la tenoient embrassée. Laissez moi, laissez-moi sortir, madame. Elle s'est précipitée dans l'appartement voisin. Je l'ai suivie ; & prenant sa main, ne me laissez pas dans cette inquiétude, chère Emilie ! vous ne me quitterez point. Si vous avez pour moi toute la tendresse que j'ai pour Emilie, vous me donnerez le moyen de soulager l'oppression du plus innocent & du plus aimable des cœurs. Ouvrez-vous, ma chère, ouvrez-vous à moi.

O miladi Grandiſſon ! digne femme du meilleur des hommes, vous devez me haïr.

Haïr, ma chère Emilie ?

Oui, vous le devez.

Aſſeyons-nous dans cette chambre, ſi vous ne voulez pas revenir dans mon cabinet.

Je me ſuis aſſiſe ſur un ſofa. Elle s'eſt placée près de moi, en appuyant ſes joues brûlantes ſur mon épaule. J'ai paſſé un bras autour de ſon cou, & de l'autre main, j'ai pris une des ſiennes. A préſent, ma chère, je vous conjure par l'amitié, cette amitié de ſœur qui eſt entre nous, de m'ouvrir entièrement votre cœur. Renoncez-moi, ſi, recevant le pouvoir de guérir vos bleſſures, je n'y verſe pas le beaume d'une inviolable tendreſſe.

Que puis-je vous dire ? Hier, ma très-chère miladi, je reçus la réponſe du docteur Barlet à une queſtion que je lui avois propoſée, de la part d'une jeune créature, qui....

Elle n'a pu achever. Elle a pleuré. Elle a levé la tête; elle s'eſt eſſuyé les yeux. Enſuite ſon viſage s'eſt encore appuyé ſur mon épaule, & j'ai repaſſé le bras autour de ſon cou. Votre queſtion, mon amour ?

Ah, madame ! ma queſtion, dites-vous, ma queſtion !

Je n'ai dit *la vôtre*, ma chère, qu'autant

que c'eſt vous-même qui l'avez propoſée au docteur.

Il ne vous a donc rien dit, madame?

Aſſurément, il ne m'en a pas dit un mot.

En effet, j'aime bien mieux que vous le ſachiez de moi. Je crains ſeulement qu'il ne devine de quelle jeune fille il s'agit. Pauvre ruſe! que je ſuis une ſotte créature! il le devine certainement.

Puis-je ſavoir la queſtion, mon amour? Puis-je ſavoir la réponſe?

J'ai brûlé l'une & l'autre dans un excès de colère contre moi-même, pour m'être radicalement expoſée; car il a certainement deviné la jeune fille: je les ai jetées au feu.

Mais vous pouvez m'expliquer le cas. Vous pouvez me dire la réponſe en ſubſtance.

Comment le puis-je? Vous, madame, que j'aime plus que toutes les autres femmes enſemble, vous... mais vous devez me haïr, me mépriſer!

Confiez-moi votre ſecret, ma chère. Si c'en eſt un que je crois déjà pénétrer, comptez qu'il ne ſortira jamais de mon ſein.

Elle a treſſailli. Que vous pénétrez, madame!

Ne vous effrayez point, mon amour.

Oh! non, non, il eſt impoſſible. Si vous l'aviez pénétré.

Eh bien, qu'arriveroit-il ?

Vous banniriez pour jamais l'odieuſe Emilie de votre préſence. Vous obligeriez mon tuteur de renoncer à moi.

Vous dirai-je, ma chère, ce que je crois avoir pénétré?

Dites-le moi donc à l'oreille (en jetant autour de moi la main que je ne tenois pas). Dites-le moi ſi bas, que je ne puiſſe l'entendre.

Vous aimez votre tuteur, Emilie. Il vous aime.

O madame!

Il vous aimera toujours, & j'aurai les mêmes ſentimens pour vous. Votre amour eſt fondé ſur la reconnoiſſance. Tel étoit le mien. Ne ſais-je pas, Emilie, tout ce qu'on peut dire en votre faveur ?

A la fin, madame, l'excès de votre bonté diſſipe mes craintes. Je vois que je puis vous avouer toute ma foibleſſe, toute ma folie, d'autant plus que cet aveu me donnera quelque droit à vos conſeils. C'étoit mon deſſein; mais je craignois votre haine. Dans les mêmes circonſtances, je doute ſi je ſerois auſſi généreuſe que vous. Ah ! que je regrette d'avoir propoſé ma queſtion au docteur !

Le docteur, ma chère, eſt la bonté même. Il gardera fidellement votre ſecret.

Et m'aſſurez-vous, madame, qu'il ne le révélera point à mon tuteur? J'aimerois mieux mourir, que de lui voir quelque défiance de moi. Il me haïroit, madame, ſi vous ne le faiſiez pas.

Jamais il n'en ſera informé, ma chère. Vous avez déjà demandé le ſecret au docteur, je n'en doute point.

Oui, madame.

Il le gardera, ne craignez rien, ſur-tout lorſque votre charmante ingénuité m'aura miſe en état, mon amour, de trouver des expédiens pour la sûreté de votre honneur, & pour vous conſerver l'eſtime de votre tuteur.

Eh oui, madame. C'eſt préciſément ce que je déſire.

Ouvrez-moi donc ce cœur innocent. Regardez-moi comme votre amie, comme votre ſœur, comme ſi je n'étois pas l'heureuſe femme de votre cher tuteur.

Je vous le promets, madame.... Hélas! je ne m'étois pas défiée de moi-même, juſqu'au jour de votre mariage. C'eſt alors que j'ai commencé à ſentir du trouble dans mon cœur, d'autant plus que je m'efforçois de le cacher à mes propres yeux, car j'étois réellement effrayée de les tourner ſur moi. D'où me vient cette crainte? me demandois-je à chaque moment. Ai-je quelque

chose à me reprocher? Quels sont mes désirs? Quelles peuvent être mes espérances? N'est-il pas certain que j'aime miladi Grandisson? Oui, sans doute. Cependant, par intervalles.... Ne me haïssez pas, madame. Je veux vous découvrir le fond de mon cœur & toute ma foiblesse.

Continuez, chère Emilie: vous ne sauriez me donner une meilleure preuve de votre tendresse & de votre confiance.

Cependant par intervalles, je croyois sentir qu'il s'élevoit dans mon cœur quelque chose de semblable à l'envie: ah! vous souffrez, je le vois, de m'entendre prononcer ce nom?

Si je souffre, c'est de pitié pour vos peines, ma chère Emilie. Vous ne savez pas combien mon cœur est dilaté par votre charmante confiance. Continuez donc, mon cher amour.

Un jour, dans la résolution d'examiner mes propres sentimens, je lui ai demandé, pensai-je en moi-même, la permission de vivre avec eux après leur mariage: eh! que me suis-je proposé dans cette demande? Rien que d'innocent, croyez-moi. Ce que je désirois me fut accordé. C'étoit une grâce que j'avois crue nécessaire à mon bonheur. Cependant, me demandois-je mille fois le jour, suis-je heureuse? Non, aimerai-je moins mon tuteur? Non. Miladi m'en est-elle plus chère, pour m'avoir fait obtenir cette

faveur. ? Il me semble que je l'admire de plus en plus, & que je ressens toute sa bonté; mais je ne sais ce que je ressens encore. Il me semble qu'en l'aimant beaucoup, je souhaiterois quelquefois de l'aimer moins. Ingrate Emilie! & je me faisois alors les plus sévères reproches. Sûrement, madame, la pitié ressemble beaucoup à l'amour; car, pendant que vos incertitudes ont duré, j'ai cru vous aimer plus que moi-même: mais lorsque je vous ai vue heureuse, & qu'il n'est point resté de motif pour la pitié, odieuse fille que je suis, il m'a semblé que j'aurois été quelquefois bien-aise de pouvoir vous rabaisser: ne me haïssez-vous pas à présent?

Non, non, Emilie. Ma pitié, comme vous dites, augmente ma tendresse pour vous. Continuez, chère fille. Votre ame est le pur livre de la nature. Faites m'en lire une autre page; & comptez sur ma plus tendre indulgence. Je savois, avant vous-même, que vous aimiez votre tuteur.

Avant moi-même! comment cela se peut-il, madame?.... Je ne me lassois donc pas de me faire des questions. Quoi, Emilie? ta tendresse augmente pour ton tuteur, & n'augmente pas pour miladi Grandisson, qui te comble d'amitié! l'envie se mêleroit-elle dans ton cœur avec l'admiration? Ah! imprudente fille, & plus qu'im-

prudente ! où tes folies doivent-elles finir? Juste ciel! si je me laisse entraîner comme je fais, ne serai-je pas la plus ingrate des créatures? Ne m'attirerai-je point la haine de mon tuteur, au lieu de son affection? Ne me rendrai-je pas méprisable au monde entier? & quelle sera la fin de toutes ces malheureuses suppositions? cependant, je ne laissois pas de m'excuser aussi; car j'étois sûre qu'il n'entroit point de mal dans mes intentions : je savois que mon unique désir étoit de me voir aimée de mon tuteur, & de pouvoir l'aimer. Mais quoi? pensai-je à la fin; puis-je me permettre d'aimer un homme marié, & marié avec mon amie? Quelquefois cette idée m'a fait trembler; car je jetois les yeux en arrière, & je me disois : te serois-tu permis, il y a un an, Emilie, d'aller aussi loin que tu es déjà? Non, répondois-je à ma propre question. N'est-ce donc pas un avertissement bien clair, du chemin que tu auras fait dans l'espace d'une autre année? Là-dessus, j'ai pris la résolution de proposer un cas au docteur Barlet, au nom de trois personnes, que j'ai supposées être de la connoissance de ma femme de chambre; deux jeunes filles & un jeune homme, vivant dans la même maison; le jeune homme engagé à l'une des jeunes filles; l'autre en ayant connoissance, & quoiqu'incapable d'une pensée criminelle,

ſentant néanmoins croître ſon eſtime pour le jeune homme, & commençant à craindre qu'il n'y ait quelque choſe à condamner dans ſon cœur, quel ſeroit, ai-je demandé en ſon nom, l'avis du docteur ſur ce cas?

Et quel eſt en effet ſon avis, ma chère?

Je ſuis une imbécille, de lui avoir fait cette queſtion. Il doit m'avoir devinée, je le répète. Si vous l'avez pu, vous, madame, ſans que le cas vous ait été propoſé, il doit l'avoir fait ſans peine. Nous autres jeunes filles, nous croyons que perſonne ne peut nous voir, lorſque nous avons la main devant nos yeux. En un mot, le docteur a prononcé que l'augmentation de l'eſtime étoit un commencement d'amour. La conſéquence étoit, que tôt ou tard la jeune fille s'efforceroit de ſupplanter ſon amie, quoiqu'à préſent la ſeule penſée lui en fît peut-être horreur. Il a voulu qu'Anne l'avertît de ſe précautionner contre une flamme naiſſante, qui pouvoit, a-t-il dit, cauſer de grands ravages dans ſon cœur, &, ſans la conduire à ſon but, faire le malheur d'un heureux couple, qui, ſuivant mon expoſition, méritoit le ſort dont il jouit. Enfin, il lui a fait conſeiller d'abandonner la maiſon; & pour ſon propre honneur, pour ſon repos, de s'éloigner à la plus grande diſtance qu'il ſera poſſible. Croyez-moi, madame, cette déciſion m'a fort effrayée.

effrayée. J'ai jeté les papiers au feu ; & depuis que je ne les ai plus, je n'ai pas eu de repos. Ma chère miladi Grandiſſon, ai-je penſé continuellement, ſi votre bonté m'encourage un peu, je vous ouvrirai mon cœur. Il faut bien qu'un jour ou l'autre vous entendiez parler de ma folie, de ma foibleſſe. A préſent, chère madame, pardonnez-moi, gardez mon ſecret, & dites-moi ce que j'ai à faire.

Et que puis-je vous dire, ma chère enfant ? Je vous aime. Je vous aimerai toujours. Je prendrai ſoin de votre honneur, autant que du mien. Je m'efforcerai d'entretenir pour vous l'affection de votre tuteur.

Je me flatte, madame, qu'il n'a jamais eu le moindre ſoupçon de ma folie.

Il ne m'a jamais parlé de vous qu'avec tendreſſe.

J'en loue le ciel ! mais dites, madame, donnez-moi quelque conſeil. Mon cœur ſera dans vos mains. Vous le guiderez comme il vous plaira.

Quelle eſt votre propre opinion, ma chère ?

Je ne dois plus penſer, madame, à vivre avec vous.

Pourquoi ? vous me trouverez toujours votre véritable amie.

Mais je ſuis sûre que l'avis du docteur eſt juſte. Je dois vous avouer, madame, que chaque jour, chaque heure du jour, où je vois ſa tendreſſe

pour vous, le plaisir qu'il prend à faire du bien & l'admiration que tout le monde a pour lui, je l'admire de plus en plus. Je vois que j'ai moins de pouvoir sur moi-même que je ne me l'étois promis : & si son mérite ne fait que se répandre sans cesse avec un nouveau lustre, foible comme je suis, il me sera impossible de soutenir l'éclat de sa gloire. O madame ! je dois fuir. Quoi qu'il m'en puisse coûter, je suis résolue de fuir.

Que d'admiration, que de pitié, que de tendresse j'ai ressenti pour cette chère créature ! je l'ai prise dans mes bras ; & la serrant contre mon sein : que vous dirai-je, mon Emilie? Que puis-je vous dire ? Apprenez-moi vous-même ce que vous attendez de moi.

Vous êtes prudente, madame. Vous avez le cœur tendre & généreux. Ah! que ne suis-je aussi bonne. Prescrivez-moi quelque chose. Je vois qu'il y auroit de la folie à souhaiter de vivre avec vous & mon tuteur.

Est-il nécessaire, ma chère, pour régler vos sentimens, que vous cessiez de vivre avec nous?

Absolument nécessaire, j'en suis convaincue.

Si vous alliez à Londres, ma chère, vous mettre sous la protection de sa tante?

Quoi, madame? encore dans la maison de mon tuteur !

J'espère qu'un peu d'absence, avec le secours

de cette disposition, dont vous me donnez de si fortes preuves, produira l'effet que nous désirons : car enfin, ma chère, vous ne pouvez jamais penser qu'à admirer, dans l'éloignement, les grandes qualités de votre tuteur.

Il est vrai que je ne me connois que d'aujourd'hui. Je n'aurois jamais cru que je puisse former d'autre espérance que d'être regardée comme sa fille; & je crois que ma découverte ne vient pas encore trop tard : mais je ne dois pas habiter la même maison, je ne dois pas vivre avec lui dans une société continuelle.

Admirable discrétion! charmante innocence! eh bien, ma chère, si vous vous adressiez à miladi L... ou à miladi G...

Ah! non, non, je n'y gagnerois rien non plus. Mon tuteur seroit le continuel sujet de notre conversation, & souvent, trop souvent, sa bonté fraternelle l'amèneroit chez ses sœurs.

Quel courage! je vous admire, Emilie. Je vois que vous avez fait de profondes réflexions sur ce point. Quelles sont donc vos idées.

Ne les devinez-vous pas?

Je sais ce que j'aurois à souhaiter... Mais vous devez parler la première.

Ne vous souvenez-vous pas de ce que la bonne madame Shetley m'a dit le jour de votre mariage...... que je serois regardée,

dans la famille, comme une seconde Henriette ?

Je m'en souviens, très-chère Emilie. Et votre inclination vous porteroit-elle....

Ah, madame! si j'obtenois cette faveur, toute mon ambition seroit de marcher sur vos traces au château de Selby, d'apprendre de vos nouvelles, de vous écrire, de me former sur les modèles qui ont servi à vous former vous-même, de recevoir de madame Sherley & de madame Selby, le nom de leur Emilie. Mais vous entreprendrez donc, madame, de me procurer le consentement de mon tuteur?

J'y employerai tous mes efforts.

Vos efforts? Le succès est donc certain. Il ne vous refusera rien.

La bonne madame Selby y consentira-t-elle?

Je n'en doute pas, si votre tuteur y consent.

M. & madame Selby voudront-ils me recevoir comme leur nièce?

Nous pouvons les consulter; ils sont heureusement ici.

Mais il reste une objection, madame, une grande objection.

Eh! quelle est-elle, mon amour?

Votre cousin, le jeune M. Selby. Je le respecterois comme votre cousin, & comme le frère des deux miss Selby; mais c'est tout.

Jamais, ma chère, je n'ai eu cette idée, & ma famille n'y pense pas non plus.

Ainsi, madame, si vous faites réussir mon projet, j'accompagnerai M. & madame Selby à leur départ; & je ne doute point que je ne sois bientôt une heureuse fille. Mais souvenez-vous toujours que je dois aimer mon tuteur. Ce sera, madame, d'un amour qui n'exclura point miladi Grandisson d'une grande part, & de la plus grande, s'il m'est possible. A présent (en me jetant ses bras autour du cou) permettez que je vous demande pardon de tant d'étranges propos que je vous ai tenus. J'aurai le cœur plus tranquille, avec une confidente telle que vous. Cet exemple de bonté vous rend plus qu'égale à Clémentine même. Que je vous dois de remercîmens pour votre patience, & sur un sujet de cette nature! cependant, assurez-moi, chère miladi, que vous ne haïssez pas une petite fille qui a la vanité de vouloir imiter vous & Clémentine.

J'ai pleuré de joie, de compassion & de tendresse. N'aurez-vous pas, ma chère grand'-maman, plus d'affection que jamais pour cette chère fille? Ne l'appelerez-vous pas votre Emilie? Et ne penserez-vous pas d'elle, comme votre Henriette?

Lundi 5.

J'ai déjà obtenu de mon oncle & de ma tante

une haute approbation pour les désirs d'Emilie. A sa prière ils ont demandé le consentement de sir Charles, comme une faveur. Il a souhaité de la voir là-dessus. Elle est venue d'un air timide, & les yeux baissés. Il a pris sa main; j'apprends, Emilie, que vous souhaitez de rendre à madame Sherley, à M. & à madame Selby, la petite fille & la nièce que je leur ai dérobée; ils s'en réjouissent. Vous serez heureuse sous leur protection. Miladi ne vous verra pas partir sans regret. Mais elle y consent en leur faveur, nous aurons un plaisir de plus dans nos visites à Northampton-Shire. Est-ce une résolution déterminée, ma chère?

Oui, monsieur, & j'espère que vous me permettrez de partir avec madame Selby.

Vous vous arrangerez entre vous, mesdames. Je n'ajoute qu'une chose : vous avez une mère; Emilie, nous ne devons pas prendre de résolution, sans sa participation. Il faut faire aussi un compliment à mes sœurs, à leurs maris & à ma tante. Ils vous aiment : ma pupille doit se conserver l'estime & l'amitié de tous les honnêtes gens.

La chère fille a fait une profonde révérence. Elle a répondu, en pleurant, que son tuteur étoit la bonté même.

Si vos idées changent, a-t-il repris, ne craignez point de nous le faire connoître. Notre

étude mutuelle sera de contribuer au bonheur les uns des autres. Songez dans l'intervalle, s'il y a quelque chose de plus en quoi je puisse vous obliger.

O monsieur! votre bonté, elle est accourue à moi, & penchant la tête sur mon sein, elle y a fini sa phrase.... ne doit pas aller trop loin pour une malheureuse fille! je lui ai baisé le front. Héroïque Emilie! l'ai-je nommée tout bas, pour la confirmer dans son héroïsme.

Ainsi, ma chère grand'maman, cet important article est réglé. Ma tante nous garantit votre approbation, & vous recevrez là-dessus une lettre de sir Charles. Mon oncle & ma tante commencent à s'ennuyer de nous; c'est du moins ce que nous leur disons, sir Charles & moi. Ils prétendent que nous ne sommes pas raisonnables, & n'en pensent pas moins à leur départ.



LETTRE CX.

Miladi GRANDISSON *à miladi L...*
& à miladi G....

Au château de Grandiſſon, 13 février.

UNE lettre que je vous envoie, du ſeigneur Jéronimo, vous donnera des nouvelles fort ſurprenantes. Pauvre, pauvre Clémentine ! Je remets à vous dire, dans ma première, combien nous avons été touchés. Tout ce que je puis ajouter à préſent, c'eſt que je demeure votre, &c.

LETTRE CXI.

Le ſeigneur JÉRONIMO *au chevalier* GRANDISSON.

Mercredi au ſoir, 14 février.

VOUS ſerez ſurpris, mon cher chevalier ; vous tomberez dans le plus grand étonnement. Cette chère Clémentine ! avec quel oubli d'elle-même elle a terni toute ſa gloire ! Une fille ſi délicate ſur l'honneur..... Bon Dieu ! faut-il que moi, ſon frère, que votre Jéronimo expoſe l'imprudence d'une ſœur ſi chère.

Nous avions donné dans preſque tous les déſirs de ſon cœur. Elle nous avoit demandé un

mois, pour voyager de ville en ville, de l'autre côté des Apennins, sous prétexte de fortifier sa santé, & nous n'étions pas sans espérance qu'à la fin de ce terme, elle consentiroit à recevoir la main du comte de Belvedère, pour lequel elle marquoit de la reconnoissance & de la pitié. Nous avions approuvé, pendant son absence, différentes excuses sur lesquelles elle avoit différé son retour. Cependant nous avions été plus difficiles pour la permission de visiter Rome & Naples, & nos raisons l'avoient contentée. Elle nous demanda la permission de prendre à son service, en qualité de page, un jeune anglois, neveu d'un négociant de Livourne, & bien recommandé par son oncle, sur les recherches de madame Bemont, qui s'étoit chargée de ce soin. Nous ne fîmes point difficulté d'y consentir, dans la supposition que son unique motif étoit une reconnoissance innocente pour un homme du même pays, dont nous lui permettions de respecter la mémoire. Ce jeune homme la suivit à Pistoie, à Patro, à Pise, à Sienne, &c. & dans quelques-unes de ces courses, elle eut la compagnie de madame Bemont. Mais ayant souhaité de voir la côte maritime, depuis Piombino jusqu'à Luques, & parlant d'aller jusqu'à Gènes, d'où elle devoit revenir après avoir achevé son mois, elle quitta cette dame, pour continuer sa marche

avec ses seuls domestiques. Bientôt elle trouva le moyen d'en disperser une partie, avec ordre de la rejoindre à Luques : ma sœur, capable de cette pensée ! & ne retenant que Laura, sa femme de chambre & le page, elle prit le plus court chemin pour se rendre à Livourne. Là, elle est montée dans un vaisseau prêt à faire voile pour Londres ; & sa navigation a duré trois jours, avant qu'on ait eu la moindre nouvelle de son embarquement. Mais une lettre, adressée à madame Bemont, que cette dame nous communique par un exprès, nous jette dans le dernier étonnement, en nous apprenant les circonstances de sa fuite & de son départ pour l'Angleterre. Lisez-la, dans les propres termes.

« Pardon, très-chère Madame ! mille fois » pardon ! Je m'engage dans une entreprise qui » suffit pour mon châtiment. Ainsi je vous de- » mande à la fois grâce & pitié. Le mal pro- » chain est toujours le plus terrible. Mon aver- » sion est extrême pour le mariage. Je vois tou- » cher à sa fin le terrible mois après lequel on » s'attend à me livrer au pouvoir d'un homme » contre lequel je n'aurois pas d'objection à faire, » si je me sentois capable de le rendre heureux, » & de trouver quelque bonheur avec lui. Mais, » quel moyen ! Persuasion ! cruelle persuasion ! Un » père à genoux, une mère en larmes, des frères

» généreux, mais pressans; comment, comment » résister, si je retourne à Boulogne? Vous, mes » chers parens, mes amis, à Boulogne, à Urbino, grâce & pardon. Que n'ai-je pas souffert, avant que d'en venir à la résolution qu'il » faut que j'exécute, quand elle devroit être » suivie du repentir. O comte de Belvedère! » je vous demande grâce aussi. Changez d'attachement. Vous méritez une meilleure femme, » que la conscience, l'honneur, la justice, » termes qui signifient la même chose, ne peuvent vous la donner dans la malheureuse Clémentine.... elle n'ose ajouter della Porretta. » Ah, ma mère! »

Clémentine a laissé cette lettre à Livourne, avec ordre de ne pas la faire partir avant que le bâtiment eût mis à la voile. Nous sommes tous dans une mortelle consternation : mais surtout ma mère. L'espérance d'adoucir un peu ses peines, nous fait prendre la résolution d'anticiper sur notre visite d'été; & malgré l'obstacle de la saison, notre dessein est de partir dans huit jours. Que le ciel donne à ma mère la force de soutenir ce voyage.

Nous jugeons que le plan de ma sœur étoit formé dès long-tems. Elle avoit congédié sa fidelle Camille, parce qu'elle la trouvoit trop pressante pour lui faire changer de condition. Je crains

en effet que cette honnête fille n'ait exécuté avec trop d'affection l'ordre de mon frère, qui lui avoit recommandé de ne pas perdre une occasion, pour inspirer de tendres sentimens à sa maîtresse, en faveur du comte de Belvedère. Depuis quelque tems Laura étoit devenue sa servante favorite.

On ne peut douter que ce ne soit le jeune homme qui a ménagé toute cette intrigue. Il se nomme Edouard *Dagley*. Madame Bemont se rappelle aujourd'hui diverses circonstances qui lui auroient été suspectes, si elle avoit pu soupçonner Clémentine d'une entreprise de cette nature. Le vaisseau qu'elle a pris se nomme le Clochester, commandé par le capitaine Henderson.

Comment cette chère créature pourra-t-elle soutenir vos regards en arrivant en Angleterre; les vôtres, ceux de miladi Grandisson & de vos deux sœurs? Que n'aura-t-elle point à souffrir dans un tel voyage & dans une telle saison! A quelles insultes n'est-elle pas exposée, avec si peu de connoissance de la langue angloise; avec Laura qui n'en sait pas une syllabe; dans la dépendance d'un jeune étranger; sans autres habits que ceux qu'elle avoit emportés pour son voyage! Si l'argent ne lui manque point, c'est ce que nous ignorons. L'Angleterre, dans ses idées, un pays d'hérétiques! Juste dieu! ma sœur peut-elle avoir été capable de cette témérité!

Mais quelle doit-être son aversion pour le mariage ! Il est certain que nous nous sommes trop précipités. Le changement de votre sort est une bonne garantie ; cependant, j'ose le dire, vous n'auriez jamais soupçonné Clémentine d'une si folle démarche. Hélas ! nous jugeons qu'il faut l'attribuer aux dernières atteintes de sa maladie, plus qu'à toute autre cause. Lorsque le désordre est une fois dans la tête, les remèdes sont sans force, & la guérison est toujours imparfaite. Mais je répète que nous nous sommes trop hâtés. Le général... Cependant il est le plus désintéressé des hommes ; sans quoi, il n'auroit pas été si pressant pour son mariage.

Chère, chère Clémentine ! que mon cœur saigne des peines dont elle est menacée ! Mais elles ne peuvent approcher de celles de sa mère. Ma sœur n'ignore point que la vie de son père & de sa mère est liée à la sienne. Je le dis encore : il faut qu'elle soit retombée dans son ancienne maladie, pour avoir fait une démarche qui nous pénètre jusqu'au fond du cœur.

Sur les lumières que nous avons pu recueillir, nous nous flattons que vous parviendrez à la découvrir, avant qu'elle soit exposée à toutes les disgraces que nous redoutons pour elle, avant qu'elle se trouve dépourvue d'argent & d'autres commodités. Si je ne me trompe point dans cette

espérance, vos sœurs auront la générosité d'accorder leur protection à l'imprudente, jusqu'au moment de notre arrivée. Notre compagnie sera, mon père, ma mère, l'évêque mon frère, le père Marescotti, nos deux cousins, Julien & Sebaste, & votre Jéronimo. Madame Bemont, par de purs motifs d'humanité, a promis d'accompagner ma mère. La pauvre Camille, presque aussi inconsolable que ma mère, ne manquera point d'être à sa suite.

Nous vous prions familiérement de nous faire trouver une maison à louer, la plus grande qu'il sera possible. Les circonstances nous obligent de nous borner aux simples commodités ; aussi n'aurons-nous que les domestiques nécessaires. Le comte de Belvedère s'accommodera du logement qui pourra s'offrir. Si M. Lowther est de retour à Londres, il se donnera volontiers les soins dont je prends la liberté de vous charger. Avec des vents favorables, notre patron ne demande que trois semaines pour nous rendre dans la Tamise.

Que le ciel, mon cher Grandisson, éloigne de notre entrevue tout ce qui pourroit en troubler la douceur ! Puissions-nous trouver la chère fugitive en sûreté sous votre protection, ou sous celle d'une de vos nobles sœurs ! J'espère que ce malheureux incident ne produira rien de

désagréable entre miladi Grandiſſon & vous. Si ce malheur arrivoit, de quel ſurcroît de diſgraces ma téméraire ſœur n'auroit-elle point à répondre ?

Le général eſt trop irrité contre cette malheureuſe fille, pour penſer à nous accompagner, quand il pourroit en obtenir la permiſſion de ſon ſouverain. La moindre réparation, dit le prélat, que la chère créature puiſſe faire à ſa famille, eſt de tendre la main de bonne grâce au comte de Belvedère, qui regarde d'avance l'iſſue de cet événement comme la criſe de ſon ſort.

Je ſais à peine ce que je viens d'écrire, & comment quitter la plume. C'eſt vous, notre cher ami, notre conſolateur, notre frère, & dans cette occaſion, notre réfuge après dieu, qui ſervirez de guide à nos démarches, & qui mettrez à couvert la gloire de notre ſœur & la nôtre. Nous attendons cette grâce du ciel & de vous. Adieu, le plus noble des amis !



LETTRE CXII.

Miladi GRANDISSON *aux mêmes dames.*

18 février.

Je vous ai promis le détail des circonstances. Nous étions hier à dîner, avec toute la joie & l'harmonie possible ; Emilie comptant les jours heureux qu'elle espère de passer en Northampton-Shire ; sir Charles employant de généreuses raisons pour engager mon oncle & ma tante à faire un plus long séjour avec nous, lorsque la triste lettre fut remise entre ses mains. C'est de mon cher Jéronimo, dit-il, en jetant les yeux sur l'adresse. Il l'ouvrit, après un mot d'excuse ; & dès les premières lignes, il tressaillit. Ensuite, sans donner la moindre explication, il salua la compagnie, il quitta la table, & se retira dans son cabinet.

Nous n'avions pas achevé de dîner. Je pressai nos amis ; mais je ne pus leur donner l'exemple. Nous nous levâmes, du consentement de tout le monde, & nous passâmes dans la salle voisine. Sir Charles nous y rejoignit bientôt ; mais le visage enflammé. Il sembloit avoir fait effort pour le composer, quoiqu'il n'y eût pas réussi. Je le regardai avec des yeux qui parloient

sans

ſans doute, puiſqu'il me dit auſſi-tôt en prenant ma main : ne vous alarmez point, mon amour ; nous recevrons bientôt une viſite d'Italie. D'Italie, monſieur ! oui, ma chère. Qui ? qui, monſieur ?

Le docteur Barlet étoit avec nous. Il le pria de traduire la lettre. Le docteur s'étant retiré pour cette commiſſion, ſir Charles nous dit qu'il n'étoit pas impoſſible que Clémentine ne fût bientôt en Angleterre, & peut-être avant le reſte de ſa famille. Ne ſoyez pas ſurpris, ajouta-t-il, en voyant que nous nous regardions les uns les autres, le docteur Barlet vous lira ſa traduction : & me tendant la main, il me pria de ſortir un moment avec lui.

Il me conduiſit à ſon cabinet, où il m'expliqua, dans les termes les plus tendres, le fond de la lettre. Chère Henriette, me dit-il, en paſſant ſes bras autour de moi, vous ne douterez jamais de la conſtance de mon amour. La démarche que je vous apprends, me cauſe autant d'inquiétude que de ſurpriſe. Que le ciel protège la chère Clémentine ! Joignez vos prières aux miennes. Vous êtes capable de pitié pour cette malheureuſe fille. Je me la préſente déſolée & ſans protection ; votre pitié s'étend, j'en ſuis sûr, juſqu'à ſes triſtes amis. Ils la ſuivent. Ils ſont pleins de vertu & d'honneur ; ils ont

les meilleures intentions : mais des inſtances exceſſives ont un air de perſécution. Dans les fâcheuſes circonſtances que vous connoiſſez, ils devoient lui accorder du tems. Le tems triomphe de tout.

Je vous ſupplie, monſieur, répondis-je, de lui accorder ſur-le-champ votre ſecours. Ma ſeule inquiétude eſt pour ſa ſûreté, pour ſon honneur, & pour le chagrin que vous reſſentez vous-même, dans une occaſion ſi touchante? heureuſe ſi je puis le diminuer en le partageant?

Il me ſerra plus ardemment encore : je n'ai, me dit-il, aucun doute de votre généreuſe bonté. Je ferois injuſtice à Clémentine, à mon cœur, à vous, qui en êtes la maîtreſſe abſolue, ſi je me croyois obligé de vous renouveler aujourd'hui les proteſtations de mon inviolable amour. Vous ſerez informée de chaque pas que je vais faire. Vous m'aiderez de vos conſeils. Les ames auſſi délicates que la vôtre & celle de Clémentine, doivent avoir entr'elles une ſorte d'alliance. Je me fierai à mes meſures, lorſqu'elles ſeront approuvées de mon Henriette. Toutes mes démarches ſeront communiquées à nos amis, leur diſcrétion nous eſt connue. Je ne laiſſerai à perſonne aucun ſujet de douter, qu'autant qu'il eſt en mon pouvoir,

mon Henriette ne soit la plus heureuse des femmes.

Quelle est, Monsieur, la date de votre lettre ? Il avoit déjà remarqué, dit-il, qu'elle étoit sans date ; la douleur de Jéronimo..... Clémentine, interrompis-je, est peut-être arrivée. Laissez-moi dans cette maison avec mon oncle & ma tante, que j'engagerai à rester un peu plus long-tems qu'ils ne se le proposoient, & partez promptement pour la ville. Si vous pouvez rendre service à une pauvre malheureuse étrangère, destituée, comme vous le craignez, de toute protection, & peut être exposée à mille sortes de dangers, vos lettres me feront, s'il est possible, plus agréables que la présence même de l'homme qui m'est plus cher que moi.

J'étois élevée, mes chères dames, c'étoit m'agrandir, que de me trouver dans le pouvoir de convaincre sir Charles Grandisson, que tous mes sentimens, pour la plus noble des femmes, étoient réels.

Je suis trop heureux ! me dit-il, en m'embrassant ; votre bonté me prévient. Je pars pour la ville. Vous retiendrez nos amis. Un amour fondé comme le mien sur les perfections de l'ame, de quelques charmes qu'elles soient accompagnées dans l'aimable figure que

je tiens entre mes bras, eſt le comble du bonheur !

Il rejoignit avec moi la compagnie qui nous attendoit. Tous ſe levèrent à notre arrivée, par un mouvement comme involontaire, dans l'impatience d'entendre nos relations. Le docteur n'avoit pas achevé de traduire la lettre; mais ſir Charles la fit demander, & pria le docteur, qui l'apporta lui-même, de nous la lire en anglois; ce qu'il fit très-facilement. Mon oncle, ma tante, Lucie & M. Deane n'attendirent point que ſir Charles eût parlé, pour le prier de ne faire aucune attention à ſes hôtes, & de ſuivre librement toutes ſes vues. Il leur dit que s'ils vouloient promettre de me tenir compagnie, il partiroit le lendemain pour Londres. Ils s'y engagèrent, & ſans bornes, pour laiſſer une carrière plus libre à ſa généroſité.

Il me reſte, lui dis-je, une choſe à vous demander : ne ſouffrez point, ſi vous pouvez l'empêcher, que la fugitive ſoit traînée malgré elle à l'autel. Qu'on ne prenne point avantage de ſa téméraire démarche, comme on y paroît diſpoſé dans quelques endroits de la lettre, pour lui faire acheter ſa réconciliation par une prompte complaiſance. Il m'a nommée ſa généreuſe, ſa noble Henriette, en me répétant qu'il ſe gouverneroit par mes avis.

Il eſt parti ce matin. Joignez, mes chères miladis, vos plus ardentes prières aux miennes, pour l'heureuſe fin des afflictions de Clémentine. Que je ſuis impatiente de la voir! mais c'eſt avec un mêlange de crainte. Croyez-vous que je puiſſe la voir, en effet, ſans appréhender qu'elle ne me regarde comme l'uſurpatrice de ſes droits? Elle eſt indubitablement ſon premier amour.

Votre frère eſt parti dans le deſſein d'achever promptement de faire meubler la nouvelle maiſon qu'il a priſe dans *Groſvenor-Squarre*, pour y recevoir ſes nobles hôtes. Il nous informera de ſes autres vues dans l'occaſion. Adieu, mes très-chères ſœurs! que je ſuis fière de pouvoir vous donner ce titre, en prenant celui de

HENRIETTE GRANDISSON.



LETTRE CXIII.

Le chevalier GRANDISSON *à sa femme.*

Londres, jeudi, 15 février.

HIER en arrivant, ma très-chère vie, je trouvai une longue lettre de la personne que nous admirons & que nous plaignons tous deux, datée de dimanche dernier. Son style, dans le récit qu'elle me fait des aventures de son voyage, ne confirme que trop l'égarement de son esprit. Je vous enverrai la lettre même, aussi-tôt qu'elle m'aura permis de la voir, & que j'aurai pu lui faire accepter ma protection. Cette lecture vous affligera, du moins jusqu'à d'autres éclaircissemens qui pourront nous donner de meilleures espérances. Il y a déjà dix jours qu'elle est en Angleterre. Je lui écrivis sur-le-champ, pour lui demander la permission de la voir.

Elle témoigne, dans sa lettre, une généreuse joie de notre bonheur, & de toutes les perfections qu'elle entend vanter, dit-elle, dans le cher objet de mon immortelle tendresse. Au milieu de ses touchantes évagations, elle conserve la grandeur d'ame qui a toujours distingué son caractère. Elle souhaite de vous voir, mais sans être connue,

Peut-être ne me feroit-il pas difficile de trouver fon logement; mais elle attend de mon honneur, que je n'entreprendrai pas de le découvrir. Clémentine veut être fcrupuleufement refpectée : dans fa fituation, il faut la flatter, & la contredire le moins qu'il eft poffible. L'exceffive opinion qu'elle a de moi, lui fait craindre de s'être avilie à mes yeux; elle paroît fenfible à tout; & quelquefois elle s'égare dans les minuties. Cependant je ne fuis pas fans efpérance de la ramener à elle-même. Il ne me paroît pas que fa raifon foit profondément bleffée. Que le ciel me rende capable de calmer un cœur fi noble!

J'efpère que nos amis vous feront trouver de l'agrément au château de Grandiffon, & qu'ils n'en manqueront point avec vous. Ce nuage paffé, tous les jours de notre vie doivent être clairs & fereins. Ce fera du moins l'étude conftante de la mienne. Les proteftations feroient indignes de mon amour & de votre mérite. Tout ce que vous pouvez défirer que je fois, c'eft ce que je veux être; car ne fuis-je pas l'heureufe moitié de la meilleure & de la plus généreufe des femmes.



LETTRE CXIV.

CLÉMENTINE au chevalier GRANDISSON (*).

Dimanche, 11 février.

Il y a beaucoup d'apparence que vous êtes déjà informé de la plus téméraire démarche où celle qui vous écrit se soit jamais engagée; quelques persécutions, quelques malheurs qu'elle ait essuyés dans les dernières années de sa vie, elle n'ignore point que c'est une démarche téméraire. Elle se condamne. Elle ne doute point qu'elle ne soit condamnée de tout le monde. Et si vous n'étiez pas un de ses plus sévères censeurs, peut-être n'en auroit-elle pas meilleure opinion de votre justice; car vous êtes un excellent homme : j'apprends que dans votre pays même tout le monde fait l'éloge de votre bonté, & je vois que ce n'est pas la moindre de vos louanges, d'avoir fidellement rendu ce que vous deviez à un père, qui sembloit avoir oublié ce qu'il devoit lui-même à sa famille. Votre principe, je le sais, est que dans les obligations mutuelles, la négligence de l'un ne justifie pas celle de l'autre. Hélas! comment pourrai-je donc

(*) On doit faire attention que cette lettre vient d'un cerveau blessé.

paroître devant vous ? Je rougis de cette seule pensée...... moi qui viens d'abandonner les meilleurs & les plus tendres parens ! ciel, je t'en demande pardon! cependant puis-je dire que j'ai du repentir! il me le semble. Mais non, non, ce n'est au plus qu'un repentir conditionnel.

Je suis dans votre Angleterre. Ah! ne me demandez pas ma demeure. J'y suis dans une basse condition; sans fortune; dans un logement assez incommode; avec deux seuls domestiques à ma suite. Laura, dont vous vous souvenez sans doute, qui pleure à chaque moment d'avoir quitté l'Italie; un autre que vous ne connoissez pas, qu'on nommoit mon page dans un tems qui n'est plus, & qui me sert maintenant à tout. Pauvre jeune homme ! mais il est honnête, il est fidèle ! qu'il soit récompensé par le ciel! le pouvoir me manque.

Le croirez-vous? Dans cet étrange abaissement de fortune, quelquefois de force & d'esprit, je ne laisse pas de me croire heureuse : heureuse, de la seule pensée que je suis encore fille.

Que dirai-je de plus ? J'ai mille choses à dire : tant de choses, que je ne sais par laquelle je dois commencer. Il vaut mieux me condamner au silence. D'ailleurs, je ne suis pas sûre de faire partir cette lettre, ni de vous en écrire jamais d'autre.

J'ai déjà passé dix jours dans cette grande ville ; qui me paroît une ville fort laide ; très-peuplée assurément, & le peuple fort actif. J'avois cru que tous les habitans de votre Londres étoient riches... Mais de quoi vous entretiens-je ici ?... je ne suis sortie qu'une fois, & cela pour prendre l'air dans un de vos parcs. Je ne saurois dire que l'Angleterre me plaise, ni ses habitans : mais je n'ai encore vu personne.

Je mène une vie fort mélancolique : mais c'est celle qui me convient le mieux.

On me dit que vos églises sont pauvres & nues. Vous faites plus pour vous-mêmes, que pour votre dieu. Mais, dans cette simplicité de vos lieux de dévotion, peut-être avez-vous plus d'égard au cœur qu'à l'œil.... Mais que veut dire tout ce que j'écris ? Je sens que je suis fort sujette à m'écarter.

La vérité est que je ne suis pas en bonne santé. Ma santé a besoin d'excuses.

Mais ne me direz-vous pas comment il est arrivé, qu'ayant le meilleur des pères, la meilleure des mères, les frères les plus affectionnés, je puisse les regarder comme autant de persécuteurs ? Comment, moi qui les aime, qui les honore autant qu'une fille & une sœur l'ait jamais fait, j'ai pu les quitter, pour venir dans une terre étrangère, une terre d'hérétiques ; moi

qui ne passois pas pour manquer de religion & de piété ? Me direz-vous comment ce changement peut être arrivé ?

Il étoit un homme..... Mais j'ai renoncé à lui ; & j'ai eu de bonnes raisons pour y renoncer. Croyez-vous donc que je m'en repente ? Non, chevalier, en vérité. Jamais je ne m'en suis repentie. Cependant je ne pense à personne ; ni si souvent, ni avec la moitié tant de plaisir. Quoiqu'hérétique, il est le meilleur des hommes. Mais quelle hardiesse ! oser dire ici qu'il est hérétique ! peut-être nous y donne-t-on le même nom. Je sais qu'on nous traite même d'idolâtres. Pour moi, j'avoue que j'ai eu de l'idolâtrie à me reprocher... Mais je passe sur ce point. Il se peut que les catholiques pensent plus mal des protestans, & les protestans des catholiques, qu'ils ne méritent les uns & les autres. Je suis portée à le croire. Mais il ne me paroît pas moins que vous êtes une étrange nation.

Il me semble, chevalier, qu'il y a quelque chose qui me causeroit beaucoup de joie.... On m'assure ici que vous êtes marié : c'est ce que je savois avant que de quitter l'Italie ; sans quoi vous devez croire que je ne serois jamais venue à Londres. Cependant j'aurois plutôt pris la fuite, que de consentir à me marier ; mais peut-être me serois-je retirée dans un pays catholique....

Que voulois-je dire?.... Qu'il y a quelque chose que je souhaiterois beaucoup; ce seroit de voir votre femme...... à condition néanmoins qu'elle ne pût me voir elle-même. Je suis venue avec peu d'habits; & ce ne sont pas même les meilleurs que j'eusse à Florence. Tout est demeuré à Boulogne. Mon père & ma mère aimoient à me voir parée. J'y consentois, plus pour leur satisfaction que pour la mienne. Je ne suis ni fière, ni vaine. Vous me connoissez, & mieux que je ne fais moi-même. Mais hélas! vous ne me reconnoissez plus. Je suis une fugitive, & je sais que vous ne me pardonnerez jamais. Que faire? c'est un mal sans remède. Cependant je prendrois plaisir à voir votre femme! elle se met richement, je suppose. Elle a raison sans doute, & je l'approuve beaucoup. On m'a dit que c'étoit une des plus belles femmes d'Angleterre.... A l'égard de sa beauté, je sais qu'elle n'a rien d'égal. J'en loue le ciel. Vous savez bien, chevalier, que dans toutes mes prières, j'ai demandé que la meilleure des femmes tombât au meilleur des hommes. Je crois avoir entendu qu'Olivia parle d'elle avec éloge. Elle l'a vue en Angleterre, lorsqu'elle y étoit une vagabonde, hélas! telle que je le suis à présent. Mais le motif d'Olivia étoit fort différent du mien. Elle étoit venue en Angleterre, dans l'espérance d'y

obtenir un mari. Pauvre italienne! je la plains du fond du cœur.

Mais eſt-il poſſible, chevalier, que je voie votre femme ſans qu'elle me voie? Je n'ai pas beſoin de me déguiſer. Si vous étiez avec elle, lui donnant la main, par exemple à l'égliſe ou dans quelqu'autre lieu, je ne ferois pas difficulté de me gliſſer dans quelque coin peu obſervé, habillée comme une ſimple angloiſe, moins proprement de la moitié que la femme de chambre de votre miladi, & dans cet état, vous pourriez me voir vous-même ſans me reconnoître. C'eſt une grande ſatisfaction pour moi, que vous n'ayez pas démenti l'eſtime que j'avois autrefois pour vous. Cette eſpérance m'a ſoutenue. Oui, monſieur, je vous remercie d'avoir fait tomber votre choix ſur une femme de tant de mérite & de beauté. Je me flatte qu'il ne manque rien non plus à ſa naiſſance.

Je ne vous diſſimulerai pas qu'en arrivant à Londres, je fus extrêmement déconcertée d'apprendre que vous n'y étiez point. Je m'étois promis de trouver facilement l'occaſion de vous voir tous deux, ne fût-ce que dans votre carroſſe, à quelque paſſage; car lorſque je fus informée de la réputation que vous vous êtes faite ici par toutes ſortes de vertus, moi, pauvre fugitive, j'aurois tremblé de paroître devant vous. Tant

d'excellentes leçons que vous m'avez prodiguées! quel fruit! ah! malheureuse Clémentine!

Où *votre seigneurie* désire-t-elle de se loger? me demanda Edouard, en débarquant. Mais je lui ai défendu ce style, & je ne veux pas que vous le connoissiez lui-même par le nom de sa famille. Laura répondit pour moi : quelque part, proche du chevalier Grandisson, n'est-ce pas votre dessein, mademoiselle? Je ne veux pas vous dire quelle fut ma réponse, car je ne puis souhaiter que mon asile soit connu. Je vous en supplie, chevalier, ne prenez aucune peine pour moi : je suis une fugitive. Ne vous avilissez pas vous-même, en avouant la moindre liaison avec une pauvre & malheureuse fille, qui mérite l'abaissement où elle est tombée. N'a-t-elle pas abandonné les meilleurs parens? Mais c'est pour éviter, & non pour obtenir un mari; ne l'oubliez pas, monsieur.

Dois-je vous envoyer cet informe écrit, que j'ai commencé pour m'amuser de mes sombres réflexions? Je ne le ferois pas, si je le croyois capable de vous causer le moindre chagrin.... Le ciel préserve votre ancienne pupille de répandre des nuages sur les premiers jours de vos heureuses noces. Cependant, si vous permettez à votre secrétaire, car je ne souhaite point cette faveur de votre main, si vous lui permettiez d'envoyer quelques lignes dans un lieu sûr, où

mon Edouard pourroit la prendre sans être connu de personne, simplement pour m'informer si vous avez reçu quelques nouvelles de Boulogne, de Naples ou de Florence, (je me reproche de l'ingratitude pour cette bonne madame Bemont) & pour m'assurer de la santé de mon père, de ma mère, (que mon cœur saigne pour eux!) de mon cher Jéronimo, de mes deux autres frères, & du vertueux père Marescotti, & de ma belle-sœur que j'ai tant de raisons d'aimer! ce seroit un délicieux soulagement pour mon cœur, du moins s'il n'étoit pas question d'un récit trop affligeant; car dans cette triste supposition, les jours de la pauvre Clémentine pourroient être comptés par le nombre de ses doigts.

Je suis tombée sur un sujet... Ma lettre sera portée à votre maison de Londres. Vous donnerez ordre à votre secrétaire que la sienne soit adressée à M. Trimbell, au café de *Withe*, rue Saint-James, pour attendre qu'on vienne la demander. Votre honneur, chevalier, me répond que vous n'opposerez rien au désir que j'ai de demeurer inconnue jusqu'à ce que je consente à vous apprendre ma demeure, ou à vous voir dans quelque autre lieu. Je signe seulement.

CLÉMENTINE.

LETTRE CXV.

Le chevalier GRANDISSON *à sa femme.*

17 février.

N'AYANT reçu hier aucune nouvelle de Clémentine, je passai tout le jour dans l'inquiétude, & je cherchois à l'adoucir dans la compagnie de mes sœurs & de leurs maris. Que de bénédictions se répandirent sur mon Henriette! qu'ils témoignèrent de compassion pour la chère fugitive, & qu'ils ont d'impatience de la voir! aujourd'hui un inconnu m'a remis une lettre d'elle. Vous trouverez ici une copie de la mienne & de sa réponse, avec celle de ma réplique, & celle de la sienne. Ne faites pas difficulté de les lire à nos amis. La dernière vous apprendra que la permission de la voir m'est accordée. J'aurois remis à vous écrire après l'entrevue, si je pouvois manquer une poste. Livrez-vous aux meilleures espérances, mon très-cher amour. J'ose me promettre que dans peu de jours, le nuage qui menace une famille respectable, & qui intéresse notre compassion, sera heureusement dissipé. Répondez de moi à tous mes amis.

LETTRE CXVI.

Le chevalier GRANDISSON *à* CLÉMENTINE.

Mercredi au soir, 18 février.

La généreuse, la noble Clémentine en Angleterre depuis dix jours, sans avoir fait l'honneur à son quatrième frère de l'informer de son arrivée ! pardon, mademoiselle, si je vous reproche de la cruauté. Vous pouvez faire, du plus heureux homme du monde, un homme très-malheureux ; & ce sort est infaillible pour lui, si vous lui dérobez l'occasion de se jeter à vos pieds, pour vous marquer toute la joie qu'il ressent de votre heureuse arrivée. Votre Jéronimo & le mien m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai mille choses à vous dire de votre famille ; mais elles ne peuvent être confiées au papier, ni renfermées dans les bornes d'une lettre. Permettez, mademoiselle, que j'aie l'honneur de vous voir, accompagné d'une de mes sœurs, ou seul, si vous le désirez ; vous avez en moi un ami fidèle, indulgent, éloigné, ne le savez-vous pas, de toute sorte de sévérité. Si vous souhaitez que votre demeure soit inconnue à tout autre, je garderai inviolablement votre

fecret. Vous ferez auffi libre dans toutes vos volontés, dans toutes vos actions, que fi j'ignorois moi-même où vous demeurez. En un mot, fi vous avez jamais penfé favorablement de votre frère, fi vous avez jamais fouhaité le voir heureux, accordez-moi la liberté de vous voir; car je répète que fon bonheur en dépend.

Je ne reçus qu'hier la lettre de notre cher Jéronimo. Elle contient des explications fort tendres.

L'efpérance d'apprendre de vos nouvelles m'a fait prendre la pofte, pour être ici ce foir. Sur-le-champ j'aurois pris des informations, mais j'étois fort éloigné de croire que ma fœur fût à Londres depuis dix jours. Ne différez pas un moment, à foulager le cœur de votre très-humble, très-fidèle & dévoué ferviteur,

CHARLES GRANDISSON.



LETTRE CXVII.

CLÉMENTINE au chevalier GRANDISSON.

On me remet votre lettre. Que puis-je vous répondre. Je souhaite de vous voir, mais je n'en ai point la hardieffe. Votre bonheur, dites-vous, en dépend. Pourquoi ce langage? Je souhaite de vous voir heureux : cependant, fi vous fouhaitiez que je le fuffe auffi, vous ne m'auriez pas laiffée dans l'incertitude fur la fituation de ma famille. Votre filence n'eft pas fans deffein. Il n'eft pas digne du chevalier Grandiffon. Vous l'avez cru propre à m'arracher un confentement que vous n'efpériez point d'obtenir par d'autres voies. Mais pouvez-vous faire grâce à la téméraire Clémentine? Le ciel eft pitoyable, comme il eft jufte. Vous l'imitez; cependant, tout humble que je fuis, comment paroître aux yeux d'un homme dont j'ai toujours refpecté le caractère, & pour lequel mon admiration ne fait qu'augmenter depuis que je fuis en Angleterre?

Mais vous croyez-vous capable, monfieur, me promettez-vous d'engager ma famille à me laiffer vivre dans le célibat? Pouvez-vous répondre en particulier que je ne ferai plus importunée par le comte de Belvedère? Me garantiffez-vous

le pardon, non-feulement pour moi, mais pour ma pauvre Laura? Vous chargez-vous de prendre à votre fervice, ou de placer honnêtement le jeune homme qui s'eft conduit fans reproche au mien? car il ne fouhaite point retourner en Italie.

Répondez à des queftions fi fimples, & vous aurez d'autres éclairciffemens de

CLÉMENTINE.

LETTRE CXVIII.

Le chevalier GRANDISSON *à* CLÉMENTINE.

16 février.

MES réponfes feront auffi fimples que les queftions. Je m'efforcerai, mademoifelle, d'obtenir de votre famille la liberté que vous défirez dans le choix de votre condition. Mais qui peut ôter l'efpérance au comte de Belvedère? Laiffez-le efpérer. Lorfqu'il ne fera plus fecondé par les inftances de votre famille, il dépendra de vous d'encourager ou de rejeter fes foins. Je m'engage à votre réconciliation avec tous vos proches, & je fuis sûr du fuccès. Non-feulement Laura obtiendra fon pardon, mais elle peut compter fur une penfion égale à fes gages, fi la continuation de fes fervices n'eft point acceptée. Je me charge

de votre jeune homme, & je lui promets une place convenable à ſes talens.

A préſent, mademoiſelle, accordez l'honneur de vous voir à votre frère, votre ami, votre très-humble, &c.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE CXIX.

CLÉMENTINE au chevalier GRANDISSON.

17 février.

Je compte ſur votre honneur, monſieur, pour l'exécution des articles auxquels vous vous engagez. Cependant, plus je penſe à votre viſite, plus je ſens croître ma confuſion. Je regrette extrêmement qu'à mon arrivée vous ne vous ſoyez pas trouvé à Londres. J'avois le cœur plein alors; j'aurois pu vous voir, vous parler avec plus de fermeté que je ne m'en promets à préſent. Cependant je vous verrai. Demain, monſieur, vers les cinq heures du ſoir, vous trouverez à la porte du parc, du côté de la rue St. James, Laura, qui vous conduira au logement de

CLÉMENTINE.

LETTRE CXX.

Le chevalier GRANDISSON *à sa femme.*

Lundi, 19 février.

VOUS me demandez des circonſtances, mon très-cher amour; & maintenant qu'après avoir vu Clémentine, j'ai de fortes eſpérances d'un prompt rétabliſſement pour ſon repos & pour ſa ſanté, j'en aurai plus de ſatisfaction à vous obéir.

Hier, vers cinq heures, j'étois dans ma chaiſe-à-porteurs, au lieu qu'on m'avoit nommé. Laura ayant reconnu ma livrée, s'avança pour ſe faire appercevoir; & lorſqu'elle crut avoir rencontré mes yeux, elle courut vers une porte voiſine, en joignant affectueuſement les mains. Je la ſuivis auſſi-tôt. Grâces au ciel, grâces au ciel! répéta-t-elle pluſieurs fois, lorſqu'elle me vit derrière elle. Hâtez-vous, chère Laura, lui dis-je avec quelque émotion, de me conduire à votre maîtreſſe; & je m'arrêtai à la porte, pour attendre les ordres de Clémentine. Laura ne fut qu'un inſtant à reparoître. Elle me tint la porte ouverte, & me ſalua ſans ouvrir la bouche.

Les rideaux qui étoient tirés, donnoient un air

fort sombre à la chambre. Mais la dignité de l'air & du mouvement de Clémentine ne me laissa aucun doute. Elle étoit debout, appuyée sur le dos d'un fauteuil.

Un genou à terre, prenant sa main tremblante, quelle joie, lui dis-je, quel ravissement, mademoiselle, de vous voir en Angleterre ! je pressai sa main de mes lèvres ; & me levant, je la priai de s'asseoir ; car elle trembloit, elle soupiroit ; elle s'efforçoit de parler, & pendant quelques momens elle n'en avoit point la force.

J'appelai Laura, dans la crainte qu'elle ne tombât sans connoissance.

Oh ! cette voix si chère, s'écria-t-elle. Et pouvez-vous sentir quelque satisfaction de me voir ? Moi, une fugitive, une ingrate, une fille dénaturée ? O chevalier ! ne souillez point votre caractère, en approuvant une démarche telle que la mienne.

Je vous vois, mademoiselle, avec la plus vive joie. Votre frère, votre ami, se félicite de votre heureuse arrivée.

N'ajoutez pas un mot, chevalier, sans m'avoir appris si j'ai un père... si j'ai une mère !

Grâces au tout-puissant, mademoiselle, vous les avez tous deux.

Elle leva ses deux mains jointes. Grâces, en

effet, grâces te soient rendues, ô ciel, que j'ai toujours imploré pour eux! le désespoir auroit été mon partage, si je ne les avois plus. Je tremblois de vous le demander. Je me serois regardée comme la plus détestable des parricides, si j'avois perdu l'un ou l'autre.

Ils sont, à la vérité, dans la plus mortelle inquiétude pour vous. Ils se croiront heureux, lorsqu'ils apprendront que vous êtes en bonne santé, & sous la protection de votre frère.

Hélas! en êtes-vous sûr? Quelle contrariété! eux, si bons, & néanmoins si cruels! moi, si respectueuse, & cependant une fugitive! mais dites-moi, monsieur, déterminée, comme je l'étois, à ne pas entrer dans un état que j'honore trop pour ne pas l'embrasser avec répugnance, me restoit-il une autre ressource que de me dérober à leurs *cruelles persuasions?* Ah! que ne m'accordoient-ils un cloître? Mais répondez à ma question, chevalier.

Jamais, mademoiselle, jamais ils ne vous auroient forcée. Ils m'ont déclaré cent fois qu'ils n'avoient pas ce dessein.

Ils ne m'auroient pas forcée, monsieur! n'ai-je pas vu mon père à genoux devant moi? Les yeux de ma mère m'en disoient plus que sa bouche n'auroit pu prononcer; l'évêque étoit parvenu à détacher le père Marescotti des intérêts... de la

religion, ai-je pensé dire, mais de ceux du moins d'une vocation irréſiſtible. Jéronimo même entroit dans leurs meſures. Quels ſecours me reſtoit-il? Le général ſans pitié! je devois trouver, à mon retour de Florence, le comte de Belvedère & tous ſes parens, le général à leur tête. J'étois informée de tout, & qu'on ne m'attendoit à Boulogne que pour la célébration. Ma belle-ſœur, ma ſeule reſſource en Italie, s'eſt laiſſée attendrir il eſt vrai, par la pitié; mais on l'a ſu, & cette raiſon même lui a fait ôter la liberté de quitter Naples. Dans d'autres tems, on m'a refuſé celle d'aller à Urbin, à Naples, à Rome. Avois-je le choix d'un autre parti que la fuite, pour éviter la profanation d'un ſacrement?

Ma chère ſœur ne laiſſe pas de ſe reprocher, à elle-même, de la témérité dans une démarche ſi extraordinaire. A ce moment même, ne reçoit-elle pas ſon frère dans une chambre obſcure? D'où peut venir cette douce confuſion? Mais ce qui eſt fait eſt fait. Votre conſcience eſt une loi pour vous. Le repentir ſuivra infailliblement, ſi votre conſcience vous accuſe : & ſi vous croyez qu'elle vous juſtifie, qui pourra vous condamner? Jetons les yeux devant vous, mademoiſelle. Je n'approuve point, dans vos amis, la véhémence de leurs perſuaſions. Cependant, quels parens ont jamais traité leur

fille avec plus d'indulgence ? quels frères ont eu, pour leur sœur, une affection plus désintéressée ?

J'avoue, monsieur, que mon cœur prend quelquefois parti contre moi. Mais, répondez à cette question : pensez-vous que, contre mon inclination, contre la justice, contre le mouvement de ma conscience, j'aie dû me marier par soumission pour mes parens?

Non, mademoiselle.

Hé bien, monsieur, je m'efforcerai du moins d'être tranquille sur cet article. Mais une femme a besoin d'un protecteur : voulez-vous entreprendre, monsieur, de soutenir cette vérité pour moi ?

J'y consens, mademoiselle ; & mon espérance augmentera pour le succès, si vous promettez de renoncer à l'idée du cloître.

Ah, chevalier!

Ma chère sœur me permet-elle une question à mon tour ? N'espérez-vous pas qu'à force de résistance, l'opposition pourra se refroidir, & qu'à la fin vous ferez entrer votre famille dans des vues pour lesquelles vous lui avez trouvé jusqu'ici une extrême aversion ?

Ah, chevalier ! s'ils pouvoient consentir...

Très-chère sœur ! leur raisonnement n'est-il pas le même ! s'ils pouvoient obtenir votre consentement...

Ah, chevalier !

Verroit-on la fin d'un débat de cette nature ? & jamais...

Je vois votre conclusion, monsieur. Vous jugez que dans un débat entre des parens & leur fille, c'est la fille qui doit céder. N'est-ce pas ce que vous voulez conclure?

Non, mademoiselle, si c'est contre la justice & la conscience. Mais il y a des cas où, ni l'un, ni l'autre parti ne doit pas être son propre juge.

Mais enfin, monsieur, vous vous rendez au motif de la conscience : que le ciel ne cesse jamais de vous bénir !

Admirable Clémentine !

Et vous êtes propre à nous servir de juge. Soyez le mien, si jamais il m'est permis de plaider ouvertement ma cause.

Alors, mademoiselle, il n'y aura point de considération qui puisse me faire trahir un sentiment que je crois juste..... Mais n'obtiendrai-je point la permission de voir les traits d'une chère personne dont j'ai toujours respecté l'ame ?

Laura, dit-elle alors à sa fille, faites préparer le thé. J'ai pris, monsieur, l'usage du thé depuis mon arrivée. La dame de cette maison est fort

obligeante. Mais permettez-moi de ſortir pour quelques momens.

Elle ſortit avec un ſoupir, appuyée ſur Laura.

Cette fille étant bientôt revenue avec de la lumière, elle plaça les flambeaux ſur la table, & ſe tourna d'un air fort ému. O monſieur le chevalier, me dit-elle d'un ton qui ne l'étoit pas moins, au *nom de tous les ſaints du ciel*, engagez ma maîtreſſe à retourner promptement en Italie?

Un peu de patience, chère Laura. Tout prendra une heureuſe face.

C'eſt moi, monſieur, c'eſt la malheureuſe Laura qui en ſera la victime. Le général me tuera. Ah! pourquoi me ſuis-je laiſſée perſuader de partir avec ma maîtreſſe?

Un peu de patience, vous dis-je. Si vous avez tenu une bonne conduite, je vous aſſure de ma protection. Votre navigation a-t-elle été favorable? Le patron du vaiſſeau, & ſes officiers, ont-ils eu des manières civiles.

Oui, monſieur; ſans cela, ma maîtreſſe & moi, nous ne ſerions pas vivantes à préſent. O monſieur! que nous avons ſouffert pendant ce voyage, à la réſerve des trois derniers jours! mais le patron a toujours été le plus civil des hommes.

Je lui ai demandé pourquoi je ne voyois point son jeune compagnon, en le nommant d'après la lettre de Jéronimo. Il est sorti, me dit elle, pour acheter quelques provisions. O monsieur! nous menons une vie bien triste. Ne sachant point la langue, ni les usages du pays, notre unique ressource est dans ce jeune homme.

Je m'informai de la conduite & du caractère des gens de la maison, dans la vue, s'il y avoit le moindre sujet de plainte, d'en prendre occasion pour solliciter plus fortement Clémentine d'accepter un logement chez miladi L.... Laura leur rendit un bon témoignage. C'est une veuve, avec ses trois filles. Le patron du vaisseau est de leurs parens, & les avoit recommandés à Clémentine, lorsqu'il avoit su dans quel quartier de la ville elle vouloit se loger. A combien de dangers ne s'est-elle pas vue exposée! Et quel bonheur qu'entre tant de gens, par les mains desquels son entreprise l'a fait passer, elle n'ait trouvé que des gens d'honneur! pauvre infortunée! avec quel oubli de son sort ne s'est-elle pas hâtée de fuir le mal qu'elle a cru le plus pressant! mais elle n'étoit pas en état de peser tous les risques auxquels sa résolution l'exposoit.

Souvent, monsieur, reprit Laura, souvent je l'ai conjurée à deux genoux de prendre une plume & de vous écrire. Mais elle n'avoit pas

toujours la tête assez tranquille, pour se déterminer; & lorsqu'elle devenoit plus calme, elle me disoit qu'elle craignoit de vous voir; que vous n'approuveriez point sa téméraire démarche, & qu'elle ne pourroit supporter votre mécontentement. Elle se reprochoit sans cesse de s'être engagée dans une folle entreprise. Si vous vous étiez trouvé à Londres, Edouard auroit pris des informations de loin, & peut-être auroit-elle consenti à vous voir; mais pendant plusieurs jours sa tête n'a pas été assez composée pour écrire. Cependant l'impatience d'apprendre des nouvelles de sa famille, l'a forcée enfin de demander une plume.

Pourquoi demeure-t-elle si long-tems absente? Allez, chère Laura, & dites-lui que j'attends l'honneur de la voir.

Laura étant sortie, je vis bientôt paroître sa maîtresse, la vue baissée & d'un air de dignité timide. Je m'empressai d'aller au-devant d'elle.... Ma sœur, mon amie, ma très-chère Clémentine (en baisant sa main) quelle joie, je le répète, de vous voir en Angleterre! regardez donc votre frère! votre protecteur! honorez-moi de votre confiance. Acceptez ma protection. Votre honneur, votre repos me sont aussi chers que ma propre vie.

Elle trembloit, elle soupiroit, & sa langue

demeuroit ſans mouvement. Je la conduiſis ſur un fauteuil, & m'aſſeyant près d'elle, je pris ſes deux mains dans les miennes. Elle fit quelques efforts pour parler. Remettez-vous, mademoiſelle : comptez ſur les plus tendres attentions, ſur tout le zèle d'un véritable frère.

Généreux homme, me dit-elle enfin, êtes-vous capable de me pardonner? Eſt-ce du fond du cœur que vous me témoignez de la joie? Je veux m'efforcer de me remettre. Vous m'avez parlé du reproche que je me fais à moi-même. Hélas! je m'en fais réellement. Ma démarche porte une triſte apparence; cependant je ne puis condamner, ni conſentir que vous condamniez mes motifs.

Je ne les condamne point, mademoiſelle. Tout ne ſauroit manquer de tourner heureuſement. Repoſez-vous ſur mes conſeils & ſur ma protection. Mes ſœurs, leurs maris, toutes les perſonnes que j'aime ſont remplies d'admiration pour vous. Vous allez vous trouver dans une ſociété de cœurs tendres, qui ſe feront honneur de votre confiance.

C'eſt verſer du baume dans les bleſſures du mien. Qu'eſt-ce qu'une femme, lorſqu'elle croit avoir des difficultés à combattre? Ma terreur a commencé trop tard; j'étois embarquée, le vaiſſeau avoit déjà mis à la voile, je

ne fus pas capable de changer les ordres que j'avois donnés, jusqu'à ce que le vent, qui avoit été favorable à mon départ, mit un obstacle invincible à mon retour. Alors je n'osai m'abandonner trop à mes tristes réflexions, dans la crainte de voir renaître mon ancienne maladie. Mais il n'est pas juste que je vienne troubler votre bonheur. Cependant promettez-moi d'observer qu'entre les personnes dont vous me promettez un si tendre accueil, vous ne nommez point la principale.... Que pensera-t-elle de Clémentine? Mais assurez-la, monsieur, & soyez bien persuadé vous-même que jamais je n'aurois mis le pied sur le rivage d'Angleterre, si vous n'aviez été marié. O chevalier! si j'apporte quelque trouble à votre repos, personne n'aura plus d'horreur pour moi, que moi-même.

Généreuse, noble Clémentine! le ciel m'est témoin que votre bonheur est essentiel au nôtre. Mon Henriette Byron est une autre Clémentine. Vous êtes une autre Henriette. Je vous ai nommées cent fois des sœurs en perfections & en vertus. Dans les dernières lettres dont vous m'avez honoré, vous paroissiez souhaiter de la connoître. Vous la connoîtrez, & je suis sûr pour elle de votre affection. Les vœux que vous avez faits pour me voir à elle, l'ont

déterminée

déterminée à me rendre heureux. Elle ſait toute notre hiſtoire. Elle eſt préparée à vous recevoir comme la plus chère de ſes ſœurs.

Divine miladi Grandiſſon ! on m'a parlé de ſon caractère. Je vous félicite, chevalier. Vous avez cru avec raiſon que j'aurois été vivement affligée, ſi vous aviez fait un choix indigne de vous. Vous voir heureux avec une femme de cet ordre, & perſuadée que je ne mérite aucun blâme pour avoir refuſé votre main, rien ne contribuera tant à rétablir le calme dans mon eſprit. Lorſque je me ſentirai plus de courage, & que mon cœur ſera ſoulagé de quelques parties de ſes peines, vous me préſenterez à miladi Grandiſſon. Juſqu'alors dites-lui que je l'aimerai, & que je croirai lui devoir une éternelle reconnoiſſance, pour avoir fait le bonheur d'un homme que je me flattois autrefois de pouvoir rendre heureux auſſi, ſi des motifs ſupérieurs ne s'y étoient oppoſés.

Elle tourna la tête, pour cacher apparemment une douce rougeur dont ſon viſage s'étoit couvert, & les larmes qui couloient ſur ſes deux joues...... Mon admiration pour une grandeur d'ame à laquelle je ne connois d'égale que celle de mon Henriette, ne permit point à mon cœur de s'exprimer par des paroles. Je me levai, & reprenant ſes deux mains, je penchai la tête

deſſus. Les pleurs ſortirent encore plus abondamment de ſes yeux, & nous fûmes tous deux quelques momens ſans parler. Il ſeroit injurieux pour une ame auſſi grande, auſſi noble que celle de Clémentine, que je vouluſſe excuſer ces tendres émotions de deux cœurs, l'un auſſi pur que celui de mon Henriette, & l'autre entièrement à elle.

Je rompis notre ſilence pour la preſſer de prendre un appartement chez miladi L.... Demain, mademoiſelle, auſſi matin que vous le permettrez, je ſerai ici avec cette chère ſœur, pour vous conduire chez elle. Je vais prévenir là-deſſus les femmes de cette maiſon, & je me charge de voir l'honnête patron, dont Laura m'a vanté la conduite & les ſoins, pour le remercier au nom de tous nos amis communs.

Vous m'encouragez à lever les yeux, monſieur, & je me croirai fort honorée de la viſite de vos ſœurs. Mais ne commencerons-nous pas par examiner enſemble s'il convient que j'accepte vos offres? Je ſuis prête à me conduire par vos conſeils. Quoique dans ma téméraire démarche j'aie marqué peu d'égards pour mon honneur, je ne voudrois pas, s'il étoit poſſible, qu'une première erreur en entraînât une ſeconde. Vous, monſieur, en qualité de frère & d'ami, éclairez-moi ſur ma conduite.

Votre honneur, mademoiselle, fera mon premier soin. Je connois très-sincérement que je ne puis vous donner à présent de meilleur conseil. *A présent !* interrompit-elle avec un soupir. Ce point fut encore débattu quelques momens. Les motifs de son scrupule étoient une délicatesse au-dessous d'elle, & dont je la fis rougir. Enfin, j'eus le bonheur de la convaincre que la protection d'une sœur de son quatrième frère, étoit ce qu'elle avoit de plus convenable à choisir.

Je descendis pour informer ses hôtesses du changement qui devoit arriver le lendemain. Ensuite étant remonté à son appartement, j'y passai avec elle une partie de la soirée. Dans tout le cours de notre entretien, ma joie fut extrême de ne remarquer de sa part que de la sérénité d'esprit. Cependant je ne jugeai point à propos de l'informer encore du voyage de la plus chère partie de sa famille, & je me réduisis à lui marquer l'espérance où j'étois, que si nous pouvions lui faire trouver quelque agrément en Angleterre, j'engagerois quelques-uns de ses proches à me rendre, avant son départ, la visite qu'ils m'avoient promise.

Vous avez, ma très-chère vie, toutes les circonstances de notre entrevue. Un des plus délicieux plaisirs que je connoisse, est d'obéir

aux tendres & généreux ordres de mon Henriette.

Ce matin je me ſuis rendu avec miladi L.... chez l'excellente Clémentine. Ma ſœur & ſon mari paroiſſoient charmés de leur dépôt. Oui, Clémentine eſt actuellement chez eux, & ne paroît pas moins charmée de s'y voir. D'heure en heure, elle ſent de plus en plus les dangers dont elle eſt heureuſement délivrée; elle condamne de bonne grâce une démarche qu'elle traite librement de téméraire. Mais elle eſt tout-à-la-fois impatiente & confuſe de paroître devant vous; & je crois qu'elle écoute avec délices les juſtes louanges que milord L.... & ſa femme donnent à mon Henriette.

LETTRE CXXI.

Le chevalier GRANDISSON à la même.

Samedi, 24 février.

LA frégate de Livourne eſt attendue de jour en jour. On ſait, par la voie des négocians, qu'elle a relâché au port d'Antibes. Si la route par terre, d'Antibes à Paris, & de Paris à Calais, ne paroît pas trop incommode au ſeigneur Jéronimo, je ne déſeſpère pas de voir arriver la

chère caravane au moment qu'on s'y attendra le moins.

La maison de Grosvenor-Squarre est déjà prête à les recevoir. Comme ils se proposent de vivre ici sans éclat, je me figure qu'elle pourra suffire pour loger le marquis & la marquise, madame Bemont, qui sera leur interprête, les deux frères & le père Marescotti. J'ai déjà fait louer un appartement commode pour le comte de Belvedère. Je souhaiterois, comme vous, mon amour, que le comte n'eût pas pensé à les accompagner. La pauvre Clémentine doit l'ignorer, s'il est possible. Les deux jeunes neveux que j'avois invités pendant que j'étois en Italie, n'auront pas d'autre logement que le nôtre, si vous n'y voyez point d'objection.

Comptez, ma généreuse Henriette, que si mes conseils ont quelque poids dans la famille, Clémentine ne sera ni forcée, ni pressée même avec trop de force. Ils ne sauront sa demeure, ils ne la verront que de son consentement, & lorsque je les croirai disposés à la traiter comme elle le désire. Que je trouve de noblesse dans l'inquiétude que vous me marquez pour son repos!

Je n'ai point encore eu la force de lui faire une ouverture que je me reproche néanmoins de suspendre trop long-tems. Le courage me manque, pour l'informer du voyage de sa famille;

& je l'ai tenté plusieurs fois, sans l'avoir exécuté. Chère fille! son air d'innocence, sa confiance pour moi, & les craintes néanmoins dont elle paroît quelquefois agitée... Je ne sais comment je dois m'y prendre. Elle dépend de ma médiation. Elle me presse de commencer un traité de réconciliation avec eux. Je remets, lui dis-je, à leur écrire, jusqu'aux nouvelles que j'attends de madame Bemont. Elle ne se défie point de leur entreprise. N'avez-vous jamais éprouvé, chère Henriette, ce que souffre un cœur ouvert, tel que le vôtre, de l'impatience, & de la crainte néanmoins de révéler à un ami des nouvelles désagréables, qu'il lui est important de savoir? Qu'on regrette de troubler une tranquillité qui porte sur l'ignorance de l'évènement? Et cette tranquillité même n'augmente-t-elle pas la peine de l'ami compatissant, qui considère qu'après l'explication, il n'y aura que le tems & la philosophie, dont le cœur de son ami puisse recevoir du soulagement?

Milord & miladi L.... s'efforcent de divertir leur mélancolie étrangère, en lui procurant la vue de tout ce qu'ils croient capable de l'amuser. Jusqu'à présent il ne paroît pas qu'elle prenne une haute idée du pays. Si le calme pouvoit renaître dans son cœur, elle verroit tout d'un œil différent.

Je reçois à ce moment votre lettre d'hier. Si les affaires qui rappellent nos amis font si presſantes qu'ils ne puiſſent demeurer plus long-tems, partez avec eux, mon cher amour, comme vous le propoſez, & venez paſſer quelques jours à Londres. Ils font extrêmement obligeans, de vouloir vous accompagner juſqu'ici. *Mon conſentement*, chère Henriette! pourquoi cette demande, lorſque votre inclination vous y porte? Suis-je capable de ne pas approuver ce qui peut vous plaire? Si j'étois certain de votre réſolution, j'irois au-devant de vous. Mais vous ſerez avec un bon nombre de chers amis. Dites à Emilie que j'ai reçu la viſite de ſa mère & de M. Ohara; je ſuis ſi ſatisfait d'eux, que je me propoſe de la leur rendre lundi.

A préſent que j'ai l'eſpérance de revoir bientôt mon Henriette, je lâche la bride à tous mes déſirs, & je mets au premier rang celui de n'être jamais ſéparé d'elle.



LETTRE CXXII.

Miladi GRANDISSON à madame SHERLEY.

Londres, 2 mars.

C'EST à votre Henriette, madame, qu'il appartient maintenant de reprendre la plume. Ma tante & Lucie vous ont rendu compte, entre elles, de tout ce qui s'eſt paſſé depuis ma dernière lettre. Nous arrivâmes hier au ſoir. Avec quelle tendreſſe votre fille fut-elle reçue par le meilleur des hommes & des maris!

Cet après-midi, je dois être préſentée à Clémentine, chez miladi L..... Vous vous figurez, ſans peine, que dans cette attente le cœur me bat, & je ne le déſavoue point. Sir Charles confeſſe auſſi que cette émotion ne cède rien à la mienne. Que d'honneur il fait à ſon Henriette! il me conſulte ſans ceſſe, comme ſi ſon jugement avoit beſoin d'être confirmé par le mien.

Mon oncle, ma tante & Lucie ſont déterminés à partir mercredi prochain pour Northampton-Shire. Sir Charles demandoit ce matin à notre Emilie ſi ſon deſſein eſt toujours de les accompagner? Aſſurément, lui a-t-elle répondu; & rien n'étoit capable de la faire changer de réſolu-

tion. Elle eſt partie à l'inſtant, pour la communiquer à ſa mère, & pour faire quelques emplettes néceſſaires à ſon voyage. Chère petite créature! elle me coûte quelquefois une larme. Ne me ſouviens-je pas d'avoir été dans la même ſituation? Mais j'écris bien froidement, pour une femme impatiente, qui s'attend bientôt à voir une Clémentine.

Vendredi au ſoir.

Clémentine, ma très-chère grand'maman, ne ſera point, & ne doit pas être forcée. Si je l'admirois, ſi je l'aimois déjà, mon admiration, ma tendreſſe ſont augmentées du double, depuis que j'ai eu le bonheur de la voir & de l'entendre. Elle eſt réellement d'une figure charmante, de taille moyenne, extrêmement bien priſe, avec un air de dignité, & même de grandeur dans tout ce qu'elle fait & ce qu'elle dit. Elle a le teint admirable, ſans que l'art paroiſſe y contribuer : réellement elle eſt charmante. Elle a les plus beaux yeux noirs que j'aie jamais vus; les cheveux & les ſourcils de la même couleur. Ses yeux, néanmoins, ont quelquefois un air de diſtraction & de langueur, qui rappelle à ceux qui ſavent ſon hiſtoire, que ſa tête n'a pas toujours été tranquille. Comment ſe fait-il qu'on puiſſe prendre avantage de ſon ſexe, pour la

traiter avec une sorte de tyrannie, pendant qu'elle l'emporte peut-être sur ses frères par l'esprit & le jugement ?

Lorsque nous sommes arrivés chez miladi L.... j'ai supplié sir Charles de me conduire d'abord dans un appartement où elle ne fût pas. Je me suis assise sur la première chaise. Miladi L.... est accourue à moi.... Très-chère sœur, vous trouvez-vous mal ? Le cœur manque à miladi Grandisson !

Sir Charles, qui n'avoit pas remarqué mon émotion, m'a quittée pour entrer chez Clémentine. Il paroît qu'elle se trouvoit aussi dans quelque désordre.

Une sœur, lui dit-il, attend la permission de se présenter devant vous.

Ah ! ne m'honorez pas du nom de sa sœur, ne suis-je pas une fugitive ? Je crains, chevalier, qu'il me soit impossible de la voir. Elle doit me regarder avec dédain. Je ne serai pas moins effrayée de sa présence, que je l'ai d'abord été de la vôtre. Sa vertu est-elle sévère ?

C'est la douceur & la bonté même. Ne vous ai-je pas dit qu'elle est la Clémentine d'Angleterre ?

Toujours bon, monsieur, toujours indulgent. Mais je ne dois pas être impolie. Je ne suis qu'une étrangère dans cette généreuse maison,

ſans quoi je ſerois allée au-devant d'elle juſqu'à la première porte.

N'eſt-elle pas miladi Grandiſſon? Heureuſe, heureuſe femme!

Ses yeux étoient inondés de pleurs. Elle s'eſt un peu tournée pour les cacher. Enſuite, faiſant quelques pas en avant; allons, je ſuis prête à la recevoir. De grâce, monſieur, conduiſez-moi.....

Elle n'eſt pas non plus ſans quelque émotion. Elle ſe diſpoſe à vous voir. La tendreſſe, la compaſſion agiſſent fortement ſur ſon cœur. Je vais l'avertir.

Miladi L.... eſt paſſée auprès d'elle. Sir Charles eſt venu à moi, & me trouvant ſur la même chaiſe : d'où vient donc cet embarras? Vous verrez une femme que vous ne ſauriez craindre, & que vous ſerez forcée d'aimer. Elle a reſſenti les mêmes agitations. Souffrez que je vous conduiſe....

Non, monſieur, ce ſeroit l'inſulter....

Ma très-chère, n'oubliez point ce que vous vous devez (*j'ai treſſailli*); & ne me relevez pas trop aux yeux d'une perſonne qui, comme vous, eſt toute ame. Ma gloire eſt dans ma femme : je ne puis manquer à moi-même.

Ce langage m'a cauſé un peu d'effroi dans

le moment : mais après notre retour, & lorsque je me suis trouvée seule avec lui, j'y ai reconnu tout-à-la-fois de la grandeur & de la bonté.

Il m'a introduite. Miladi L.... est restée à sa prière. La noble étrangère s'étant avancée vers moi, je me suis hâtée d'aller à elle, les jambes tremblantes. Sir Charles nous a baisé la main à toutes deux, & les a jointes ensemble : sœurs en vertus, comme je vous ai mille fois nommées! couple cher & respectable! aimez-vous l'une & l'autre, autant que je vous admire toutes deux.

Elle m'a jeté ses deux bras autour du cou : Accorderez-vous, madame, hélas! accorderez-vous un peu de tendresse, d'amitié à une pauvre désolée! réellement désolée jusqu'à ses derniers jours : à une fugitive, une rebelle, une ingrate pour les meilleurs des parens.

Je l'ai embrassée.... Des parens qui se méprennent, c'est, mademoiselle, le nom que je leur ai toujours donné. Je les plains, mais je vous dois ma plus tendre compassion. Honorez-moi de votre amitié. Sir Charles m'a déjà donné deux sœurs, qu'il me soit permis d'en compter trois !

Consentez-y, chère miladi L.... a dit sir Charles à sa sœur, en la faisant approcher : &

paſſant ſes bras en cercle autour de nous; vous répondez, a-t-il ajouté, pour Charlotte qui eſt abſente; c'eſt une quadruple chaîne, que rien n'aura le pouvoir de rompre.

Il nous a placées ſur un ſofa. Il nous a remis les mains l'une dans l'autre, & s'eſt aſſis devant nous; miladi L.... à côté de lui. Nous ſommes demeurées toutes deux en ſilence. Il ne l'a pas laiſſé durer trop. Mon Henriette, comme je vous l'ai dit, ſait toute votre hiſtoire, mademoiſelle, & vous vous connoiſſez depuis long-tems. Vos ames ſont alliées, vos peines ſont les ſiennes, & vous n'aurez point de plaiſirs qu'elle ne reſſente auſſi comme les ſiens.... Vous voyez, chère Henriette, vous connoiſſez à préſent par vos yeux l'admirable Clémentine, dont vous avez tant admiré le caractère, & que vous m'avez entendu nommer ſi ſouvent la première des femmes.

Nous pleurions toutes deux; mais ſes larmes paroiſſoient venir de tendreſſe & d'eſtime. J'ai mis ſur ſon bras la main que je n'avois pas dans la ſienne. Le courage me manquoit, ou du moins il étoit lié par mon reſpect, qui ne me permettoit point d'être aſſez libre pour l'embraſſer une ſeconde fois : croyez-moi, mademoiſelle, (pardon pour le peu d'uſage que j'ai de votre langue) j'ai répété ſouvent, mille

fois répété, qu'heureuse comme je suis, votre bonheur est nécessaire pour la perfection du mien.

Tant de bonté pour une étrangère, pour une fugitive..... O miladi Grandisson! tout ce qu'on m'a dit de votre ame doit être vrai, comme je vois la vérité de tout ce qu'on m'a dit de vos charmes. Recevez mes félicitations, mes remercîmens, pour avoir fait le bonheur de l'homme qui mérite le plus d'être heureux. Il étoit mon frère, madame, avant qu'il vous ait connue : permettez que je conserve le titre de sa sœur, & faites-moi la grâce de me l'accorder aussi.

Sir Charles, mademoiselle, croit trouver de l'alliance entre nos ames. C'est me faire honneur. Si l'avenir me fait paroître avec autant d'avantage à vos yeux, que tout ce que je sais de vous, vous en donne aux miens, je serai la plus heureuse des femmes.

Vous le serez donc. J'étois préparée à vous aimer. Je crois déjà sentir que je vous aime avec une passion que l'avenir ne peut augmenter. Mais est-il possible, madame, que vous me regardiez d'un œil de sœur? Pouvez-vous me plaindre d'une démarche dont toutes les apparences sont si contraires à ma gloire? Pouvez-vous me croire malheureuse, sans me croire

trop coupable ? O madame ! ma raiſon a beaucoup ſouffert, le ſavez-vous ? C'eſt à cette cruelle diſgrâce qu'il faut attribuer une partie de mes fautes.

Le ciel connoît ſeul, mademoiſelle, combien votre malheur m'a coûté de larmes. Dans les plus difficiles ſituations, j'ai préféré votre bonheur au mien. Vous ſaurez tout de moi-même & de mon cœur. Je ne vous cacherai rien, quoiqu'il me reſte des ſecrets que le plus cher des hommes ignore encore. Nous ſerons de véritables ſœurs, de vraies amies, juſqu'au dernier de nos jours.

Noble Henriette! a dit le généreux homme. La franchiſe, ma chère Clémentine, eſt ſon caractère. Elle ne dit rien qu'elle ne penſe. Vous lui verrez remplir tout ce qu'elle promet. Et ſe tournant vers moi; il eſt inutile, mon amour, de vous rappeler ce qui vous eſt ſi préſent. Vous connoiſſez notre Clémentine pour la plus noble des femmes. Donnez-lui les preuves de confiance que vous lui promettez ; & de quelque nature qu'elles ſoient, elles ne feront que ſerrer le cher nœud qui nous lie à jamais.

Avec ces encouragemens, c'eſt à vous, madame, que je dois m'adreſſer pour fortifier dans le cœur de ſir Charles la part que je me flatte

d'avoir à son amitié. Ne souffrez pas, monsieur, je vous en conjure tous trois, que ma main soit forcée pour le mariage. Soyez tous trois mes garans, & je jeterai les yeux devant moi, avec plus de plaisir que je n'en osois attendre de l'avenir.

Sir Charles a répondu qu'elle devoit peut-être se relâcher de quelque chose, & que vraisemblablement sa famille se relâcheroit aussi. Plût au ciel, a-t-il ajouté, qu'ils fussent assez proches de nous, pour me donner le pouvoir de les consulter!

Quel souhait, monsieur! vousvoulez donc ma peine? Résisterez-vous en faveur d'une fugitive, contre l'autorité d'une famille? Chère, chère madame! (en passant ses deux bras autour de moi), obtenez de votre cher Grandisson qu'il me protège, qu'il plaide pour moi. Il ne vous refusera rien. Si vous parlez en ma faveur, en vain mon père, ma mère, mes frères, le solliciteront de m'abandonner.

Il ne doit rien manquer, lui ai-je dit, à votre confiance pour sir Charles. Votre bonheur nous est si cher, que je ne fais pas d'autres vœux pour le mien.

Généreuse, noble, excellente miladi! que je vous admire! si vous me promettez ses services, madame; alors, chevalier, je les exige.

Regardez-les,

Regardez-les, ma très-chère Clémentine, comme une inviolable obligation. J'ai besoin de quelque explication avec vous sur toutes vos vues. Elles seront les miennes, sans exception, dans tout ce qui sera possible à mon zèle.

Oui, monsieur, je m'expliquerai..... Demain seroit peut-être trop tôt pour mes forces.

Faites donc l'honneur à mon Henriette de venir passer le jour d'après avec elle. Les amis qui l'ont accompagnée, consentiront volontiers à dîner ce jour-là chez miladi G.... & nous ne serons que vous, mademoiselle, miladi L... mon Henriette & moi. Vous me déclarerez vos intentions, qui seront une loi sacrée pour moi. Aujourd'hui cette tendre entrevue n'a pu se passer sans un peu d'émotion, & nous vous demandons la liberté de nous retirer.

Toujours attentif, monsieur! vous êtes en Angleterre, ce que vous étiez en Italie. Pardon, madame. Vous m'avez vu de l'émotion, & peut-être ma tristesse vous en a-t-elle causé. Je suis née pour donner de la peine à mes amis. Autrefois..... que j'étois heureuse!.... J'espère, madame, en s'adressant à miladi L...: que lundi votre présence me soutiendra chez votre frère.

Miladi L...., qui entend l'italien, sans le

parler, a marqué son consentement par une révérence.

La noble étrangère s'est levée, mais d'un air un peu tremblant. Mesdames, monsieur, je ne demeurerai pas plus long-tems, puisque vous le permettez. Je me sens la tête (en y portant la main) comme serrée d'une corde. Elle a passé ses bras autour de moi, & pour adieu, elle m'a dit d'une voix plus haute : femme angélique ! tout ce qu'il y a de bon, de grand & de cher pour moi ! Je vais attendre impatiemment lundi ! Elle m'a pressé la joue de ses lèvres. Chère & respectable Clémentine ! ai-je répondu, en la serrant aussi dans mes bras. Je n'ai pu finir. Mes larmes & la tendresse de mon accent m'ont ôté l'expression. Miladi L.... lui a donné la main jusqu'à son appartement, où elle l'a laissée avec Laura.

J'ai repris un moment ma place sur le sofa. Cher, cher amour, ai-je dit à sir Charles, en lui pressant la main : Clémentine ne sera point, ne doit pas être forcée. La persuasion même est une violence. Pourquoi nous amener le comte de Belvedère ? Si malheureusement elle le fait, je ne réponds point que sa tête y résiste.*

Mon oncle, ma tante, Lucie, Emilie, ont marqué une extrême curiosité pour les circons-

tances, lorsque nous sommes rentrés à l'heure du souper. Ils brûlent de voir cette admirable fille, qui a pu renoncer à un homme de son choix, par des motifs de religion, qui l'aime encore, qui vient implorer sa protection, qui est capable néanmoins de le féliciter de son mariage & d'aimer sa femme. Que de grandeur! a dit ma tante. Lucie vante ma générosité; mais quelle comparaison entre la mienne, moi qui suis en pleine possession de tous mes désirs, & celle de Clémentine?

Joignez, ma chère grand'maman, vos prières aux miennes, pour le bonheur de sa vie; d'autant plus que dans le sien, par une sincère affection, est renfermé celui de votre

HENRIETTE GRANDISSON.



LETTRE CXXIII.

Miladi GRANDISSON *à la même.*

Lundi, 5 mars.

MILADI L.... & Clémentine font arrivées, lorſque nous étions prêts à déjeûner. Ma nouvelle ſœur, car mon goût ne fait qu'augmenter pour un nom ſi tendre, a fait en langue françoiſe un compliment fort civil à toute l'aſſemblée. Elle n'a point attendu qu'on lui ait nommé M. & madame Selby, Lucie, Emilie, pour les reconoître, ſur le ſeul récit de miladi L.... & ſes obligeantes remarques ont été placées avec autant de jugement que de politeſſe. C'eſt tout ce que je puis écrire à préſent, dans un inſtant que je dérobe à mes chers amis, qui ſe préparent à ſe rendre chez miladi G.... pendant que ſir Charles eſt engagé dans un entretien particulier avec notre charmante étrangère.

Au moment que les convives de miladi G... ſont partis, ſir Charles eſt venu à moi; & me conduiſant dans l'appartement où il avoit laiſſé Clémentine : conſolez votre ſœur, m'a-t-il dit, elle a beſoin de vos plus tendres conſolations.

Je me suis avancée, les bras ouverts. Elle est venue s'y jeter, en versant une abondance de larmes, & laissant même échapper quelques sanglots. Prenez courage, ma très-chère sœur, ne vous livrez point à cet excès d'affliction.

O madame! mon père & ma mère sont attendus ici de jour en jour; j'ignore quelle est leur compagnie. Comment soutiendrai-je la vue de mon père & de ma mère!

Sir Charles est sorti, pour se soulager apparemment du trouble où il étoit. Il a pris soin de nous envoyer miladi L....

Votre frère, madame, ai-je repris, votre ami & le mien, sera votre protecteur. Il n'est pas vraisemblable que votre père & votre mère eussent entrepris un voyage si pénible, s'ils n'étoient résolus de tout faire pour vous obliger.

Hélas! c'est ce que le chevalier me dit.

Dans cette saison, mademoiselle, avec une santé si foible, avec tant d'aversion pour la mer, le motif de la marquise ne peut-être qu'une vive tendresse pour vous. Elle préfère votre santé, votre tranquillité à la sienne.

Eh! cette considération même n'est-elle pas un tourment pour une ame reconnoissante? Indigne Clémentine! quels chagrins n'as-tu pas causés à ta famille? Je ne puis; non, je ne puis soutenir leurs regards. O miladi Grandisson!

je n'ai jamais été qu'une fille perverse. Tout ce que j'avois commencé à désirer, je n'étois pas tranquille, si je ne me croyois sûre de l'obtenir. Mon orgueil & mes caprices me coûtent cher. Mais, dans les derniers tems, n'ai-je pas été plus perverse que jamais? J'avois conçu l'envie de venir en Angleterre; je suis déjà lasse de mon entreprise. L'Angleterre me déplaît, lorsque je n'y puis être à couvert. Mais, depuis des années entières, j'étois remplie d'un autre projet : il m'occupoit seul; il m'avoit aidé à faire le plus grand des sacrifices; & je suis venue dans un lieu, presque le seul de l'Europe où ce cher projet est impraticable. Que ne suis-je passée en France? j'avois assez d'argent pour obtenir l'entrée du premier couvent qui pouvoit s'offrir. Le tems de la profession seroit arrivé..... Mais je crois qu'il n'est pas trop tard encore. Je veux partir. Aidez-moi, très-chère sœur, je ne puis soutenir la vue de ma mère.

Sir Charles est entré alors. Mademoiselle, a-t-il dit d'un ton paisible, j'ai entendu ce qui vient de vous échapper. Calmez-vous, je vous en conjure. J'avois appréhendé de vous déclarer l'arrivée de vos proches : mais ne connoissez-vous pas leur indulgence? Vous n'avez rien à craindre, & vous avez au contraire tout à vous promettre de leur présence.

Rien à craindre ! & vous engagez-vous, monsieur, à leur faire approuver que je me consacre au ciel? Me promettez-vous de plaider cette cause pour moi?

Je ne puis dire ce qui sera dans mon pouvoir, avant que de les avoir vus. Mais fiez-vous à mon zèle. La maison de milord L.... je le répète, sera votre asile, jusqu'à ce que vous ayez consenti à les voir. Je leur avouerai que je sais où vous êtes; mais, si vous l'exigez, vous ne serez pas moins cachée pour eux, que vous l'étiez pour moi dans votre première retraite.

Quelle consolation, a-t-elle dit en levant les mains, que le secours d'un homme d'honneur pour une femme affligée! mais dites-moi maintenant, par cet honneur, auquel vous n'avez jamais manqué; dites-moi qui vous attendez avec mon père & ma mère?

Votre frère Jéronimo, mademoiselle, votre frère l'évêque....

Dieu! dieu! s'est-elle écriée en serrant les mains avec une grâce inimitable, que vous m'effrayez! mais qui encore?

Le père Marescotti.

Vertueux homme! m'a-t-il crue digne de cette attention! mais c'est en faveur de mon père & de ma mère. Eh! qui encore?

Madame Bemont, qui ne pensoit plus à

remettre le pied en Angleterre : mais elle a changé de résolution, pour obliger votre mère.

Excellente madame Bemont! mais ne dois-je pas la craindre aussi ? Ensuite, monsieur ?

Camille, votre Camille, mademoiselle.

Pauvre Camille! je l'ai traitée durement : mais elle ne se lassoit point de me tourmenter. Souvenez-vous, monsieur, qu'ils ne doivent pas savoir où je suis. Votre maison, madame, (à miladi L...) sera mon asile. (Et me voyant affectée) Cœur tendre & compatissant, quel droit ai-je de troubler ainsi votre repos? Eh bien, monsieur, (en s'essuyant les yeux, avec des regards trop empressés pour l'état de son ancien mal) n'attendez-vous personne de plus ?

Vos deux cousins arrivent aussi : mais le général n'est pas du voyage.

J'en remercie le ciel! j'aime ce frère; mais il est d'un caractère si dur! sa femme seule est capable de l'adoucir.

Enfin, sir Charles est parvenu à lui faire envisager plus tranquillement l'arrivée de sa famille, & l'a soutenue dans cette situation pendant le dîner, avec une adresse que je n'ai pas cessé d'admirer. Elle a confessé une fois qu'elle verroit son père & sa mère avec des transports de joie, s'ils laissoient paroître sur leur visage un peu de disposition à lui pardonner.

Sir Charles a voulu que nous ne fussions servis à table que par le valet de chambre qu'il avoit en Italie. Elle l'a remercié de cette attention : mais elle a souhaité qu'il fût permis à Laura de se tenir derrière sa chaise..... Il lui échappoit par intervalle une larme involontaire. Quelle scène pour elle en effet! ses réflexions n'étoient point difficiles à pénétrer. Elle souffroit, m'a-t-elle dit plusieurs fois, de la peine qu'elle étoit venue me causer; & souvent elle s'est efforcée de supprimer un soupir. Une fois, après une rêverie de quelques minutes : eh! suis-je ici, s'est-elle écriée; en Angleterre, à la table du chevalier Grandisson! n'est-ce pas un songe?

Après le dîner, étant passée avec miladi L...., & moi dans une autre salle : que j'admire votre générosité! m'a-t-elle dit. Je tremblois avant que de vous avoir vue; mais au premier regard, j'ai connu, & j'ai embrassé une sœur. Me passez-vous mon estime pour votre cher Grandisson?

Dites votre tendresse, ma chère Clémentine, & je vous en fais mes remercîmens. Un honnête homme n'a-t-il pas droit à l'affection de tous les bons cœurs?

Sir Charles est entré; & s'étant assis avec nous, il nous a demandé, après quelques momens d'entretien, la permission de s'absenter

une heure, pour l'aller paſſer avec ſes amis chèz milord G.... Notre converſation n'a pas langui dans cet intervalle; elle a tourné ſur divers ſujets. Les uſages des dames italiennes, & l'ignorance ſurprenante où là plupart des femmes du pays ſont élevées, nous ont occupées long-tems. Une femme en Italie, qui ſavoit plus que ſa langue paſſoit pour un prodige; juſqu'à ces derniers tems, où les uſages de France ſemblent avoir prévalu. Si l'on en cherche la raiſon, c'eſt qu'avec autant de génie qu'il y en ait jamais eu dans un climat ami des lettres, elles y ſont comme noyées dans les plaiſirs ſenſuels. Le chant, la danſe & la galanterie prennent tout leur tems. A conſidérer le peu de ſoin qu'on apporte à leur former le jugement, on s'imagineroit que leurs maris & leurs pères les regardent comme des enfans dans ce monde, qui n'ont aucune prétention à l'héritage de l'autre. Si la religion ne leur donnoit pas de meilleures idées, elles pourroient ſe regarder elles-mêmes comme des idoles paſſagères, propoſées, pour un tems, à l'adoration des hommes. Cependant on remarque aſſez, dans leur commerce, de quoi elles ſeroient capables avec une autre éducation. La culture du pays eſt auſſi négligée que celle de l'eſprit des femmes. Le jardin du monde, comme on nomme l'Italie, eſt couvert de ronces; & faute

de soins, la richesse même du terroir en cause la maladie. Ces réflexions, ma chère grand'mère, ne sont point l'aveu direct de Clémentine; car elle est passionnée pour son pays, tel qu'il est. Je ne fais que les recueillir de ses diverses peintures; mais tous nos voyageurs éclairés en parlent comme je viens d'écrire.

Sir Charles est revenu à l'heure qu'il s'étoit prescrite. Il a raison de vouloir être par-tout, car il fait le charme de toutes les compagnies. Nous avons passé une des plus agréables soirées du monde; & Clémentine, si malheureuse en elle-même, a trouvé la force de contribuer par toutes ses grâces à la satisfaction commune. Sir Charles a reconduit les deux dames.

N. B. Une lettre suivante contient le départ de l'oncle, de la tante, de Lucie, d'Emilie & de M. Deane. Les adieux d'Emilie sont touchans. Miladi Grandisson lui promet une correspondance de lettres. Sir Edouard Belcher, en possession du titre & des biens, depuis la mort de son père, avoit commencé à prendre de l'inclination pour cette jeune personne, & s'en étoit même ouvert à sir Charles, qui lui avoit objecté l'extrême jeunesse d'Emilie. Quelqu'amitié que ce sage & généreux ami eût pour Belcher, il souhaitoit que sa pupille, qu'il croyoit moins avancée, fût

en état de se déterminer par goût, & que son ami même ne courût pas les risques de l'inconstance naturelle aux jeunes filles. Belcher ne laisse pas de demander la permission d'accompagner Emilie dans son retour, & l'obtient sans difficulté, à titre de politesse.

LETTRE CXXIV.

Le seigneur JÉRONIMO *au chevalier* GRANDISSON.

A Douvres, lundi au soir, 13 mars.

Nous arrivons, cher ami. La santé de mon père & de ma mère est si douteuse, que nous prendrons quelques jours pour attendre ici vos informations. Ma mère s'est trouvée si mal, qu'elle a pris le parti de relâcher à Antibes. Nous sommes venus à petites journées jusqu'à Paris, & de-là droit à Calais, où nous avons loué un vaisseau pour nous rendre ici. Mon frère & le père Marescotti sont indisposés. Camille n'est pas mieux. Madame Bemont, à qui nous avons des obligations infinies, nous ranime tous par ses soins & son affection.

Avez-vous appris quelque chose de la chère fugitive, qui nous cause tant d'alarmes, & dans la saison où nous sommes, une si mortelle fatigue?

Fasse le ciel qu'elle se trouve sous votre protection, avec une tête tranquille! dans l'état que je lui souhaite, elle n'auroit jamais formé le dessein d'une fuite si honteuse & si peu sensée. Le cœur du comte de Belvedère est déchiré par l'impatience. Il suivra bientôt le courrier que nous dépêchons avec cette lettre. Notre cousin Sebaste veut l'accompagner. Jules ne nous quittera point. La fatigue passoit un peu les forces de votre Jéronimo, mais il se réjouit d'être en Angleterre, le pays où son cher Grandisson est né, & de l'espérance d'embrasser M. Lowther, le dieu de sa vie & de sa santé. Que le ciel nous accorde une heureuse entrevue! & qu'il ne permette pas que votre bonheur conjugal soit troublé par l'extravagance d'une jeune créature, dont la conduite ne peut être expliquée que par le malheureux désordre de son esprit! adieu, adieu, très-cher chevalier.



LETTRE CXXV.

Miladi GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Mardi au matin, 13 mars.

SIR Charles a reçu depuis deux heures une lettre du seigneur Jéronimo. Le messager a couru toute la nuit. Ils sont tous à Douvres.

Sir Charles est déjà parti, déjà en chemin, avec quatre carrosses à six chevaux (les nôtres & ceux de nos amis) pour eux & pour les personnes de leur suite. Il a pris avec lui M. Lowther. Son valet de chambre est resté pour conduire le comte de Belvedère au logement qu'on a retenu pour lui. Notre maison de Grosvenor-Squarre est prête à recevoir le reste de ces nobles étrangers.

Aussi-tôt que j'aurai pu calmer un peu mes esprits, je cours chez miladi L.... dans la vue de rassurer Clémentine, du moins si je lui trouve l'esprit assez présent pour recevoir cette nouvelle. Sir Charles l'a déjà mise dans la disposition de souhaiter que cette crise fût passée. C'est une crise en effet. Je suis presque aussi touchée pour elle, qu'elle peut l'être pour elle-même. Cependant elle n'a pas des parens

cruels. Puiſſe-t-elle conſerver quelque préſence d'eſprit !

Avec quelle agitation je vous écris ! vous n'en ſerez pas ſurpriſe. Je n'ai pas votre fermeté d'âme. Non, non, ma chère grand'maman, je ne vous reſſemblerai jamais.

Mardi, à 2 heures.

C'eſt du cabinet de miladi L.... que je vous écris. J'ai fait auſſi doucement que je l'ai pu, mon ouverture à la chère Clémentine. Elle avoit commencé le ſujet, en me diſant qu'elle prioit nuit & jour pour la ſûreté de ſes amis, & qu'elle trembloit que des ſantés ſi chères n'euſſent beaucoup à ſouffrir. Je lui ai répondu qu'elle ſeroit bientôt délivrée de cette peine; que ſir Charles avoit reçu avis qu'ils étoient heureuſement entrés dans un certain port, & qu'il venoit de partir avec pluſieurs voitures, pour ne les laiſſer manquer d'aucune commodité en arrivant.

Elle nous a regardées alternativement, miladi L.... & moi, dans une terreur qui lui ôtoit la reſpiration. A la fin je ſuis donc ſûre, m'a-t-elle dit, qu'ils ſont arrivés ! dites, madame, dites-moi s'ils le ſont. Sont-ils tous en bonne ſanté ?

Je n'ai pas fait difficulté d'avouer qu'ils étoient

à Douvres, & qu'ils vouloient s'y repofer quelques jours, en attendant des informations fur l'état de leur chère fille.

Elle a pleuré. Ses larmes ont même été mêlées de fanglots. Elle s'eft emportée contre elle-même. Cependant j'ai remarqué plus d'attendriffement que d'affliction. Elle s'eft fortifiée, en fe rappelant les promeffes de fir Charles, qui étoient capables, m'a-t-elle dit, d'adoucir leurs plus vifs reffentimens.

Milord eft plein de bonté & de compaffion pour elle. Il l'admire beaucoup. Mais nous avons obfervé qu'il y a quelques traces de défordre dans fon langage. Puiffe-t-elle fe calmer! puiffe-t-elle retrouver fa raifon toute entière, pour les importantes fcènes qui approchent!... On me demande fur-le-champ au logis.

Mardi au foir.

Il me femble qu'à cette diftance, je fuis à demi-effrayée, ma chère grand'maman, de vous dire pour qui l'on m'eft venu demander; c'étoit pour le comte de Belvedère. Le feigneur Sebafte étoit avec lui. Le hafard avoit conduit milord G.... chez nous, lorfqu'ils y font arrivés; & me faifant avertir, il leur a tenu compagnie jufqu'à mon retour.

En entrant, je l'ai fait appeler, & je lui ai demandé,

demandé, toute hors d'haleine, s'il avoit parlé de Clémentine. Non, m'a-t-il dit. J'ai évité de répondre aux questions. Les deux étrangers sont dans une grande impatience d'apprendre de ses nouvelles, & c'est ce qui m'a porté à vous faire avertir, dans la crainte de laisser échapper quelqu'indiscrétion. Honnête, modeste, charmant milord G....

Après les premières civilités, j'ai obtenu d'eux qu'ils me feroient l'honneur de demeurer à souper. Sur ma prière, milord G.... s'est hâté d'envoyer son excuse à sa femme.

Ils sont tous deux d'une figure fort noble, extrêmement polis. On nous avoit dit que le comte étoit bel homme : il mérite cet éloge. Avec le caractère qu'on lui attribue il n'y a point de femme, sans prévention, qui ne puisse prendre du goût pour lui. Je lui trouve un air de qualité. Son âge ne paroît point au-dessus de vingt-cinq ou vingt-six ans. Il a la physionomie étrangère; le teint un peu brun, mais sain. Cependant la connoissance peut-être que j'ai de sa situation, m'a fait trouver quelque chose d'égaré dans ses yeux.

J'ai pris avec eux des manières fort ouvertes. Je leur ai dit qu'en recevant la lettre de Douvres, sir Charles étoit parti pour ce port. Ils ne m'ont pas représenté sous des bonnes couleurs

la ſanté de la marquiſe. Mais la moindre eſpérance, a dit le comte... il s'eſt arrêté.

Sir Charles, ai-je repondu, n'épargnera rien pour leur mettre l'eſprit en repos.

M'eſt-il permis, madame, a repris le comte, de vous faire une queſtion? Je vois que nous avons l'honneur d'être connus de vous, & que vous n'êtes pas moins informée de nos affaires. Nous n'ignorons point non plus en Italie que vous êtes remplie de bonté, & nous voyons qu'on n'a point exagéré vos perfections : ce n'eſt point un compliment, a-t-il ajouté, en étendant la main ſur ſa poitrine.

Je l'ai interrompu en françois, parce qu'il m'avoit parlé dans cette langue; & prévenant ſa queſtion, j'ai le plaiſir, monſieur, lui ai-je dit, de vous informer que Clémentine a fait l'honneur à ſir Charles de lui écrire, & que le compte qu'elle rend d'elle-même ne doit plus tant nous affliger.

Nous! s'eſt-il écrié, en italien, & levant les mains avec tranſport : bonté du ciel!

Je me ſuis imaginé qu'il ne me croyoit aucune connoiſſance de ſa langue; & pour ne pas l'expoſer à quelque mépriſe, je lui ai dit en italien que tous les amis de Clémentine, en Angleterre, s'intéreſſent autant que ceux d'Italie à ſa ſanté & à ſon bonheur. Il m'a répondu, en baiſſant les yeux

avec un peu de confusion, que personne ne pouvoit refuser ces sentimens à toutes les perfections réunies. Quelques mots mal entendus lui auroient-ils fait goûter un instant la douceur de l'espérance?

J'ai continué de lui dire que, suivant ses intentions, sir Charles avoit pris soin de lui faire préparer un logement, & qu'il étoit parti pour Douvres avec l'impatience de l'amitié; mais que ses ordres ne seroient pas exécutés moins fidellement; que nous avions une seconde maison, destinée pour la résidence du marquis, de la marquise, de leurs fils, du vertueux père Marescotti....

Il m'a interrompue, d'un air d'étonnement. Le vertueux père.... a-t-il répété. Mais vous lui rendez justice, madame. Le père Marescotti est un homme de bien.

Je sais par cœur, monsieur, le caractère de tous les amis italiens de sir Charles.

Ces deux étrangers se sont regardés l'un l'autre, en paroissant m'admirer. Quelle pitié, ma chère grand'maman, que toutes les nations du monde, quoique de religions différentes, ne se considèrent pas comme les créatures d'un même dieu, souverain de mille mondes!

Le comte est revenu à marquer une vive impatience d'apprendre quelque chose de la situation

de Clémentine. J'ai pris occasion de lui dire; qu'étant informée du penchant qu'elle avoit depuis long-tems pour le cloître, il me sembloit important qu'elle ne sût pas tout d'un coup qu'il étoit en Angleterre; d'autant plus qu'avec une santé foible, elle auroit peine à supporter les tendres scènes auxquelles on devoit s'attendre entre elle & ses proches.

Il a poussé un profond soupir: mais, évitant d'abord de s'expliquer, il s'est contenté de répondre qu'il étoit venu presque sans suite, pour se faire remarquer le moins qu'il seroit possible; que depuis long-tems il étoit dans le dessein de visiter l'Angleterre; que la famille de Clémentine, Jéronimo en particulier, avoit promis à sir Charles de faire le même voyage; qu'à la vérité ils auroient pu choisir une meilleure saison, si de justes inquiétudes pour l'objet de toute leur tendresse, ne leur avoient fait avancer leur résolution. Ensuite, après s'être arrêté un moment, il a déclaré qu'il entroit tout-à-fait dans mon opinion, & qu'il ne jugeoit pas que Clémentine dût être informée si-tôt de son arrivée. Alors il m'a fait, & à milord G.... l'aveu de sa passion, dans des termes fort vifs, mais également modestes; en disant que son sort dépendoit du succès de son voyage.

Je lui ai dit que j'avois été d'autant plus libre à lui donner mon avis fur la néceffité du fecret, que fans ce motif fir Charles n'auroit pas fouffert qu'il prît un logement hors de fa maifon; & j'ai parlé de la haute eftime dont je favois que fir Charles étoit rempli pour le comte de Belvedère.

J'ai donné ordre que le fouper fût avancé, dans l'idée qu'après la fatigue d'une longue journée, ils feroient bien aife de fe retirer de bonne heure; M. & madame Reves, que j'ai invités par un billet, ont eu la complaifance de venir. Ils admirent les deux jeunes italiens; car le feigneur Sebafte n'a pas l'air moins prévenant que le comte. Tous deux ont parlé avec tranfport de fir Charles & de fa conduite en Italie.

M. Reves s'eft chargé de conduire le comte à fon appartement, dans l'abfence de tous nos équipages, que fir Charles a pris avec lui.



LETTRE CXXVI.

Miladi GRANDISSON à la même.

Mercredi matin, 14 mars.

PENDANT que M. Reves, ſuivant le projet formé hier au ſoir, eſt allé courir Londres avec les deux jeunes italiens, pour me les ramener à l'heure du dîner, je ſuis allée chez miladi L... faire mes plus tendres complimens à Clémentine, & l'aſſurer qu'elle occupera tous nos ſoins. Ses craintes n'ont pas de bornes. Je ne lui ai pas caché l'arrivée du ſeigneur Sebaſte, & je lui ai dit ce que j'avois répondu à ſes queſtions. Elle parloit de ſe retirer à quelque diſtance de Londres; milord & miladi L.... l'ont aſſurée qu'elle ne pouvoit être nulle part avec plus de ſecret que dans cette grande ville, ni plus décemment placée, ſi les circonſtances l'obligent de révéler ſa demeure, que ſous la protection & dans la maiſon du frère & de la ſœur de ſir Charles.

Jeudi, 15 mars.

Sir Charles a l'attention de m'informer par un courrier, qu'il eſt arrivé à Douvres. Il a trouvé la marquiſe & le ſeigneur Jéronimo fort

indiſpoſés de leurs fatigues d'eſprit & de corps. Toute la noble famille l'a reçu avec une joie inexprimable. Il ſuppoſe qu'ils paſſeront encore cette journée à Douvres. Demain, ſi la marquiſe eſt en état de ſoutenir le voyage, ils partiront tous enſemble, pour s'avancer vers Londres, autant que leur ſanté le permettra. Ainſi je ne compte pas qu'ils puiſſent arriver avant ſamedi. Mon cher ſir Charles a cru que ſon abſence devant dûrer deux jours de plus qu'il ne s'y attendoit, elle cauſeroit trop d'inquiétude à ſon Henriette, s'il ne l'en informoit pas. Rien n'eſt plus sûr; & s'il ne lui rendoit pas cette juſtice, comme elle n'a pas d'autre règle pour s'eſtimer que l'eſtime qu'il fait d'elle, elle ſe trouveroit extrêmement rabaiſſée à ſes propres yeux.

Il me charge d'aſſurer Clémentine qu'elle trouvera ſes parens diſpoſés à faire tout ce qui dépendra d'eux pour la rendre heureuſe. Le reſſentiment, dit-il, n'a pas la moindre part à leur entrepriſe, ils ne reſpirent que tendreſſe & réconciliation.

Cette lettre, ma chère grand'maman, ne partira point, que je ne puiſſe vous apprendre leur arrivée.

Samedi au soir, 15 mars.

Je reçois à l'instant ce billet de sir Charles.

Samedi, à 4 heures après-midi.

Mon très-cher amour apprendra volontiers que nos amis sont heureusement arrivés dans Grosvenor Squarre. J'ai jugé que ce seroit épargner de la fatigue à mon Henriette, & leur en causer moins, de les mettre tout de suite en possession de leur demeure, plutôt que de les conduire dans St. James-Squarre, comme ils le désiroient, pour y faire leurs premiers complimens. Madame Bemont s'est chargée de la distribution des appartemens. Tout le monde sera fort à l'aise. Le seigneur Jules aura son logement chez nous. Quelle admirable attention ! quelle complaisance que la vôtre ! un repas si élégant, préparé, comme je l'apprends, par votre propre direction, pour l'heure à laquelle ils souhaiteront d'être servis. On me dit que vous avez emprunté une servante de chacune de nos sœurs & une de madame Reves, que vous joignez à deux des vôtres pour le service de cette maison. Dans chaque occasion, sur chaque point, vous me ravissez par votre bonté & votre grandeur d'âme.

Je leur tiendrai compagnie à souper; mais

dans le dessein de me retirer aussi-tôt qu'il me sera possible, pour me rendre à la joie de mon cœur.

Ne suis-je pas une heureuse femme, ma chère grand'maman? Le moindre petit office devient un mérite auprès d'un cœur noble. Mais si j'avois su qu'ils ne dussent pas descendre d'abord à St. James-Squarre, je ne me serois pas contentée de visiter, comme j'ai fait, l'autre maison, dans le cours de la journée, pour y mettre tout en ordre; ils m'y auroient trouvée pour les recevoir.

Que je suis impatiente de voir chaque particulier de cette noble famille! je ne veux qu'une preuve de la sincère affection que je leur porte; depuis près de huit jours que l'ami de mon cœur est absent, je n'ai pas désiré une fois sa présence, quoique s'il ne m'eût pas écrit jeudi, mon inquiétude eût été fort vive pour sa santé & pour la leur. Puissent-ils pardonner de bonne grâce! c'est alors que je les aimerai chèrement. Pauvre Clémentine! dans quelle appréhension n'a-t-elle pas passé toute cette semaine! elle n'a pas mis le pied hors de sa chambre depuis mercredi au matin, & son dessein est de n'en pas sortir de huit jours.

Dimanche.

Mon plus cher ami, mon amour, mon mari, tous les tendres noms enfemble, quitta hier fes nobles hôtes, & revint de fort bonne heure. Il me dit obligeamment que c'étoit l'impatience de me voir, de me remercier, de m'applaudir, qui l'avoit ramené fi tôt. Il avoit avec lui les deux frères, auxquels nous donnons un logement ici.

Ce matin, comme hier au foir, nous ne nous fommes entretenus que de ce qui s'eft paffé entre la famille & lui, depuis fon arrivée à Douvres, jufqu'à leur entrée à Londres. Ils lui ont témoigné la plus vive reconnoiffance, pour être venu lui-même au-devant d'eux, & leur avoit amené M. Lowther. Mais lorfque, fur leurs preffantes queftions, il leur a dit qu'il avoit eu des nouvelles de leur Clémentine, & qu'elle étoit entre des mains honorables & fidelles, le marquis a levé les yeux, dans un tranfport de tendreffe; la marquife, joignant les mains, a voulu louer le ciel & n'a pu remuer que les lèvres : tous les autres ont fait éclater leur joie, avec des expreffions paffionnées.

Sir Charles les a trouvés dans la fincère difpofition de pardonner à leur chère fugitive; c'eft le nom que le prélat lui donne toujours : mais comptez, a-t-il dit, qu'il n'y a d'efpérance

de rétablir sa santé, qu'autant que nous céderons au désir qu'elle a de s'ensévelir dans un couvent, ou que nous pourrons lui inspirer du goût pour le mariage : & si vous, chevalier, vous avez la bonté de vous joindre à nous, je ne doute point du succès pour le second point. Sir Charles a blâmé leur précipitation. C'est en partie la faute du général, a répondu le prélat, en partie la sienne ; car elle lenr a fait espérer plus d'une fois qu'elle pourroit se rendre.

J'ai supplié sir Charles de ne pas se laisser persuader d'entrer dans leurs vues, si elle continue de marquer de l'aversion pour un changement d'état. Il m'a dit qu'il avoit évité de s'expliquer, & qu'il garderoit la même conduite, jusqu'à ce qu'ils fussent établis, & que Clémentine parût un peu composée; qu'il verroit alors ce qui seroit convenable aux circonstances, mais que dans l'intervalle, les argumens de part & d'autre étoient moins propres à lever les difficultés qu'à les fortifier.

Le prélat s'est fort attendri, en lui racontant l'effet que les premières nouvelles de la fuite de Clémentine avoient produit sur sa mère. Pendant deux jours cette pauvre dame n'avoit pas eu l'esprit dans une meilleure assiette que sa fille; & lorsqu'on eut vérifié que Clémentine étoit partie pour l'Angleterre, elle insista si

fortement à la ſuivre, que pour modérer cette impétuoſité, il fallut lui promettre que la viſite qu'on ſe propoſoit de faire à ſir Charles, ſeroit avancée. Son impatience ne la quitta point; mais elle ſe trouva un peu mieux, après cette promeſſe : c'eſt ce qui a déterminé la famille à partir en plein hiver, & c'eſt auſſi par un mouvement de compaſſion pour cette malheureuſe mère, que madame Bemont a conſenti à les accompagner.

Sir Charles eſt allé porter à Clémentine de nouveaux motifs d'eſpérance & de conſolation. Il doit paſſer de-là chez le comte de Belvedère, pour le féliciter de ſon arrivée, & ſe rendre enſuite à Groſvenor-Squarre, où il ſaura de la noble famille, quand il me ſera permis d'y paroître.

Dimanche, à 2 heures.

Sir Charles n'a pas eu de peine à calmer les craintes de Clémentine. Il ſouffre pour elle. On appréhende beaucoup le retour de ſa maladie, & miladi L.... croit en avoir déjà remarqué quelques ſymptômes.

Le comte de Belvedère a reçu ſir Charles avec des tranſports de joie, qui ont augmenté, lorſqu'il a ſu que nous pouvions écrire librement à Clémentine.

Je dois être préſentée ce ſoir à la marquiſe.

Dimanche au soir.

J'ai vu la glorieuse famille. Je les admire tous.

Le marquis & la marquise sont deux personnes de haute apparence dans le port & dans les manières : la mélancolie paroît fixée dans leurs traits. Le prélat a l'air d'un homme de qualité ; mais je lui ai trouvé, dans la contenance, plus de gravité qu'au père Marescotti même, que je ne saurois mieux comparer qu'au docteur Barlet. Il lui ressemble d'autant plus, que la modestie & la bonté brillent sur son visage.

Mais le seigneur Jéronimo est un jeune homme des plus aimables. Au premier coup-d'œil, j'aurois pu le traiter de frère ; son air caressant sembloit m'y inviter. Sir Charles m'a présentée à son cher ami, avec un compliment digne de sa bonté ; & le seigneur Jéronimo m'a reçue avec la même complaisance, en félicitant sir Charles. Tout le monde a joint ses félicitations aux siennes.

L'aimable madame Bemont ! elle s'est avancée pour m'embrasser. Elle m'a fait son compliment avec une grâce, que je mets au-dessus même de ses expressions.

On m'a présenté Camille. Vous la prendriez

pour une femme de condition. Combien la vue de cette fidelle servante a-t-elle rappelé de scènes à ma mémoire, la plupart tristes & douloureuses?

Le comte de Belvedère & les deux jeunes cousins avoient dîné avec la famille. Comme c'étoit une première visite, je l'ai faite assez courte, & nous nous sommes rendus chez miladi G.... à l'heure du thé. Sir Charles a dit qu'il ne se sentoit pas la force d'aller entendre les soupirs de la fille, immédiatement après avoir entendu ceux du père & de la mère, qui ne savent point, & qui ne doivent point encore savoir qu'elle est si près d'eux.

Priez, ma chère grand'maman, sollicitez le ciel pour la pauvre Clémentine, c'est-à-dire pour une heureuse réconciliation, dont le résultat soit la tranquillité de tant d'honnêtes gens, si nécessaire à celle de votre cher sir Charles & de votre

HENRIETTE GRANDISSON.



LETTRE CXXVII.

Miladi GRANDISSON à la même.

Jeudi, 22 mars.

RIEN encore de décisif. Il s'est élevé quelques généreuses contestations entre la famille & sir Charles, à l'occasion du logement & des autres frais. Il les a suppliés d'être sans inquiétude, en leur promettant de se rendre à tout ce qu'ils exigeroient de raisonnable.

Ils ne pensent point à manger chez nous, ni même à prendre notre maison pour demeure, avant que d'avoir appris quelque chose de consolant sur la situation de leur chère fille. Cependant sir Charles a commencé la négociation entre Clémentine d'une part, la famille d'un autre, & le comte de Belvedère la troisième. Leur fille semble insister sur la liberté de prendre le voile, & même avec une plus sombre obstination que jamais. Le prélat paroît moins ardent qu'autrefois dans son opposition, & sir Charles ne doute pas qu'au fond du cœur, le père Marescotti ne favorise le désir de Clémentine. Mais le marquis, la marquise, & le seigneur Jéronimo sont toujours déclarés pour le mariage,

ne fût-ce que pour assurer l'exécution du testament des grands-pères, & frustrer l'espérance intéressée de madame de Sforce & de Daurana sa fille. La constance du comte de Belvedère, malgré les accidens passés, qui peuvent renaître, lui fait un mérite extrême dans la famille; & les deux cousins en sont si touchés, que non-seulement ils prennent parti pour lui, mais qu'ils déclarent que le comte della Porretta, leur père, est autant dans ses intérêts que le général même.

D'un autre côté, la tendre mère a tant d'impatience de voir sa fille, que si la scène ne change pas bientôt, on en craint des suites fâcheuses pour sa santé; & Clémentine n'étant pas moins impatiente de voir ses parens, quoique cette idée la fasse trembler, s'afflige nuit & jour d'une situation qui l'oblige d'entrer en condition avec eux, avant que de pouvoir se jeter à leurs pieds. Quelquefois, & ce sont ses momens les plus calmes, elle blâme la démarche où elle s'est engagée: dans d'autres tems, elle s'efforce d'y trouver des excuses.

Dimanche matin.

A la prière de toutes les parties, sir Charles a jeté sur le papier un plan de réconciliation. Il en donna hier au soir une copie à Clémentine, une

une autre au comte, & une au prélat. Demain est le jour marqué pour leur réponse. Il m'en abandonne aussi une copie que je vous envoie.

I. Que Clémentine, par soumission pour les dernières volontés de ses deux grands-pères, par respect pour son père, sa mère & son oncle, & par complaisance pour les plus affectionnés des frères, s'engagera d'honneur à quitter toute idée de renoncer au monde, non-seulement pour le présent, mais pour l'avenir, aussi long-tems qu'elle demeurera fille.

II. Elle aura la liberté de choisir son état de vie, celle de visiter son frère & sa belle-sœur à Naples, son oncle à Urbin, madame Bemont à Florence. Elle sera mise immédiatement, si elle le désire, en possession du revenu des terres qui lui ont été léguées, pour être en état de faire tout le bien qu'elle n'auroit pas le pouvoir de faire en prenant le voile.

III. Elle aura la liberté de nommer ses domestiques, & même son directeur, supposé que la mort, ou quelqu'autre changement la prive du père Marescotti : mais le droit d'exclusion sera réservé à son père & à sa mère, pendant qu'elle continuera de demeurer avec eux ; & cette restriction ne doit pas lui paroître onéreuse, puisqu'elle n'a jamais souhaité d'être indépendante d'un père & d'une mère,

dont elle révère la bonté; sans compter que la raison demande qu'ils soient juges de la conduite des domestiques qui seront admis dans leur famille.

IV. Comme de malheureux incidens ont donné à Clémentine une forte aversion pour le mariage, & que dans les circonstances présentes, il est raisonnable de céder à la force de ses répugnances, on espère que M. le comte de Belvedère, pour contribuer au repos d'une personne qu'il fait profession d'aimer si tendrement, & par considération pour lui-même, consentira volontiers à discontinuer ses soins, & s'engagera même à ne les renouveler que dans une supposition plus heureuse, & du consentement de Clémentine.

V. Les respectables parens, pour eux-mêmes & pour le comte della Porretta leur frère; le seigneur Jéronimo, pour lui & pour son frère le général, auront la bonté de promettre que jamais ils n'emploieront de fortes instances pour engager, & bien moins pour forcer Clémentine à prendre le parti du mariage, & qu'ils ne feront agir ni Camille, ni d'autres confidens ou amis, pour la faire changer de condition. Cependant ils se réservent le droit de lui faire les propositions qu'ils jugeront convenables, renonçant seulement à celui de la presser, parce

qu'ils connoissent à leur chère fille un naturel si doux, & tant de respect pour eux, qu'elle n'est pas plus capable de résister à leurs indulgentes sollicitations, qu'à leurs commandemens les plus absolus.

VI. Ces termes une fois accordés de part & d'autre, on propose que Clémentine obtienne la permission, comme elle le désire avec une vive impatience, de se jeter aux pieds de ce qu'elle a de plus cher au monde, & que tout le passé s'ensévelisse dans un éternel oubli.

L'humble médiateur osant se promettre que ces six articles seront acceptés, prend la liberté d'ajouter que ses nobles hôtes lui accorderont quelques mois, pour se réjouir avec eux dans sa patrie, du rétablissement de leur bonheur mutuel. Il espère qu'ils approuveront ses efforts, pour leur faire trouver en Angleterre autant d'agrément qu'ils lui en ont procuré à Boulogne. Il les supplie de considérer leur famille & la sienne, comme une même famille, qui soit toujours unie par une indissoluble amitié. Il compte sur l'honneur de leur compagnie dans ses terres. Il cherchera toutes les occasions de leur plaire, de les obliger, de leur procurer toutes sortes de commodités; & lorsqu'il ne pourra plus les retenir en Angleterre, il les accompagnera jusqu'en Italie, avec sa femme, ses sœurs

& leurs maris, dont il connoît assez les sentimens, pour ne pas douter qu'ils n'acceptent volontiers cette partie.

Lundi, à dix heures du matin.

Sir Charles est allé chez le comte de Belvedère, qui l'en a prié par un billet fort pressant.

A deux heures.

Je reçois le billet que vous trouverez ici.

« Nous nous hâtons, le comte & moi, de » nous rendre à Grosvenor-Squarre, où nous » ne pourrons nous dispenser de demeurer à » dîner. Ce digne étranget mérite de la com- » passion ».

Je suis toute impatiente pour le succès de ces conférences. Mais je ne dînerai pas seule, tandis que je puis aller tenir compagnie à Clémentine, à miladi & à milord L.... Ainsi je ferme cette lettre; mais ne doutez pas, ma chère grand'maman, qu'elle ne soit bientôt suivie d'une autre.



LETTRE CXXVIII.

Miladi GRANDISSON à la même.

Lundi, 26 mars.

MILADI L.... m'a dit, à mon arrivée, que Clémentine avoit été dans la dernière agitation, après avoir lu les six articles. Elle a gardé la chambre depuis. Miladi L.... ne faisoit que la quitter. Je lui ai fait faire mes complimens. Elle m'a fait prier de monter; & m'étant venue recevoir au haut des degrés, elle m'a fait entrer avec elle dans son cabinet. Ses yeux étoient en larmes : avez-vous vu, madame, les propositions du chevalier? Je lui ai confessé que je les avois vues.

Renoncer pour jamais, m'a-t-elle dit, à des résolutions pour lesquelles j'ai.... elle s'est arrêtée.

Il étoit aisé de deviner ce qu'elle alloit dire. Le sujet étoit trop délicat, pour l'aider à continuer. Très-chère Clémentine, ai-je répondu, considérez tout le bien que vous aurez le pouvoir de faire par le second article, si vous l'acceptez. Que sir Charles a bien consulté vos généreuses inclinations! toute ma crainte est que vos parens ne souscrivent point à la partie qui dépend d'eux,

S'ils le font, à quelles espérances ne renoncent-ils pas eux-mêmes ?

Elle a paru méditer. Ensuite, rompant le silence : est-ce réellement votre opinion, miladi? Votre opinion jointe à celle du chevalier ? Permettez que je considère....

Elle s'est levée, elle a fait deux ou trois tours dans le cabinet. Ensuite, pensant au projet de sir Charles pour son voyage d'Italie : avec quelle bonté, quelle complaisance va-t-il au-devant de mes désirs ! & vous, madame, pouvez-vous, voulez-vous entreprendre le voyage avec nous ? Oh ! que ces ouvertures sont flatteuses !

Elles me flattent beaucoup aussi, mademoiselle. Si nous partons, ne m'aimez dans votre Italie, qu'autant que je vous aime dans notre Angleterre, & je serai heureuse dans un pays dont on vante d'ailleurs la beauté. Mais, très-chère sœur, que ferons-nous, pour obtenir de vos proches leur consentement à ces articles ? Me jetterai-je à genoux devant votre père & votre mère, votre main dans la mienne, & toutes deux noyées dans nos larmes ?

Toujours bonne, toujours noble, miladi Grandisson ! mais parviendrai-je d'abord à calmer mon propre cœur, pour céder la partie qui me concerne ?

Ah ! que l'obstacle ne vienne pas de vous,

mademoiselle. Clémentine ne fera-t-elle pas le quart du chemin ? On ne lui en demande pas davantage.

J'y penserai. Je saurai ce qu'ils auront fait. Votre avis, ma très-chère madame, aura pour moi tout le poids que doit avoir celui d'une sœur.

On est venu nous avertir qu'on avoit servi. Elle s'est excusée de descendre. J'ai pris congé d'elle pour le reste du jour, en lui disant que mon intention étoit de retourner au logis, immédiatement après le dîner.

Lundi au soir.

Sir Charles est revenu, le visage brillant du plaisir d'avoir exercé toutes ses vertus. Il n'est pas sans espérance de conduire cette affaire à la plus heureuse fin.

Le comte de Belvedère, chez lequel il s'est rendu d'abord, l'a reçu avec beaucoup d'émotion. Que je brûlois de vous voir! lui a-t-il dit. J'avois prévu que je serois la victime.

O chevalier! si vous saviez les promesses, les assurances que j'ai reçues du général & de toute la famille!

Sir Charles s'est étendu sur toutes les raisons qui pouvoient servir à lui calmer l'esprit. Veut-elle promettre, engager sa parole, que si jamais

elle se marie, ce ne sera qu'avec l'homme qui est devant vous? Pourquoi, chevalier, n'avoir pas fait cette stipulation en ma faveur?

J'aurois cru vous rendre un mauvais office. Ce seroit vous tenir en suspens pour tout ce qui peut s'offrir en Italie, en Espagne, deux pays où vous avez les plus grandes espérances. Si Clémentine renonce au cloître, il ne sera pas impossible, d'ici à ce tems, de la déterminer en faveur d'un homme de votre mérite. Si rien n'ébranle sa résolution, vous ne serez lié par aucun engagement qui vous empêche de faire un autre choix.

Un autre choix, monsieur! comment pouvez-vous tenir ce langage à un homme qui l'adore depuis si long-tems, & qui, dans les divers états de sa maladie, a toujours conservé pour elle une affection sans partage? Mais nous saurons, s'il vous plaît, ce que sa famille pense des articles.

Ils sont allés à Grosvenor-Squarre. Après le dîner, l'importante affaire a fait le sujet d'une délibération solennelle. Le seigneur Jéronimo & madame Bemont ont d'abord embrassé le plan dans toutes ses parties, & tout le monde est venu enfin à la même opinion. Le ciel en soit loué! à présent le bonheur de la chère Clémentine est certain. Mais le pauvre comte de Belvedère!

il ne remporte point sur lui-même, en sacrifiant l'inclination de son cœur, une victoire aussi noble que celle de Clémentine dans la même occasion; mais il chérit un reste de possibilité, dont il conservera l'espérance, tant que l'objet de sa passion sera sans engagement.

O Clémentine! ô la plus noble des femmes! mais Henriette est-elle de fer? Non, ma chère grand'maman, elle répond aux souhaits que votre générosité vous a fait faire pour elle.

Mardi 27.

Sir Charles fit hier ses excuses à Clémentine par un billet, de ne l'avoir pas vue de tout le jour. Ce matin, lorsqu'il étoit prêt à se rendre chez elle, il a reçu du seigneur Jéronimo le billet suivant, dont le but est de fortifier ses efforts pour faire goûter les articles à Clémentine.

« Vous faites, cher Grandisson, le bonheur » de toute la famille à la fois, si vous engagez » Clémentine à souscrire, comme nous y » sommes tous disposés. Rendez-vous dès au- » jourd'hui, ma très-chère sœur, aux embrasse- » mens d'un père & d'une mère, à ceux de » deux frères, qui vous répondent du troisième. » Avec quelle impatience allons-nous compter » les heures, jusqu'à celle où nous recevrons » du plus cher des amis & du meilleur des » hommes, une sœur si tendrement aimée! »

Ne vous écriez-vous pas ici avec moi, ma chère grand'maman : ô Clémentine ! ô la plus noble des femmes ! refuserez-vous la branche d'olivier qui vous est offerte ?

Mardi, à deux heures.

Triomphe ! heureux jour ! heureuse nouvelle ! sir Charles m'apprend que Clémentine s'est enfin rendue. Demain après-midi elle doit se jeter aux pieds de son père & de sa mère. Réjouissez-vous avec moi, ma chère grand'maman ! tous mes amis, prenez part à ma joie. Qu'on me félicite ! qu'on m'applaudisse ! n'est-ce pas moi-même qui vais être réconciliée avec la plus tendre & la plus indulgente famille ?

Mardi au soir.

Tandis que nous étions à souper, sir Charles & moi, tête-à-tête, le monde entier l'un pour l'autre, on m'a remis le billet suivant, écrit en italien, que je traduis pour vous en anglois.

Demain, ma très-chère miladi, comme le chevalier vous l'aura dit sans doute, la pauvre fugitive doit être introduite chez ses parens. Priez pour elle. Mais si vous me faites la grâce de me regarder en effet comme une sœur, je vous demande plus que des prières. Etoit-ce

férieufement que vous m'offriez hier votre bienfaifante main pour me foutenir, fi je confentois à me jeter aux pieds de mon père & de ma mère? Miladi L.... a la bonté de vouloir confirmer, elle-même, la protection qu'elle m'accorde. Ma fœur confentira-t-elle à l'être, dans cette redoutable occafion? Sa main eft-elle réellement difpofée à me foutenir? Si vous & miladi L.... vous vouliez aider de votre préfence la fugitive pénitente, elle auroit plus de courage à lever les yeux devant fes tendres parens, fes chers frères, dans le fein defquels elle a répandu tant d'amertume.

Jufqu'à ce que le jour de demain foit paffé, elle n'ofe joindre l'addition refpectable au nom de

CLÉMENTINE.

Si je le veux! ai-je répété après ma lecture. Si je parlois hier férieufement! oui, oui, n'en doutez pas. Lifez, cher fir Charles, & permettez que ma réponfe foit conforme aux défirs de cette charmante fœur.

J'efpère, m'a-t-il dit, que des fcènes, qui ne manqueront pas d'être fort touchantes, n'affecteront pas trop mon cher amour; mais je trouve également, & de la bonté dans la demande de Clémentine, & de la générofité à l'accorder.

Voici, ma chère, l'ordre que nous pourrons mettre dans notre entreprise. Après le dîner vous irez prendre votre aimable sœur & miladi L.... que vous ménerez à Grosvenor-Squarre. J'y serai pour vous recevoir, & pour la présenter à mes amis, quoique je ne puisse douter de la joie avec laquelle ils la recevront. Demain au matin, je l'informerai de mon arrangement.

Mercredi matin.

Clémentine approuve le plan de sir Charles. Je dois l'aller prendre vers cinq heures. Il paroît que ses craintes ne diminuent pas.

Mercredi au soir.

Nous sommes revenus de Grosvenor-Squarre. Je vous obéis, mon cher sir Charles..... Par tendresse pour moi, il veut absolument que je remette à vous écrire demain. C'est le premier ordre qu'il m'ait donné.



LETTRE CXXIV.

Miladi GRANDISSON à la même.

Jeudi, 19 mars.

VOUS attendez les circonſtances de la ſcène d'hier. Sir Charles eſt allé à Groſvenor-Squarre, pour s'informer de la diſpoſition & de la ſanté de ſes nobles hôtes.

En arrivant hier à cinq heures chez miladi L.... je trouvai la chère Clémentine abîmée dans ſes craintes. Il faut, me dit-elle, que je ſois plus coupable que je ne l'ai cru : car d'où viendroit cette extrême confuſion de paroître devant des parens que j'ai toujours honorés, devant des frères & des amis qui m'ont toujours été chers? O miladi! quel ſupplice que les remords, ſur-tout pour un cœur fier!

Enſuite, jetant les yeux ſur les articles ; que je liſe encore une fois ce que je dois ſigner : & voici les remarques qu'elle fit en liſant.

1°. Dur, dur article que le premier! mais votre chevalier, madame, mon quatrième frère, mon ami, mon protecteur, aſſure qu'en le ſignant, je m'acquitterai de tout ce que je lui dois : hé bien, je m'y ſoumets.

2°. Flatteuse perspective pour mon orgueil ; pour l'espérance que j'ai de soulager les pauvres, les malheureux!

3°. La liberté de nommer mes domestiques ; mon confesseur même..... Attentif, indulgent chevalier! Si je renonce au principal désir de mon cœur, je n'insisterai point sur ces conditions. Mes parens auront alors tous les droits. Il n'y a rien assurément, sur quoi j'aspire à l'indépendance.

4°. Je reconnois, chevalier, votre protection & votre bonté.

5°. Si mes amis s'engagent, ils seront fidelles à leur promesse. Notre famille est sans tache sur l'honneur. J'espère que le général ratifiera la caution de ses frères : mais il me haïra, je le crains.

Généreux Grandisson! que votre conclusion est séduisante! & vous, miladi, vous me dites que mon bonheur est nécessaire à la perfection du vôtre! quel motif! conduisez-moi; je me livre à vous, madame. Ma chère miladi L.... ma seconde protectrice, vous m'accorderez aussi votre compagnie. Une femme telle que vous, une sœur du chevalier Grandisson, qui me reconnoît pour son amie, & qui répond de ma conduite, va relever l'humiliée Clémentine aux yeux de son indulgente famille.... Et sir Charles ne doit-il pas

ſe trouver là, pour les diſpoſer tous à recevoir favorablement la fugitive! Partons, conduiſez-moi, je vous ſuis. Elle avoit néanmoins dans les yeux quelque choſe d'égaré; & nous donnant une main à chacune elle s'eſt laiſſée conduire au carroſſe. Mais, en y montant, elle trembloit, elle chanceloit, elle paroiſſoit dans un trouble extrême. Nous nous efforcions de la raſſurer. Le carroſſe marchoit vers Groſvenor-Squarre. Lorſqu'il ſe fut arrêté, elle jeta ſes deux bras autour de miladi L.... & cachant ſon viſage dans ſon ſein, elle invoqua le ſecours du ciel. Comment, comment, s'écria-t-elle, pourrai-je regarder en face mon père & ma mère?

Sir Charles parut au bruit du carroſſe. Il remarqua ſon émotion. Il eſt digne de vous, meſdames, dit-il à miladi L.... & à moi, d'accompagner notre chère Clémentine. Vous allez trouver la récompenſe de votre bonté, dans le plaiſir de la voir reçue avec des tranſports de joie, par de tendres parens, qui ne reſpirent que pour leur fille.

Ah! chevalier! c'eſt tout ce qu'elle put dire.

Je vais vous conduire, très-chère Clémentine, dans un cabinet où vous ne verrez que les perſonnes avec qui vous êtes, juſqu'à ce que vous ayiez rappelé vos eſprits. Je craignis que dans ſon trouble elle n'eût point entendu ce ſage

conseil ; je le répétai après sir Charles. Son courage en augmenta visiblemenr. Elle lui tendit une main tremblante ; il la conduisit dans un cabinet, par une porte dérobée, qui donnoit sur le vestibule. Nous la suivîmes, miladi L... & moi. Nous nous assîmes à ses côtés, & sir Charles vis-à-vis d'elle. Nos sels, nos exhortations eurent beaucoup de peine à lui faire retrouver ses forces.

Lorsqu'elle fut un peu ranimée ; doucement, nous dit-elle, en levant le doigt, & nous regardant d'un œil effrayé ; parlons bas, nous pourrions être entendus ! Ensuite se fortifiant de plus en plus ; ô chevalier ! reprit - elle, que vais - je dire ? Que vais-je faire ? Quelle contenance suis-je capable de prendre ? Est-il vrai, est-il possible que je sois dans une même maison, avec mon père, ma mère, mes frères ? Qui encore? qui encore ? ajouta-t-elle avec précipitation.

Il est réglé, lui dit sir Charles, par ménagement, par tendresse pour vous, ma très - chère Clémentine, que vous ne verrez d'abord que votre mère ; ensuite votre père, & quand vous le souhaiterez, vos frères, madame Bemont, le père Marescotti.

On vint appeler sir Charles. O monsieur, monsieur ! ne me quittez pas : & se tournant vers miladi L.... & moi ; ne me quittez pas, mesdames ! vous êtes la bonté même.

Sir

Sir Charles rentra presqu'aussi-tôt : votre mère, mademoiselle, toute indulgente, meurt d'impatience de vous serrer contre son sein. Quelle joie vous allez lui causer ! il lui présenta la main. Elle lui donna la sienne, en nous faisant signe de ne pas la quitter. Nous la suivîmes dans l'appartement où sa mère l'attendoit. Au moment qu'elles se virent, elles coururent l'une à l'autre, les bras ouverts. O madame! O ma Clémentine ! C'est tout ce qui put sortir de leurs lèvres. Elles tombèrent toutes deux sur le plancher ; la mère, ses bras autour du cou de sa fille, & ceux de la fille autour du corps de sa mère.

Nous nous hâtames de les relever, & sir Charles les fit asseoir l'une proche de l'autre. Pardon, pardon ! s'écria la chère fille, mains & yeux levés, échappant aux bras de sa mère, pour tomber à genoux devant elle; mais elle ne put prononcer un mot de plus.

Le marquis, incapable de se contenir plus longtems, entra tout-d'un-coup, à grands pas.... Ma fille ! mon enfant ! ma Clémentine ! je vois donc mon cher amour !

Sir Charles l'avoit relevée à demi, lorsque le père entra. Elle retomba sur le plancher, les bras étendus : ô mon père ! pardon, pardon !

Le marquis la releva tout-à-fait, avec l'assistance de sir Charles; & la plaçant entre sa femme & lui, tous deux passèrent un bras autour d'elle. Ses prières furent répétées pour le pardon, d'une voix interrompue par ses sanglots, & les bénédictions coulèrent de même, de leurs cœurs paternels, à leurs lèvres.

Après ces grandes émotions, lorsqu'ils eurent la force de parler, & que Clémentine osa commencer à lever les yeux, d'abord par intervalles, & les baissant aussi-tôt sous les leurs; voyez, madame, voyez, monsieur, leur dit-elle, la généreuse dame à qui.... (en regardant miladi L....) Voyez (en me regardant) plus qu'une femme.... Un ange.... Elle vouloit dire plus; mais les expressions semblèrent lui manquer. Nous avons déjà vu, admiré, dit civilement le marquis, la plus noble des femmes dans miladi Grandisson.

Il se leva, pour s'approcher de miladi L... & de moi. Sir Charles nous conduisit toutes deux vers lui; & Clémentine, qui se trouvoit proche de moi, saisit une de ses mains, qu'elle pressa de ses lèvres. Elle paroissoit chercher des termes qui ne se présentoient point. Nos yeux félicitoient aussi beaucoup plus que nos expressions, le père, la mère & la fille.

Sir Charles sortit alors; mais revint bientôt

avec les deux frères. Il me feroit difficile de dire s'ils marquèrent plus de joie, que Clémentine ne témoigna de confufion. Elle recommença à parler de grâce & de pardon; mais le prélat l'interrompit : pas un mot de nos afflictions paffées. Perfonne ici n'eft coupable. Nous nous revoyons heureux; heureux par les conditions dont nous fommes redevables à cet ami du genre humain, & de notre famille en particulier.

Jéronimo avoit ferré fa fœur entre fes bras: Mon frère, dit-il à l'évêque, que j'applaudis à vos tendres affurances! chacun des articles aura fon exécution. Nous nous réjouirons en Angleterre avec le chevalier : & lui, & tout ce qu'il a de cher, nous accompagneront en Italie. Nous ne compoferons qu'une famille.

Sir Charles introduifit alors madame Bemont; & Clémentine fe précipita auffi-tôt dans fes bras. Grâce, grâce, très-chère madame! fi vous me l'accordez, je l'obtiens de la vertu. Pardonnez une malheureufe fille, qui n'auroit jamais fait déshonneur à vos leçons, ni aux exemples de fa mère, fi d'épaiffes ténèbres n'avoient obfcurci fa raifon. Dites que vous me pardonnez, comme les meilleurs des pères & des mères, & comme toute une indulgente famille. Madame Bemont lui fit une réponfe digne de fa prudence & de fon amitié.

Le père Marefcotti fut introduit par le marquis même, avec le refpect dû à la piété. Mon père, lui dit Clémentine, avant qu'il eût ouvert la bouche, je me foumets à toutes les pénitences que vous jugerez à propos de m'impofer. Il parla peu; mais fon action exprima, autant que fes termes, la joie dont il étoit pénétré. Qui condamnera, dit-il modeftement, lorfqu'un père, une mère & des frères, fi zélés pour l'honneur de leur famille, s'accordent à pardonner?

Il fut réglé, entre la famille & fir Charles, qu'on ne diroit pas à Clémentine un mot en faveur du comte de Belvedère : mais on le pria de lui apprendre que le comte eft en Angleterre. Tout le monde ayant été vivement ému, fir Charles propofa de fe retirer, & de laiffer retourner Clémentine pour cette nuit chez miladi L... en regardant fa vifite comme une préparation pour le changement de fa demeure. Mais toute la famille déclara d'une feule voix, qu'elle ne pouvoit fe féparer d'une fille & d'une fœur rendue à leurs efpérances. Elle fit connoître elle-même que c'étoit flatter fes plus chers défirs: avec un air de reconnoiffance néanmoins, & le genou à demi-courbé.

Dans le tranfport d'une joie générale, qui penfe, dit fir Charles, à la fidelle Camille?

Pourquoi Camille ne viendroit-elle pas féliciter sa maîtresse & toute l'assemblée, du plus heureux des évènemens ? Tout le monde demanda Camille. Elle vint avec un empressement inexprimable. Elle répandit des larmes de joie. Ah Camille, lui dit Clémentine en l'embrassant, je vous ai traitée trop cruellement, mais ce n'est pas moi qu'il faut accuser; hélas, hélas! je n'étois plus à moi-même. Je m'efforcerai de vous en dédommager. Cette bonne fille ne répondit qu'en remerciant le ciel de pouvoir serrer encore une fois contre son sein, sa chère jeune maîtresse, & protestant qu'elle ne se plaignoit de rien.

Sir Charles n'oublia point de demander grâce pour Laure. Clémentine assura qu'elle ne méritoit aucun blâme, qu'elle lui avoit obéi avec répugnance, & qu'obtenant grâce pour elle-même, Laure devoit l'obtenir aussi. Mon très-cher amour, dit la marquise, nous sommes convenus que vos domestiques seroient de votre choix. Le chevalier, nous n'en doutons point, pensoit à Laure, en proposant cet article. Le jeune anglois n'y sera pas moins compris. Leur sort, chère Clémentine, est entre vos mains.

M'est-il permis, reprit sir Charles, de faire pour moi-même une demande à Clémentine,

une demande qui s'accordera parfaitement avec les articles?

Il n'y en a point, chevalier, répondit-elle, que je sois capable de vous refuser.

Je ne la ferai point aujourd'hui, mademoiselle, ni même demain. Après les agitations que nous avons soutenues aujourd'hui, demain doit être un jour de repos. Toute la compagnie me fera l'honneur de dîner chez moi vendredi. Les articles peuvent être signés ce jour-là, & je remets à vous demander alors une grâce que je me flatte d'obtenir.

L'invitation de sir Charles fut civilement acceptée; & demain....

Clémentine & madame Bemont, qui demandent à me voir. Charmante surprise!

Sir Charles étoit sorti, & ne faisoit que rentrer, lorsque les deux dames sont arrivées. La joie que j'ai eue de les voir, passe mes expressions, sur-tout en remarquant à Clémentine un visage serein, qui ne se ressentoit plus de l'infortune. Nous sommes venues, a dit madame Bemont, rendre nos premiers devoirs à ceux qui ont rétabli la paix & le bonheur dans une famille entière. Clémentine n'a pas eu de repos, qu'elle n'eût fait ses vifs remercîmens à miladi Grandisson, pour le secours qu'elle reçut hier de sa présence.

La reconnoissance, a dit Clémentine, est l'unique occupation de mon cœur. Mais, chevalier, où trouverai-je des expressions? Je vous conjure de m'expliquer votre demande. Vous, chère miladi Grandisson, dites-moi, si vous le savez, en quoi je puis obliger mon quatrième frère.

Ma très-chère Clémentine, a répondu sir Charles, commencez par fortifier votre cœur contre une douce surprise; car je ne vous en prépare point d'autre. Vous n'avez pas encore signé les articles, & je me figure que vos parens ne l'ont pas encore fait non plus.

Monsieur! chevalier!

Que je ne vous alarme point, mademoiselle. Il a mis une des mains de Clémentine dans la mienne; il a pris l'autre d'un air fort tendre: votre dessein est de les signer, a-t-il repris; ils le feront aussi, j'en suis sûr. Demain, lorsque nous serons tous rassemblés, tout sera signé de part & d'autre.

Je l'espère assurément. Ils ne penseront point à se dédire?

Non, non, mademoiselle: & vous devez compter par conséquent, que le comte de Belvedère ne vous sera jamais proposé avec la moindre instance.

Sans doute, sans doute, a-t-elle vîtement répondu.

Auriez-vous de la répugnance, mademoiselle, après votre retour en Italie, à voir le comte de Belvedère, comme un ami de votre famille, comme un admirateur de votre mérite, comme un homme de qualité du même pays ?

J'aurai toujours pour le comte la considération que je dois à un homme d'honneur, à l'ami particulier de mon frère le général, & de toute ma famille : mais je ne puis le regarder sous un autre jour. Quelles sont les vues du chevalier Grandisson ? Ne me tenez pas en suspens, monsieur.

Votre père & votre mère, mademoiselle, vos frères étoient venus dans l'espérance de vous fléchir en faveur du comte. Ils ont renoncé à cet espoir....

Oui, monsieur.

.... & vous laissent un pouvoir absolu sur vos volontés & sur tous vos désirs, aux conditions que vous avez promis de signer : mais je vous demande, si le comte se trouvoit en France, lui permettriez-vous de se rendre ici, pour prendre congé de vous & de votre famille, avant son départ pour la cour de Madrid ?

Quoi, monsieur ! à titre d'homme qui espère de moi quelque chose de plus ?

Non, mademoiselle, à titre seulement d'ami de toute votre famille ; sans autre vue, à pré-

sent qu'ils vous verront si déterminée, que d'obtenir vos vœux, vos prières pour le bonheur de sa vie, comme vous souhaitez sûrement les siennes.

J'y consentirois dans cette seule vue... Mais s'il attendoit de moi quelqu'autre faveur, s'il se flattoit... O chevalier! miladi & madame Bemont! qu'on ne me tente plus sur ce point, ce seroit violer les articles. Toute persuasion ne seroit qu'une violence.

Il n'est question, mademoiselle, de rien de cette nature. Les articles seront inviolablement observés du côté de vos parens. Mais vous voyez que madame Bemont, dont l'intention étoit de ne remettre jamais le pied dans cette île, y est revenue pour obliger votre mère. Et si, dans l'affliction que tout le monde a ressentie de cette absence, l'homme pour qui votre famille a toujours eu de l'estime, avoit accompagné votre père, vos frères....

Sir Charles s'est arrêté, en la regardant d'un air si sensible, & mettant dans ses yeux, lorsqu'ils ont rencontré les siens, une tendresse si modeste. (Toutes les grâces de la douce persuasion sont à lui!)

O chevalier! votre demande, votre demande! dites en quoi je puis obliger le plus obligeant des amis, des hommes.

Je vous le dis, mademoiselle, (en se penchant sur la main qu'il tenoit) : consentez si ce n'est pas avec trop de répugnance, à voir le comte de Belvedère.

Le voir, monsieur ! comment ? où ? dans quel tems ? à quel titre ?

A titre d'ami ; je le répète, d'ami de toute votre famille ; d'homme qui souhaite votre gloire, votre bonheur, auquel il est prêt à sacrifier le sien.... Il ne souhaite pendant qu'il est ici....

Il est ici, monsieur !

.... que d'obtenir la liberté de voir votre famille, de vous y voir une, deux, trois fois, autant que vous le permettrez ; mais absolument sous les conditions qui doivent être signées demain.

Est-il donc vrai que le comte soit en Angleterre ?

Il y est, mademoiselle. Il est venu avec vos amis & les siens. Il n'a pas désiré une fois de paroître devant vous. Il se tient renfermé dans un logement particulier. Jugez de la résolution où il est de ne pas vous causer de trouble ou d'offense. Il quittera cette île sans vous avoir vue, si vous lui en faites une loi. Mais je serois mortellement affligé qu'un si galant homme fût obligé de partir honteusement, si j'ose le dire, comme

s'il ne méritoit pas de pitié, lorſqu'il ne peut obtenir aucune faveur.

O chevalier !

Aſſurée, mademoiſelle, comme vous l'êtes par les articles, votre émotion ne ſauroit être fondée, quand la ſienne le ſeroit : il n'y a point pour l'une, la même raiſon que pour l'autre. Je demande donc qu'il ſoit permis au comte de Belvedère, en qualité d'ami de votre maiſon, & ſans autre vue, car les articles s'y oppoſent, d'occuper demain une place à ma table ?

Demain, monſieur ! & vous voulez que j'y ſois auſſi ?

Il n'a répondu que par une révérence. Obſervez-vous avec quelle adreſſe, & par quels degrés il a pris comme plaiſir à la conduire ? Sa pénétration le faiſoit lire dans un cœur ſi tendre. Je ſuis preſque sûre qu'il penſoit, à juger par ſon émotion, & par le plus ou moins d'importance qu'elle attacheroit à la préſence du comte, s'il y avoit dans l'éloignement quelque choſe à ſe promettre pour lui.

Elle a réfléchi. A la fin ; c'eſt donc-là, chevalier, la demande que vous aviez à me faire ?

Oui, mademoiſelle ; & ſi miladi Grandiſſon n'avoit pas reçu l'honneur de votre viſite, je vous aurois demandé demain, pour le ſoir, la grâce que je vous demande aujourd'hui pour le dîner.

Hé bien, monsieur, comme je ne puis soupçonner de double vue dans sir Charles Grandisson....

(L'interrompant.) Je ne pense point, mademoiselle, à demander d'autre faveur pour le comte. Je me crois lié moi-même par les articles, comme si j'étois une des parties.

Hé bien, je consens à voir M. le comte de Belvedère. Il sera prudent. Je compte là-dessus. En Italie, je l'ai vu plusieurs fois après votre départ, & j'ai toujours fait des vœux pour son bonheur.

A présent, très-chère sœur, amie charmante & respectable, j'ai l'esprit tranquille. Je ne pouvois supporter, dans mes idées, qu'on vous déguisât quelque chose qui vous concerne, pendant que j'en étois informé.

Elle avoit les larmes aux yeux. O madame! m'a-t-elle dit, il n'y a que dieu & vous qui puissent récompenser cet excellent sir Charles de la bonté qu'il a pour moi.... Vous voyez votre ascendant, chevalier. Ma reconnoissance ne résiste à rien. Mais jamais, jamais ne me proposez de mariage.

Hé, chère fille! ai-je pensé en moi-même, en sentant couler une larme que je n'ai pu retenir; je m'imagine qu'ayant vu un homme auquel il n'y a rien d'égal, il vous est

impossible de vous accoutumer à l'idée d'un autre.

Les deux dames sont parties avec précipitation, pour rendre leur visite à miladi L.... dont le cœur n'a guère été moins affecté que le mien, de toutes ces tendres scènes.

J'ai demandé à sir Charles, dans la supposition qu'il pût engager demain Clémentine à recevoir la main du comte, s'il profiteroit de l'occasion? Je m'en garderois bien, m'a-t-il dit, & cela pour l'intérêt de l'un & de l'autre. Clémentine a fait voir qu'elle peut se laisser vaincre par la générosité & la douceur; c'est au comte à tenter ces deux voies. Si sa raison s'affermit, une suite d'idées flatteuses peut prendre la place de cette mélancolie, qui lui donne de l'aversion pour la société. Les articles-la mettront en état de faire plus de bien, qu'elle n'en feroit jamais dans un cloître. L'exercice de ce pouvoir ouvrira, élargira une ame naturellement noble; & sa reconnoissance ne fera qu'augmenter pour l'indulgence qui aura produit une si heureuse révolution. Mais si le ciel ne lui rend pas une parfaite santé, qui plaindra le comte de n'avoir pu obtenir sa main? Je compte, ma chère, de l'avoir rendu, sinon heureux, du moins plus tranquille; & j'espère qu'il sera capable de la voir sans une trop violente émotion.

N. B. *Si l'on est surpris de ne plus voir paroître miladi G..... j'apprends au lecteur qu'étant dans une grossesse fort avancée, elle n'a pu quitter sa maison, ni prendre part à tout ce qui s'est passé autour d'elle; ce qui n'a point empêché qu'elle n'ait beaucoup badiné sur sa situation. Aujourd'hui même, date de la lettre précédente, elle accouche d'une charmante petite fille, qui lui rend son mari fort cher; & l'aveu qu'elle en fait est accompagné de ses plaisanteries ordinaires.*

Sir Edouard Belcher, revenu du château de Selby, fait une agréable peinture de la gaieté d'Emilie; & miladi Grandisson en tire un bon augure pour le changement de ses inclinations. Il ajoute que M. Greville s'est présenté pour Lucie, qui a rejeté absolument ses soins. Elle marque moins d'éloignement pour milord Reresby, jeune pair d'Ecosse, qui aspire aussi à sa main.

LETTRE CXXX,

Miladi GRANDISSON *à la même.*

Samedi, 31 mars.

ENFIN les articles font fignés. Mais vous ne me pardonneriez pas de vous en dérober les circonftances.

L'acte, figné de toute la famille & des témoins, fut mis, avec une plume, entre les mains de Clémentine, pour y écrire auffi fon nom, à la vue de tous fes amis, qui formoient un cercle autour d'elle. Jamais femme n'a paru avec plus de dignité dans l'air & les manières. Cependant tout le monde fut furpris, & même inquiet, de lui voir une contenance extrêmement férieufe. Elle figna fon nom; mais auffi-tôt, & fans aucune apparence d'émotion, elle déchira ceux de fa famille; elle baifa le morceau de papier, & le mit dans fon fein. Enfuite, fe jetant à genoux devant le marquis & la marquife, & le leur préfentant : qu'il ne foit jamais dit que votre fille ait eu la préfomption d'entrer en traité avec fon père & fa mère. Mon nom demeure...... Il dépofera contre moi, fi je viole jamais les articles que j'ai fignés. Votre

douce rougeur se répandit sur les joues de Clémentine. Je vous mets, monsieur, lui dit-elle, au nombre des amis à qui je dois des excuses pour ma téméraire démarche, parce qu'elle vous a porté à vouloir accompagner mes frères, que vous avez toujours honorés de votre amitié. Pardonnez-moi les incommodités que vous avez pu souffrir à cette occasion.

Quel honneur vous me faites, mademoiselle, de me compter au nombre de vos amis! croyez-moi.....

Oui, monsieur, interrompit-elle, je vous regarderai toujours comme l'ami de ma famille & comme le mien. Je souhaiterai votre bonheur; je le souhaite dès aujourd'hui; & je ne puis vous en donner de meilleure preuve, qu'en retirant cette main, que vous avez recherchée avec une si rare, mes amis disent, une si obligeante constance, malgré les dégoûts d'une malheureuse maladie, qui ne devoit vous donner que de l'éloignement pour moi..... Ma chère mère (en faisant un mouvement que la marquise arrêta, pour se jeter à ses genoux devant elle) pardonnez cet attachement à mes résolutions. Ce n'est point une aveugle opiniâtreté qui me fait résister à vos desirs. J'ai eu deux raisons pour éviter un autre engagement; ma religion, & cette triste maladie, qui a fait votre malheur

& le mien. Deux raisons (en nous regardant avec dignité) me portent aussi à refuser la main du comte de Belvedère. J'avoue, devant mes plus chers amis, & tous ceux qui s'y intéressent en doivent être informés, que la justice que je dois au comte en est une. Ne serois-je pas une malheureuse, d'accorder ma main à un homme qui n'a pas dans mon cœur la préférence qu'une femme doit à son mari? Et lorsque je me suis crue obligée d'en refuser une par considération pour lui-même, ne le suis-je pas à la même justice en faveur d'un autre? En un mot, j'ai refusé de punir le chevalier Grandisson, & vous savez tous mon histoire : qu'a fait le comte de Belvedère, pour mériter qu'on le punisse? Contentez-vous, monsieur, de mes vœux pour votre bonheur. Je me sens quelquefois encore dans un très-fâcheux état; & le passé n'a que trop vérifié la nature du mal. Pendant que j'ai cette opinion de moi-même, l'honneur, la justice, doivent m'attacher au célibat. Mon respect pour mes plus chers parens, m'a fait abandonner un projet qui flattoit mes inclinations : il ne reste qu'à me rétablir par les voies qu'ils approuvent...... Ma très-chère maman, (en se laissant tomber à genoux, malgré elle), je vais m'efforcer de rendre tous mes amis heureux. Priez tous pour moi, mes chers amis!.... (en regardant autour

d'elle, & ses larmes coulant à grosses gouttes). Accordez-moi vos prières, monsieur : je vous promets les miennes; & dans les plus ardentes, je demanderai pour vous au ciel, une femme plus digne de vous, qui vous rende toute la justice que vous méritez.

Elle se déroba aussi-tôt, dans une espèce de transport, comme si le pouvoir de ses sens n'eût pas répondu à l'élévation de son ame. Sir Charles pria madame Bemont de la suivre; & je suivis madame Bemont.

Nous trouvâmes l'admirable Clémentine dans un cabinet voisin, à genoux & baignée de larmes. Elle se leva; nous nous hâtames de la soutenir. O ma chère miladi, s'écria-t-elle, pardonnez-moi!..... chère madame Bemont, avez-vous quelque reproche à me faire? Dites, dois-je m'en faire à moi-même?

Nous lui applaudîmes toutes deux. Elle méritoit bien nos éloges. Si sa grandeur venoit d'une imagination échauffée, qui lui donnera le nom de maladie?

Elle consentit à se laisser reconduire vers sa mère, qui la retint dans ses bras, lorsqu'elle vouloit se jeter encore à ses genoux. Ma chère fille, ma Clémentine, nous nous rendons tous à la force de vos raisons. Soyez heureuse, ma

chère, dans vos nobles ſentimens. Je fais ma gloire d'une telle fille.

Et moi, d'une telle ſœur, ajouta le ſeigneur Jéronimo. Ma tendreſſe pour elle va juſqu'à l'adoration.

Elle prit ma main : & vous, chère miladi! voulez-vous être ma ſœur ? Sir Charles ſera-t-il mon frère ? Ferez vous avec nous le voyage d'Italie ! entretiendrons-nous des deux côtés une amitié de famille, juſqu'à la fin de nos jours?

Je la ſerrai étroitement dans mes bras; & nos larmes ſe mêlèrent mutuellement ſur nos joues : mon ambition, ma plus grande ambition ſera de mériter la diſtinction que vous m'accordez. Ma ſœur, mon amie, la ſœur de mon meilleur ami! aimez-le autant qu'il vous honore. Aimez-moi pour l'amour de lui, comme je vous aimerai pour l'amour de vous-même & de lui, juſqu'à ma dernière heure.

Sir Charles paſſa les bras autour d'elle & de moi. La tendreſſe & l'admiration reſpiroient dans ſes yeux. Il nous donna le nom d'anges. Enſuite, prenant le comte par la main, il le fit avancer juſqu'à nous. Je vous préſente le comte de Belvedère, dit-il à Clementine; il mérite infiniment votre eſtime & votre pitié. Vous le voyez céder à votre grandeur d'ame,

avec des sentimens dignes de vous. Recevez, reconnoissez un ami. Il s'efforcera de suspendre toute autre espérance.

Je le reçois donc, & je le reconnois à ce titre. Oui, monsieur, je suis sensible à l'honneur que vous m'avez fait depuis si long-tems. Puissiez-vous être heureux avec une femme, dont le mérite réponde au vôtre! Voyez l'heureux couple qui est devant vous : puissiez-vous être aussi heureux que sir Charles Grandisson! Quel plus grand bonheur puis-je souhaiter pour vous?

Il prit sa main; & mettant un genou à terre, il la porta respectueusement à ses lèvres : je vais vous délivrer, mademoiselle, d'un persécuteur. Je ne dois rien vous demander; mais je puis promettre pour moi-même, dans les termes du chevalier Grandisson, que je m'efforcerai de suspendre la plus chère de mes espérances.

Le comte s'étant levé, sans ajouter un mot, & les yeux aussi pleins que le cœur, le seigneur Jéronimo proposa de retourner à la compagnie. Mais Clémentine souhaita de se retirer avec moi, pour laisser le tems au reste des convives de se faire raconter ce qui s'étoit passé. Je la conduisis dans mon cabinet; & là, nous renouvelâmes les vœux d'une éternelle amitié. Sir Charles, jugeant que le comte auroit quelque chose à

souffrir du récit, le retint aussi pour quelques momens, tandis que madame Bemont & le seigneur Jéronimo allèrent informer ceux qui n'avoient pas été présens.

A l'heure du dîner, Clémentine fut reçue de toute l'assemblée, comme un ange. Ses parens applaudirent à la noblesse de sa conduite, & bénirent le ciel de la résolution qu'il leur avoit inspirée de venir en Angleterre. Ensuite les remercîmens tombèrent sur sir Charles, auquel ils se croyoient redevables de leurs plus heureuses espérances. Ils se promirent que leur famille & la nôtre n'en formeroient qu'une, aussi tendrement liée, que si l'alliance, autrefois si proche de sa conclusion, avoit été réelle.

Après le dîner, sir Charles ayant proposé à la marquise l'exécution du dernier article de son plan, qui étoit de lui faire connoître ce qui mérite à Londres la curiosité des étrangers, & de lui faire prendre ensuite l'air de la campagne, le marquis répondit pour elle, que l'arrivée de Clémentine ayant amené à la ville sir Charles & miladi Grandisson, il ne doutoit pas que ce qui leur feroit le plus de plaisir, ne fût de retourner d'abord à leur campagne. Il ajouta civilement, que l'amusement le plus doux pour sa femme & pour lui, feroit la présence & la conversation de leurs amis, & dans leurs terres,

plutôt qu'en tout autre lieu; que les plaiſirs de la ville auroient leur tour, & qu'étant déſormais tranquilles en Angleterre, ils n'avoient aucune impatience de la quitter, pourvu que ſir Charles & ſes amis rempliſſent l'eſpoir qu'ils leur avoient donné de les accompagner en Italie. Il me feroit difficile de répéter tout ce qui ſe dit d'agréable & de civil des deux parts. Enfin, voici les arrangemens dont on convint.

Le comte de Belvedère, qui reçut de Clémentine, dans l'après-midi, les plus hautes marques d'attention & de politeſſe, (remède, pour l'obſerver en paſſant, que je ne crois pas trop sûr pour ſa guériſon) ſe propoſe de paſſer un mois ou ſix ſemaines à Londres avec les ſeigneurs Jules & Sebaſte; de nous faire enſuite leur viſite d'adieu, & de partir enſemble pour la cour de Madrid, où le deſſein du comte eſt de s'arrêter quelques mois. Le nôtre eſt de partir tous, lundi prochain, pour le château de Grandiſſon. Milord & miladi L.... nous ſuivront dans huit ou dix jours. Charlotte murmure beaucoup des embarras qui la retiennent encore; mais elle nous rejoindra, le plutôt qu'il ſera poſſible, avec ſon mari.

Clémentine m'a vanté plus d'une fois le plaiſir qu'elle ſe promet dans nos courſes, & ne doute point qu'elles ne ſervent à rétablir la ſanté de

toute sa famille. Elle ne cesse point de me dire mille choses tendres & obligeantes. Sûrement cette démarche, qui paroissoit d'abord un peu téméraire, doit passer pour un heureux incident, puisqu'elle est devenue pour tout le monde, la source de tant de joie; à l'exception néanmoins du pauvre comte de Belvedère. Mais en vérité, rien ne manque à celle de votre très-humble, &c.

HENRIETTE GRANDISSON.

N. B. Ceux qui aiment les dissertations tendres & morales, doivent regretter qu'on supprime quatre ou cinq grandes lettres, où l'on voit le sentiment de plusieurs jeunes filles & de quelques *matrones*, sur la grande & vieille Thésée, s'il vaut mieux se marier par amour que par raison. Dans une autre lettre, on trouve la peinture des plaisirs que sir Charles a pris soin de rassembler au château de Grandisson.



LETTRE CXXXI.

Miladi GRANDISSON à madame SHERLEY.

8 avril.

MA chère grand'maman ne se plaindra point que mes dernières lettres ne soient pas assez remplies de nos amusemens & de nos conversations. Quelle scène de bonheur ! & qu'ai-je à désirer que sa continuation ? si ce n'est peut-être, que l'admirable Clémentine eût un établissement de son goût, & dont ses tendres parens pussent tirer autant de satisfaction qu'elle. On s'apperçoit sans cesse qu'il manque quelque chose à la sienne, & par conséquent à la leur. Cependant ses amis, les amis de sa réputation & de sa famille, peuvent-ils deviner quoi ? Je dois être la dernière qui se mêle d'en juger : moi, qui, après avoir connu sir Charles Grandisson & m'être flattée de quelque espérance, n'aurois jamais pu me croire heureuse avec un autre homme. Observez que si Clémentine n'avoit pas rejeté volontairement le meilleur des hommes, le malheur de le perdre auroit dû lui paroître insupportable. Mais la noblesse de ses motifs doit la soutenir glorieusement contre le chagrin de cette perte. Cependant, s'il faut que je le

répète, le soin que je lui vois d'éviter sa compagnie, les excuses qu'elle apporte souvent pour se dispenser des petites parties proposées par sir Charles, & le goût qu'elle a pour m'entretenir à l'écart, marquent assez qu'elle croit ces privations nécessaires à son repos.

Elle a proposé une fois au Seigneur Jéronimo de quitter l'Angleterre plutôt qu'ils ne se le sont proposé, & de tirer de moi la promesse de la suivre. J'étois présente. Elle avoit les larmes aux yeux, en faisant cette proposition. Nous avions parlé de Sir Charles avec transport à l'occasion de quelques actions généreuses qui étoient venues à notre connoissance; & je vis clairement alors qu'elle n'espéroit sa tranquillité que de l'éloignement. La chère Emilie a pensé de même, & j'en loue le ciel!

Clémentine n'a pas laissé de paroître assez gaie depuis. Elle s'amuse à former des plans pour sa vie future; quelques-uns assez aimables, mais un peu trop fantastiques, si je puis employer cette expression, & je les vois changer si souvent, qu'ils ne marquent point cette consistance que je lui souhaiterois dans l'esprit. Lorsque je la considère dans la variété de ses inventions & de ses projets, je suis quelquefois forcée de tourner la tête, pour lui cacher une larme qui m'échappe malgré moi.

Mardi, 1er. mai.

Le comte de Belvedère étant retourné à Londres, après un petit voyage aux environs, & ne jouiſſant point d'une bonne ſanté, le marquis a ſouhaité de lui faire une viſite, & de prendre cette occaſion pour commencer à connoître un peu la ville. Tous nos hommes ſe ſont déterminés auſſitôt à lui former un cortége, & vous jugez bien que ſir Charles n'a pas voulu être excuſé. Le docteur Barlet & le père Mareſcotti, qui ſont inſéparables, ont formé une partie de leur goût; & les dames ont déclaré qu'elles ne me quitteroient point. Les hommes partirent hier au matin. Dans l'après-midi, nous eûmes la ſatisfaction de voir arriver une des plus obligeantes femmes, des plus tendres mères, & des plus aimables nourrices. Qui, s'il vous plaît? Miladi G.... avec ſon mari. Indocile Charlotte! A peine un mois eſt-il paſſé. Nous l'avons accablée de reproches. Nous en avons fait à ſon mari, pour l'avoir laiſſé partir. Comment l'empêcher? nous a-t-il dit fort naïvement. Mais ils ſont ſi changés l'un & l'autre! Réellement je ſuis charmée d'elle. Milord, à préſent que ſa femme le traite avec une juſte conſidération, paroît, ſous ſes yeux même, un homme raiſonnable & ſenſé. S'il a jamais eu quelques légé-

retés de conduite, elles ont tout-à-fait disparu. Pour elle, c'est toujours la même vivacité, mais sans excès. C'est celle d'une femme judicieuse, entièrement satisfaite d'elle-même, de sa situation & de ses espérances. En vérité, je commence à croire comme elle, qu'une femme peut être heureuse par un second choix, lorsqu'elle n'a pu satisfaire son goût par le premier, & cette idée me flatte pour notre chère Emilie.

Mardi au soir.

Madame Bemont a reçu de ses amis de Florence une lettre où, dans la crainte qu'elle ne reprenne trop de goût pour sa patrie, ils la pressent de hâter son retour.

Il paroît que cette lettre contient quelques discours de la malheureuse Olivia, qui ne sont point à l'avantage de Clémentine. Camille, qui est folle de moi, m'en a dit quelque chose, & m'a confessé en même tems la passion que sa maîtresse a de les voir, sur quelques mots d'indignation contre Olivia, qui sont échappés à madame Bemont. Indigne Olivia! que peux-tu dire contre l'admirable Clémentine? Cependant je souhaiterois aussi de les voir. Mais il me semble que madame Bemont veut ensévelir absolument tout ce qui pourroit faire une trop vive impression sur une ame si délicate.

Cette miladi G.... toujours trop vive, s'est avisée de raconter à Clémentine toute l'histoire d'Emilie, dans la seule vue, dit-elle, de faire honneur à la résolution d'une fille de cet âge. Elle avoue que Clémentine a souvent rougi pendant sa narration; ce qui n'a point été capable de l'arrêter. Comment a-t-elle pu.... Je lui en ai fait honte, pour l'intérêt d'Emilie, pour elle-même, pour Clémentine, pour le chevalier Belcher.... Je ne crois pas qu'on puisse manquer de délicatesse à ce point. Cependant la chère Clémentine n'a pas laissé de louer beaucoup Emilie. L'absence, a-t-elle dit, est d'un grand secours. Avec un homme du commun, elle sert moins que la présence même, qui peut faire découvrir ses défauts; mais avec un homme tel que sir Charles, l'absence est sans doute une sage ressource. Miladi G.... ajoute qu'il étoit aisé de voir dans l'air de Clémentine, qu'elle se faisoit là-dessus quelqu'application.

Mercredi, 3 mai.

Miladi G.... m'a fait le récit d'une conférence qu'elle vient d'entendre de son cabinet, entre Clémentine & madame Bemont. A la vérité, le cabinet de Clémentine touche au sien, & n'en est séparé que par une légère cloison, ces deux pièces n'ayant fait autrefois qu'une même chambre. Je n'ai pu m'empêcher néanmoins de

lui faire un reproche de son indiscrétion. Vous n'étiez pas forcée, lui ai-je dit, de vous tenir dans votre cabinet. Rien ne vous empêchoit de vous retirer, lorsque vous avez entendu commencer leur conversation. Mais non, la curiosité est un clou qui retient une femme par le pied, quelque peine qu'elle ressente quelquefois de ce qu'elle entend.

Madame Bemont, sur les instances de Clémentine, lui avoit enfin communiqué la lettre qu'elle a reçue de Florence. Cette lecture avoit ouvert une source de larmes. La pauvre Clémentine accusoit Olivia d'injustice & de cruauté. Des imputations, disoit-elle, d'une nature qui ne me permet plus de lever les yeux devant miladi Grandisson & ses amis! de grâce, que personne ne sache dans cette famille, ni dans la mienne, qu'une Olivia même ait fait sur moi de si malignes réflexions.

Ma chère Clémentine, a dit madame Bemont, je souhaite plus que jamais....

Eh! que souhaite ma chère madame Bemont?

Que vous changiez de systême.

Les articles, madame! les articles! si je m'apperçois qu'on les viole, je reprends toute mon ardeur pour le cloître. Au fond, c'est le seul remède à tous mes maux. Je me sens le cœur percé de l'audace & de la malignité d'Olivia.

Permettez-moi d'obſerver, ma très-chère Clémentine, que ce qu'Olivia penſe, la même malignité peut le faire penſer au public. C'eſt à vous de conſidérer que le mari de miladi Grandiſſon ne doit pas tant occuper l'attention d'une autre femme, qu'il puiſſe être un obſtacle aux offres d'un homme réellement eſtimable.

Cruelle, cruelle Olivia! ſa noirceur eſt inſupportable. Il n'y a qu'elle.... ne dites pas le public: Olivia ſeule, madame Bemont, eſt capable d'une imputation ſi noire....

Pour moi, je ſuis perſuadée que c'eſt une fauſſe imputation, & que ſi le chevalier ne s'étoit pas marié, vous n'auriez jamais été ſa femme. Vos premières objections auroient eu la même force. Vous voyez avec quelle fermeté il tient à ſa religion. Vous n'êtes pas moins ferme dans la vôtre. Cependant, au point où les choſes ſont parvenues, vos meilleurs amis peuvent-ils s'empêcher de rejeter ſur un premier amour le refus que vous faites d'un homme contre lequel on ne connoît pas d'autre objection ?

Les articles, madame Bemont! les articles!

Un mot encore, ma chère Clémentine, puiſque c'eſt vous-même qui avez commencé le ſujet. N'a-t-on pas droit de s'attendre, à préſent que vous ne trouverez plus d'oppoſition, que vous

commencerez à sentir d'où peuvent venir vôtre bonheur & votre repos; c'est-à-dire, que vous ne devez espérer l'un & l'autre, qu'en tournant toutes vos idées aux vraies règles du devoir, car le public ne leur donnera point d'autre nom; & qu'aussi long-tems que vous vous occuperez d'autres objets, dont on ne manquera point de vous croire occupée, tant qu'on vous verra dans la même situation, vous ne ferez qu'entretenir le trouble de votre cœur & les alarmes continuelles de vos amis? ...

Vous parlez avec force, madame. Mais le cloître n'est-il pas un expédient certain, & le seul possible, pour nous rendre tous tranquilles?

Les articles, ma chère Clémentine! les articles! vous m'avez conduite insensiblement à vous déclarer ce que je pense. Je n'ai aucune vue : non, non, ne m'en soupçonnez point. Votre famille, comme vous voyez, s'en tient inviolablement aux articles; mais remarquez, ma chère, qu'en vous supposant libre d'embrasser le parti du cloître, tous les souvenirs d'une première inclination, qui vous rendroient coupable dans l'état du mariage, ne seroient pas moins contraires à vos vœux de religion. Croyez-vous qu'alors le cloître vous rendît plus heureuse?

Quoi, madame? me soupçonneriez-vous, comme Olivia, d'une coupable inclination?

Rien

Rien n'eſt plus éloigné de mes idées ; mais vous me permettrez auſſi de ne pas vous croire abſolument un ange. Etes-vous bien perſuadée, ma chère, que ſi certaine raiſon vous oblige de refuſer vos vœux à M. le comte de Belvedère, ou à tout autre homme, elle vous laiſſe la liberté de les offrir à dieu?

Cet argument, madame Bemont, a-t-il quelque rapport au cas préſent?

Un moment, s'il vous plaît, ma chère; vous en rappellerez aux articles, ſi vous ne permettez pas que je continue : & votre ſilence m'encourage. Quelles étoient tout-à-l'heure vos obſervations ſur l'hiſtoire de miſs Jervins? N'y a-t-il pas quelque reſſemblance entre ſon cas & le vôtre?

Sûrement, madame, je ne reſſemble pas tout-à-fait à miſs Jervins. O madame! que je ſuis tombée dans votre opinion!

Vous ne l'êtes point, ma chère Clémentine. Vous n'êtes tombée dans l'opinion de perſonne. Miſs Jervins a des obligations que vous n'avez pas à ſon tuteur.

Eſt-ce là, madame, toute la différence? Il n'y en a donc point; car mes obligations l'emportent ſur les ſiennes. Compareтez-vous des obligations pécuniaires à la conſervation de la vie d'un frère, à mille autres témoignages effectifs de la plus haute bonté? Miſs Jervins, mon modèle! pauvre

Clémentine, que tu es tombée! il faut que je quitte ce pays, sans différer un moment. Je vois à présent, dans le plus grand jour, de quelle témérité je me suis rendue coupable en y cherchant un asile. Que le chevalier Grandisson me doit de mépris lui-même! mais je vous proteste, madame, que je suis incapable d'un désir, d'une pensée contraire aux motifs qui m'ont déterminée lorsque j'ai refusé la main du meilleur des hommes. Oh! que ne suis-je dans mon Italie! quel tort une folle passion doit-elle faire aux jeunes filles dans l'opinion de leurs amis, si tous les sacrifices que j'ai faits ne me garantissent pas des plus humiliantes imputations? Oh! quel dédain j'ai pour moi-même!

C'est un heureux dédain, ma très-chère Clémentine. Je finis comme j'ai commencé, en souhaitant que vous puissiez changer de système; mais tout doit être abandonné à vos propres réflexions. Votre famille s'est lié les mains. J'attends votre bonheur du ciel; car vous n'oseriez dire encore que vous vous croyez heureuse: cependant personne ne combat vos volontés, ni ne pense à les combattre. Tout le monde vous aime. Votre bonheur est l'objet de toutes nos prières.

Madame Bemont, trop éclairée pour ne pas juger que les agitations de Clémentine la trahissent

quelquefois à mes yeux, vient de me faire un compliment sur ce qu'elle nomme ma généreuse tendresse pour cette chère fille, & sur ma confiance à l'affection de sir Charles. Où est le mérite, ai-je répondu, avec un homme dont les principes sont si bien établis, avec une fille si délicate sur l'honneur? Ils engagent tous deux mon cœur par l'amour & la pitié. A l'égard de Clémentine, ma consolation est que je ne me suis pas trouvée dans son chemin; que sir Charles n'a commencé à me déclarer son affection, qu'après avoir reçu d'elle, en termes exprès & par les plus nobles motifs, la liberté de choisir celle qu'il jugeroit la plus digne de lui succéder. Il m'a donné lieu de croire qu'il avoit cette opinion de moi; & je puis ajouter, chère madame Bemont, que dans les soins qu'il m'a rendus, il n'a pas cessé de lui rendre justice. Il s'est conduit avec moi si noblement, que si je ne l'avois déjà préféré à tous les autres hommes, j'aurois pris alors ces sentimens pour lui.

Jeudi, 3 mai.

J'étois avec Clémentine, lorsqu'on m'a remis une lettre de sir Charles. Elle s'est apperçue de qui étoit la lettre & me la voyant considérer avec impatience, elle m'a priée de l'ouvrir, sans quoi elle m'a menacée de se retirer. Je l'ai

ouverte. Elle contenoit, lui ai-je dit, les plus tendres complimens pour elle & pour les autres dames. Mais j'ai cru voir dans ses yeux un air d'empressement qui m'a portée à lui en offrir la lecture : vous y trouverez, mademoiselle, le plus obligeant des hommes. Sir Charles & moi, nous n'avons point de secret entre nous. Mais je vous préviens sur quelques endroits qui regardent une personne.... Peut-être ne la liriez-vous pas sans chagrin. Elle m'a répondu; est-ce là, madame, votre seule objection? Je serai bien aise, si vous l'approuvez, de voir comment le plus poli des hommes écrit à la plus aimable & la meilleure des femmes.

Je lui ai donné la lettre, elle a eu la grandeur d'ame de prendre plaisir au style. Tendre délicatesse! a-t-elle dit en lisant. Heureuse, heureuse miladi Grandisson! les larmes aux yeux, & jetant ses bras autour de moi; c'est ainsi, a-t-elle continué, que je veux vous féliciter. Que je dois m'applaudir de n'avoir pas écouté ses offres! Je n'aurois pu juger mal de la religion d'un homme qui est capable d'agir, de parler, d'écrire, & de vivre comme lui.

J'ai penché la tête sur son épaule. Lui exprimer la moitié seulement de l'admiration que je ressentois pour tant de noblesse, ç'eût été lui rappeler son ancienne situation, &

paroître étonnée qu'elle ait eu tant de pouvoir sur elle-même.

Le reste, a-t-elle repris, je crois le pouvoir lire ; car mes yeux sont tombés sur le nom d'un homme pour lequel je ne suis pas sans pitié. Elle a lu ce qui suit : « Le corps du pauvre comte » de Belvedère (c'est l'expression de sir Charles) » visite les divers quartiers de Londres, & s'ef- » force d'y trouver de l'amusement, tandis que » son ame est au château de Grandisson. Il ne » peut se résoudre à quitter l'Angleterre, sans » avoir pris congé de sa chère Clémentine ; » cependant la crainte des nouveaux tourmens » qu'il prévoit dans cette occasion le fait balancer. » Le marquis, ses deux neveux & moi, nous » joignons nos efforts pour le consoler ; cepen- » dant nous lui conseillons d'aller chercher plus » de bonheur à Madrid ; & je le crois déterminé » à retourner avec nous, pour le redoutable » adieu. Je le plains du fond du cœur, mais je » n'en loue pas moins l'inviolable attachement » de la famille, aux conditions qu'elle vient » d'accepter ».

En lisant ces dernières lignes, son visage s'est couvert de larmes. D'accepter ! ah ! miladi Grandisson ; il n'est que trop vrai. Quoiqu'il ne leur en échappe rien, je lis leurs désirs dans leurs yeux.

Elle a parcouru l'éloge que fir Charles me fait de l'excellent caractère du comte. C'eſt un honnête homme, a-t elle repris; je lui rends cette juſtice : mais ſon obſtination n'eſt-elle pas étrange? Enſuite, me rendant la lettre : que nous connoiſſons peu, a-t-elle ajouté, ce qui nous convient le mieux! L'Eſpagne a ſans doute quelque dame d'un mérite diſtingué, qui le rendroit beaucoup plus heureux qu'il ne peut jamais l'être avec celle qu'il honore d'une affection ſi mal reconnue; ſans compter que la pauvre Daurana....

Elle s'eſt arrêtée. Je n'ai rien dit qui pût la ramener au même ſujet.

Sir Charles ſuppoſe qu'ils ne reviendront point avant la fin de la ſemaine prochaine, du moins ſi le marquis perſiſte dans le deſſein d'aſſiſter à un bal de l'ambaſſadeur de Veniſe, auquel il eſt invité. Une abſence de quinze jours, après tout. O dieu, dieu!

N. B. Dans pluſieurs lettres ſuivantes, on s'efforce de nous intéreſſer pour miladi Grandiſſon, qui revenant avec Clémentine, toutes deux à pied & ſans ſuite, d'une promenade qui les avoit inſenſiblement éloignées du château, eſt ſi mouillée par une pluie d'orage, que ſe trouvant incommodée à ſon retour, & voyant

tout-d'un-coup paroître sir Charles, qui arrive de Londres sans être attendu, elle ne peut résister à la double agitation de sa fatigue & de sa joie. Elle tombe évanouie. Que de mouvemens pour une tête si chère! la fièvre suit, & dure peu à la vérité; mais Clémentine, qui se reproche d'être la cause de cet accident, s'afflige d'autant plus qu'elle craint de fort injurieux soupçons.

LETTRE CXXXII.

Miladi GRANDISSON à la même.

Samedi au soir.

DEPUIS mon indisposition, Clémentine ne me quitte plus. Elle étoit inconsolable, lorsqu'on m'a crue dans quelque danger. Elle se tordoit les mains : oh! pourquoi suis-je venue en Angleterre? c'étoit son exclamation continuelle; & tout le monde appréhendoit une rechute; il s'en faut beaucoup qu'elle soit encore tranquille. Elle veut être seule, lorsqu'elle ne peut être avec moi. Souvent on la trouve noyée dans ses larmes, & regrettant de n'être pas en Italie. Sir Charles est fort alarmé pour elle. Il prétend qu'elle a quelque dessein dans l'esprit; & m'ayant demandé si dans nos entretiens elle

ne s'étoit pas ouverte à moi, il paroît surpris que cette confidence tarde si long-tems.

Dimanche, 13 mai.

Le seigneur Jéronimo m'a parlé du comte de Belvedère avec une vive compassion. Ce malheureux esclave d'une passion désespérée, n'a pu gagner sur lui-même de revenir avec sir Charles & ses amis. Il écrit à Jéronimo que, depuis leur départ, il s'est mis deux fois en chemin pour les suivre, & que chaque fois, n'ayant pas eu la force d'exécuter ses intentions, il est retourné sur ses pas.

Jéronimo m'a dit que le comte a fait son testament, & que dans la supposition qu'il meure sans avoir été marié, il laisse à notre famille tout ce qu'il peut laisser de son bien. Clémentine n'est point nommée dans cet acte, de peur qu'elle ne lui attribue la bassesse d'avoir attendu d'un si riche présent ce qu'il n'espère pas de son estime. Le généreux homme déclare, que si nos instances en sa faveur contribuoient malheureusement à renouveler la maladie de Clémentine, il se regarderoit comme le plus misérable des hommes. Mon cher Jéronimo, a-t-il dit, en le voyant partir, répétez à votre incomparable sœur que je ne l'importunerai point aussi long-tems que je lui croirai de l'aver-

ſion pour moi. Puiſſe-t-elle être heureuſe! & quel que ſoit mon déſeſpoir, je trouverai de la conſolation dans cette idée. Mais ſoyez bien sûr que tant qu'elle reſtera fille, je ne ſerai jamais le mari d'une autre femme.

Ma pitié s'eſt jointe à celle du ſeigneur Jéronimo, pour une ſi déplorable ſituation. Cependant je dois avouer qu'elle eſt encore plus vive pour Clémentine. Mais je me ſuis ſentie touchée juſqu'aux larmes, en liſant un article de la lettre du comte, que Jéronimo m'a laiſſée avec la permiſſion d'en extraire ce paſſage. Jugez-en par ma traduction; après mille vœux au ciel pour le bonheur d'une fille ſi chère, quel que puiſſe être ſon propre ſort. . . « Peut-elle être heureuſe, dit-il, » dans la ſituation que vous connoiſſez? N'y » aura-t-il pas toujours un violent combat entre » les hautes notions qu'elle a du devoir & ſa » paſſion, quoique la plus noble dont un cœur » ait jamais brûlé? Le déſordre de ſon eſprit ne » peut-il pas ſe renouveler ſans ceſſe? Si cette di- » vine fille étoit à moi (ſouffrez que je me livre » un moment à cette délicieuſe ſuppoſition); je » me flatterois de pouvoir ménager, conduire, » calmer une ame ſi noble. Nous pourrions nous » entretenir avec une égale affection du meilleur » des hommes, dont la bonté n'eſt pas plus » l'objet de ſon amour que de ma vénération.

» Les jalousies vulgaires ne m'empêcheroient
» point de convaincre la maîtresse de mon
» ame, que j'approuve son amour de sœur. Elle
» ne seroit point abandonnée alors au silence, à
» la solitude, aux tourmens qui font le malheur
» de sa vie ».

Ma grand'maman, ma tante, ma Lucie, que dites-vous d'un sentiment si noble? Souhaiterai-je que Clémentine se laisse fléchir en faveur d'un homme qui le mérite réellement? Me rendrois-je; qu'en pensez-vous, dans la même situation? Une question meilleure encore; devrois-je me rendre?

Lundi, 24 mai.

La liberté qu'on me laisse de vous écrire, doit vous convaincre que ma santé est fort bien rétablie. S'il ne m'est pas encore permis de quitter la chambre, c'est par un excès de précaution.

Clémentine se réjouit sincèrement de ma guérison : cependant chaque jour semble ajouter quelque chose à sa tristesse. Elle dit à sa mère, qui s'en alarme beaucoup, que son chagrin vient de la situation de son frère. En effet, le seigneur Jéronimo n'est pas bien. M. Lowther lui avoit annoncé qu'il ne seroit pas exempt de quelques douleurs passagères; mais je suis sûre que ce

tendre frère se trouveroit bientôt mieux, s'il voyoit sa sœur au comte de Belvedère. J'en parlois avec sir Charles, il n'y a pas une heure. Clémentine, lui disois-je, n'est rien moins qu'heureuse. Je doute qu'elle le soit jamais hors du cloître. Songez, m'a-t-il répondu, que la grande objection de la famille, est que sa mère en mourroit de chagrin; & tous les autres n'en seroient guère moins affligés; pour leur intérêt, il ne faut pas revenir à cette idée.

Quel parti reste-t-il donc à prendre?

Celui de la patience, mon très-cher amour. Sa maladie a mis cette ame noble en désordre. Il faut qu'elle fasse l'essai de ses propres plans. S'ils ne réussissent point, elle en formera de nouveaux, jusqu'à ce qu'elle en trouve un qui la fixe, & j'espère que le tems n'en est pas éloigné.

Le croyez-vous, monsieur?

Ne voyez-vous pas que de jour en jour sa tristesse ne fait qu'augmenter? Il se passe quelque chose dans sa tête. J'ai obtenu de sa mère, que cet esprit troublé soit abandonné quelque tems à ses propres inspirations. Sa véhémence, excitée par des obstacles qu'elle regardoit comme des persécutions, s'est appaisée depuis quelque tems. Par degrés, elle tombera sur des réflexions qui ne se sont point encore présentées.

Jéronimo pense, m'a dit encore sir Charles,

que je pourrois plaider avec succès pour le comte. Mais n'est-ce pas moi qui ai dressé les articles? Les conditions ne viennent-elles pas de moi? Clémentine ne sera point trompée. Elle m'évite depuis quelque tems, dans la crainte peut-être, que je ne tente mon crédit auprès d'elle. Elle ne paroît à l'aise qu'avec vous. Tâchez de conserver sur elle le poids que les ames délicates ont toujours l'une sur l'autre. Il peut revenir par intervalles quelques légères apparences de sa maladie; mais, si le ciel soutient du moins sa raison, je ne doute pas que ses agitations présentes n'opèrent un grand changement dans ses vues, qui aboutira peut-être à cette tranquillité d'ame, dont tous ses amis feroient leur bonheur. Jusqu'à ce tems, ma chère, voici notre règle; qu'elle marche, & nous la suivrons. La persuasion contre un penchant déclaré, nous l'avons dit plusieurs fois, est un degré de violence, & nous l'avons condamné. Si l'admirable fille eût été sollicitée de prendre le noble parti qu'elle embrassa lorsqu'elle rejeta mes offres, elle auroit été moins heureuse, malgré la force de ses motifs, qu'elle ne le fut de se voir maîtresse absolue d'elle-même, & de pouvoir nous surprendre & nous étonner par sa grandeur d'ame.

Qu'opposer à ce raisonnement? J'en demande

la confirmation au ciel, & je crois la voir déjà dans l'avenir.

Mardi, 15.

Aujourd'hui, après le dîner, où je n'assiste point encore, Clémentine m'a fait demander par sa Camille, un quart-d'heure d'entretien dans ma chambre. J'ai donné ordre qu'il ne me vînt personne, si je n'appelois moi-même. Elle est entrée. Elle a pris un fauteuil près de moi, & de la manière la plus noble, elle m'a tenu ce discours.

J'ai cru, chère miladi, qu'il convenoit d'attendre votre rétablissement, pour vous entretenir d'un sujet sur lequel je me sens pressée de vous ouvrir mon cœur. Grâces au ciel! vous êtes rétablie. Quelle inquiétude votre maladie ne m'a-t-elle pas causée? Je me reprochois d'en être la cause. Je vous avois engagée dans une trop longue promenade. Tout le blâme est tombé sur moi; & j'ai remarqué, dans les yeux de miladi G..... un air visible de mécontentement. Bon dieu! ai-je dit, tout me paroissant étrange autour de moi, où suis-je? Qui suis-je? Puis-je être cette même Clémentine que j'étois il y a quatre mois? N'ai-je donc apporté que de l'infortune dans cette famille, qui est mon unique refuge? Mes yeux se sont ouverts sur l'indécence de mon passage en

Angleterre, & sur celle du séjour que je fais dans la maison d'un homme pour lequel tout le monde connoît mes sentimens. Je sais que le public commence à parler. Cruelle Olivia! elle dit ce qu'elle souhaite que tout le monde pense. Que ne dois-je pas à votre bonté, à celle de tous vos amis, pour conserver une si bonne opinion de moi, dans la situation où je suis? J'ai une obligation extrême à la compassion de sir Charles, s'il y trouve des raisons pour ne me pas mépriser. Une petite fille (je ne le dis qu'à vous, qui me le pardonnerez), m'est proposée pour modèle par la chère madame Bemont. Que je suis tombée! mon orgueil ne peut le supporter. S'il m'avoit été permis d'entrer dans un cloître, tant d'irrégularités dans ma conduite auroient été prévenues, & la malheureuse Clémentine se seroit épargné toutes ces humiliations. Dites-moi, chère miladi Grandisson, aidez-moi de vos conseils : ne puis-je pas renouveler mes instances, pour obtenir la liberté de quitter le monde? Donnez-moi l'avis d'une sœur : jamais l'on n'eut pour une sœur plus d'affection que j'en ai pour vous. Quel chemin dois-je tenir? Quel moyen de me rétablir à mes propres yeux? A présent, je me hais, je me méprise moi-même.

Avec combien de raison, très-chère sœur!

excellente amie! toute ma famille vous révère! Sir Charles, ses sœurs & moi, nous vous aimons tendrement. Miladi G.... vous admire, il est impossible qu'elle vous ait regardée d'un œil mécontent. Quels peuvent être les discours d'Olivia? Sa téméraire censure a-t-elle jamais rien épargné? Je ne laisse pas de voir la délicatesse de votre situation : quel conseil puis-je vous donner? Mais si vous ouvriez votre cœur à la marquise? à madame Bemont, si vous l'aimez mieux; c'est la plus prudente des femmes.

Je connois déjà leurs dispositions. Elles ne s'accordent point avec les miennes. Madame Bemont, sans le vouloir, j'en suis sûre, n'a fait que m'épouvanter. Ma mère se croit liée par les articles, & ne me dit rien.

Si vous preniez conseil de sir Charles? vous savez qu'il est le plus délicat des hommes.

Je ne cesserai jamais de l'honorer. Mais votre indisposition me l'a fait regarder avec plus de respect que de familiarité. En méditant sur ma situation, je me suis senti dans le cœur une peine que je ne connoissois point encore, une peine que je ne saurois décrire. Elle est ordinairement ici (en portant la main à sa tête) : mais (en la mettant sur son cœur) c'est ici qu'elle est à présent; & quelquefois j'ai peine à la supporter.

Je demande en grâce à ma chère Clémentine, d'ouvrir ce noble cœur à sir Charles. Vous connoissez sa pure affection pour vous. Vous savez combien votre gloire l'intéresse. Vous savez que votre mère même, votre madame Bemont, n'ont pas l'ame plus délicate. Ouvrez-vous à lui. Mais il craint tant de vous déplaire, que c'est vous qui devez commencer. La moindre ouverture suffira. Ses égards pour votre honneur, pour celui de notre sexe, le porteront à vous épargner un détail embarrassant. Il est sans prévention. Quelque attachement qu'il ait pour votre famille, sa préférence est entièrement pour vous. Dirai-je que ses premiers soins m'ont été rendus en votre nom, sous vos auspices, en reconnoissant néanmoins qu'il avoit été refusé par un ange.

Modèle des hommes! je veux le consulter, & devant vous.

Pour ma présence, mademoiselle....

Oui, oui, a-t-elle interrompu : j'aurai besoin de votre secours. Soyez mon avocat auprès de lui ; s'il veut plaider aussi pour moi, je puis encore être heureuse. Je ne connois désormais qu'une voie pour me dégager avec honneur : je n'ose la proposer. Il le peut. Le public, & cette cruelle Olivia ne veulent pas me laisser chercher mon bonheur dans le célibat. Pourquoi ne me seroit-il

feroit-il pas permis de le chercher dans le fond d'un cloître ?

Je l'ai embrassée. Je me suis efforcée d'adoucir ses peines : mais je n'ai pas oublié l'avis de sir Charles ; qu'elle marche, & nous la suivrons. Après lui avoir promis de ne pas dire un mot de ce qui s'étoit passé entre nous, pour l'assurer qu'elle trouveroit sir Charles sans prévention, j'ai sonné. On est venu. J'ai fait prier sir Charles de monter. Il nous a trouvées dans une situation tranquille. Notre Clémentine, lui ai-je dit avant qu'il eût ouvert la bouche, à quelque chose sur le cœur, & je l'engage à vous consulter. Il faut, a-t-elle interrompu, que vous soyez mes conseillers tous deux. Demain, monsieur, aussi matin qu'il pourra convenir à miladi Grandisson, nous nous rassemblerons dans cette vue.

Puisse le succès de cette conférence, établir sur des fondemens inébranlables la tranquillité de notre charmante sœur !



LETTRE CXXXIII.

Miladi GRANDISSON *à la même.*

16 mai.

LA conférence s'eſt tenue en Italien. Il n'étoit pas plus de ſept heures, lorſque nous nous ſommes raſſemblés dans ma chambre.

J'avois dit à Clémentine qu'elle devoit faire l'ouverture du ſujet; mais ſir Charles la voyant dans une eſpèce de confuſion, a commencé, pour la ſoulager : vous me faites, mademoiſelle, un honneur extrême, & digne aſſurément de l'amitié d'une ſœur, en demandant mon opinion ſur un ſujet qui vous intéreſſe.... Le rétabliſſement de notre chère Henriette ne me laiſſe point de déſir plus ardent que celui de votre bonheur. Comptez qu'il eſt néceſſaire au nôtre. Oui, mademoiſelle, je vous réponds du même ſentiment, ai-je ajouté en lui prenant la main... La tendreſſe & le reſpect devoient éclater ſur mon viſage, s'il repréſentoit les mouvemens de mon cœur. Elle s'eſt baiſſée affectueuſement vers moi. Ses yeux étoient mouillés de larmes. Vous me peinez, chevalier; vous me peinez, madame, par cet excès de bonté. Combien d'amis ai-je rendus malheureux?

Depuis quelques jours, a repris fir Charles, j'obferve que votre inquiétude augmente. Que ne dépend-il de moi d'en éloigner la caufe?

Peut-être ne vous trompez-vous pas. Ah, chevalier! je m'étois flattée, en fignant les articles, qu'ils ferviroient à me rendre plus heureufe que je ne le fuis.

Chère Clémentine! Il n'a rien ajouté.

Ne vous prévenez pas contre moi, chevalier: je dois me croire liée, fi l'on infifte fur mes promeffes; mais quoique mes indulgens amis ne me fatiguent point par des inftances, par des perfuafions, ne voyez-vous pas que leurs regards, leurs foupirs, rompent vos conventions à toute heure?

Chère Clémentine!

J'ai prévu que vous ne feriez pas content de moi.

Je ne le fuis point. Je ne le pourrois être, fans bleffer la juftice & l'amitié. Mais, chère Clémentine, quelle peinture faites-vous de la réfignation de votre famille, fur un point auquel vous favez que leurs cœurs étoient fixés.

N'aggravez point mes triftes réflexions. C'eft un tourment pour moi, de leur voir étouffer fi généreufement leurs défirs.

Alors elle s'eft adreffée à moi: pardonnez, chère miladi, fi je jette les yeux en arrière fur

mon ancienne ſituation. Vous ſavez toute mon hiſtoire.... Un peu de bonté pour un moment. Jamais, dieu m'en eſt témoin, jamais l'envie n'a trouvé place dans mon cœur. Au contraire, je me ſuis réjouie qu'un mérite qu'il n'étoit point en mon pouvoir de récompenſer, ait une ſi douce récompenſe avec vous, & que le chevalier n'ait rien perdu au refus que j'ai fait de ſes offres... Elle s'eſt arrêtée.

Continuez, très-chère Clémentine, lui ai-je dit tendrement. Ne ſommes-nous pas deux ſœurs? Et ne ſais-je pas que votre ame eſt la nobleſſe même?

Oui, monſieur, je me réjouis ſincèrement d'avoir eu la force d'exécuter mes réſolutions.

Elle s'eſt encore arrêtée. Sir Charles s'eſt contenté d'applaudir par une inclination.

Mais je n'en eſpérois pas moins que ma famille ſe laiſſeroit vaincre en faveur de mon goût pour le cloître. Ce déſir a toujours été le même, juſqu'au moment, monſieur, où vous m'avez engagée à me ſoumettre aux articles. Alors j'ai pris la réſolution de chercher, s'il étoit poſſible, mon bonheur dans le célibat, auquel on ſe relâchoit. Mais que puis-je faire? Mes premiers déſirs renaiſſent. Ce n'eſt pas ma faute. Il me paroît évident qu'il n'y a qu'un parti dont je puiſſe eſpérer mon bonheur, & c'eſt celui du cloître.

Chère Clémentine! a dit sir Charles, avez-vous la bonté de permettre.....

Olivia, monsieur, a-t-elle interrompu, (peut-être l'ignorez-vous encore), Olivia se donne la liberté de parler de moi sans ménagement. J'ai fait sans doute une téméraire démarche, lorsque je suis partie pour l'Angleterre : c'étoit lui fournir une excuse pour l'excursion qu'elle avoit faite avant moi; quoique le ciel sache combien les motifs ont été différens. Le sien étoit d'obtenir ce que je m'efforçois d'éviter. Mais votre indisposition, madame, a rendu le trait plus aigu, & me l'a fait passer dans le cœur. Elle a dévoilé à mes yeux l'indécence de ma situation. Me reste-t-il un autre expédient, un autre frein pour la malignité, que le parti du cloître?

La question vient de vous, mademoiselle, & je ne fais que vous suivre. Oui, les expédiens ne vous manquent point.

Vous n'êtes pas mécontent de moi, chevalier? Vous ne m'accusez pas de violer les articles?

Je ne vous accuse de rien, mademoiselle, puisqu'il n'est question que de raisonner, & que nous n'en sommes point aux résolutions. Soyez persuadée que la tranquillité de votre ame fait un de mes vœux les plus ardens & les plus continuels. Continuez, achevez de

foulager votre cœur. Un ami, un frère, écoute fa fœur avec toute la tendreffe de l'amitié fraternelle.

Quelle complaifance! quelle bonté! vous dites qu'il y a d'autres expédiens. Eh! quels peuvent-ils être, excepté le mariage?

Fût-il le feul, s'il devenoit agréable... Nous ne faifons que raifonner, mademoifelle, il n'eft pas queftion de réfoudre.

(Avec un regard d'impatience). Quoi, chevalier! vous me faites cette propofition?

Non, mademoifelle; j'ai dit qu'il n'étoit queftion que de raifonner. Mais votre bonheur me paroît certain dans le célibat. Peut-être avez-vous formé des plans qui ont ceffé de vous plaire après la réflexion. Mais nous ne fommes pas preffés par le tems; l'incomparable Clémentine a trop de grandeur d'ame, pour accorder à la malignité un injufte pouvoir fur fon repos. Elle connoît fon propre cœur, elle a raifon d'en être contente. Si vous reveniez à vos premiers défirs, les attaques de la médifance ne vous fuivroient-elles pas dans la plus fainte retraite? Il y a mille points délicats à confidérer dans votre fituation paffée; mais vos parens les ont bien pefés. Ils n'ont en vue que votre bonheur; vous différez d'eux, dans le choix des moyens. Ils jugent que le mariage avec un honnête homme de votre pays

& de votre religion, vous conduiroit au repos : vous regardez le cloître comme l'unique expédient : cette matière n'a que trop été débattue. Ils sont déterminés à ne pas vous presser, quoique leur jugement n'ait pas changé. Ne leur laisserez-vous pas la liberté des désirs, sur-tout lorsqu'ils s'interdisent jusqu'à celle de les exprimer ? Comptez, mademoiselle, qu'en ma présence, le marquis, votre père, a déclaré très-sérieusement au comte de Belvedère, qu'il ne devoit plus conserver d'espérance. Puisse-t-il vivre assez pour vous voir heureuse ! Vous devez être convaincue qu'il est plus embarrassé de la fin que des moyens.

Mon père, ma mère, sont la bonté même. Que le ciel conserve leur précieuse vie ! (Un ruisseau de larmes couloit le long de ses joues).

Je suis sûr, ma chère Clémentine, qu'il n'y a point d'état dans la vie où vous puissiez être heureuse ; si votre choix faisoit le malheur de vos parens, Clémentine, après la profession même, seroit-elle jamais capable de renoncer à l'affection filiale, à tout ce qu'on nomme tendresse du sang ? Cette vie contemplative, qui fait aujourd'hui sa passion, ne rendroit-elle pas, & trop tard, puisqu'il ne seroit plus tems de reculer, & peut-être avec d'autant plus de regret qu'il seroit trop tard, ses affections plus vives,

plus impétueuſes, pour des parens ſi dignes de toute ſa tendreſſe, pour des frères ſi déſintéreſſés dans la leur, & qui ont pris une part ſi ſenſible à ſes peines?

Elle a ſoupiré, elle a pleuré. O chevalier! c'eſt tout ce qu'elle a pu dire.

Vous ne ſauriez vous propoſer, mademoiſelle, de vivre uniquement dans vous-même, pour vous-même; & dans le monde vous pouvez vivre pour dieu, plus efficacement que dans un cloître, en exerçant le pouvoir, qui ne vous manquera jamais, de faire du bien, c'eſt-à-dire, d'employer toutes vos vertus. Tout le monde, comme je me ſouviens de vous l'avoir dit, n'a-t-il pas beſoin des grands exemples que vous êtes capable de lui donner? Ah! mademoiſelle, c'eſt le cœur, & non la profeſſion, qui rend un ſacrifice agréable à dieu. Votre aïeul maternel, quoique zélé catholique, étoit perſuadé qu'il y a bien des cœurs gémiſſans dans le cloître; & cette ſuppoſition, confirmée par un exemple dont il avoit été touché, lui fit inſérer dans ſon teſtament les clauſes qu'il crut capables de vous engager au mariage. Votre grand-père ne fit pas difficulté de ſe joindre à lui pour les fortifier.

Et ſous quelle peine, monſieur? Uniquement ſous celle de perdre une ſucceſſion que je ne déſire

point, & qui n'eſt pas néceſſaire à ma famille. Nous ſommes tous riches. Ce ſont des terres achetées, ce n'eſt pas un patrimoine.

Achetées, j'en conviens : mais dans quelle vue, mademoiſelle, & pour qui?

Je ſouhaiterois que ma famille fût ſupérieure à ces motifs.

Vous ne voulez pas lui ôter le droit de juger pour elle-même ?

Je ne me perſuade point, a-t-elle repris, qu'il y ait beaucoup de cœurs gémiſſans dans le cloître, mais quand il s'y en trouveroit quelques-uns, je ſuis sûre du moins, ſi je voyois mes parens ſatisfaits, car ce point, je l'avoue, eſt eſſentiel pour moi, que je n'en augmenterois pas le nombre. A l'égard des grands exemples dont vous dites que le monde a beſoin, & que vous me croyez capable de lui donner, je n'ai pas aſſez de vanité pour être convaincue par cet argument. Si la paix du cœur eſt plus sûre pour moi dans le monde que dans un couvent, c'eſt un point dont le jugement m'appartient, à moi qui dois ſavoir, après tant d'agitations de corps & d'eſprit, ſi la ſolitude convient pour recueillir mes eſprits diſſipés.

Ces agitations, chère Clémentine, ſont paſſées, grâce à la protection du ciel!

J'accorde ma compaſſion, je puis pardonner,

je pardonne réellement à la pauvre Daurana. Ah, monſieur ! peut-être ne ſavez-vous pas que l'amour, cette paſſion qui produit ſouvent des baſſeſſes, & quelquefois à la vérité des effets admirables, eſt la cauſe ſecrète des cruautés de Daurana. Elle ne me haïſſoit point avant que l'amour eût pris poſſeſſion de ſon cœur. Pourquoi me rappellerois-je le mal, ſans me ſouvenir du bien ?

Admirable Clémentine ! s'eſt écrié ſir Charles : admirable ſœur ! s'eſt écrié ſon Henriette, tous deux comme de concert.

N'a-t-elle pas été la compagne de mon enfance a continué cette divine fille. N'avons-nous pas été élevées enſemble ? J'étois la ſouffrante, grâces au ciel ! & ſans l'avoir jamais offenſée. Elle n'a ſervi qu'à m'agrandir, en me donnant le pouvoir de lui pardonner. Que toute ma vengeance ſoit dans les remords que je lui ſouhaite, en apprenant que je lui pardonne, & que je fais des vœux pour ſon bonheur.

C'en ſeroit une en effet, a répondu ſir Charles, ſi celle qui a pu vous maltraiter étoit capable du généreux repentir que vous lui ſouhaitez. Mais, en lui pardonnant, pouvez-vous prétendre que votre famille ſe joigne à vous, c'eſt-à-dire qu'elle lui abandonne une ſucceſſion reverſible pour récompenſe de ſa cruauté ? Condamnerez-

vous dans vos proches cette tendre affection qui les rend ſenſibles aux barbaries exercées contre vous? Chère Clémentine! n'aſpirez point à vous élever au-deſſus de la nature. Souvenez-vous que vos grands-pères n'ont jamais deſtiné leur ſucceſſion à Daurana. Ils n'ont penſé à la nommer, que pour aſſurer plus efficacement la diſpoſition qu'ils faiſoient en votre faveur; & ce n'eſt pas expliquer leurs intentions au haſard, puiſqu'au défaut d'héritiers de votre part, ils ont ſubſtitué ſucceſſivement vos deux frères, qui n'en ſont pas plus avides de cet héritage. L'empreſſement de leur cœur eſt pour votre mariage. Ils déſirent ſeulement que votre bien ne paſſe point à la cruelle Daurana. Mais, ſi vous pouvez renoncer pour vous-même aux diſpoſitions de vos ancêtres, devez-vous renoncer aux prétentions de vos frères?

O chevalier!

Devez-vous penſer à diſpoſer du droit d'autrui? Vos frères ne méritent-ils donc pas pour leur affection ces généreux ſentimens que vous avez pour la cruauté de Daurana? Loin, loin, ma chère Clémentine, cette ſorte de tendreſſe qui fait chercher des excuſes pour la barbarie, & pour tout ce qui bleſſe la raiſon & la nature!

Elle a ſoupiré. Les larmes ont inondé ſon

visage. Après quelques momens de silence : ah! chevalier, épargnez-moi. Vous, chère miladi, ne me méprisez pas. L'affoiblissement de ma raison peut me conduire à l'erreur : mais, lorsque mes yeux s'ouvrent, je n'y persévère point. Je vois que, par rapport à mes frères, je n'ai pas raisonné juste. Peut-être, à vos yeux, ma chère miladi Grandisson, parois-je coupable d'un faux héroïsme! J'allois faire une injustice à mes frères, pour faire plus que je ne dois en faveur d'une parente éloignée.

Tout ce que Daurana peut espérer de vous, ma chère Clémentine, c'est que vous prêtiez la main, d'ailleurs, à lui faire recueillir un legs considérable, que vos grands-pères lui ont laissé.

Et quel autre moyen que mon mariage? Ah! chevalier.

Telles sont, à la vérité, les suppositions. Telle étoit l'intention de vos deux grands-pères. Je ne fais, mademoiselle, que vous le représenter. Je ne vous conseille rien.

Il ne demeure pas moins vrai, monsieur, que le motif qui peut être passé à ma famille, ne doit pas être absolument mon unique règle. Considérez, monsieur; n'est-ce pas mettre un bien terrestre en balance avec des biens immortels?

Rien moins, mademoiselle : pouvez-vous douter du secours du ciel, & vous défier de vous-même, jusqu'à supposer que les grilles d'un couvent soient nécessaires à votre vertu? Rendez-vous plus de justice, ma chère Clémentine. Vous avez des vertus qui ne peuvent s'exercer dans un couvent, & votre situation vous donne mille moyens de les employer. Je ne raisonne point en protestant. Le plus zélé catholique vous tiendroit le même langage, dans les circonstances où vous êtes.

Ah! monsieur, vous me prévenez; j'allois vous accuser de faire ici le rôle d'un protestant.

Vos grands-pères, mademoiselle, n'ont-ils pas raisonné de même dans leur testament? votre père, votre mère, votre oncle, vos frères ont-ils employé d'autres argumens, pour vous faire renoncer à l'idée du cloître? Ne vous reconnoissez-vous pas les uns & les autres pour de zélés catholiques? Votre frère l'évêque, votre directeur, n'adhèrent-ils point aux mêmes raisons, & ne concourent-ils point aux vœux de votre famille!

Elle a baissé les yeux avec un doux embarras; Sir Charles a continué.

Votre mère, mademoiselle, qui vous a mise au monde, vous & vos trois frères, dont l'un s'est consacré au service du ciel, n'a-t-elle pas

devant dieu & les hommes un mérite qu'elle n'auroit pas eu dans la vie du cloître ? Le devoir conjugal & maternel, rempli avec cette distinction, n'est-il pas pour une femme le premier de tous les devoirs? Clémentine se propose-t-elle, dans un couvent, quelque degré de bonté qu'elle croie manquer à sa mère ?

Elle a paru balancer. Elle a soupiré. Elle a tenu long tems la vue baissée. Enfin, que puis-je répondre ? a-t-elle dit. J'ai signé. Je vois qu'il faudra me tenir à cet engagement. Au reste, monsieur, il est fort généreux de ne me pas rappeler à mon acte, & de souffrir patiemment les efforts que je fais pour me dégager. Mais je ne suis pas heureuse...... Elle s'est arrêtée. Elle a tourné le visage, pour cacher son émotion. Nous n'avons pas été moins émus, sir Charles & moi.

Aussi tôt qu'elle a pu parler, je ne m'apperçois que trop, a-t elle repris, des ténèbres qui obscurcissent quelquefois ma raison. C'est un malheureux reste de ma dernière maladie. Vous avez tous deux, je le vois, assez de générosité pour me plaindre. Je vous avouerai, chevalier, qu'en me laissant engager aux conditions que vous avez proposées, & qu'une faute aussi grave que ma fuite ne me laissoit guère le pouvoir de refuser, je me promettois du moins quelque tranquillité

dans une situation où j'éprouve aujourd'hui que je n'en puis trouver. Je me flattois que votre amitié, réunie en ma faveur, une amitié dont je sentois que mon affection désintéressée me rendroit digne, pourroit contribuer à mon repos, & je ne pensois qu'à la cultiver. Ma raison blessée, ne me permettoit pas de considérer qu'il entroit dans mon plan des circonstances dont le monde porteroit un autre jugement que moi: & lorsque j'ai su de quoi la malignité est capable, mais sur-tout, lorsque je vous ai vue saisie, ma chère miladi Grandisson, de cette indisposition subite, qui, dans le trouble de mon imagination, m'a paru menacer votre précieuse vie... j'ai... je n'ai...

Elle s'est arrêtée, comme si le fil de ses idées s'étoit rompu. Ensuite, reprenant: vous savez, madame, le fond de mes sentimens: monsieur, je vous en ai dit assez. A présent, conseillez-moi. Pour ne vous rien déguiser, j'ai presqu'autant d'impatience de quitter l'Angleterre, que j'en ai eu d'y venir. Je suis malheureuse. Oh, que je me sens le cœur agité! quand, quand serai-je tranquille?

Que vous dirai-je, mademoiselle, a répondu sir Charles. Quel conseil puis-je vous donner? Vous m'assurez que vous n'êtes pas heureuse. Vous croyez que vos parens ne le sont point.

Nous sommes tous persuadés que leur bonheur dépend de vous. Mais à dieu ne plaise que ce soit au prix du vôtre, lorsque vous avez déjà eu tant à souffrir! quoiqu'on puisse douter, au fond, si vos propres souffrances ont été plus douloureuses pour vous que pour vos amis. Je ne plaide ici la cause de personne. Je vous ai dit que votre père exhorte sérieusement le comte à ne plus conserver d'espérance; & le comte déclare qu'il emploiera tous ses efforts; premièremenr, parce qu'il vous l'a promis; en second lieu, parce qu'il est trop sûr à présent que vous n'avez que de l'aversion pour lui.

De l'aversion, chevalier! me préserve le ciel d'avoir jamais de l'aversion pour personne! j'ai cru que ma conduite à l'égard du comte.... Elle s'est arrêtée un moment; & s'adressant à moi: très-chère miladi, ne me donnerez-vous pas vos conseils sur tout ce que vous avez entendu? Vous m'assuriez, en commençant, que ma tranquillité étoit nécessaire à votre bonheur.

C'est ma tendresse, chère Clémentine, ma seule tendresse pour vous, qui me la rend nécessaire. Vos moindres peines en font une vive pour moi. Mais personne ne sait mieux que vous d'où votre bonheur dépend, & nous sommes certains qu'il fera celui de toute votre chère famille. Elle juge qu'un établissement honorable

honorable avec un homme de votre pays & de votre religion, y contribuera beaucoup. Votre mère en est persuadée; madame Bemont l'est aussi. Vous voyez qu'un devoir de justice pour vos frères, & de reconnoissance pour vos grands-pères, ne vous permet pas de penser au cloître. Vous voyez que Daurana, pour laquelle votre bonté vous intéresse encore, ne peut recueillir un legs considérable, que par votre mariage. Si vous avez du dégoût pour l'homme qu'on vous présente, qu'il n'en soit plus question. Jouissez des douceurs du célibat, jusqu'à ce qu'il s'en présente un autre, que vous puissiez favoriser de votre estime. Dans l'intervalle, honorez-moi de la continuation de votre amitié, autant que vous me trouvez de passion pour l'obtenir. Nous sommes déjà sœurs. Ensemble, nous ne ferons qu'une. Dans l'absence même, nous ne serons pas divisées, car nos ames & nos sentimens se mêleront sur le papier.....

J'aurois continué; mais elle m'a jeté les deux bras autour du cou. Elle a baigné mes joues de ses larmes, elle m'a donné mille noms tendres. Que le plus cher des hommes a paru touché, transporté! avec quelle délicatesse il a partagé son attention! l'amie tendre, l'épouse chérie, ont été distinguées avec leurs plus charmantes propriétés.

Clémentine étoit trop agitée par les mouvemens de son propre cœur, pour revenir aisément à ses idées. Cependant elle m'a promis de peser, de considérer tout ce qu'elle emportoit dans sa mémoire. Que le ciel lui verse ses consolations à pleines mains!

LETTRE CXXXIV.

Miladi GRANDISSON à la même.

17 mai.

CLÉMENTINE est grave & pensive; elle fuit la compagnie. On ne lui dit pas un mot du comte de Belvedère; mais comme il est attendu de jour en jour, sir Charles juge qu'elle doit être prévenue sur son arrivée. Elle ne dîna ni ne soupa hier avec nous; elle aime à se promener seule dans le parc, où son seul amusement est de donner à manger aux daims, qu'elle rassemble quelquefois autour d'elle. Sir Charles, ayant passé ce matin près d'elle, s'est informé de sa santé. Mon esprit n'est pas bien, chevalier. Que le ciel y rétablisse la paix! a-t-il dit en prenant sa main, & penchant la tête dessus. Je vous rends grâces, monsieur. Continuez vos prières pour moi. Cette dernière conversation, chevalier..... Mais, adieu, elle a repris un sentier

qui conduit au bois. Il l'a ſuivie des yeux. Elle a tourné la tête, pour voir apparemment s'il la regardoit. Il l'a ſaluée, en lui demandant d'un ſigne de main la permiſſion de la ſuivre : elle a compris ce ſigne; & d'un mouvement de la ſienne, elle l'a prié de la laiſſer ſeule. Malheureuſe fille !

17 au ſoir.

M. Lowther arrive de Londres. Il a toujours été perſuadé, comme les médecins d'Italie, qu'un déſordre d'eſprit, qui n'eſt point héréditaire, & dont la cauſe eſt celle que nous connoiſſons, ne menace point d'une rechûte, à moins qu'il ne ſurvienne quelque nouvel incident; & qu'il ne ſauroit être contagieux non plus pour les fruits du mariage. Il paroît fort étonné que les parens de Clémentine ſe ſoient rendus ſi facilement à ſes idées de célibat. C'eſt pour juſtifier ſon opinion, en conſultant les plus fameux médecins de Londres, qu'il a différé ſi long-tems ſon retour. Ils s'accordent parfaitement avec lui.

Samedi 19.

Clémentine, avec laquelle j'ai paſſé une partie du jour, m'a long-tems entretenue de ſa couſine Daurana, dont elle déplore généreuſement le

conséquence infaillible feroit non-feulement le bonheur de votre famille, mais le vôtre. A l'égard du choix, il penfe qu'on doit entièrement vous l'abandonner. Il répète fans ceffe qu'après tant de refus, on ne doit pas infifter fur le comte, & qu'il faut vous accorder du tems.

Ma chère miladi me pardonnera-t-elle une queftion, comme d'une fœur à une fœur? Dans ma fituation, auroit-elle pu fe réfoudre..... à donner fa main...... Elle s'eft arrêtée, elle a rougi, elle a baiffé les yeux. Parlez, ma très-chère Clémentine, ouvrez votre cœur à votre Henriette.... Mais non; je vais vous en épargner la peine; puifque je crois pénétrer votre penfée. Modèle de mon fexe! je ne fuis pas Clémentine: dans les circonftances où vous étiez, avec le confentement de tous mes amis, & l'homme, tel que vous le connoiffez, je n'aurois pu lui refufer ma main ni mon cœur. Mais que ne peut-on pas attendre d'une jeune perfonne, que des motifs fupérieurs ont rendue capable de remporter la plus glorieufe victoire? Les grandes difficultés font vaincues; & lorfque vous ferez parvenue à vous bien perfuader que c'eft votre devoir d'entrer dans un nouveau plan, je fuis sûre, quoi qu'il vous en puiffe coûter....

Chère miladi, n'achevez pas. Mon devoir....

Elle m'a quittée avec précipitation, fans vouloir écouter mille chofes tendres, qui fortoient d'un cœur brûlant de zèle, & qui étoient déjà fur mes lèvres.

Dimanche 10.

Le marquis eft légérement indifpofé, mais il eft certain que la marquife s'affoiblit de jour en jour. Clémentine, qui s'en apperçoit, avouoit ce matin à madame Bemont, que fi leurs indifpofitions augmentoient, elle n'auroit que trop de penchant, pour fon repos, à faire tomber le reproche fur elle-même. Madame Bemont s'eft efforcée de la confoler, fans lui dire un mot de l'homme qui eft fi bien dans tous les cœurs, à l'exception du fien. Sa Camille étant venue l'informer, fuivant fes ordres, comment la marquife avoit paffé la nuit, elle eft fortie tout en larmes, pour fe rendre auprès de fa mère.

Dimanche au foir.

Fort bien: mais moi, qui prends la plume d'Henriette, je parie que fes larmes fe fécheront bientôt. Le marquis & la marquife font beaucoup mieux. Le comte eft arrivé. Les feigneurs Jules & Sebafte font avec lui. N'avez-vous pas vu le comte, Lucie, pendant le féjour que vous avez fait à Londres? Une figure aimable, en

vérité, si l'air grave y dominoit un peu moins. Mais cette gravité même ne lui nuira point auprès de son héroïne. N'est-il pas venu, dans les termes du poëte (*), « pour dire un éternel » adieu? Ne pas l'honorer d'un regard, ce feroit » un mépris qui ne peut jamais trouver place dans » la belle ame de Clémentine ».

Aussi ne s'est-elle pas fait presser pour descendre à son arrivée. Pour moi, j'espère beaucoup de l'avenir. On ne remarque plus rien qui se ressente de l'ancien désordre. Elle aime à rêver; elle se promène souvent seule au jardin. Eh bien, qui sait de quoi elle s'occupe? C'est peut-être un fort bon effet de sa guérison; je ne crois pas facilement aux miracles; mais il me semble que ce n'en feroit pas un. Sir Charles est marié. Clémentine n'a pas vingt ans. Le comte est aimable. J'ai vu des révolutions plus étonnantes, dont je n'ai fait honneur qu'à la nature. Elle m'a semblé un peu grave, lorsqu'elle a vu le comte; mais c'est tout ce que je trouve à lui reprocher. Elle lui a parlé d'un air libre. La confusion n'étoit que chez lui, pauvre malheureux! qui n'osoit ouvrir la bouche. Elle a eu l'attention de le soulager, en s'informant de sa santé, comme s'il y avoit eu quelqu'apparence qu'il fût malade.

(*) Lée, dans sa tragédie de Théodose.

Elle s'est adressée à lui deux ou trois fois, sur des sujets vagues à la vérité, mais avec une complaisance qui a charmé tout le monde. Ils se sont même occupés assez long-tems, près d'une fenêtre, avec madame Bemont, à comparer le jardin avec ceux d'Italie; conversation peu intéressante, direz-vous; mais le pauvre comte se croyoit en paradis. Cependant il s'attend à recevoir son congé demain, pour une longue séparation. Mon frère, charmé de la voir si tranquille, insiste toujours à ne pas lui prononcer un mot en faveur du comte. Chansons, chansons, madame, comme je crois vous l'avoir déjà dit : d'où vient à sir Charles une si profonde connoissance du cœur des femmes?

Par miladi Grandisson. Vous voyez, ma chère grand'maman, que cette miladi G.... retombe toujours dans son caractère. Elle peut vous amuser par le badinage de sa plume. Son cœur ne ressent pas comme le mien les agitations de notre chère Clémentine : mais je viens d'apprendre une nouvelle fort étrange. On a vu ce matin le père Marescotti & le docteur Barlet, qui sont inséparables, se glisser avec beaucoup de précaution dans le petit bois où Clémentine aime à se promener seule. Je ne serois pas surprise qu'ils s'y fussent retirés ensemble, si l'on ne m'assuroit que Clémentine y étoit alors, & que

que, de quelque nature qu'il fût, on ne devoit rien attendre que d'heureux de la prudence de ses deux amis. Il est sûr, dit-il, que Clémentine fera des adieux fort civils au comte, avant son départ.

La dernière, la solennelle entrevue devoit se faire cet après-midi dans mon cabinet; mais Clémentine vient d'accorder au comte un agréable répit, auquel il étoit fort éloigné de s'attendre. Après le dîner, où nous avons été charmés de la voir dans une tranquillité constante, il se disposoit à lui demander un quart-d'heure d'audience pour prendre congé d'elle, & ses agitations étoient visibles. On s'est levé. Il étoit tremblant. Tout le monde a paru touché; & dans le premier mouvement nos yeux se sont tournés vers elle, comme implorant pour lui sa pitié. Cependant un regard qu'elle a jeté sur chacun de nous les a fait baisser; nous avons paru craindre qu'elle ne nous soupçonnât de vouloir l'attendrir en sa faveur. Pour moi, j'ai cru lire plus d'une fois, sur son charmant visage, les marques d'une vraie compassion, avec un soupir néanmoins qui renfermoit, comme j'ai cru pouvoir l'expliquer, des vœux pour une vie préférable dans ses idées à celle du mariage. Enfin il s'est avancé vers elle avec la précipitation d'un homme

inquiet, qui craint de manquer l'occasion : mademoiselle, lui a-t-il dit d'une voix basse, avec une profonde révérence : j'espère.... je vous supplie.... de grâce, mademoiselle, un instant pour recevoir mes adieux.

Elle a paru touchée de sa confusion. Monsieur, lui a-t-elle répondu, nous nous reverrons demain dans l'après-midi : & passant, avec une révérence, elle est sortie assez vîte, mais avec une dignité qui ne l'abandonne jamais.

Tous les hommes, demeurant après nous, ont félicité le comte ; & toutes les femmes, sortant avec elle, ont applaudi de concert à sa résolution. La marquise l'a serrée contre son sein maternel : ma fille ! ma chère fille! ma Clémentine! c'est tout ce qu'elle a pu prononcer, en mouillant son visage de ses larmes. O maman! (attendrie par les larmes de sa mère, & fléchissant un genou devant elle). O maman! c'est la seule réponse qu'elle ait pu faire : & se levant, elle a pris la main de madame Bemont, avec laquelle elle s'est retirée dans son appartement.

Nous la voyons à présent, qui se promène dans le jardin avec cette chère amie : toutes deux, comme nous pouvons l'observer, sont attachées au sujet de leur conversation.

Mais que cette lettre ne parte point sans un mot ou deux sur le cher Northampton-Shire.

J'en reçus hier une d'Emilie, que je mettrai sous mon enveloppe, avec une copie de ma réponse. Il me semble, madame, que ce n'est pas violer son secret, que de vous le communiquer, & par vous à ma tante Selby. Seulement, je vous demande en grâce qu'il n'aille pas plus loin. Avec quelle joie j'apprends que le jour est fixé pour Lucie, & que son cœur n'a pas moins de part à ce choix, que le plaisir de vous obéir! elle ne doit pas regretter l'éloignement, si c'est en Irlande qu'elle doit faire sa demeure. C'est le privilége des hommes de traîner leurs femmes après eux. Sir Charles regarde ce voyage comme une promenade. Dans le dessein où il est d'améliorer les terres qu'il y possède, il lui rendra de fréquentes visites; & vous ne doutez pas que son Henriette ne l'accompagne volontiers, s'il lui en fait la proposition. Pour vous, ma chère grand'maman, je sais que toute la partie de la Grande-Bretagne, où vos amis sont appelés par le devoir, est Northampton-Shire. Cependant la grand'mère de Lucie sera privée de sa petite fille; mais il lui en reste d'autres: & d'ailleurs milord Reresby est un homme de si bon naturel, qu'il ne se hâtera point de la quitter. Sir Charles s'attend bien que l'heureux couple ne nous donnera pas moins d'un mois, avant que de s'éloigner d'Angleterre. Puisse, puisse le 24 de mai apporter

autant de bonheur à Lucie, que j'en dois au 18 de novembre!

LETTRE CXXXV.

Miss JERVINS *à miladi* GRANDISSON.

19 mai.

DEPUIS plusieurs jours, ma très-chère miladi, j'ai quelque chose à vous communiquer, qui demande votre avis; mais quand je pense à mon âge, je suis toute confuse. Aurez-vous la bonté de me garder le secret, & pour le monde entier, sans excepter mon tuteur? car en vous écrivant je dois écrire à lui, parce que vous connoissez le fond de son cœur, & que vous êtes la prudence même. Il est vrai, que par rapport à lui, je me suis un peu oubliée, ou plutôt qu'il s'en est peu fallu; mais j'étois captivée par ses perfections, par sa grandeur d'ame, rien de plus en vérité. Une fille, quelque jeune qu'elle soit, ne peut-elle pas admirer la bonté dans un excellent homme? La reconnoissance lui est-elle défendue pour les bienfaits? A la vérité, cette reconnoissance peut aller trop loin, à mesure qu'on avance en âge; & je me suis apperçue du danger; mais le remède n'est pas venu trop

tard, grâces au ciel! grâces à vous, chère miladi, qui m'avez prêté votre ſecours! Qu'il faut être bonne, pour ſouffrir qu'on vous entretienne ſur un point ſi délicat! mais vous êtes la reine de notre ſexe, aſſiſe ſur ſon trône, d'où la pitié vous fait baiſſer votre ſceptre, tantôt pour ſoutenir une pauvre petite fille, tantôt pour en relever une autre; car votre gloire eſt ſatisfaite de voir à vous l'homme pour lequel tant de cœurs ont ſoupiré en ſecret.

Mais je m'écarte beaucoup du ſujet de ma lettre; & c'eſt une faute où je retombe toujours, lorſque j'écris à mon tuteur ou à vous. Mes préambules ſont plus longs que ma matière. Je commence donc; mais n'oubliez pas que je vous demande le ſecret.

Tout le monde eſt paſſionné ici pour le chevalier Belcher. C'eſt en effet un des plus agréables hommes du monde. Après mon tuteur, je crois qu'il n'y en a point de comparable à lui. Il ne quitte point cette maiſon; & je m'apperçois aſſez que ſes intentions ſont particulièrement pour moi. Toute jeune que je ſuis, je crois réellement qu'il m'aime. Mais là-deſſus, tout le monde a la bouche fermée. Cependant on ſe dérobe ſouvent, pour nous laiſſer tête-à-tête. Il ſemble qu'il ait la faveur de tout le monde, & que perſonne cependant ne veuille lui prêter

la main. Ce n'est pas qu'il m'ait fait la moindre déclaration d'amour. Je suis si jeune! vous le savez; & sûrement M. Belcher est un homme fort prudent.

Mon tuteur l'aime beaucoup; & qui peut se défendre de l'aimer? Ses manières sont si galantes, son langage si poli, le son de sa voix.... en vérité, c'est un très-aimable homme. Dites-moi naturellement, madame, croyez-vous que mon tuteur (mais, je vous en prie, ne faites que le sonder : je suis si jeune! vous le savez) désapprouvât les intentions de son ami, s'il arrivoit qu'avec le tems elles devinssent plus sérieuses : dans trois ou quatre ans, par exemple, supposé que M. Belcher ne crût pas son tems mal employé par une si sotte créature? Je n'y voudrois pas penser plutôt. Si ce n'étoit pas l'avis de mon tuteur, je ne me permettrois pas d'être si souvent dans la compagnie d'un jeune homme : vous savez, madame.

Il passe pour riche; & quoiqu'il soit plus vieux que moi de dix ou douze ans, il ne le sera jamais davantage, puisqu'à chaque année qui lui viendra, il m'en viendra une aussi. Ayez donc la bonté, madame, de me donner là-dessus votre opinion.

Tout le monde est ici dans le goût du mariage. Je crois qu'on peut regarder celui de miss Selby, comme

comme déjà fait. Son frère fait la cour à miss Patty-Holle. Miss Kitty n'est pas sans un très-humble serviteur. Il me semble que miss Nancy même, depuis le rétablissement de sa santé..... Mais j'aime mieux que toutes ces nouvelles vous viennent d'elles-mêmes.

C'est vous, chère miladi, qui avez ouvert la danse. L'exemple de votre bonheur..... Je m'imagine que les jeunes filles ont raison de penser au mariage, lorsqu'elles voient les jeunes hommes dans l'intention d'imiter sir Charles. Ne me faites pas trop attendre votre avis, n'eussiez-vous le tems de le donner qu'en six lignes. Nous attendons M. Belcher dans quelques jours. Sa compagnie doit m'être agréable; car il a toujours quelque chose de charmant à nous dire de mon tuteur, & des éloges continuels à faire de son bonheur & du vôtre.

LETTRE CXXXVI.

Miladi GRANDISSON *à miss* JERVINS.

11 mai.

VOTRE prudence, mon cher amour, ne m'est pas moins connue que votre bonté; & j'ai la même opinion de l'honneur & de la discrétion de M. Belcher. Son mérite & sa fortune sont

sans objection. Votre tuteur n'a pas de meilleur ami. Si vous êtes sûre de pouvoir l'aimer plus que tout autre homme, &. si vous le croyez disposé à vous aimer plus que toute autre femme, je suis persuadée que votre tuteur ne trouvera point d'alliance plus heureuse, pour tous deux & pour lui-même : car vous savez, ma chère, quel intérêt il prend à votre bonheur. Approuvez, chère Emilie, que pour aider à vous conduire dans une occasion si délicate, je vous adresse à mes propres conseillers, deux conseillers presqu'infaillibles, ma grand'mère & ma tante. N'ayez pas honte de leur ouvrir votre cœur. N'êtes-vous pas sous leurs ailes? Je garderai tant de ménagemens, qu'elles ouvriront elles-mêmes le chemin à vos tendres confidences. Ainsi la peine sera légère pour vous. Leur avis ne peut manquer d'être d'un grand poids pour sir Charles. Mais je demande que l'ouverture & la confiance que vous aurez pour elles, ne me privent point de vos charmantes communications.



LETTRE CXXXVII.

Miladi G.... à madame SHERLEY.

24 mai.

Je commence cette lettre, comme j'ai fini ma dernière. Puisse le jour où nous sommes, être heureux pour ma chère Lucie! il le sera pour toutes nos familles ensemble. J'espère que ma tante ne laissera point passer le jour de la célébration, sans me donner une ligne d'avis, pour me mettre en état d'en faire aussi tôt mes félicitations.

Je reviens à ce qui engage ici l'attention de tout le monde. Vous vous souvenez d'une conversation sur la force du premier amour, tenue au château de Selby, d'où le récit m'en fut envoyé, & sur laquelle miladi G.... donna une décision fort badine. Madame Bémont, à laquelle il nous est arrivé d'en parler, inspira hier à Clémentine la curiosité d'en entendre la lecture. Je ne fis pas difficulté de la satisfaire. Madame Bemont étoit présente. Nous ne fûmes point tentées, elle ni moi, de dire un mot d'application. Mais, pendant que je lisois, Clémentine changea plusieurs fois de couleur. Elle ne parut point du tout amusée par les saillies de miladi G....

quoiqu'elle admire la vivacité de son esprit. Elle tint continuellement les yeux baissés, dans le plus grave silence ; & lorsque j'eus achevé, elle soupira, elle tressaillit, comme revenant d'une méditation profonde ; elle se leva, nous fit une révérence, & sortit, sans avoir ouvert une fois les lèvres sur le sujet.

Il étoit dix heures du matin. Je rencontrai, un moment après, l'évêque, le seigneur Jéronimo & leurs deux jeunes cousins, qui s'étoient unis pour solliciter sir Charles de se faire l'avocat du comte auprès d'elle. Je ne leur dis rien de ce qui venoit d'arriver, & j'acceptai la main du seigneur Jéronimo, pour entrer avec eux chez sir Charles. Ils le prefsèrent beaucoup, en lui représentant qu'elle paroissoit tout-à-fait maîtresse d'elle même ; que dans la solitude qu'elle cherche si constamment, elle balance sans doute en faveur du comte, & que la moindre influence de sa part emporteroit la balance. Non-seulement il s'excusa, mais il les pria fort sérieusement de ne le plus solliciter sur ce point. N'y a-t-il pas beaucoup d'apparence, leur dit il, que dans ses méditations solitaires, elle examine à quoi la justice l'oblige pour le comte & pour elle-même ? Son repos futur demande peut-être que sa détermination vienne de ses propres raisonnemens. Ne l'exposons point au regret tardif

de s'être laissé persuader contre son inclination. D'ailleurs, s'il paroît que la persuasion suffit à présent, n'est-il pas à craindre que cet état même ne la porte à s'envelopper dans une certaine réserve, pour ne pas démentir la résistance qu'elle a faite auparavant à toute sorte de persuasion ?

Suivant cet avis, la marquise, dans une conversation qu'elle eut avec elle, & qui pouvoit la conduire au sujet qu'ils ont à cœur, se dispensa aussi de lui en parler. Elle veut, dit-elle, que toutes les résolutions de sa fille partent d'elle, & son choix sera celui de la famille.

Clémentine se trouva fort obligeamment à dîner. Entre les attentions de sir Charles, pour l'amusement de ses convives, toute la compagnie fut charmée de lui voir adresser souvent le discours au comte de Belvedère, sur divers sujets dans lesquels il le savoit fort versé, pour lui donner occasion de briller. C'étoit le meilleur office qu'il pût lui rendre ; car le pauvre comte, assez timide devant la maîtresse de son fort, avoit besoin de ce secours pour se soutenir. Jamais le mérite modeste n'eut un protecteur plus adroit & plus zélé que sir Charles. Clémentine parla sans affectation, & sembloit observer tout. Le seigneur Sébaste ayant dit quelques mots de son départ & de celui du comte, sir Charles, dans

la crainte qu'elle ne ſoupçonnât un deſſein formé de hâter ſes réſolutions, répondit qu'il falloit éloigner les idées d'une ſéparation affligeante pour des amis; & Clémentine, qui avoit d'abord prêté l'oreille, feignit alors de n'avoir rien entendu.

Le ſoir, un exprès de Londres remit au ſeigneur Jéronimo une lettre, à l'occaſion de laquelle il aſſembla auſſi-tôt toute ſa famille. Clémentine fut ſeule exceptée. Nous étions dans l'inquiétude ſur cet incident, lorſque la marquiſe reparoiſſant, & venant à moi d'un air conſterné, me dit à l'oreille : ah! madame, la malheureuſe Daurana..... Mais l'arrivée de l'évêque & du père Mareſcotti l'ayant interrompue, elle mit dans mes mains la lettre, dont je joins ici la traduction.

Au ſeigneur JÉRONIMO DELLA PORRETTA.

28 avril.

On peut avoir à préſent plus d'indulgence pour notre chère & perverſe Clémentine, ſi la reconnoiſſance n'a point encore eu de pouvoir ſur elle en faveur de Belvedère. Nous avons un motif de moins pour la preſſer. Daurana ne vit plus. Sa mère lui a caché long-tems le départ du comte pour l'Angleterre; mais, lorſqu'elle

a su qu'il y étoit arrivé, & que vous aviez retrouvé ma sœur, elle n'a pas douté que le premier effet de votre voyage ne fût la ruine de ses espérances. Une profonde mélancolie s'est saisie d'elle; des accès furieux ont succédé; & j'entends soupçonner que la misérable créature, ayant trompé la vigilance de ses gardes, a précipité la fin de ses jours. Sa mère est inconsolable. On a fait passer la maladie pour une fièvre maligne. Je ne détromperai personne. Celle que cette malheureuse fille a si cruellement maltraitée, versera sans doute une larme pour la compagne de son enfance. Qui la regrettera d'ailleurs, à l'exception de sa mère? Cependant, si les circonstances de sa mort sont aussi tragiques qu'on me l'a fait entendre..... Mais je renonce aux informations, dans la crainte de me laisser tenter à la pitié, pour une misérable qui a refusé la sienne au modèle de son sexe, dont le soin lui avoit été confié, & qu'elle devoit chérir à toutes sortes de titres.

Quel glorieux homme que votre Grandisson, tel que vous le représentez, vous, la renommée, le père Marescotti, & tous ceux qui viennent ou qui écrivent ici d'Angleterre! il ne sera pas aisé de retenir votre belle-sœur. Depuis votre départ, elle ne parle que de vous suivre. Elle menace de se dérober à son mari, s'il refuse

d'y consentir, & de faire le voyage ; à présent que Clémentine lui a montré le chemin, pour mettre ma tendresse à l'épreuve, comme cette étrange fille y mit la vôtre, dans une saiso n.... Mais qu'importe la saison, qu'importent les vents, les montagnes, les mers, pour une femme qui s'est mis dans la tête une aventure ? Ce que je puis dire en faveur de la mienne, c'est qu'elle me quitteroit pour se rendre auprès du père, de la mère, des frères, dont sa sœur a voulu s'éloigner. Cruelle, cruelle Clémentine! Pourrai-je lui pardonner ? Cependant, si nos parens m'en donnent l'exemple, qu'ai-je à dire ?

Je vous assure, cher Jéronimo, que ma joie est égale à la vôtre, d'apprendre qu'un homme du mérite de Grandisson n'a rien perdu au renversement de nos espérances communes, & qu'il est heureusement récompensé de ses vertueuses douleurs. Je me sens même quelque impatience de voir ensemble deux femmes, qui ont été capables d'une magnanimité si rare dans leur sexe. Ma gloire est que l'une des deux soit ma sœur. Mais Clémentine a toujours été la plus généreuse des femmes, quoique la plus obstinée sur quelques points.

Faites connoître à Belvedère combien je lui suis attaché. Quel que puisse être le succès de sa constance pour une perverse, je le regarderai

toujours comme mon frère. Diſtribuez, mon cher Jéronimo, mes reſpects, mes complimens, mes amitiés, dans l'ordre convenable à ces devoirs & à ces ſentimens, de la part de votre, &c.

LE COMTE GIACOMO DELLA PORRETA.

Ce matin, la marquiſe étoit réſolue d'informer Clémentine de la mort de Daurana, ſans autre précaution, pour un accident commun, que de lui cacher les noirs ſoupçons que le comte ſon frère ne diſſimule point dans ſa lettre. Mais le père Mareſcotti, voyant cette dame prête à paſſer dans l'appartement de ſa fille, l'a priée de ſuſpendre une ouverture inutile aux circonſtances; & prenant un air fort grave : ne mêlons rien à l'ouvrage du ciel, a-t-il ajouté; il ne m'eſt pas encore permis de m'expliquer : M. Barlet gardera le même ſilence : mais je vous annonce le plus merveilleux événement. Attendez-vous néanmoins à ne pas voir aujourd'hui Clémentine. Elle vous fera demander la permiſſion de paſſer le jour entier dans ſa chambre.

Le docteur Barlet, qui étoit préſent, s'eſt contenté d'applaudir d'un ſigne de tête. Ils ſont ſortis enſemble, apparemment pour faire connoître qu'on ne devoit pas leur faire d'autres queſtions; & toute la compagnie eſt demeurée

dans l'étonnement. Je savois que dès sept heures on leur avoit vu prendre le chemin du bois; mais, par le conseil de sir Charles, à qui je l'avois dit, comme les jours précédens, & qui m'avoit fait la même réponse, je n'avois communiqué ma découverte à personne, & j'avois même ordonné au jardinier, de qui je tenois mes informations, de n'en parler qu'à moi. Il ne m'a pas été difficile de comprendre que des entrevues si régulières devoient avoir du rapport à l'évènement qu'on nous annonçoit. Quelques momens après, Clémentine a fait demander effectivement la liberté de garder sa chambre, sous le prétexte d'une indisposition qui ne lui permettroit pas de voir ses amis pendant le reste du jour. Sa mère, en lui accordant tout ce qu'elle désiroit, n'a pas laissé de lui en faire témoigner de l'inquiétude. Camille, chargée de ce message, a répondu avec un transport de joie, que si sa maîtresse étoit indisposée, c'étoit d'un rhume si léger, qu'il ne devoit pas nous alarmer; qu'il venoit de la fraîcheur du bois, où elle étoit descendue trop matin; mais qu'elle en avoit rapporté une humeur charmante, qui alloit même jusqu'à la gaîté; & que, grâces au ciel, il ne falloit plus douter de sa guérison.

Ainsi, de toutes parts, nous sommes dans l'attente de quelque nouvelle scène, qui ne nous

menace de rien d'affligeant, & sur laquelle néanmoins nous n'osons nous fier à nos conjectures. Sir Charles, que j'ai cherché l'occasion d'entretenir un moment, pour lui demander les siennes, m'a dit qu'il ne pouvoit en former que d'heureuses; mais qu'il voyoit d'autant moins de jour dans les circonstances, que le docteur Barlet s'y trouve mêlé sans sa participation. Le comte n'est informé de rien; cependant, la résolution de Clémentine, qui le condamne à ne la pas voir de tout le jour, un air de satisfaction répandu dans tous les yeux, dont on lui laisse ignorer la cause, quelques entretiens qu'il nous voit tenir à l'écart, & qu'on interrompt lorsqu'il s'approche, paroissent le remplir d'amertume, & lui faire craindre quelque nouvel arrangement où le bonheur de la famille pourra lui coûter le sien. Pour le marquis & ses deux fils, sur le seul témoignage du père Marescotti & de Camille, ils se livreroient aux plus douces espérances, si leur joie n'étoit combattue par l'état de la marquise, dont la santé s'affoiblit beaucoup. Deux profonds évanouissemens, qui viennent de se succéder dans l'espace d'une heure, ont fait trembler pour sa vie. Nous nous sommes bien gardés d'informer sa fille de cet accident.

A quatre heures après-midi.

La marquise est un peu mieux. La peinture

qu'on lui fait de notre flatteuse perspective, aide plus à la fortifier que les remèdes. En effet, nous sommes ranimés nous-mêmes par les récits de Camille. Elle raconte que dans les plus heureux tems de son service, elle n'a jamais vu sa maîtresse plus tranquille, plus gaie, plus ouverte, & sur-tout plus remplie de cette douce complaisance qui donne un si grand lustre à toutes ses perfections. Avant midi, elle avoit passé quelques heures à faire une longue lettre, qu'elle a lue ensuite, & relue fort paisiblement. Elle l'a posée sur la table; & paroissant méditer sur ce qu'elle avoit écrit, elle a repris son papier, qu'elle a déchiré, comme si les réflexions l'eussent fait changer d'avis; mais sans aucune marque de chagrin ou d'impatience. Elle a commencé une autre lettre, fort courte, qu'elle a lue aussi plusieurs fois, après l'avoir finie. Enfin, paroissant contente d'elle-même, elle s'est fait apporter de la lumière, elle a cacheté sa lettre, elle y a mis une adresse; & sans retomber dans ses réflexions, elle s'est levée d'un air libre, en mettant la lettre dans sa poche. Camille & Laura attendoient ses ordres pour lui faire servir à dîner. Elle les a donnés. Elle a pris plaisir à leur parler, à les entendre. Elle s'est applaudie de sa santé; elle a reçu avec joie leurs félicitations. Dans quelques détails, qu'elle s'efforçoit néanmoins d'évi-

ter, elle s'eſt attendrie juſqu'aux larmes, des peines qu'elle a cauſées, & de celles qu'elle a reſſenties. Elle a confeſſé que le ſouvenir qui lui en reſte eſt obſcur, interrompu; qu'elle a ſur-tout de la difficulté à ſe rappeler les premiers tems de ſa maladie; & que dans les circonſtances même que ſa mémoire lui repréſente, une partie de ces triſtes vérités lui paroît un ſonge; que les traces du paſſé ſont beaucoup plus nettes depuis ſon arrivée à Londres, ſur-tout depuis qu'elle ſe croit réconciliée avec ſa famille; mais qu'elle n'a retrouvé ſa liberté d'eſprit, ſa mémoire, ſa raiſon, qu'elle ne ſe reconnoît, qu'elle ne jouit d'elle-même que depuis hier au ſoir, & par une révolution ſi ſubite, par un miracle ſi ſenſible, qu'elle a peine à ſe le perſuader. Vous ſaurez tout, vous ſaurez tout, a-t-elle ajouté avec une précipitation cauſée par ſa joie; il n'eſt pas tems encore: mais je ſuis guérie, j'en ſuis ſûre; je ne puis diſſimuler les faveurs du ciel. Elle s'eſt dérobée là-deſſus, pour deſcendre légérement au jardin.

Ce récit nous a jetés dans un excès de joie & d'étonnement, qui nous portoit d'abord à la ſuivre, pour nous aſſurer, par nos propres yeux, du miracle qu'elle nous annonçoit, pour la ſerrer tous entre nos bras, pour lui faire de tendres plaintes du retardement qu'elle apporte à notre

bonheur : mais on a jugé qu'il falloit lui laisser la liberté qu'elle sembloit désirer, & qu'elle avoit demandé le reste du jour. Je me suis déclarée particulièrement pour cet avis, en faisant réflexion que le père Marescotti & le docteur Barlet nous avoient quittés immédiatement après le dîner, & qu'apparemment ils étoient allés la joindre au jardin.

Pendant que nous nous livrions aux plus douces espérances, & que tout le monde raisonnoit sur des incidens si mystérieux, une autre nouvelle est venue augmenter notre satisfaction. Le seigneur Jéronimo n'avoit point encore paru d'aujourd'hui, & nous avoit fait dire ce matin, que, sans être plus mal, quelques remèdes qu'il vouloit tenter par le conseil de M. Lowther, ne lui permettoient pas de descendre à l'heure du dîner. Nous étions tranquilles pour lui, sur la foi d'un homme qu'il appelle son sauveur après dieu ; lorsque M. Lowther est venu nous dire lui-même, avec un transport de joie qui n'est pas suspect dans un homme si sage, que son expérience avoit réussi au-delà de son attente, & que dans peu de jours il nous promettoit une parfaite guérison pour son malade. Nous ne sommes pas encore informés de ce qu'il nomme son expérience ; mais il nous a permis de monter à l'appartement du seigneur Jéronimo, que nous avons trouvé dans la plus

heureuſe diſpoſition, & qui nous a parlé de ſon chirurgien, comme d'un homme divin. Le récit qu'on lui a fait de tout ce qui regarde ſa ſœur, n'a pas peu ſervi à le confirmer dans la perſuaſion qu'il touche à ſon rétabliſſement, qui ne peut jamais être parfait, dit-il, ſans celui d'une ſœur ſi chère. Quoiqu'un peu agité par des remèdes que nous ignorons, il s'eſt trouvé en état de paſſer, avec la compagnie, dans l'appartement de la marquiſe, la ſeule à préſent pour laquelle nos alarmes ne diminuent point. Nous l'avons forcée de garder le lit, depuis les deux évanouiſſemens. Camille, qui eſt demeurée près d'elle, aura contribué ſans doute à la fortifier par de charmantes peintures du changement de ſa fille.

En me retirant, pour achever cette longue lettre, je balançois ſi je n'attendrois pas à la faire partir, que le rideau fût un peu levé; c'eſt-à-dire, que nous viſſions quelque jour dans l'étrange obſcurité où Clémentine ſe plaît à nous retenir. Mais l'heure de la poſte me détermine. Je ſuis contente de mes eſpérances; pourquoi tarderois-je à vous cauſer la même joie? Peut-être ſeront-elles demain; peut-être dès aujourd'hui : mais comptez que je ne vous ferai pas languir pour l'éclairciſſement. Je ſuis, &c.

A sept heures du soir.

Ma lettre étoit fermée, comme vous le remarquerez au cachet, livrée au courrier, & je désespérois qu'elle pût rentrer dans mes mains. Grâces au ciel, elle me revient. Quel regret j'aurois eu de ne pouvoir vous informer aujourd'hui de ce que j'apprends! Le père Marescotti & M. Barlet ont demandé à la marquise & à moi, par un billet remis à cette dame pendant que j'étois à vous écrire, deux grâces qu'elle n'a pas fait difficulté d'accorder pour elle, & que sir Charles a promises pour moi; « l'une qu'il leur soit permis » de tenir compagnie ce soir à Clémentine, & » de souper avec elle dans son appartement; » l'autre, qu'il plaise à la famille de Clémentine » & à la nôtre de s'assembler demain, au réveil » de la marquise, & dans sa chambre, pour ne » lui pas causer d'incommodité ». Ils ajoutent simplement qu'ils ont à nous faire quelques ouvertures d'importance. Que penser d'une demande si solennelle & si grave! Dans quelle impatience elle me jette depuis un instant! Je renonce au sommeil pour toute la nuit. Vous ressentirez la même peine; mais songez qu'elle ne sera pas tout-à-fait égale, & que vous promettant une lettre pour demain, il ne peut vous rester, comme à moi, une nuit à passer dans l'incertitude.

LETTRE

LETTRE CXXXVIII.

Miladi GRANDISSON *à madame* SELBY.

25 mai.

AH! ma chère tante, quels droits j'ai, dans cette lettre, fur toute la tendreffe de votre cœur? Loin les frivoles préludes qui pourroient fufpendre vos nobles & généreux fentimens.

Cependant il faut reprendre les évènemens dans leur fource. Hier au foir, madame, lorfqu'après avoir fermé une feconde fois ma lettre, je m'abandonnois à mes réflexions fur tout ce que je venois d'écrire, on vint me dire de la part de fir Charles, que j'étois attendue chez la marquife. Je m'y rendis auffi-tôt. M. Lowther y étoit. Le filence que je vis régner en entrant me fit connoître que j'étois effectivement attendue; & fir Charles me le déclara civilement, en fe plaignant de ma longue abfence, qui faifoit différer des explications fort intéreffantes. M. Lowther ne me laiffa pas le tems de répondre, & reprit un difcours qu'on l'avoit prié de remettre à mon arrivée.

Il eft vrai, dit-il en me regardant, que j'ai promis le récit d'une aventure fort fingulière. Peut-être ne me ferois-je pas hâté d'en faire

l'aveu, si je n'apprenois que l'effet répond à mes espérances, & si je ne craignois de commettre deux hommes respectables, à qui de fausses apparences peuvent en avoir imposé. Le père Marescotti & M. Barlet ne vous demanderoient point une audience si sérieuse, s'ils n'avoient conçu des idées fort extraordinaires d'un évènement dont ils ignorent le fond. Je le connois seul. J'admire un succès que j'ai tenté sans le croire certain; mais, puisqu'il est tel qu'on me l'assure, & que j'avois osé l'espérer, je vous en dois l'explication; un plus long silence ne feroit pas d'honneur à ma bonne foi.

Je ne suis ici que depuis sept jours. Le tems que j'ai employé à Londres s'est passé à recueillir des lumières sur la situation du seigneur Jéronimo & de sa sœur. Je laisse ce qui regarde le frère, dont je crois actuellement la santé entre mes mains. Dans une infinité de consultations sur le triste état de la signora Clémentine, je n'ai rien trouvé de plus vraisemblable, après tant de remèdes inutiles, que l'opinion de quelques docteurs qui m'ont proposé d'attaquer le mal par un autre mal, c'est-à-dire, de causer, dans une tête altérée, quelque nouvelle révolution, capable d'affoiblir la première. On m'a cité des exemples que j'ai vérifiés; celui d'une femme jetée brusquement dans l'eau, à qui

l'effroi du danger rendit sur-le-champ toute sa raison ; celui d'un homme assiégé de flammes à son réveil, & menacé d'y périr, que la seule crainte d'un sort si terrible rappela tout-d'un-coup à lui-même. J'ai goûté cette méthode, jusqu'à tourner toutes mes recherches à trouver quelque remède de même nature, mais digne de la naissance & du caractère de Clémentine.

J'étois plein de cette idée, lorsque le hasard a secondé mes desseins. Dans la maison de sir Charles, où j'étois logé à Londres, il est arrivé un étranger, qui a demandé aussi-tôt à voir madame la marquise, de la part de madame Sforce, sa sœur, & qui a marqué quelque chagrin d'apprendre qu'elle étoit à la campagne. On a cru devoir me le présenter dans l'absence des maîtres. Il s'est fait connoître pour un valet de chambre de madame Sforce, chargé de dépêches importantes, qu'elle n'avoit pas voulu confier aux courriers publics, & fort impatient de remplir sa commission. Ce n'étoit pas un secret, m'a-t-il dit, ni à Milan pour les amis de sa famille, ni à Londres pour ceux qui prenoient quelque intérêt aux affaires de madame la marquise & de sa fille. La signora Daurana étoit morte. Sa mère, après avoir pleuré fort amérement une fille si chère, n'avoit rien eu de si pressant que de se réconcilier avec sa sœur & sa nièce. Daurana même l'en

avoit supplié en mourant. Les lettres qu'il apportoit aux deux dames, contenoient le récit de cette mort, & les dispositions de madame de Sforce, qui, n'ayant point d'héritiers plus proches que les enfans de sa sœur, assuroit toute sa succession à sa nièce.

Cette ouverture, qu'on me faisoit volontairement, m'a paru favorable à toutes mes vues. Sur le plan que j'ai formé aussi-tôt, j'ai pressenti quelle facilité je pouvois me promettre de la part du messager; & n'ayant besoin d'ailleurs que de le faire consentir à différer de quelques jours l'exécution de ses ordres, je n'ai pas eu de peine, après lui avoir fait connoître ma profession & mon zèle pour ses maîtres, à lui persuader de se conduire par mes avis. Nous sommes convenus qu'il partiroit avec moi; mais qu'en arrivant ici, il ne paroîtroit point au château; qu'il demeureroit caché dans une maison du bourg, ce qui n'a pas semblé difficile, à la faveur de tant de valets italiens qu'on a l'habitude d'y voir; qu'il garderoit le secret de sa commission, & qu'il attendroit le tems marqué pour remettre ses dépêches. Il n'a rien manqué à sa conduite, & tout s'est observé fidellement.

Pour moi, qui m'étois occupé en chemin des préparatifs de mon projet, j'ai trouvé peu d'embarras à disposer mes machines. Je ne m'en suis

sé qu'à moi-même. Personne n'est entré dans ma confidence. Tout étoit prêt, il ne manquoit que l'occasion. Mon entreprise, puérile en elle-même, mais grande & sérieuse par l'importance de mon objet, demandoit nécessairement le tems de la nuit. Je pensois à me glisser le soir dans l'appartement de Clémentine. On m'apprit heureusement, que depuis quelques jours elle descendoit seule au jardin, & qu'elle en revenoit assez tard. Ensuite mes propres observations me firent découvrir que le père Marescotti & M. Barlet y étoient quelquefois avec elle; mais je remarquai aussi qu'ils la quittoient à l'approche de la nuit; & qu'elle y demeuroit après eux. Enfin, j'étois résolu de ne pas différer long-tems une démarche fort bizarre, & j'avoue que sa bizarrerie même, autant que ma répugnance à tromper, avoit beaucoup de part au délai, lorsqu'apprenant hier au soir que vous étiez informés de la mort de Daurana par une lettre de Naples, l'occasion excita mon courage, en renouvelant toutes mes espérances. Vous ferai-je la description d'une scène dont je rougirois peut-être, si je ne voyois avec admiration un succès qui doit la justifier ?

Hier, entre huit & neuf heures du soir, lorsque le jour commençoit à s'obscurcir, j'entrai au jardin, après en avoir vu sortir le père Mares-

cotti & M. Barlet. J'étois couvert d'un long manteau noir, dont vous allez entendre l'usage. Il me fut aisé de m'avancer jusqu'au petit bois, où, prêtant un peu l'oreille, j'entendis la marche de Clémentine, qui s'y promenoit encore. Je lui laissai le tems de remonter toute son allée, pour me donner celui de préparer le spectacle que je lui destinois à son retour. Elle revint sur ses pas. J'avois pris poste derrière un gros arbre qui borde l'allée. Mon manteau, pour ne vous pas tenir en suspens, n'avoit de noir que le dehors. Il étoit doublé de toile blanche dans toute sa longueur, & j'étois enveloppé d'un drap par-dessous, de sorte qu'en ouvrant les deux côtés du manteau, & les rejetant sur mes bras, je pouvois paroître blanc tout-d'un-coup, & redevenir noir en les fermant, ou plutôt, disparoître en quelque sorte, à la faveur des arbres & de la nuit. J'avois d'ailleurs, sous les deux ailes du manteau, deux lanternes sourdes, attachées au drap, qui devoient répandre une lumière assez vive, sans que les rayons pussent réfléchir sur moi; j'avois au visage un masque de peau blanche, & sur la tête des coiffes de même couleur.

Clémentine passant à quatre ou cinq pas de l'arbre, je me fis voir dans cet équipage sépulcral: & d'une voix plaintive, que je contrefis

affez heureufement : « reconnoiffez-vous, lui » dis-je, la malheureufe Daurana ? Elle eft » morte ; elle eft au tombeau. Pardonnez-lui » le mal qu'elle vous a fait, & priez pour elle. » Vous apprendrez qu'elle n'eft pas morte fans » un vif regret de fes injuftices, & que fa mère » les répare en vous donnant tout fon bien ».

Je ne rendrois pas juftice à l'incomparable Clémentine, fi je paffois trop légèrement fur l'effet de cette ridicule apparition. La première vue du fpectacle lui fit faire quelques pas en arrière ; mais à peine eut-elle entendu le nom de fa coufine & la nouvelle de fa mort, que loin de s'abandonner aux frayeurs d'une ame timide, elle fe laiffa tomber à genoux, les yeux fermés, la tête penchée, les mains jointes, & collées fur fa bouche. Elle écouta dans cette pofture tout ce qu'il me plut d'ajouter, & je ne lui vis faire aucun autre mouvement que celui de fes mains jointes, dont elle preffoit quelquefois fes lèvres. Les précautions étoient inutiles pour ma retraite : Clémentine ne voyoit plus rien. Je me recouvris de mon manteau pour fortir du bois. La crainte d'une fcène plus violente, m'avoit fait apporter quelques élixirs, dont je n'aurois pas manqué de faire ufage dans le befoin, au rifque de découvrir ma rufe en les employant : mais ne voyant rien à redouter, je

me contentai d'aller reprendre mes habits, pour venir au-devant d'elle, & pour lui faire un reproche d'être demeurée trop tard au jardin. Cette attention ne pouvoit rien avoir de suspect, parce que depuis mon retour, je n'avois pas manqué le soir de lui rendre une courte visite.

En effet, étant rentré dans le bois, d'un pas libre, & m'étant fait reconnoître par quelques mots hasardés, je l'entendis marcher aussi-tôt vers moi, sans pouvoir juger si ce n'étoit qu'à mon arrivée qu'elle avoit quitté la situation où je l'avois laissée. Mes reproches furent reçus avec douceur. Elle ne refusa point mon bras, que je lui offris pour se soutenir jusqu'à son appartement. Je lui trouvài le pouls fort ému, mais sans aucune marque de foiblesse. Dans le court entretien que j'eus avec elle, sa contenance & son langage me parurent composés. Cependant, elle ne désavoua point son émotion, & j'en pris droit de lui faire avaler quelques médicamens que je tenois prêts. Elle ne fit pas plus de difficultés de recevoir les services de ses femmes. Je me retirai très-satisfait : & j'ai su ce matin, qu'ayant passé fort tranquillement la nuit, elle étoit descendue dès six heures au jardin, après avoir fait prier le père Marescotti & M. Barlet de s'y rendre.

Pendant tout le jour, je n'ai pas cessé de

l'obferver : les informations s'accordent avec le témoignage de mes propres yeux. Non-feulement je lui ai vu toutes les apparences du plus heureux rétabliffement, mais fes femmes affurent, avec des transports de joie, qu'elles en ont la même opinion. M. Barlet même, à qui je me fuis fait entrevoir fur la fin du jour, lorfqu'il rentroit au château avec elle & le père Marefcotti, m'a fait connoître, par quelques fignes, un changement qui fembloit le pénétrer d'admiration. Enfin, les circonftances m'ont paru favorables pour le dénoument : elle s'étoit renfermée dans fa chambre avec fes deux confidens : j'ai revu le mien, c'eft-à-dire, le courrier d'Italie, qui n'attendoit que mes ordres. Je l'ai difpofé par de nouvelles inftructions à me feconder, & m'étant chargé de la lettre qui eft pour madame la marquife, je lui ai laiffé le foin de préfenter l'autre.

Lowther, en achevant ce récit, remit la lettre de madame de Sforce à la marquife. Elle l'ouvrit avec moins de curiofité pour les explications de fa fœur, que d'inquiétude pour les nouvelles révolutions qu'elles pouvoient caufer à fa fille. Mais à peine eut-elle achevé de la lire, que Camille, ayant fait demander la permiffion d'entrer, lui préfenta celle de fa maîtreffe, toute fermée. La première agitation de Clémentine, à

la vue d'un cachet noir, avoit eu sans doute autant de part que le respect à la déférence qu'elle marquoit pour sa mère. Cependant, par le conseil de M. Lowther, qui n'en appréhenda rien pour sa santé, la marquise prit le parti de lui renvoyer sa lettre avec la permission de l'ouvrir elle-même; & pour éloigner tout air d'affectation, elle y joignit la sienne, qu'il lui suffisoit d'avoir parcourue. Camille eut ordre de la féliciter, au nom de tous ses amis, sur un évènement dont la tristesse n'empêchoit point qu'elle ne dût être sensible à ce qu'il avoit d'heureux; & d'ajouter qu'ils ne se croyoient dispensés de passer sur-le-champ chez elle, que par le désir qu'elle avoit témoigné de ne voir personne jusqu'au lendemain. En effet, dans la confusion de mille sentimens que le récit de M. Lowther avoit échauffés, jugez, ma chère tante, s'il nous fut aisé de modérer notre impatience.

L'arrivée de Camille ayant suspendu nos réflexions sur l'étrange aventure du jardin, elles commencèrent par des applaudissemens pour l'invention; & le prélat seul, quoique ravi du succès, parut craindre que la religion n'en fût un peu blessée. Le marquis jugea cette délicatesse excessive. Miladi G.... se laissant emporter par son imagination badine, ajouta que loin de faire un scrupule de sa méthode au divin Lowther,

elle la trouvoit charmante; qu'il seroit heureux pour la race humaine, que la médecine & la chirurgie n'en eussent jamais de plus fâcheuse; que c'étoit répandre de la gaîté sur des arts fort tristes; qu'outre la satisfaction de voir nos désirs comblés par le rétablissement de Clémentine, nous aurions sans doute un autre plaisir, qui seroit l'erreur du père Marescotti & de M. Barlet; que ces deux graves personnages paroissant bien persuadés de la réalité de l'apparition, il se préparoit pour nous une scène fort comique, & qu'elle brûloit sur-tout d'entendre l'éclaircissement qu'ils avoient promis. Dans la disposition que tout le monde avoit à la joie, cette idée nous fit sourire; & sir Charles même avoit prêté l'oreille avec complaisance. Cependant il prit bientôt un air plus sérieux, pour déclarer à sa sœur qu'il ne pouvoit goûter un badinage de cette nature. Je ne serois pas surpris, lui dit-il, que dans la simplicité de leur cœur, deux hommes très-éclairés fussent trompés ici par les apparences, & que leur prévention les portât trop loin; mais son principe, qui ne sauroit être que le zèle de la religion & de l'amitié, me la rend si respectable, que, loin d'y trouver un sujet de raillerie, je les en féliciterai tous deux, en me hâtant de les détromper. Noble erreur! ajouta sir Charles, d'un ton attendri, lorsqu'elle vient

d'une si belle source! la vertu lui doit un meilleur nom. À l'égard de Clémentine, reprit-il, en s'adressant au marquis, je crois qu'on peut la laisser dans ses idées, jusqu'à la confirmation de son rétablissement; les nouvelles impressions qui peuvent avoir remis de l'ordre dans les traces du cerveau, demandent peut-être le tems de se fortifier; & sans s'expliquer particulièrement sur l'invention de M. Lowther, il reconnut avec lui les avantages qu'on peut tirer des affections de l'ame, pour la guérison des infirmités du corps.

Les effusions de ma joie n'auroient pas été si réservées, & celles de la marquise auroient éclaté malgré sa langueur, si Camille, rentrant avec les deux lettres, n'eût attiré toute notre attention sur elle. Sa maîtresse les avoit lues; elle avoit paru frappée du plus vif étonnement. Mais recueillant les forces de sa raison, & comme jalouse de lui conserver tout l'ascendant qu'elle avoit repris, elle s'étoit possédée jusqu'à se tourner paisiblement vers ses confidens : voyez, messieurs, avoit-elle dit, en leur présentant les lettres, s'il manque quelque chose à la vérité des faits. Le père Marescotti & M. Barlet avoient loué le ciel après leur lecture, & s'étoient regardés mutuellement avec diverses marques de surprise & d'admiration. Alors Clémentine,

rendant les deux lettres à Camille, lui avoit ordonné de les remettre à sa mère, & de nous assurer tous que sa retraite, dont elle nous prioit de ne pas nous offenser dans cette occasion, seroit bientôt justifiée par des explications surprenantes. Il ne resta d'inquiétude qu'à sir Charles, pour l'honneur de ses amis. Quelques applaudissemens qu'il eut donnés à M. Lowther, il ne dissimula point que deux hommes si sages lui sembloient peu ménagés dans une aventure qui exposoit l'honneur de leur caractère & la réputation de leur mérite. Ce soin l'ayant porté de bonne heure à nous quitter, je demeurai assez tard près de la marquise, occupée à lui remplir l'imagination des plus douces espérances. Sa foiblesse n'étoit pas diminuée; mais une si flatteuse perspective lui rendoit le cœur & l'esprit tranquilles. En me retirant, j'appris de sir Charles, qu'ayant vu ses deux amis, il les avoit informés de l'invention de M. Lowther; que, loin de se reprocher leur crédulité, ils en étoient convenus sans honte, parce que, dans leurs principes, la bonté du ciel n'avoit pas plus de bornes que sa puissance, & qu'aux yeux de la religion les merveilles de l'une & de l'autre n'étoient pas rares en faveur de l'innocence & de la vertu: qu'en changeant même d'idée sur le fond, ils lui avoient protesté qu'ils n'en reconnoissoient pas

moins l'ouvrage du tout-puiſſant dans l'effet d'une petite ruſe humaine : qu'en un mot, Clémentine étoit ſortie d'un état déſeſpéré, & que, ne s'arrêtant point à des cauſes incertaines, ils ne pouvoient attribuer une guériſon ſi prompte qu'au ſouverain arbitre de la nature. Sir Charles loua leur piété. Ils ajoutèrent, qu'étant chargés d'un billet de Clémentine & de quelques explications importantes, l'avis qu'ils venoient de recevoir, ne devoit rien changer à l'entrevue qu'ils avoient demandée pour le jour ſuivant. Ainſi, très-chère tante, je me mis au lit dans une charmante diſpoſition, qui m'a fait jouir d'un ſommeil fort paiſible.

Ce matin je n'ai ſongé qu'à vous rendre compte de ce qui s'eſt paſſé depuis ma dernière lettre, pour ſoulager ma mémoire, & la réſerver aux éclairciſſemens que nous attendons. Neuf heures ſonnent. J'apprends qu'il eſt jour chez la marquiſe. Son impatience apparemment lui fait trouver les momens trop longs. Je les compte auſſi. Mais ſir Charles me fait prier de deſcendre. Oh ! je ne lui demande qu'un inſtant pour m'habiller.

Je reviens, je me jette ſur ma plume ; je la baiſe avec tranſport, pour le ſervice qu'elle va me rendre. Il n'eſt pas dix heures, madame ; c'eſt-à-dire, qu'en moins d'une heure, le père

Marefcotti nous a fait paffer par tous les fentimens que le cœur peut éprouver dans un efpace fi court. Il s'étoit déjà rendu avec M. Barlet dans l'appartement de la marquife, & les deux familles y étoient affemblées.

Après avoir préfenté au marquis le billet de Clémentine, qui ne contenoit que le témoignage de fa guérifon, fes remercîmens au ciel, & la prière qu'elle nous faifoit d'écouter deux honnêtes gens, qui connoiffoient le fond de fon ame, il a commencé un difcours qui me l'auroit fait regarder comme un homme infpiré, fi j'avois pu croire qu'il l'eût fait fans préparation. N'efpérez pas, chère tante, que je puiffe vous le rendre. Où prendrai-je la même éloquence & le même feu? J'avois déjà remarqué dans fes entretiens, que ces miniftres romains ont un tour d'efprit qui leur eft propre, un caractère particulier de zèle & d'habileté, qu'ils doivent fans doute à l'éducation de leur ordre; & je ne m'étonne point qu'on leur attribue tant de part aux évènemens du monde. Malgré la différence de nos principes, qu'ils font grands à mes yeux, fi c'eft la religion qui les conduit!

L'ardent jéfuite a repris d'abord toute l'hiftoire de la maladie de Clémentine, en nous faifant obferver qu'ayant toujours eu fa confiance, par les droits de fon miniftère, & voulant ufer de la

liberté qu'elle lui laissoit de révéler tout ce qui s'est passé sous ses yeux, personne n'en pouvoit rendre un compte plus fidelle. Les faits sont les mêmes que nous avons lus dans les lettres de sir Charles. Mais avec quels traits nous a-t-il représenté les sentimens! quelle peinture des anciens combats de Clémentine, & de toutes les agonies de son cœur! il nous a tiré vingt fois des larmes. L'adroit orateur nous en faisoit donner un moment à la pitié, & les séchoit aussi-tôt par la terreur. Il s'arrêtoit quelquefois dans ces grandes crises, comme pénétré des mêmes impressions. Ce silence redoubloit les nôtres, & nous rendoit immobiles. Enfin, pesant les forces de la vertu & celles des passions, il a prouvé, par les effets mêmes, que la victoire ayant été pour la vertu, non-seulement elle avoit été la plus forte, mais que les plus grands efforts devoient avoir été les siens; d'où il a conclu que la maladie de Clémentine n'étoit donc pas venue de sa passion, comme la malignité se le figuroit, & qu'au contraire elle n'avoit jamais eu d'autre cause que sa vertu. C'étoit, nous a-t-il dit, la première justification qu'il devoit à cette illustre fille, pour faire tomber des bruits dont personne ne connoissoit mieux que lui l'injustice.

Que dites-vous, chère tante, de cette espèce d'apologie? Ne la trouvez-vous pas aussi juste

que

que noble & chrétienne? Le père Marefcotti l'a fortifiée par d'autres réflexions. Ce n'eft pas pour nous, fans doute, qu'il les a crues néceffaires. Non, non, jamais il ne nous eft rien entré dans l'efprit qui puiffe bleffer la pureté du cœur, qu'il défend ! mais après fon témoignage, des rivales furieufes, des Olivia n'obtiendront que du mépris, lorfqu'elles oferont publier qu'une Clémentine eft folle d'amour; & ceux qui ne jugeront pas mieux d'elle, en apprenant fon hiftoire, fe couvriront de la même honte.

L'orateur eft tombé enfuite fur les circonftances de la guérifon. Il n'a pas nommé M. Lowther, ni touché à l'aventure du jardin : mais, rapportant tout à la puiffance du ciel, il a reconnu que depuis hier au matin le changement étoit fi réel, fi fenfible, qu'il n'en pouvoit refter aucun doute. Les plus pures lumières de la raifon, l'égalité d'ame, la gaîté même avoient fuccédé à tous les nuages. Il ne s'arrêtoit point aux détails, c'étoit à nos propres yeux que nous devrions bientôt une fi douce conviction; & d'ailleurs, quelques déclarations, dont Clémentine fouhaitoit qu'il nous fît l'ouverture, avant qu'elle parût dans l'affemblée, alloient confirmer tout ce qu'il nous annonçoit. Cependant elles devoient être précédées d'un éclairciffement pour lequel il nous demandoit toute notre attention. Ici, ma chère

madame, j'aurois trop de peine à vous rendre les idées du père Marefcotti, fi je ne faifois un effort de mémoire pour me rappeler fes termes. Repréfentez-vous un vieillard d'une phyfionomie impofante, & d'une vénérable blancheur, placé par diftinction à la tête du cercle, c'eft-à-dire, près du lit de la marquife. Figurez-vous que vous l'entendez.

» Depuis quelques jours, on a pu s'apper» cevoir que M. Barlet & moi, nous nous » fommes quelquefois dérobés à la compagnie, » pour defcendre affez myftérieufement au jar» din. Ce n'étoit pas le goût de la promenade » qui nous y conduifoit. Clémentine nous y joi» gnoit régulièrement, & nous y étions appelés » tous trois par des raifons d'une haute impor» tance.

» Que n'avois-je pas tenté, foit en Italie, » foit ici, depuis notre arrivée, pour contribuer » à la guérifon d'une tête fi chère! Mon fang, fi » je l'avois cru poffible à ce prix, y auroit été » joyeufement employé. Mais, quoique j'euffe » attendu quelque chofe des articles, & que » j'en viffe quelques heureux effets, mes efpé» rances étoient encore éloignées, lorfque j'ob» fervai, dans les entretiens qu'elle m'accordoit » tous les jours, que fon imagination paroiffoit » changer d'objet, & s'attacher fortement à de

» nouveaux soins. J'en augurai bien. Tout ce » qui pouvoit la distraire de ses anciennes pré- » ventions, étoit favorable à sa santé. Connoissant » tous les ressorts d'un cœur que j'ai formé dès » l'enfance, il me fut aisé d'y pénétrer. J'ob- » tins d'elle deux aveux qui me causèrent une » joie fort vive; par la facilité qu'ils m'offroient » d'augmenter la diversion de ses esprits, en » fortifiant les nouvelles traces qui sembloient » les attirer.

» Elle avoit su, me dit-elle, & par des avis » certains, que la téméraire Olivia ne ména- » geoit point sa réputation. Madame Bemont, » de qui lui venoit cette cruelle certitude, en » étoit frappée jusqu'à s'être prévenue elle- » même contre une malheureuse amie, & l'avoir » mortifiée par des comparaisons humiliantes. » N'étoit-ce pas le comble de ses infortunes? » Elle me tint ces discours, les yeux baissés & » mouillés de larmes.

» Loin de tourner mes efforts à la consoler, » je pris le parti d'aggraver sa peine, & d'élargir » la plaie de son cœur par mes plus graves » réflexions. Ne doutez pas, répondis-je, que » les atteintes qu'on porte à votre réputation, » ne soient une disgrâce terrible. Après la » religion, l'honneur n'est-il pas le plus précieux » de tous les biens? Vous devez sentir aussi que

» le mal s'étendroit à votre famille. Eh! d'où » peut venir l'affliction que vous y voyez répandue, si ce n'est d'une crainte si juste? Cependant, le remède n'est pas difficile. Un peu » d'effort sur vous-même, démentiroit tous les » bruits, & vous feroit triompher de la malignité d'Olivia. Qu'au lieu des rêveries sombres, où l'on vous surprend sans cesse, on » s'apperçoive que vous vous rendez aux usages » de la vie, & que vous reprenez un peu de » goût pour la société de ceux qui vous aiment; » les plus fâcheuses impressions seront bientôt » dissipées. Je vous offre une voie sûre, pour » couvrir vos ennemis de confusion. Il n'y a » point de ville d'Italie qui n'ait des jésuites: » au premier signe du changement que je vous » demande, je les emploie tous à vous servir. » Leur témoignage bien concerté, fermera la » bouche à la calomnie, & rendra tout son » éclat à votre réputation.

» Cette proposition fit sur elle une impression » surprenante. Elle me regarda d'un œil fixe, » comme frappée de la vraisemblance de mes » offres, & cherchant à s'assurer que je ne la » flattois point: je ne crus lui voir qu'un reste » d'incertitude. Pour le dessein que j'avois de » forcer son attention, je lui présentai les » mêmes images sous d'autres traits, mais beau-

» coup plus vifs. Enfin, pressée par les agitations
» de son cœur, elle me dit tristement : ne
» demandez-vous pas l'impossible ? Vous me
» souhaitez du goût pour la joie ! Ah ! vous ne
» connoissez pas toutes mes peines. Vous m'étonnez,
lui répondis je d'un air sévère. Des secrets
» pour moi ! Qu'est devenue votre soumission,
» & la confiance que vous me devez ? Hé bien,
» reprit-elle en rougissant, je vous ferai un aveu
» que je ne dois qu'au ciel & à vous ».

Le père Marescotti s'est ici tourné vers sir Charles & vers moi, pour nous prévenir sur la part que nous avions à la suite de son récit; & continuant, sans autre interruption, il a dévoilé de nouveaux trésors de vertu & d'honneur dans l'incomparable Clémentine. Elle lui avoit protesté que me jugeant digne de mon bonheur, & la voyant sans envie, ses peines ne venoient plus de leur première cause. Depuis les articles, elle étoit même assez tranquille sur les persécutions dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite; mais, pour son tourment, il lui étoit tombé dans l'esprit que je ne pouvois avoir ignoré les anciennes circonstances de sa maladie ; c'est-à-dire, ce qui s'étoit passé à Boulogne entre elle & sir Charles; que dès-lors, sans doute, ayant mes droits sur le cœur dont j'étois en possession, j'avois été fidellement infor-

mée de l'état du sien, & des tristes révolutions qu'elle avoit éprouvées; qu'apparemment j'y avois pris part, non-seulement par la compassion d'un cœur noble, mais par mes conseils, qui avoient dû répondre aux confidences de sir Charles; par mes exhortations, quelquefois peut-être par mes reproches & mes plaintes. En un mot, Clémentine s'étoit persuadée que sir Charles avoit commencé à m'aimer avant ses voyages d'Italie, que par conséquent il n'avoit pu sentir pour elle que de la pitié; que l'obstacle de la religion n'avoit été qu'un prétexte; & qu'ayant lu, par une correspondance bien établie, tout ce qu'elle avoit souffert, j'avois comme joui du spectacle de ses peines. Quel personnage avoit-elle donc fait en Italie? Quel autre rôle faisoit-elle encore au château de Grandisson? Ces idées lui causoient un mortel tourment. Chaque jour elle étoit tentée de se dérober par une seconde fuite. Elle étoit retenue malgré elle par sa tendresse pour sa famille, ou plutôt par un charme qui l'attachoit à sa honte; mais elle doutoit que ses forces pussent résister long-tems à de si cruelles épreuves. En effet, après avoir achevé son discours avec autant de larmes que de mots, elle avoit laissé voir au père Marescotti des marques de trouble, qui lui avoient fait appréhender quelque nouvel accès.

Mais c'eſt dans ſa bouche que je veux remettre ce récit. « J'avoue, a-t-il continué, que mon » embarras fut exceſſif. Je la croyois, depuis » quelque tems, dans une ſituation moins tumul- » tueuſe; d'ailleurs, ſon premier aveu m'avoit » paru plus compoſé, & je m'étois promis quel- » que choſe de ma réponſe : mais qu'oppoſer à » de pures imaginations, qui ne pouvoient » ſervir à mes vues, parce qu'elles avoient trop » de liaiſon avec la ſource du mal ? Je me » bornai à des repréſentations vagues ſur le » caractère de ſir Charles & de miladi Gran- » diſſon, qui n'admettoit rien que d'honorable » & de vertueux. Cependant, après l'avoir » quittée, je conçus que pluſieurs perſonnes » jouiſſant ici de la confiance de ſir Charles, je » pouvois en eſpérer quelques lumières ſur l'ori- » gine de ſon inclination pour miladi, & me » munir d'armes, c'eſt-à-dire, de faits avérés, » pour combattre une chimère. J'avois autant » d'eſtime que de vénération pour M. Barlet : » ce fut à lui que je recourus. A peine m'eut-il » compris, que m'embraſſant avec un tranſport » de joie, il m'aſſura que je recevrois de lui » toutes ſortes d'éclairciſſemens; que ſir Charles » & miladi Grandiſſon n'ayant rien eu de réſervé » pour un homme qui les adoroit, non-ſeulement » ils lui avoient appris la naiſſance de leur liai-

» son, mais ils l'avoient fait dépositaire de leurs » lettres : & que jugeant tout-d'un-coup de » quel poids elles pouvoient être pour calmer » l'esprit de Clémentine, il étoit prêt à me » les confier, sans craindre que dans une occasion » de cette nature, ils lui reprochassent de l'indiscrétion. Il y en auroit, lui dis-je, à les » accepter; elles ne doivent pas sortir de vos » mains; mais, si vous les croyez propres à » seconder mes idées, paroissez vous-même; » offrez de les lire. D'autant plus propres, » ajouta M. Barlet, qu'étant, non de sir Charles » à miladi, & de miladi à sir Charles; mais de » l'un & l'autre à leurs plus intimes confidens, » elles portent un caractère admirable de » candeur.

» Nos démarches furent réglées de concert » sur cet heureux fondement; & la première » loi que nous nous imposâmes, fut celle du » secret qui convient à notre profession. J'annonçai à Clémentine des informations qu'elle » n'osoit espérer. Elle en attendit l'instant avec » une curiosité avide. Le jardin & la plus sombre » allée du jardin furent choisis pour nos rendez-vous : ce fut le soir même du retour de M. » Lowther; & le tems fut réglé, tous les jours, » à sept heures du matin. M. Barlet, après » avoir mis ses lettres dans l'ordre des dates,

» nous les lisoit avec l'air d'ingénuité qui respire dans ses yeux, & l'onction qu'il a naturellement dans la voix. Il étoit assis entre Clémentine & moi. Elle l'écoutoit, la vue baissée, sans l'interrompre jamais ; si remplie de ce qu'elle attendoit, que sa respiration ne se faisoit remarquer qu'au mouvement de son sein. Moi, qui l'observois à si peu de distance, je n'ai pas découvert une fois la moindre altération sur son visage. J'étois partagé délicieusement entre ce spectacle & le plaisir d'une lecture qui me ravissoit.

» Nous donnions une heure ou deux à cette douce occupation, jusqu'à ce que le bruit du château nous avertît que nous pouvions être apperçus. En nous retirant, Clémentine parloit peu, & se bornoit à quelques excuses de l'embarras qu'elle nous causoit. Mais il nous étoit aisé de remarquer qu'elle partoit contente. Le reste du tems, elle nous paroissoit plus tranquille, tout le monde a fait ici la même observation depuis six jours. L'ordre sembloit renaître dans ses idées, & le calme dans son cœur, à mesure que ses dernières préventions se dissipoient; ou du moins, les premières ne revenoient que par intervalles. Elle cherchoit miladi Grandisson. Elle ne la voyoit plus assez. En public, ses regards s'at-

» tachoient fur elle avec complaifance; & lorf-
» qu'elle pouvoit la trouver feule, ou defcendre
» avec elle au jardin, elle s'oublioit dans fon
» entretien. C'étoit un fentiment plus ouvert,
» un autre intérêt que celui que vous lui avez vu
» prendre à fa fanté pendant quelques jours de
» maladie. L'étude de M. Barlet & la mienne
» étoit de compter fes pas, de fuivre fes mou-
» vemens, & d'expliquer toutes ces nouvelles
» apparences. Nous étions charmés fur-tout de
» cette chaleur d'affection pour miladi; & la
» caufe en étoit fi fenfible, que nous ne pou-
» vions nous méprendre. Enfin, nos efpérances
» augmentoient de jour en jour, & nous penfions
» même avant-hier à vous les communiquer,
» lorfque la lettre de Naples nous fit craindre
» quelque fâcheufe révolution. Auffi nous vîtes-
» vous fort empreffés à demander que la publi-
» cation de cet incident fût fufpendue.

» Hier nous ne fûmes pas peu furpris de nous
» voir appelés dès fix heures au jardin. Clé-
» mentine y étoit déjà. Nous la trouvâmes à
» genoux, fans doute en prières dans une allée
» qui conduit à celle de nos rendez-vous. Cette
» pofture, l'heure à laquelle on nous avoit preffés
» de defcendre, & fur-tout l'action vive avec
» laquelle nous la vîmes venir au-devant de
» nous, ne purent manquer de nous faire naître

» des soupçons fort affligeans. Son discours, » qu'elle commença même à quelque distance, » en levant les yeux d'un air passionné, ne fut » pas plus propre à nous rassurer; elle remercia » le ciel avec transport; elle nous supplia de » joindre nos remercîmens aux siens; elle parla » de sa guérison, comme d'un prodige qui » devoit faire notre étonnement; & passant du » même ton à l'aventure dont vous êtes infor- » més, elle nous fit un récit, qu'il est inutile de » vous rappeler. Elle nous montra plusieurs fois » le lieu; elle nous répéta l'heure & les cir- » constances: la figure, les mouvemens, le lan- » gage du fantôme, tout fut exprimé avec la » même force.

» J'atteste le ciel que dans ma première sur- » prise, je ne pris cette scène que pour un » accès de sa maladie, qui revenoit sous une » nouvelle forme; & M. Barlet m'a dit qu'il » n'en avoit pas eu d'autre opinion. Cependant » nos propres connoissances, c'est-à-dire, la » lettre de Naples, & la certitude qu'elle n'étoit » pas divulguée, nous jetèrent dans quelqu'em- » barras. Ensuite nous ne désavouions point que » l'entretien de Clémentine, ses réflexions sur » le changement qu'elle éprouvoit, un air ferme » de raison, qui ne paroissoit pas moins dans ses » yeux que dans son langage, qui s'est soutenu

» dans une conversation de deux ou trois heures,
» ne nous aient fait penser que sa guérison pou-
» voit venir d'une main supérieure à la nature.
» Loin de nous croire humiliés par cet aveu,
» c'est un hommage que nous rendrons haute-
» ment à la toute-puissance du ciel. Mais un
» coup-d'œil ayant suffi pour nous communi-
» quer nos idées, nous jugeâmes qu'un si mer-
» veilleux effet demandoit plus d'une confir-
» mation, & nous refusâmes de vous en infor-
» mer sur le champ. C'est par notre conseil
» que Clémentine prit la résolution de passer
» le jour entier dans la solitude; & vous
» n'avez pas oublié qu'à notre retour nous de-
» mandâmes encore que la nouvelle de Naples
» lui fût cachée. Elle s'étoit proposé, en nous
» quittant, de vous faire elle-même la relation
» de son aventure dans une lettre qu'elle prit
» beaucoup de peine à composer; mais d'autres
» réflexions lui firent conclure qu'un détail si
» singulier étoit plus décent dans la bouche d'un
» ami. Elle fit le billet que vous avez lu; & me
» l'ayant remis au jardin, elle me pria de lui
» servir d'interprète. Cette commission me parut
» si délicate, qu'après quelques difficultés, je
» ne l'acceptai qu'à deux conditions : l'une,
» qu'elle fût différée jusqu'au jour suivant;
» l'autre, qu'il nous fût permis de la recon-

» duire à son appartement, de l'entretenir le
» reste du jour, & de souper même avec elle,
» pour entendre de nouvelles explications, se-
» cours nécessaire à ma mémoire, & pour rece-
» voir plus particulièrement ses ordres. Je ne
» vous fais pas observer que ma seule vue étoit
» de vérifier, par toutes sortes d'épreuves, un
» miracle sur lequel je n'osois me fier encore
» aux plus fortes apparences.

» Vous lui donnerez tout autre nom; je ne
» pense point à rabaisser les services de M. Low-
» ther; mais il est certain que jamais Clémentine
» n'a joui d'une raison plus saine. C'est toute
» la liberté d'esprit, toute la justesse & la clarté
» qu'on admiroit avant sa disgrâce. Elle assure
» qu'au moment de l'apparition, il s'est passé
» des mouvemens sensibles dans sa tête. Sa phy-
» sionomie même est changée, l'air de langueur
» a disparu, & vous serez étonnés de l'éclat
» qu'elle a dans les yeux. La lettre de madame
» de Sforce lui causa d'abord quelqu'émotion:
» c'est ma tante qui m'écrit, nous dit-elle avec
» une espèce d'effroi; la vérité va se découvrir.
» Ensuite, se reprochant sa précipitation, elle
» fit venir Camille, qu'elle chargea de porter
» la lettre à madame la marquise. En recevant
» la permission de l'ouvrir, elle parut trem-
» blante; mais elle reprit toute sa tranquillité

» après l'avoir lue; elle nous la présenta d'un
» air composé : lisez, messieurs, comparez les
» faits. Nous ne pûmes retenir quelques marques
» d'admiration. Comptez les faveurs du ciel,
» reprit-elle modestement. Daurana est morte
» dans des sentimens chrétiens; ma tante me
» rend son affection, & je suis guérie.

» Tout le reste du tems fut employé à nous
» expliquer ses intentions. Elle nous avoit déjà
» prié de demander pour le lendemain une
» assemblée de tous ses amis. Dans sa première
» vue, c'étoit seulement pour vous faire le récit
» de son aventure, & vous rendre témoignage
» de sa guérison ; mais ses idées s'étendant plus
» loin dans notre entretien, elle souhaita qu'avec
» la connoissance que j'ai toujours eue de ses
» plus intimes sentimens, je commençasse par
» vous découvrir le fond de son cœur dans ce
» qu'elle nomme le cours de ses infortunes;
» que cette expression fût suivie de l'aventure
» du jardin, avec toutes les preuves de sa gué-
» rison; & que, tout-à-la-fois, pour ne lui
» laisser que le plaisir pur de vous présenter
» dès aujourd'hui une fille soumise, une sœur
» complaisante, une amie sincère, une ame
» pénétrée de tendresse & de reconnoissance, je
» vous fisse l'ouverture de ses véritables dispositions. Il me reste à remplir cette charmante

» partie de ses ordres, que je regarde comme » le sceau de son rétablissement.

» Ma fille, car dans la tendresse & la joie » de mon cœur, un nom si doux doit m'être » permis ! ma fille, la gloire de son sexe, » n'ayant jamais rien eu de si respecté que sa » religion, de si précieux que son honneur, & » de si tendrement aimé que sa famille, vous » proteste par ma bouche, qu'au fond de son » cœur, où toute son attention s'est portée au » premier instant de sa guérison, elle n'a trouvé » que le goût & le plus saint exercice de ces trois » devoirs. Sa mémoire même, qui se rappelle » imparfaitement quelques circonstances de sa » maladie, ne lui reproche point d'avoir rien » mis en balance avec des objets si chers. Elle » croit au contraire, que la seule crainte de » les blesser, a causé toutes ses peines. A des » sentimens si purs, elle joint sans violence » une parfaite soumission. Ainsi les articles, » que des idées mal conçues lui avoient fait » regarder comme une faveur, s'évanouissent » pour elle, & ne lui donnent aucun avantage » qu'elle veuille conserver. Tout séjour lui de- » vient égal avec sa famille : le célibat & la » vie religieuse ne lui paroissent plus les seuls » états qu'elle puisse aimer. Quelque penchant » qu'elle y ait encore, elle reconnoît que la

» volonté d'une famille vertueuse, est la plus » sûre vocation d'une fille, & ses désirs n'ont » plus d'autre règle. Si c'est au mariage qu'elle » est destinée, elle se réduit à supplier qu'il » soit différé d'un an, moins pour sa propre » satisfaction, que pour celle de sa famille, » qui disposera d'elle avec plus de plaisir & » d'honneur, lorsque le tems aura confirmé sa » guérison.

» Sir Charles & miladi Grandisson sont pour » elle ce que le monde a de plus parfait, & » lui paroissent, dans leur union, ce qu'il a » de plus heureux. Elle voit leur bonheur avec » joie; elle prend leurs perfections pour modèle. » Dans le souvenir qui lui reste du passé, » elle croit pouvoir attester dieu, qu'elle n'a » jamais désiré de sir Charles que les sentimens » qu'elle lui demande encore, & qui peuvent » s'accorder si bien avec ceux qu'il doit à miladi, » qu'elle les demande à miladi même, en leur » vouant à tous deux l'immortalité des siens. » Que ne peut-elle compter la religion entre les » fondemens d'une si belle amitié! Ce regret, » qu'elle nomme hardiment la seule cause de » sa maladie, la suivra jusqu'au tombeau.

» Elle ne veut point être accusée d'ingratitude » pour M. le comte de Belvedère, sur-tout » lorsque les sentimens dont il l'honore, sont

» avoués

» avoués d'une famille dont elle respecte les » intentions. Elle rend justice à son mérite ; » elle sent tout le prix de ses soins & de sa » constance. S'il conserve cette généreuse pré- » vention pour elle, & le même rang dans » l'opinion de ses amis ; elle aura pour lui d'au- » tant moins d'éloignement, que l'ayant si peu » quittée pendant le cours de sa maladie, il a » dû connoître son caractère ; ses principes, & » lire souvent au fond de son cœur, où elle » se flatte qu'il n'a rien vu de nuisible à son » estime. Mais elle le prie de s'en tenir à » ces assurances, & de ne hâter rien par ses » sollicitations.

» Enfin, mon incomparable fille demandant » la liberté de reparoître au milieu de sa famille » & de ses amis, vous supplie tous de la recevoir » avec une bonté tranquille, c'est-à-dire, sans » mouvement & sans bruit, comme elle se pré- » sentera sans affectation. La raison, nous a-t-elle » dit en souriant, n'aime point l'éclat ; & per- » sonne ne sera surpris qu'elle demande un peu » d'indulgence pour sa raison ».

Le vertueux père, joignant un air de gaîté à cette conclusion badine, nous a fait passer tout-d'un-coup, du profond silence où son discours nous avoit tenus, à des transports de joie, qui ont éclaté par nos félicitations & nos

embrassemens mutuels. Nous nous sommes dédommagés d'avance, de la contrainte qu'il nous demandoit à l'arrivée de sa chère fille. Ensuite, pour entrer dans toutes ses vues, on a réglé, de concert, qu'on la laisseroit dans son erreur sur l'aventure du jardin, & qu'elle ne paroîtroit que vers le tems du dîner, où notre usage est de nous rassembler dans le grand sallon, jusqu'à l'heure du service. La marquise, quoiqu'affoiblie par ses évanouissemens redoublés, a fait un effort pour quitter son lit, & pour se faire habiller. Elle veut qu'on ne cesse point de cacher ces deux accidens à Clémentine, & que les apparences, en un mot, ne lui présentent rien qui puisse troubler la sérénité de son esprit. Le père Marescotti & M. Barlet sont retournés à son appartement avec toutes les assurances qu'elle désire. Le prélat s'est dérobé, pour aller communiquer au comte de Belvedère la nouvelle d'un bonheur qu'il aura peine à se persuader, & lui tracer sa conduite. Chacun a pris le chemin qui lui a plu, & moi je me suis précipitée vers mon cabinet, pour ne rien perdre de tout ce que j'emportois dans ma mémoire.

L'heure approche : il faut me remettre un peu de la contention avec laquelle je viens d'écrire. Car, dans l'air, comme dans le langage & les actions, on nous recommande bien de ne

rien offrir qui ne convienne à la nouvelle situation de Clémentine.

À quatre heures après-midi.

Oui, très-chère tante, Clémentine est rétablie ; Clémentine est rentrée dans les plus purs droits de sa raison, & dans tous les sentimens naturels de l'ame la plus généreuse & la plus tendre. Que M. Lowther en fasse honneur à son art, ou le père Marescotti au pouvoir céleste. Clémentine jouit d'un esprit si libre, d'une santé si ferme, & de tant d'autres perfections ranimées, qu'il paroît impossible qu'elles aient jamais eu plus d'éclat. Elle pouvoit hardiment s'engager à reparoître sans étude & sans affectation : quels préparatifs, quelles recherches d'art auroient approché des grâces naïves & touchantes, qui sembloient lui former un cortège, lorsqu'elle s'est présentée au sallon ; mais, nous obliger de la recevoir d'un air tranquille, c'étoit nous imposer une loi bien dure : il nous en a coûté presqu'autant à contenir le ravissement de notre admiration, que celui de notre joie.

Figurez-vous, ma chère madame, la différence de l'hiver au printems ; ou du moins, celle d'une journée sombre, au jour le plus clair & le plus riant d'une belle saison. C'est une peinture trop foible du changement qui s'est fait dans les yeux,

dans le teint & dans tous les traits de Clémentine. Son port, sa démarche, sa figure entière, & ses moindres mouvemens se ressentent de cette merveilleuse révolution. Tandis qu'elle s'avançoit d'un air libre & d'une marche légère, nous sommes demeurés à la regarder, avec un étonnement si vif, qu'à nous voir comme incertains, & les yeux errans sur son visage, on auroit pu nous croire frappés du mal dont elle est guérie; oui, chère tante, insensés de joie & d'admiration. Cependant personne ne s'est oublié. Elle a remarqué, sans doute, de quels sentimens nous étions pénétrés; mais, n'en paroissant pas moins maîtresse d'elle-même, elle ne s'est prêtée à notre embarras que par un charmant sourire: &, pour nous soulager promptement de cette contrainte, elle s'est placée près de sa mère, en lui faisant quelques tendres questions sur sa santé. La marquise n'a pu se défendre de l'embrasser les larmes aux yeux, & de la serrer plusieurs fois contre son sein maternel, mais sans ouvrir la bouche sur les mouvemens qui la pressoient. Elle a fait, à ses questions, les réponses naturelles; & la conversation générale s'est bornée au même sujet. En un mot, les loix de son directeur ont été si fidellement suivies, que c'est elle-même qui a parlé la première des grâces qu'elle devoit au ciel, en ajoutant qu'elle

nous en croyoit bien informés. Et lorsqu'elle a touché, comme par hasard à ce grand article, tout le monde s'est contenté d'applaudir par une profonde inclination.

Le dîner ayant suivi de près, on pouvoit s'attendre qu'il se ressentiroit d'un si sérieux préambule; mais Clémentine, avec aussi peu d'affectation, a pris un air d'enjouement qui s'est aussi tôt communiqué à tous les convives. Je ne puis vous représenter les agrémens de son esprit & de son humeur. Sir Charles l'a secondée, avec ce fonds d'élégance & de badinage aisé qu'il a toujours en réserve. Toute l'assemblée s'est sentie comme inspirée par l'exemple, sans excepter la marquise, à qui sa tendresse tenoit lieu de forces. Le délicieux dîner!

Dans la joie qui a régné pendant deux heures, sir Charles a parlé d'une lettre de M. Belcher, qu'il a reçue ce matin par un exprès, & dans laquelle son ami lui demande la permission de rechercher ouvertement Emilie. Depuis que je l'ai informé des dispositions de sa pupille, il est résolu de tout accorder; c'est la réponse qu'il fera dès aujourd'hui. Il en a pris occasion de parler du château de Selby, & de vanter le mérite de ma famille. Mais il regrette, a-t-il dit, que le mariage de ma chère Lucie ait été si-tôt fixé. Il souhaiteroit, a-t-il ajouté, qu'on eût pu

choisir le même jour pour celui de sa pupille ; & le château de Grandisson pour la double fête. Je suis trompée, si ce souhait ne cache pas quelque vue, quelque espérance, qui se rapporte à Clémentine ; d'autant plus qu'en le faisant, il m'a regardée d'un œil mystérieux ; & sans s'arrêter, il a dit qu'il ne s'en flattoit pas moins que son ami ne prendroit pas d'autre maison que la nôtre, pour la célébration de son bonheur. J'ai cru l'obliger, en répondant que je l'espérois aussi de l'amitié d'Emilie ; & que faisant le même fonds sur celle de milord & de miladi Reresby, je ne doutois pas qu'ils ne nous amenassent tous deux sa pupille.

En repassant au sallon, Clémentine m'a tendrement embrassée. « Chère sœur, m'a-t-elle » dit à l'oreille, que j'ai de grâces à vous ren- » dre ! Que je vous dois de reconnoissance & » d'amitié ! J'ai laissé au père le récit des faits, » & je me suis réservé les sentimens : mais je » ne précipite rien. Le tems amènera tout ». Elle a cherché l'occasion de joindre successivement mes belles-sœurs & madame Bemont, pour leur dire aussi quelque chose d'obligeant. On s'est assis : la conversation a recommencé. Clémentine a continué de nous charmer par son esprit & ses grâces. Sa mère, dans le dessein peut-être de l'éprouver, n'a pas fait difficulté de lui parler

de la mort de sa cousine, & des remercîmens qu'elle devoit à madame de Sforce. Ce sujet l'a rendue plus sérieuse; mais, après quelques regrets décens, elle a rapporté tous les évènemens humains à la conduite du ciel, comme si ses réflexions eussent déjà réglé la mesure de sa douleur; & ses témoignages de reconnoissance, pour l'amitié de sa tante, n'ont pas été moins tranquilles. Le marquis lui ayant recommandé de ne pas faire attendre le courrier, qui demandoit à partir, & qui avoit déjà la réponse de la marquise, elle a demandé la permission de se retirer pour faire la sienne.

La joie auroit éclaté après son départ; & chacun sembloit même impatient qu'elle fût sortie pour s'y abandonner librement; mais le marquis, dont l'attention s'étoit partagée plus que la nôtre entre sa femme & sa fille, avoit observé que la marquise commençoit à se ressentir d'une si longue contrainte; & cette remarque avoit eu plus de part que l'intérêt du courrier, à l'ordre qu'il venoit de donner à sa fille. En effet, à peine étoit-elle hors du sallon, que la marquise est tombée dans une nouvelle foiblesse, qui ne nous a pas laissé d'autre empressement qu'à la secourir. Elle en est bientôt revenue par nos soins; & je ne me suis retirée qu'après lui avoir vu reprendre ses forces. Mais, quoiqu'une

altération si subite puisse être expliquée par les circonstances, ces rechûtes nous alarment, & mêlent beaucoup d'amertume à notre satisfaction. Vous comprenez qu'on s'est bien gardé d'en informer Clémentine. Il seroit cruel que la paix de son esprit & de son cœur fût troublée par des craintes auxquelles moi-même je ne puis m'arrêter sans frémir.

Mais ne prenez aujourd'hui, ma très-chère tante, que ce qu'il y a d'agréable & d'heureux dans ma lettre. Je ne vous ai promis que des images de joie, & j'en attends d'aussi vives de la vôtre, par le premier ordinaire; car vous ne m'avez fait craindre aucun obstacle qui puisse retarder le bonheur de ma Lucie. La réponse que sir Charles fait ce soir à la demande de M. Belcher, est un autre évènement qui ne peut jeter de langueur dans vos fêtes. Cependant, ne comptez pas que tous les mariages se fassent au château de Selby. Sir Charles m'a dit, en peu de mots, qu'il est résolu d'écrire aussi à sa pupille; non-seulement pour l'informer du consentement qu'il donne à la recherche de son ami, & lui conseiller de recevoir ses soins, mais pour la disposer à remettre ici la célébration. Je ne fais encore que soupçonner ses vues. Puissent-elles nous conduire à l'heureuse fin qu'il se propose! Miladi Reresby, que je crois en pos-

ſeſſion de cette qualité, depuis le 24, ne refuſera point, j'en ſuis sûre, de nous ramener inceſſamment notre chère Emilie; ni milord & le chevalier Belcher, de leur ſervir de guides. Un mariage récent, un autre qui ſe fera ſous nos yeux, des cœurs tendres & bien aſſortis.... On veut, ou toutes mes conjectures me trompent, eſſayer la force de l'exemple.

Je me promets de votre extrême bonté, ma chère grand'maman, & ma chère tante, que vous ne me laiſſerez point ignorer comment Emilie vous aura fait l'ouverture du ſecret de ſon cœur, ni ſa conduite avec l'ami de ſir Charles, qui commence à devenir fort ſérieuſement le ſien. Que j'aime cette Emilie! Je n'oublierai jamais les émotions qu'elle m'a cauſées. Je l'aime pour ſon ingénuité, ſon ame ſenſible, ſes manières careſſantes, en un mot pour elle-même. Je l'aime pour moi, qui lui ai reconnu de la droiture, du jugement, de la tendreſſe de cœur, & les autres qualités que je déſire dans une amie. Je l'aime pour l'amour même qu'elle a porté à ſir Charles, dont je trouve glorieux pour elle, d'avoir entrevu les perfections à ſon âge. Enfin je lui ſouhaite, dans ſon mariage, tout le bonheur que j'éprouve dans le mien, s'il ſe peut qu'un autre que ſir Charles ſoit jamais capable de rendre une femme auſſi heureuſe que moi.

LETTRE CXXXIX.

Miladi GRANDISSON *à miss* SELBY.

17 mai.

TROIS fois heureuse nouvelle! Lucie a changé de nom! Avec la fortune, & l'honneur du titre, elle est femme d'un homme que madame Sherley trouve aimable, & dont madame Selby vante le mérite. J'en bénis le ciel avec transport! Il devoit cette récompense à toutes les vertus de ma Lucie. Mais quand tiendrai-je cette chère miladi entre mes bras, pour entendre son bonheur d'elle-même, & l'augmenter, s'il est possible, par la communication du mien? c'est à présent ma plus vive impatience. Après avoir satisfait à cent devoirs que je lui fais autour d'elle, miladi Reresby se doit au château de Grandisson. Elle ne résistera point à la prière de sir Charles, à la mienne, aux instances d'Emilie, aux vœux d'une Clémentine, qui, n'entendant que son nom & son éloge dans la bouche de sir Charles & dans la mienne, la désire autant que nous, & brûle de s'en faire une amie. J'ajoute qu'elle est nécessaire au bonheur de cette charmante italienne; car sir Charles m'a confessé qu'il se promet beaucoup de l'exemple, pour hâter l'ac-

complissement de la principale vue de sa famille. Ne m'applaudissez vous pas, chère tante, d'avoir deviné si juste? Je m'accoutume à juger des intentions de l'homme que j'aime, par son langage, son air, & souvent ses moindres signes, pour aller au-devant de ses volontés, & les prévenir dans tout ce qui peut lui plaire.

Cependant j'avois été moins heureuse à les pénétrer sur un point qui m'occupoit depuis quelques jours. Je lui ai vu faire plusieurs changemens, dont il ne m'a point parlé, dans une des plus belles parties du parc. Il a fait abattre quelques arbres, remuer des terres, & transporter diverses sortes de matériaux. J'ai cru même appercevoir un air de mystère dans les ordres qu'il donnoit. Au fond, je ne veux rien savoir malgré lui. Je n'ai de curiosité que pour ce qu'il souhaite que je sache, & pour ce qu'il prend plaisir à m'apprendre. Mais n'en pouvant démentir mes yeux, j'attendois qu'il s'expliquât. Enfin, ce qui demeure encore secret, pour toute la maison, ne l'est plus pour moi. Il me dit hier, que depuis l'arrivée de nos hôtes, dans le sentiment de la tendre affection qu'il leur porte, il avoit formé le plan d'un petit édifice, dont il vouloit faire un monument durable d'estime & d'amitié; qu'il en avoit ordonné les matériaux à Londres; que, grâces à la mul-

titude de bras qu'il y avoit employés, ils étoient fort avancés, & qu'il ne restoit qu'à les placer; qu'il avoit commencé à les faire transporter au parc, avec la précaution de les faire entrer par une porte écartée, pour se donner le plaisir de surprendre agréablement nos illustres étrangers; qu'aussi long-tems qu'il avoit douté de la diligence des artistes, il ne m'avoit point entretenue d'une entreprise qui pouvoit manquer; mais que se croyant sûr du succès, il se hâtoit de m'apprendre son dessein, & qu'il m'en feroit voir le plan, pour le soumettre aux lumières de mon goût : enfin, qu'il me prioit, non-seulement de ne le communiquer à personne; mais, dans mes promenades avec nos chers amis, de les éloigner adroitement de la scène du travail.

Que direz-vous, ma chère tante, de cet inimitable homme, à qui l'exercice continuel de ses grandes qualités, ses propres affaires, & celles de ses amis, dont il est comme assiégé, ne font pas perdre des idées si magnifiques, & des attentions si galantes? Quel composé de noblesse, d'élégance & de vertu! Je lui ai promis de mettre son secret à couvert : mais il oublie qu'il est le modèle de tous les goûts, lorsqu'il consulte si modestement le mien.

La marquise ne paroît se soutenir que par le plaisir de voir la guérison de sa fille absolu-

ment confirmée. Ses foibleſſes reviennent ſouvent ; & ce n'eſt pas un embarras médiocre que de les cacher à Clémentine : mais cette précaution me ſemble inutile pour le danger qu'on craignoit. La ſanté de Clémentine ſe fortifie de jour en jour ; & le renouvellement de ſes charmes eſt ſi réel, qu'avant ſa maladie même, & plus jeune d'environ deux ans, ſir Charles m'aſſure qu'elle n'avoit pas plus de fraîcheur & de beauté. En effet, quels yeux ! quel teint ! quelle chevelure ! Quand je conſidère toutes les perfections de cette belle tête, & que me repréſentant les anciens combats de ſir Charles, je ſonge combien ſon cœur étoit en danger, je ſens battre quelquefois le mien, comme ſi, dans la ſécurité du préſent, il me reſtoit quelque choſe à redouter. Pardonnez, ma chère tante, une foibleſſe dont je rougis auſſi-tôt. Quelquefois une ſueur froide me prend ; & ſi je me trouve aſſiſe, je ſuis pouſſée par un mouvement involontaire à me lever. Religion, patrie, quel doit être votre pouvoir ſur une grande ame, pour avoir ſoutenu ſir Charles dans une épreuve de cette nature ! Car alors il n'étoit pas même défendu par une première impreſſion de mes foibles traits. Il ne me connoiſſoit pas : il n'étoit armé que de ſa propre force ! Mais, qu'auroit-ce été ſi l'aſcendant d'un goût particulier, décidé, comme il arrive quelquefois, pour

les cheveux noirs, s'étoit joint au goût général de la beauté? Ah, ma chère tante, votre Henriette étoit perdue! Avec tant d'esprit, & la passion que je suppose, il auroit trouvé des expédiens pour lever tous les obstacles. Il auroit fait, depuis plus d'un an, les sermens inviolables à sa belle italienne.

Cependant, l'auroit-elle aimé comme moi? Auroit-elle rapporté tous ses soins, tous ses mouvemens, toutes ses pensées à lui plaire? Auroit-elle craint de lui déplaire, comme on tremble d'offenser le ciel même? Ses caprices reconnus, ses opiniâtretés, ses absences d'esprit..... que de raisons d'en douter!..... Mais je m'égare, ma chère tante. J'oublie, & j'en meurs de honte, que l'aimable Clémentine est quitte des infirmités que j'ai l'injustice de lui reprocher, qu'il ne lui en reste que des vertus & des charmes, & qu'elle mérite plus que moi le trésor que je possède. J'oublie que je suis heureuse, que sir Charles est à votre Henriette, comme elle est à lui, & que la mort seule peut nous ravir l'un à l'autre! D'où m'est donc venue cette petite chaleur, que j'ai peine moi-même à comprendre? N'est-ce pas que la fierté d'une femme augmente avec la certitude de son bonheur, & qu'elle hait jusqu'au souvenir des doutes qui ont fait son tourment dans un état moins tranquille? Je suis

prête à signer de mon sang, que j'ai pour Clémentine une tendresse de sœur; mais je vois assez, de mes propres yeux, qu'elle est fraîche & belle; & pourquoi me rappelet ce qu'elle étoit il y a deux ans? Peut-être en ferai-je quelque jour mes tendres plaintes à sir Charles. Chère tante, qu'ai-je dit! Ah! ces petites émotions ne tiennent point devant lui. Quels ressentimens sa vue ne feroit-elle pas oublier.

Pendant que je me partage entre la marquise, sa fille, madame Bemont & mes sœurs, c'est-à-dire, dans le tems où l'on n'est point assemblé, sir Charles se donne au marquis, aux deux frères, aux cousins, au père Marescotti, & surtout au comte de Belvedère. Mais il n'est plus question de pitié & de consolation pour le comte. Les derniers évènemens l'ont ramené à la vie. Il ne pense plus à son départ; & quoique du côté de Clémentine, il ne paroisse favorisé d'aucune distinction, tout le monde s'apperçoit de ses espérances. Réellement on ne le prendroit plus pour le même homme. Il porte la tête plus haute, il a le regard plus vif & plus doux, le visage plus ouvert, & dans les manières un air de galanterie qui surprend, après la sombre tristesse où nous l'avons vu plongé. Miracle du petit dieu! s'écrie souvent la plus badine de mes deux sœurs. En effet, quelle étrange passion,

qui change ainsi tout-d'un-coup le caractère, & jusqu'à la physionomie d'un homme sensé! Et les exemples n'en sont pas plus rares dans les femmes. Qu'on nous interroge, Clémentine & moi.

M. Lowther continue sa nouvelle méthode, pour le traitement du seigneur Jéronimo, & ne cesse pas de la vanter. C'est un secret que nous ignorons encore; mais j'ose répondre, qu'avec son malade, les apparitions & les comédies ne réussiroient guère.

Comme l'impatience générale est ici de voir bientôt l'heureux couple, accompagné d'Emilie & de M. Belcher, tout le monde vous supplie, ma chère tante, & Clémentine avec les mêmes instances, quoique fort éloignée des vues de sir Charles, dont il est même important qu'elle n'ait aucun soupçon, d'accorder quelque chose à l'empressement de tant d'illustres amis, & de ne rien opposer au voyage des chères personnes que nous attendons.



LETTRE

LETTRE CXXXX.

Miladi GRANDISSON à la même.

1 juin.

VIVE l'amitié! Je la reconnois à ses charmantes ardeurs. Une lettre du 30 mai, signée de milord & miladi Reresby, d'Emilie, de miss Patty Holles, de ma Nancy, de M. Belcher, de mon oncle & de mon cousin Selby, m'assure qu'ils partent le jour suivant pour arriver ici demain tous ensemble, c'est-à-dire, presqu'aussi-tôt que leur lettre même. Que j'admire cet excès de bonté & d'affection! A ma première demande! Au premier signe! Une reine, qui déclare ses désirs, n'est pas mieux servie. Si votre Henriette n'est pas la plus heureuse des femmes, elle n'en peut accuser qu'elle-même. Mais que je vous dois d'excuses, ma chère grand'maman & ma chère tante, pour vous avoir enlevé si brusquement vos plus chers plaisirs! ou plutôt, que je vous dois de remercîmens, pour la complaisance qui vous a fait consentir à vous en priver! Miladi Reresby me fait entendre que le mariage de mon cousin sera célébré ici avec celui de M. Belcher, & que mon oncle tiendra lieu de père & de tuteur à miss Holles; surcroît d'espérance pour

sir Charles ! c'est entrer merveilleusement dans ses vues. Le docteur Barlet, M. Edouard Grandisson, qui est ici depuis quelques jours, iront demain au-devant des deux voitures jusqu'à Newgham avec des relais. Sir Charles iroit lui-même, s'il n'étoit absent depuis vingt-quatre heures.

Les plus grands plaisirs, ma chère tante, ne vont guère sans un mêlange de peines. Le 30 au soir, nous avons reçu, par un exprès, la nouvelle d'une perte fort douloureuse pour nous; celle de milord W.... oncle maternel de sir Charles, mort le 29, d'une inflammation d'entrailles. Ses grands biens qui nous reviennent, ne nous consolent point d'un si fâcheux accident. Vous avez vu milord W.... à la fête de mon mariage. Il promettoit une plus longue vie : & l'excellence de son caractère nous la faisoit désirer autant pour lui-même que pour notre jeune tante, qui ne devoit pas s'attendre à le perdre si-tôt. A la vérité, elle demeure avec un douaire considérable; mais quels avantages peuvent remplacer, dans le cœur d'une honnête femme, un mari qu'elle a tendrement aimé ! Sir Charles est parti dès le lendemain. Il ne lui faut pas moins de huit jours, pour rendre les derniers devoirs à milord, & pour mettre ordre à sa succession.

Ainsi mon oncle ne pouvoit arriver plus à propos. Il se chargera de divers soins que sir Charles m'a laissés, & qui lui conviennent mieux qu'à moi ; sur-tout de veiller à l'ouvrage du parc, que je n'ai encore vu qu'une fois, mais qui avance beaucoup, & qui me paroît un chef-d'œuvre de magnificence, de goût & d'invention. Mon rôle, avec le soin ordinaire de rendre ce séjour agréable à nos honorables étrangers, sera de faire le plus tendre accueil aux chers amis qui m'arrivent ; de leur procurer toutes sortes de commodités au château de Grandisson, & de les embrasser mille fois le jour. Je vous quitte, ma chère tante ; pour me charger moi-même de leur préparer des appartemens.

DERNIÈRE LETTRE.

Miladi GRANDISSON *à madame* SHERLEY *& à madame* SELBY.

18 Juin.

MA chère & très-honorée grand'maman, & vous, adorable tante ! cette lettre, la plus grave, la plus noble, & la plus intéressante que vous ayez jamais reçue de votre Henriette, sera consacrée par vos deux noms. Je les réunis sous

mon adresse, comme vous l'êtes toutes deux au fond de mon cœur.

Vous n'aurez été ni fâchées, ni surprises que j'aie laissé passer quinze jours entiers sans vous écrire. Non-seulement miladi Reresby vous en a fait mes excuses, que votre bonté vous aura fait agréer, mais la sienne l'a portée, sans doute, à vous rendre compte d'une partie des raisons qui justifient mon silence. Je l'ai priée néanmoins de suspendre elle-même le récit que vous attendez de ce qui s'est passé ici depuis le jour de son arrivée, & de prévenir seulement votre inquiétude, en vous assurant que tout le monde y étoit dans la joie & dans l'espérance du bonheur. D'ailleurs elle n'auroit pu rien apprendre de plus certain, jusqu'au retour de sir Charles. Les évènemens, quoique liés par un enchaînement admirable, ont été long-tems obscurs pour nous; & cette seule incertitude m'auroit empêchée de vous mettre l'esprit en suspens par des explications douteuses, quand d'autres obstacles m'auroient laissé le pouvoir d'écrire.

A l'arrivée de nos chers amis, il s'est ouvert ici comme une nouvelle scène. La joie qu'ils y ont apportée, étant d'une autre espèce que celle qu'ils y ont trouvé répandue, & que je vous ai représentée dans mes dernières lettres; il ne s'en est pas fait d'abord une communication

si libre, que je n'y aie remarqué quelque réserve. Milord & miladi Reresby sembloient marcher sous les enseignes de l'amour heureux, avec une correspondance mutuelle, des empressemens ouverts, & tous les transports de deux jeunes cœurs, charmés l'un de l'autre. Emilie & M. Belcher, miss Holles & mon cousin, plus réservés dans leurs caresses & leurs expressions, mais aussi vifs dans leurs sentimens, ne respiroient que tendresse, ne cessoient pas de se regarder, & ne pouvoient se perdre un moment de vue. Clémentine a paru plus grave. Soit que la tranquillité de son cœur ne s'accommodât point de cet air passionné, soit que, dans les premiers jours, elle ne fût pas encore assez familière avec tant de nouveaux amis, j'ai cru la voir embarrassée du spectacle. Dans les assemblées, à table, elle se prêtoit de bonne grâce aux circonstances: mais dans les promenades, que le beau tems faisoit recommencer plusieurs fois le jour, elle saisissoit la première occasion pour s'écarter, avec madame Bemont ou mes sœurs. Ensuite, les foiblesses de sa mère, qui continuoient d'être fréquentes, & qu'on ne pouvoit plus lui cacher, l'ont portée à passer près d'elle une grande partie du jour.

Sir Charles n'étoit pas là, pour serrer le nœud de la société par ses charmantes conciliations. Moi, j'étois sans cesse à donner des ordres dans toutes

les parties d'un vaste château, pour une compagnie si nombreuse. Mes deux sœurs croyoient devoir leur principale attention aux derniers venus. Le comte de Belvedère, quoique sorti du tombeau, & comme éclairé d'un nouveau jour, n'osoit s'approcher de la source de sa vie & de sa lumière, du moins avec une liberté qu'on ne lui accordoit pas encore. Le seigneur Jéronimo étoit aux prises avec ses nouveaux remèdes. Mon oncle avoit entrepris, à ma prière, de conduire secrètement l'ouvrage du parc ; & M. Edouard Grandisson, revenu de ses anciennes erreurs, mais toujours galant, avoit conçu, dès le premier jour, un goût si vif pour notre chère Nancy, qu'il ne pouvoit s'éloigner d'elle un instant. Ainsi, chacun étoit emporté par ses devoirs ou ses affections ; & dans le commerce général, on en demeuroit aux termes de la politesse & de l'amitié. Il sembloit que tout le monde attendît sir Charles, pour l'ouverture d'une scène plus vive. Le soir, néanmoins, Emilie ne se retiroit pas sans être venue jusqu'à ma chambre, où elle m'entretenoit long-tems du mérite de M. Belcher. J'étois charmée de reconnoître à chaque mot, que son cœur en étoit plein. Elle me répétoit vingt fois qu'elle n'avoit pu se défendre de l'aimer, parce qu'elle ne connoissoit point d'homme qui ressemblât mieux à son tuteur ;

& la petite flatteuse ajoutoit que, faisant toute son étude de m'imiter, elle ne souhaitoit de lui plaire, qu'autant qu'il lui trouveroit un peu de ressemblance avec moi.

Sir Charles arriva le 9, à minuit. Je juge qu'il avoit mesuré sa marche, pour me trouver libre, & recevoir aussi-tôt des informations sur tout ce qui s'étoit passé dans son absence. Après m'avoir expliqué ce qu'il avoit fait lui-même, & m'avoir moins étonnée que ravie de joie, par vingt nouveaux traits de noblesse & de bonté, il écouta fort curieusement ce que j'avois à lui raconter. S'il apprit d'abord, avec une vive satisfaction, l'arrivée de nos amis, & l'air de tendresse qui régnoit entre trois couples d'amans heureux, elle fut un peu diminuée par l'état de la marquise, & par la conduite réservée de Clémentine. Cependant, il ne rabattit rien de ses espérances; & m'ouvrant son cœur, il me fit le plan de la méthode qu'il alloit employer, jusqu'à la célébration des deux mariages. C'étoient de petites fêtes, qu'il vouloit enchaîner l'une à l'autre, aussi gaies que nos fréquentes alarmes pour la marquise le permettroient. Il se flattoit, me dit-il, qu'elles serviroient également à guérir la mère de ses infirmités, & la fille de sa froideur.

Dès le jour suivant, il sut rapprocher entr'eux tous nos jeunes hôtes, par l'agréable

reproche de ne vouloir être aimable que pour eux-mêmes, & de donner au penchant particulier, ce qu'ils devoient à la joie commune. Cette guerre qu'il fit aux conversations dérobées, aux promenades détachées, & jusqu'aux signes d'intelligence, ouverts ou secrets, rendit bientôt l'assemblée continuelle, & le commerce plus familier. Clémentine, comprise dans la censure, ne put refuser de paroître avec ses amis, sur-tout lorsque sir Charles eut engagé la marquise à l'en presser. L'excellente mère, que ses foiblesses prenoient deux ou trois fois le jour, & qui se plaignoit sans cesse d'une violente oppression, mais qui étoit sans fièvre, voulut participer elle-même à des plaisirs dont sir Charles ne lui avoit pas déguisé le motif. Elle se fit transporter non-seulement au sallon, mais même au jardin; & la joie se peignoit sur son visage, à la moindre apparence de gaîté qu'elle voyoit à sa fille. La fête du premier jour fut une danse champêtre de nos plus jolies villageoises. Sir Charles, avec si peu de préparation, trouva le secret d'en faire un spectacle charmant. Il est vrai que pour contribuer du moins à la propreté, dans un espace si court, il m'en coûta une partie de mon linge, que je me hâtai de faire distribuer aux danseuses. Miladi G.... qui présidoit à la danse, brûloit d'en être elle-même,

& nous y auroit engagés tous, si, dans la situation de notre chère marquise, la crainte de quelque accident ne l'eût retenue.

Mais les jours suivans nous amenèrent des plaisirs d'un autre ordre. Sir Charles ayant fait venir de Londres, avec une extrême diligence, des musiciens, des acteurs, & tout ce qui sert aux fêtes d'éclat, le château de Grandisson prit l'air d'une cour brillante. La moitié du jour se passoit dans le sallon, où l'enjouement du maître & de Miladi G... animoit la vivacité de nos jeunes gens. Une partie de l'après-midi étoit donnée à la promenade, qui menoit toujours à quelque terme galant, ou qui offroit quelque divertissement imprévu; une autre partie au théâtre, & le soir à la plus délicieuse musique. De tous ces amusemens, la marquise ne prenoit que ce qu'elle jugeoit convenable à sa santé; & si le redoublement de son oppression, qui annonçoit ordinairement ses foiblesses, l'obligeoit quelquefois de se retirer, elle défendoit à sa fille de la suivre. La facilité qu'il y avoit à lui faire rappeler ses esprits, commençoit à diminuer notre inquiétude pour ces accidens. Clémentine même étoit rassurée par M. Lowther, qui sans oser prononcer sur la cause du mal, garantissoit que les principes de la vie n'étoient point altérés.

Dans cette agréable exécution du plan de sir

Charles, je n'ose assurer que toutes ses tentatives aient produit beaucoup d'effet pour le succès de ses vues. A la vérité, Clémentine ne se refusoit à rien, & sembloit goûter particulièrement la musique, qui étoit composée de nos meilleurs instrumens d'Italie. Elle ne rejetoit point le comte de Belvedère, lorsqu'il lui offroit la main pour entrer au sallon, ou pour en sortir. A table, aux spectacles, elle ne marquoit aucun chagrin de le voir placé près d'elle. Elle recevoit ses soins; elle n'évitoit ni de lui parler, ni de l'entendre. Mais je ne me suis point apperçue qu'elle parût l'écouter d'un air d'intérêt, ni le traiter avec la moindre distinction. Au contraire, elle devenoit muette, lorsque, de concert, dans la vue de le favoriser, on s'éloignoit quelques momens d'eux, & lui, que le changement de son sort ne rendoit pas plus hardi, n'osoit troubler ce grave silence. En vain l'excitions-nous des yeux & des mains : je l'aurois battu dans ces occasions, pour lui délier la langue. Sir Charles n'en auguroit pas plus mal des apparences : je n'en osois porter le même jugement que lui. D'un autre côté, quoique nos jeunes amans se gênassent peu dans leurs empressemens mutuels, on ne remarquoit point que l'attention de Clémentine s'attachât jamais avec complaisance sur cette tendre scène, ni que le bonheur d'autrui parût lui faire sentir qu'il manquoit quel-

que chose au sien. C'étoit même alors qu'elle prenoit une contenance plus sérieuse, jusqu'à détourner les yeux, & sembler remplie de quelqu'autre objet. Sir Charles expliquoit encore cette conduite en faveur de nos désirs, & je ne pouvois être de son sentiment.

Cependant on fit deux observations, qui me laissèrent des doutes. Chacune de nous ayant son amant ou son mari, pour la conduire au jardin, c'étoit le rôle ordinaire du comte de donner la main à Clémentine. Un jour, qu'on se levoit pour sortir, il ne se trouva point au sallon; & j'ai soupçonné sir Charles d'avoir choisi exprès ce moment pour nous inviter à la promenade. Il me semble, dit la belle Clémentine, après avoir jeté quelques regards autour d'elle, que je suis menacée aujourd'hui de marcher sans guide. Sir Charles s'empressa aussi-tôt de chercher le comte, le félicita secrètement de son bonheur, nous l'amena comme un coupable, & nous réjouit beaucoup par son embarras & ses excuses. Mais cette aventure avoit encore de l'obscurité pour moi. Un autre jour, Clémentine traversant le parterre, appuyée sur le bras du comte, se laissa prendre à la beauté d'une rose, qu'elle voulut cueillir de sa propre main, & se piqua vivement le doigt. Il en sortit quelques gouttes de sang. Le comte, plus mort que vif, se hâta de les essuyer, en

preſſant la bleſſure de ſon mouchoir, qui ſe trouva tout ſanglant; & dans cet état il le porta ſur ſa bouche avec un mouvement paſſionné. Il eſt très-certain, & je l'obſervai moi-même, que Clémentine, frappée apparemment de l'ardeur qu'elle avoit remarquée dans ſon action, fixa un moment les yeux ſur lui avec une langueur tendre, qui ne pouvoit venir d'une ame inſenſible. Tout le monde en fut témoin comme moi, & fit la même réflexion. Nous feignîmes tous n'avoir rien obſervé: mais le ſoir chacun en fit ſes félicitations au comte.

Je crus entrevoir alors quelques heureux ſymptômes; & ſir Charles, déjà perſuadé que le cœur de Clémentine ſe laiſſeroit vaincre, m'en faiſoit attendre d'autres preuves du tems & des circonſtances, lorſqu'une cataſtrophe imprévue vint changer la face du château, nous plonger ſubitement dans la douleur, ruiner par conſéquent notre attente, & nous conduire néanmoins par des voies ſi triſtes, à des excès de bonheur que nous n'oſions eſpérer.

Nous étions au ſeptieme jour de nos fêtes, & la galante aſſemblée revenoit au jardin vers ſix heures du ſoir. M. Barlet, que nous fûmes ſurpris de voir ſeul, & qui ſembloit nous chercher des yeux, s'avança vers nous à grands pas. Tout le monde prit le parti de s'arrêter avec

d'autant plus d'inquiétude, qu'il ne lui arrivoit guere de se présenter dans ces occasions. Après quelques mots d'excuse, sut le triste avis qu'il nous apportoit, il nous déclara que la marquise étoit à l'extrêmité, qu'il avoit laissé près d'elle le marquis, le prélat & le père Marescotti, & qu'à leur prière, il venoit nous presser de nous rendre à son appartement.

Notre consternation fut si profonde, que, sans lui répondre un mot, rompant tout ordre & toute mesure, nous nous précipitâmes vers le château, dont nous n'étions pas fort éloignés. Le comte de Belvedère eut l'attention de passer le bras sous celui de Clémentine, pour la soutenir dans un trouble qui pouvoit l'exposer à quelque danger. Sir Charles me rendit le même office. Nous arrivâmes presqu'ensemble à la porte de l'appartement, où M Lowther nous confirma ce que nous venions d'entendre. La marquise étoit non-seulement sans connoissance, mais sans pouls & sans respiration; elle étoit tombée dans cet état à la suite de sa dernière foiblesse. On ne lui remarquoit un reste de vie qu'au battement du cœur. En effet, nous étant approchés de son lit, nous la vîmes immobile, avec toute la pâleur de la mort au visage & sur les lèvres; Clémentine, hors d'elle-même à cette vue, se jeta aux genoux de son père, & poussa mille

sanglots, en lui baisant les mains, qu'elle arrosa de ses larmes. Ensuite, remarquant que le prélat & le père Marescotti étoient en prières d'un autre côté, elle se leva brusquement pour aller prendre la même posture auprès d'eux. Jamais les témoignages de la douleur & de la piété ne furent plus vifs & plus touchans. Toute cette scène lugubre fut accompagnée d'un silence qui en redoubloit l'horreur.

Cependant, M. Lowther s'empressoit autour de la marquise, pour ranimer le peu de forces qui lui restoit. Les apparences d'insensibilité durèrent une heure entière. Enfin, les élixirs & les sels eurent quelque effet. Elle retrouva un rayon de connoissance; mais avec tant de foiblesse, qu'à peine étoit-elle capable d'ouvrir les yeux. Elle nous apperçut néanmoins. Elle vit sa fille, qui s'étoit aussi-tôt rapprochée de son lit. Alors, l'amour maternel lui rendant la force de tendre la main vers elle, & d'ouvrir la bouche pour prononcer quelques mots, elle lui dit, d'une voix languissante : chère fille! idole de la tendresse d'unemère! je meurs, vous le voyez; ne rendrez-vous pas mes derniers momens heureux? Vous savez à quoi j'aspire, pour votre bonheur & pour le mien. Clémentine, pénétrée jusqu'au fond du cœur, pencha la tête sur la main qu'elle avoit reçue des deux siennes, & ne put répondre

que par des larmes. Quoi! ma fille! reprit la marquise avec un nouvel effort, votre cœur se ferme aux dernières instances d'une mère qui vous adoroit! Aussi-tôt Clémentine, quittant la main qu'elle soutenoit encore, se tourna vers le marquis; & les joues baignées de pleurs, qui faisoient rayonner sa beauté : vous l'ordonnez donc, monsieur; c'est votre volonté, comme celle de ma mère; elle n'attendit point sa réponse, qu'elle connoissoit assez; & s'adressant au comte de Belvedère, avec un mêlange de tendresse & de douleur, qui ne faisoit qu'augmenter les grâces sur un si charmant visage : monsieur, lui dit-elle, d'un ton ferme, si vous me jugez digne de vous, je vous donne à jamais mon cœur & ma main, & j'en fais le serment devant dieu, pour le confirmer au pied de l'autel. Le comte, au plus heureux moment de sa vie, tomba muet à ses pieds.

Nos cris de joie auroient succédé, si le triste spectacle d'une chère amie, que nous crûmes expirante, ne nous eût fait rentrer à l'instant dans notre première consternation. A peine Clémentine avoit-elle prononcé son serment, que la marquise poussa un profond soupir, que nous prîmes pour le dernier de sa vie; & M. Lowther, la revoyant sans connoissance & sans mouvement, n'en eut pas d'abord une autre idée. Cet état dura quelques minutes. Mais,

lorsqu'on ne pensoit plus qu'à la pleurer, quelles furent notre surprise & notre admiration, de lui voir faire un mouvement des plus vifs, qui fut suivi d'un cri assez fort, pour nous causer quelque effroi ? Etrange révolution ! Ce mouvement & ce cri étoient des signes de force & de santé. Elle étendit aussi-tôt les bras hors du lit; elle avança même la tête, pour nous apprendre, en souriant, qu'elle se croyoit délivrée de tous ses maux : qu'elle venoit d'éprouver un changement qu'elle ne comprenoit pas, & qu'il ne lui restoit que des grâces à rendre au ciel pour une si grande faveur.

Tandis que l'étonnement & la joie nous troubloient, jusqu'à nous ôter le pouvoir de lui répondre, M. Lowther avoit reconnu que son mal n'avoit été qu'un abcès intérieur, qui avoit causé ses oppressions & ses évanouissemens, & qui, parvenant enfin à son terme naturel, s'étoit heureusement déchargé dans les intestins, par l'agitation extraordinaire que l'engagement de sa fille lui avoit fait éprouver. Il nous demanda un peu de liberté, pour les soins nécessaires à l'évacuation; & nous pressant de nous retirer, il nous répondit d'une prompte guérison. La marquise, nous voyant sortir, tendit encore les bras vers nous, avec un regard qui exprimoit tous les mouvemens de son cœur.

Clémentine,

Clémentine, quoiqu'un peu confuse de notre joie & même de nos félicitations, soutint ce nouveau rôle avec une merveilleuse dignité, & ne désavoua rien de ce qu'elle venoit de dire en faveur du comte. Elle souffrit, qu'après s'être jeté à ses pieds, & lui avoir pris la main, qu'il pressa de ses lèvres, il lui fît des remercîmens passionnés, & le vœu d'une éternelle adoration. Sa réponse fut modeste; mais elle la prononça d'un air sensible & naturel, sans lui refuser la permission qu'il demandoit, de la croire un peu touchée de ses longs tourmens. Nous applaudissions à chaque mot, avec des transports aussi vifs que ceux du comte. Si le cœur de Clémentine avoit commencé à s'attendrir pour lui, elle dut sentir, en ce moment, tous les charmes réunis de l'amour & de l'amitié.

Ce jour étoit fait pour les miracles. Il n'y avoit pas une heure que nous avions quitté la marquise; & M. Lowther nous avoit fait assurer qu'après avoir achevé ses opérations, il l'avoit laissée dans un doux sommeil. Nous sommes frappés tout-d'un-coup de cent cris de joie, qui se font entendre à la porte du sallon. C'étoit le seigneur Jéronimo & son sauveur, comme il l'appelle lui-même, qui venoient ensemble, au milieu des acclamations de tous les domestiques du château, nous apprendre, nous montrer que

ce cher ami de ſir Charles étoit rétabli, marchoit ferme, & n'avoit plus le moindre reſſentiment de ſes anciennes douleurs. Quel ſurcroît de faveurs d'en-haut! Quel nouveau ſujet de tranſports & de bénédictions! Le divin Lowther nous raconta qu'ayant beaucoup eſpéré de ſa nouvelle méthode, il avoit été ſurpris d'en voir les effets ſi lents; & que, depuis quelques jours, il avoit craint de n'en pouvoir garantir le ſuccès avant la fin de l'été; que pour éloigner tout ce qui étoit capable de le retarder, il avoit caché à ſon malade l'état dangereux de madame la marquiſe, & défendu rigoureuſement qu'il en fût informé; mais qu'au contraire il n'avoit rien eu de ſi preſſant, après l'heureuſe criſe & l'engagement de Clémentine, que de lui porter une ſi douce nouvelle; qu'il avoit pris le moment, où la joie réveilloit tous ſes eſprits, pour employer la nouvelle méthode, & qu'en peu d'inſtans il avoit admiré des effets que nous pouvions vérifier par nos yeux. Là-deſſus il nous apprit une curieuſe découverte qui s'eſt faite à Londres, & dont il a conçu le premier qu'il y avoit de l'utilité à tirer pour les infirmités de cette nature (*). Cher Lowther! lui dit ſir Charles, en

(*) On a ſu, par des informations particulières, que c'étoit la méthode électrique, découverte, en effet, dans le même tems, & continuée depuis à Londres.

l'embrassant, les larmes aux yeux; Athènes & Rome vous auroient bâti des temples. Toute l'assemblée lui fit les mêmes caresses, ou plutôt lui rendit le même culte.

Je n'entreprends point de représenter les effusions, ne dois-je pas dire les égaremens de tendresse & de joie, qui nous firent passer délicieusement le reste de ce grand jour? Jamais, jamais il ne sortira de notre mémoire; il passera dans celle de nos descendans : il vivra dans les annales du château de Grandisson, jusqu'au dernier jour du monde. Et je ne regrette pas d'avoir donné le nom de miracles à tant d'heureux incidens. Si chacun n'a rien, au fond, qui ne soit dans l'ordre de la nature, ne reconnoîtra-t-on pas, du moins, dans cette merveilleuse chaîne de causes & d'effets, qui s'entre-suivent si rapidement, l'ouvrage sensible de la puissance & de la bonté du ciel?

Le lendemain tout le monde se leva dans une sorte d'ivresse. On ne rencontroit pas un ami sans l'embrasser, un valet sans lui sourire. Personne n'avoit dormi, chacun s'en prenoit aux impressions trop vives de la joie; & loin d'en être moins frais, ou moins gai, le feu du cœur sortoit par les yeux : on ne respiroit que le badinage & le plaisir. M. Lowther ayant déclaré que, jusqu'à midi, il demandoit du repos &

de la solitude pour la marquise, on passa une partie du matin à visiter Clémentine, qui reçut les complimens sans embarras, & qui prit même l'air & le ton de la plus noble franchise; & l'autre, à se parer somptueusement, pour l'heure du sallon, d'où l'on étoit convenu de se rendre, comme en corps, à l'appartement de la marquise, entre deux haies des officiers du château & d'une nombreuse livrée, au bruit des mousquets & des instrumens. Cette visite solennelle, que sir Charles annonça pour l'ouverture de quelques nouvelles fêtes, se fit avec mille témoignages de reconnoissance pour le ciel, & les plus tendres félicitations pour la marquise. Sir Charles voulut savoir de M. Lowther quand elle seroit en état de quitter son lit. Il parut fort satisfait d'entendre que, dès le jour suivant, elle pouvoit paroître au sallon, & se faire porter même au jardin.

Le jour suivant, c'étoit aujourd'hui. J'ignorois quelles autres fêtes sir Charles avoit méditées. Il m'avoit communiqué toutes les mesures qu'il avoit prises, du côté de Londres, pour la célébration du mariage de sa pupille; & mon oncle n'étant pas venu, sans avoir pris les siennes, pour miss Holles & M. Selby, je comprenois bien que, suivant le premier plan, il pouvoit être question de ces deux mariages, pour animer

Clémentine par l'exemple : mais sir Charles, ayant observé que Nancy n'est pas insensible aux soins de M. Edouard Grandisson, avoit proposé depuis deux jours une troisième alliance à mon oncle ; & je savois d'eux, que les articles étoient encore à régler. Les nouvelles fêtes me parurent donc un mystère, qui me surprit sans me chagriner. D'ailleurs, mon incertitude dura peu. Après avoir quitté la marquise, sir Charles me dit que l'édifice du parc étoit achevé ; qu'il ne pouvoit désirer une plus belle occasion, pour en faire l'usage auquel il m'avoit appris qu'il le destinoit ; que la santé de notre chère marquise lui en donnant le pouvoir, il étoit résolu de ne pas remettre la fête plus loin que le jour suivant ; qu'il me prioit de partager avec lui le soin de quelques arrangemens qui restoient à faire. Je lui promis tout mon zèle. En effet, je passai hier l'après-midi & le soir même à suivre le plan qu'il m'avoit tracé.

Cependant notre Emilie trouva le moyen de me dérober quelques momens. Le mouvement continuel où j'avois été, & le transport secret de divers meubles, que l'usage qu'elle a du château lui avoit fait remarquer, ayant échauffé son imagination, elle s'étoit figuré, d'après le discours de sir Charles, combiné avec la promesse de Clémentine, que les trois mariages

devoient être célébrés aujourd'hui, & qu'on se faisoit un amusement de la tenir dans l'ignorance du sien. Elle vint assez tard à ma chambre, & par quantité de questions, entre-mêlées de flatteries & de caresses, elle parvint à me faire comprendre ses doutes. J'étois fatiguée & prête à me mettre au lit. Allez, lui dis-je, allez, petite badine, & me laissez dormir. Le jour que vous désirez arrivera; mais ce n'est pas demain. Elle parut un peu confuse de ma réponse. Cependant s'étant remise aussi-tôt, & baissant les yeux : si c'eût été pour demain, reprit-elle avec la naïveté que vous lui connoissez, j'avois une grâce à vous demander. Et quelle grâce, chère-Emilie? de m'apprendre ce que doit faire une honnête femme, pour se conserver toute sa vie l'affection d'un homme. Son ingénuité me toucha. Vous êtes charmante! lui dis-je en l'embrassant de toutes mes forces. Il est trop tard, ma chère, pour entrer dans une si grande question : mais, en deux mots, soyez toujours telle que vous êtes, je veux dire, telle que vous paroissez à M. Belcher, depuis qu'il vous aime : on ne cesse pas d'aimer ce qui ne cesse pas de paroître aimable. J'y joins, ajoutai-je, ce que je me souviens d'avoir entendu répéter cent fois à la sage madame Sherley : la complaisance, l'égalité d'humeur & la propreté, sont trois chaînes dont

un cœur amoureux ne fort jamais. Je la congédiai, fort fatisfaite de cette réponfe ; & je me livrai au plus doux fommeil.

C'eft donc aujourd'hui, ma chère grand'-maman, c'eft aujourd'hui, ma chère tante, que vous devez vous repréfenter une compagnie brillante, fortant du château de Grandiffon, à dix heures du matin, dans la vue, annoncée par fir Charles, de faire une promenade, dont perfonne ne connoiffoit encore le terme. Quoique le chemin ne foit pas d'une extrême longueur jufqu'au nouvel édifice, il avoit ordonné des caleches, & d'autres voitures, pour nous conduire par divers détours à de belles routes qu'il avoit fait ouvrir dans le parc. En entrant dans celle qui fait face à fon ouvrage, tout le monde a paru auffi furpris, qu'il s'y étoit attendu, de la voir terminée par un magnifique amas de colonnes, dont on ne pouvoit encore démêler la diftribution à cette diftance. Mais, à mefure qu'on avançoit, ce chaos, venant à s'éclaircir, a laiffé diftinguer fur une petite élévation un périptère ovale, qui occupe dans fon plus grand diamètre toute la largeur de l'allée, & donne un paffage libre à la vue par-deffus le bois, entre les deux premières colonnes de chaque face, vers des plaines & des montagnes fort éloignées. Toutes les colonnes font de marbre blanc, & du plus bel

ordre d'architecture, avec leurs chapiteaux à feuilles & à volutes dorées. Elles soutiennent un petit dôme, peint d'un mêlange bien entendu d'or & d'azur, & surmonté d'une statue de marbre, & de la même blancheur que les colonnes, qui se fait reconnoître à ses attributs, pour la divinité qui préside aux sentimens du cœur. Le frontispice offre un marbre noir avec cette inscription en lettres d'or : TEMPLE DE L'AMITIÉ. Des deux côtés, dans l'enfoncement du bois, on voit deux loges de maçonnerie, pour les usages ordinaires du service. Nous sommes descendus à vingt pas de ce beau lieu, pour en admirer la richesse & l'élégance. Aussitôt les instrumens, qui étoient cachés dans l'épaisseur du bois, nous ont salués de leur plus douce harmonie. L'empressement a paru égal, pour monter au temple par trois degrés de marbre blanc, qui règnent autour du périptère : l'intérieur est pavé du même marbre. Mais je ne céderai point à l'envie de grossir ma lettre par une description plus étendue. Si nos vœux sont exaucés, vous n'aurez bientôt que vos propres yeux à consulter. Les peintures, les bas-reliefs & les statues représentent l'amitié sous diverses formes, & sont autant d'allusions à tous les évènemens que vous avez appris par mes lettres. Les plus mémorables circonstances y sont même

au naturel avec un air de force & de vérité, que des connoiſſeurs italiens ne s'attendoient point de trouver dans notre patrie. Après nous avoir laiſſé donner quelque tems à l'admiration, ſir Charles, comme impatient d'être entendu, a propoſé à la compagnie de s'aſſeoir, & nous a demandé un moment d'attention.

Il a rappelé, par quelques images nobles & touchantes, une partie des faveurs dont il ſe croyoit redevable à la généroſité d'une race illuſtre. Il a joint à cette expoſition un court éloge des vertus qu'il y avoit admirées dans les deux ſexes; & jetant un regard majeſtueux ſur l'aſſemblée : « Voilà, nous a-t-il dit, ce que » j'ai voulu célébrer dans ce lieu champêtre, » dont la ſimplicité convient à celle de mon » caractère & de mes ſentimens. Telle eſt la » fête que je vous y avois annoncée ». Enſuite, levant les yeux vers le dôme, où ſes chers amis étoient répétés dans pluſieurs grouppes, il a paru ſaiſi d'une ſorte d'enthouſiaſme, qui ſembloit donner une ſplendeur extraordinaire à ſon viſage : « Murs naiſſans! a-t-il repris d'une » voix plus forte, avec cette éloquence dont » il ſemble, comme de tous ſes autres talens, » que la nature l'ait partagé dans un jour de » profuſion; voûte muette! témoins de ma » reconnoiſſance pour tant de bienfaits, &

» de mon admiration pour tant de vertus, c'est » à ces divinités que je vous consacre sous le » tendre & respectable nom d'amitié. Elles y » seront honorées jusqu'à mon dernier soupir. » Elles y auront pour ministre, avec des appoin- » temens dignes du culte, le jeune page Edouard, » guide fidèle d'un heureux voyage. Jamais je » ne ferai de séjour au château de Grandisson, » l'héritage de mes pères, sans venir passer ici » quelques momens avec la plus chère moitié » de moi-même, & tous les amis que j'y » pourrai rassembler, pour y adorer au fond » de mon cœur tout ce que je respecte & que » j'aime. Ainsi le ciel puisse m'écouter à la » dernière heure de ma vie! »

Après ce noble serment, qui nous a tous attendris jusqu'aux larmes, il a pris un air plus riant, pour demander, en faveur de son nouveau temple, dont il vouloit faire un vrai centre de tendresse & d'union, que les quatre mariages y fussent célébrés, & que la marquise en fixât le jour. « Quatre, a-t-il dit; c'est qu'au mariage » de mon Emilie & de miss Holles, nous join- » drons celui de miss Nancy Selby, qui ne m'en » désavouera point, a-t-il ajouté, en la regar- » dant avec un sourire: & c'est ainsi que notre » Angleterre doit répondre à l'honneur qu'elle » reçoit de celui d'une illustre & vertueuse....

» Clémentine avoit déjà témoigné à sa mère » qu'elle souhaitoit que le sien fût remis à Bou- » logne ». Elle a compris l'adresse de sir Charles; & l'interrompant avec quelqu'embarras : « Mon- » sieur, la différence des religions & la seule » bienséance.... » Il n'a pas fait difficulté de l'interrompre à son tour : « Mademoiselle, j'ai » prévu ces deux objections, & vous péserez » vous-même ce que j'ai la hardiesse d'y opposer. » M. l'évêque de Nocera, votre frère, qui jouit » ici, comme à Rome, de tous les droits de son » rang, lève la difficulté de religion; & l'avan- » tage de retourner à Boulogne avec un mari » de votre choix, répond à tous les scrupules » de bienséance ». Il s'est tû. Clémentine a senti la force de cette dernière idée : elle n'a pas repli- qué; & son silence a passé pour un consentement. La marquise a fixé le jour de la célébration au premier de juillet.

Aussi-tôt un signe de sir Charles a fait enten- dre les plus éclatantes fanfares, & partir autour du temple des centaines de fusées, suivies d'un feu d'artifice au fond de la perspective, dans une si sombre allée du bois, que la lumière du jour n'a fait presque rien perdre à celle des étincelles & des flammes. L'attention qu'on devoit encore à la santé de la marquise, n'avoit pas permis de mettre la fête au soir. On a pris

le tems de ce ſpectacle, pour ſervir un magnifique dîner; mais je paſſe ſur une ſcène commune, qui n'a rien de remarquable que la joie dont elle étoit animée.

A peine la table a diſparu, que miladi G...; de concert ſans doute avec ſir Charles, de l'air enjoué qui ne la quitte jamais, a propoſé de danſer. On s'eſt regardé. Sir Charles s'eſt baiſſé vers la marquiſe. Enfin, ſe levant, il a préſenté la main à Clémentine, qui ne s'eſt pas faite preſſer pour donner la ſienne. Ils ont ouvert le bal. A la majeſté, comme aux grâces de leur figure, on les auroit pris pour les dieux du temple. Après eux, j'ai danſé avec le comte de Belvedère; & vous jugez avec quelle ardeur tous nos jeunes gens ont ſuivi l'exemple. Mon infatigable belle-ſœur, toujours la première à ſauter, comme à rire, a bientôt parlé de contre-danſes. On s'eſt partagé, on s'eſt pris, on s'eſt mis en mouvement avec une vivacité que je déſeſpère d'exprimer. Sir Charles, dans une danſe qui le mettoit au bout de la chaîne, a formé un cercle, qu'il eſt parvenu à rétrécir, en tournant ſur l'autre bout; de ſorte que les danſeurs du centre ſe ſont trouvés pris entre les premiers. Dans cette ſituation, où nous étions fort ſerrés, il s'eſt écrié affectueuſement, en nous ſerrant de ſes deux bras: « Divine amitié! deſcends, con-

» ferme à jamais l'union de tant de cœurs tendres, & faits pour s'aimer ». Le prélat, le père Marescotti, & M. Barlet, qui étoient assis depuis deux heures, à considérer tranquillement nos tendres folies, n'ont pu résister à ce spectacle. Ils se sont levés avec une vive émotion; ils ont rendu les mains vers le ciel, en le conjurant ensemble d'écouter la prière de sir Charles, & de répandre sur nous ses plus précieuses bénédictions.

Il étoit tems de retourner au château. On s'est assis pour reprendre haleine. Pendant la danse, les yeux du marquis avoient été sans cesse attachés sur les décorations du temple. Lorsqu'il nous a vus tranquilles, se tournant vers sir Charles, il me vient, lui a-t-il dit, une idée pour laquelle je souhaite de ne pas vous trouver d'éloignement. C'est de vous demander un plan de ce bel ouvrage. Mon dessein est de le faire exécuter à Boulogne, d'en confier la garde à Camille & à Laure, & d'y rassembler quelquefois ma famille, pour y célébrer aussi les miracles de notre amitié. Que pensez-vous de cette imagination? « Je l'adore, a répondu sir Charles. Elle » est si conforme à mes propres plaisirs, que » jugeant des vôtres, & pour vous épargner » de l'embarras, j'ai fait prendre le devant aux » matériaux, c'est-à-dire, a-t-il ajouté modeste-

» ment, qu'ayant fait faire le double de tout » ce qui eſt entré dans la conſtruction de cet » édifice, j'en ai chargé un vaiſſeau, ſous la » conduite d'un homme entendu, qui m'a ſuivi » dans tous mes voyages, & qui connoît la » diſpoſition de votre jardin. Ainſi, vous y » trouverez, à votre retour, le même temple, » avec tous ſes ornemens ». Le marquis & toute l'aſſemblée ſont demeurés confondus. J'entendois l'évêque de Nocera, qui diſoit autour de lui : « Étrange mortel! Eſt-ce donc le » dieu de la grandeur d'ame & de la bonté »? Moi-même, j'avois ignoré ce nouveau trait de galanterie, & je ne revenois pas de mon admiration.

Enfin, nous ſommes rentrés dans nos voitures. J'étois avec mon cher ſir Charles, avec le plus grand des hommes. Il m'a dit, en revenant, qu'il ne manquoit, à la perfection de notre joie, que d'avoir ici madame Sherley & madame Selby, pour le jour de la célébration. J'ai ſaiſi fort ardemment cette ouverture. J'ai promis, ma chère grand'maman & ma chère tante, de vous la faire dès aujourd'hui, & d'y joindre mes vives inſtances. Qu'y pourriez-vous oppoſer? Mon oncle ira vous prendre lui-même, dans une voiture commode : il partira dès demain. Venez voir une légion de cœurs heureux : venez

applaudir à notre bonheur. Vous, images vivantes de la vertu & de l'amitié, venez les honorer dans leur temple.

On ne m'a donné que deux heures, pour mon récit & mon invitation. Elles ne font qu'expirer, & j'entends déjà du mouvement à ma porte. On frappe..... Je vais, je vais. C'eſt une jeuneſſe ivre de joie, qui ne me fera pas grâce d'une minute. Je diſtingue la voix d'Emilie... Encore?..... Oui, oui, je vais, je deſcends. Vous voyez, ma chère grand'maman & ma chère tante, qu'à peine me laiſſe-t-on le tems de me dire, avec les plus profonds ſentimens de tendreſſe & de vénération, votre, &c.

L'arrivée des deux dames ayant fait ceſſer le commerce de lettres, il n'eſt pas ſurprenant que le nouveau manuſcrit n'en contienne pas un plus grand nombre : mais on y lit cette addition : « Les quatre mariages furent célébrés au » jour marqué avec un redoublement de joie, » & le concours de tous les honnêtes gens du » canton. Trois mois, que les nobles italiens » paſsèrent encore en Angleterre, furent un en- » chaînement continuel de fêtes & de plaiſirs. » A leur départ, ſir Charles & miladi Gran- » diſſon ſe ſeroient déterminés à les reconduire

» *en Italie, si miladi n'eût été retenue par*
» *les suites naturelles d'un heureux mariage.*
» *Mais, l'année d'après, ils firent ensemble*
» *le voyage de Boulogne avec M. Barlet, le*
» *chevalier Belcher & sa femme. Ils y trouvèrent*
» *la comtesse de Belvedère dans l'état où elle*
» *avoit laissé miladi Grandisson, c'est-à-dire,*
» *très-heureuse mère. Le serment de l'amitié y*
» *fut répété dans le temple que sir Charles y*
» *avoit fait transporter, avec cette nouvelle*
» *clause, qui s'est toujours observée depuis,*
» *que de deux années l'une, hors les cas de*
» *maladie & de guerre, chacune des deux familles*
» *feroit alternativement le voyage d'Angleterre*
» *& d'Italie* ».



AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

Le traducteur des trois romans de Richardson en a retranché plusieurs lettres, qu'il a jugées inutiles ou peu conformes au goût des lecteurs françois. Ceux qui ne connoissent pas ces ouvrages dans la langue originale, & qui trouvent encore des longueurs dans la traduction, malgré les retranchemens qu'il y a faits, ne peuvent qu'y applaudir. Mais peut-être seront-ils surpris de voir qu'il a supprimé le dénouement de Grandisson en entier, & qu'il en a substitué un de sa propre invention, sans les prévenir de ce changement. L'éditeur de cette collection, toujours animé du désir d'offrir au public des objets capables de l'intéresser, a cru devoir le mettre à portée de juger du plan complet de l'auteur anglois, & lui a restitué, par forme de supplément, les neuf lettres suivantes, qu'on n'a encore ajoutées dans aucune des éditions publiées jusqu'à présent. Parmi elles, on en retrouvera deux, que M. l'abbé Prévôt avoit conservées, & même quelques endroits de celles qu'il avoit retranchées & qu'il a fait entrer dans ce qu'il a composé. On a traduit le tout, afin de ne pas rompre le fil des évènemens, de n'en pas diminuer l'intérêt, & aussi

dans la vue de maintenir l'uniformité du style, dans un morceau fort court, où la bigarrure auroit pu être désagréable.

LETTRE LII.

Ladi G.... à miss SELBY.

Mardi, 22 mai.

AINSI votre jour est fixé, Lucie! Puisse jeudi prochain être un heureux jour, & récompenser l'ame noble qui surmonta si généreusement un premier amour, dès qu'elle eut reconnu l'indignité de l'objet! Vous avouez donc que votre cœur est loin d'être indifférent pour milord Reresby? Excellente fille! confirmation de tous mes principes! nous autres femmes, nous jasons de ce que nous pouvons & ne pouvons pas, de ce que nous pensons & ne pensons pas. Mais chacune de nous, idoles mortelles, obligées d'attendre les vœux de nos adorateurs, nous ignorons ce que nous devons & pouvons faire, jusqu'au moment fatal où nous éprouvons le pouvoir du vainqueur que le sort nous présente. Se pouvoit-il que j'aimasse ce misérable Anderson, autant que j'aime réellement mon honnête milord G....? Non, cela n'étoit pas possible; mais

quoique je le nomme moi-même, ne présumez pas de le faire. Je rougis en ce moment, en jetant les yeux en arrière sur de certaines folies qui dégradent mon caractère. Mais laissons un sujet si désagréable.

Clémentine a passé une mauvaise nuit, à ce qu'il semble. Elle n'est point descendue au déjeûner. Le pauvre *Enamoretto* étoit au désespoir. J'ai tenté de lui rendre un peu de courage; mais mon frère défend que personne le flatte d'un espoir qui trop vraisemblablement finiroit par un triste mécompte.

A présent, (c'est à ma fenêtre que j'écris, comme vous l'allez voir); la belle inflexible est à rêver dans le jardin, j'ai une forte envie de l'aller trouver, car je vois à ses mouvemens, & à ses yeux baissés, que cette rêverie n'est pas un signe favorable au comte.... Il n'est pas nécessaire : mon frère l'a jointe, à peine l'a-t-elle apperçu qu'elle est revenue vers lui.... Maintenant, mon cher frère, placez un mot pour ce pauvre homme.

Quant à vous, Lucie, votre lord est obligé de venir nous voir. Il ne doit point vous mener en Irlande cette année. Que tous ceux qui veulent être bons maris & bonnes femmes, viennent au château de Grandisson, & qu'ils apprennent; mais sur-tout qu'ils viennent tandis que j'y suis. J'ai

cependant quelque chose à dire contre votre Henriette. Elle a le cœur si rempli de son héroïque amitié, que Clémentine est à présent l'unique sujet de ses lettres. Combien d'exemples célestes de la bonté de mon frère ne passe-t-elle pas sous silence? Chaque soleil levant ou couchant est témoin de sa divine *philantropie*. Je suppose qu'elle regarde comme appartenantes à elle-même les louanges qu'il mérite. Elle le peut: jamais il n'y eut de cœurs plus unis, plus faits l'un pour l'autre. Mais Henriette avoit précédemment l'habitude de le louer; ne le faisoit-elle pas, mon oncle Selby?

Pour moi, je louerai mon honnête mari, toutes les fois qu'il m'en donnera le sujet. Hier, par exemple, je fus très-contente de ce qu'il dit à mon frère. Vous ne devez point, sir Charles, vous consacrer à une vie privée. Votre pays a des droits sur un caractère tel que le vôtre. Sans doute, lui dis-je, nous devrions, milord, faire de mon frère un ambassadeur ou un juge de paix. Milord G.... s'est frotté le front, mais en me voyant sourire, son visage s'est éclairci. Ne savez-vous pas, Charlotte, m'a dit mon frère, qu'il n'y a que les engagemens que j'ai pris avec nos dignes hôtes, qui m'aient empêché d'exercer l'utile emploi que vous avez nommé le dernier? O plût au ciel, mon frère, que vous

l'euffiez fait ! quelles admirables caufes auroient été portées devant vous en dernier reffort ! Comme vous auriez paffé vos jours délicieufement à examiner les appels des femmes querelleufes, des filles abandonnées, ou de celles qui fe deftinent à l'art de féduire !

Ladi G.... eft toujours la même, quelque foit le fujet de la converfation, répliqua fir Charles ; vous & moi, milord, nous l'aimons pour fa charmante vivacité ; mais penfez-vous, ma chère fœur, qu'un jour paffé à faire le bien même à des perfonnes d'un rang auffi bas, ne foit pas plus agréable à fe rappeler, que celui de la fête la plus élégante ? Si des hommes de mérite & de diftinction (je m'excepte de ce nombre) fe chargeoient de ce fardeau plus fouvent qu'ils ne le font, il deviendroit plus léger pour tous, & le grand pouvoir attaché à cette magiftrature, pouvoir qui s'accroît fans ceffe, ne feroit plus confié à des mains mal habiles & mercenaires : il n'eft pas douteux que ceux qui occupent un rang dans le monde, doivent à leurs vaffaux & à ceux de leurs femblables, à l'induftrie defquels ils font redevables de l'abondance dont ils jouiffent, d'employer à leur fervice ces avantages du rang & de la fortune, qui les mettent peut-être à portée d'éclaircir & d'accommoder facilement dans une demi-

heure des différends qui causeroient aux parties des perplexités & des embarras infinis.

Remarquez ceci, mon oncle Selby, car je pense que vous aimez trop à disposer de vos actions & de votre tems, pour faire exactement votre devoir comme un magistrat en exercice, tel que vous êtes maintenant.

Mais j'aurois dû vous dire, Lucie, comment la conversation a commencé; c'est le docteur Barlet qui m'en a fourni le sujet. Vous saurez que je vais le voir de tems en tems, comme Henriette le faisoit autrefois, pour apprendre quelques-unes des bonnes actions de mon frère, qui autrement ne parviendroient pas à notre connoissance. J'ai su que bien qu'il donne à ses hôtes la plus grande partie de son tems, & qu'il paroisse si libre & si tranquille avec nous, son plan de bienfaisance ne s'exécute pas moins : nulle occasion n'est négligée, il ne sait ce que c'est qu'un instant d'oisiveté!

Le docteur Barlet m'a dit que quelques gentilshommes de la plus haute distinction dans le comté, ont offert à mon frère, leur crédit à la prochaine élection : il leur a témoigné modestement sa reconnoissance pour l'honneur qu'ils lui faisoient; mais il a refusé pour ce moment leurs services, parce qu'il y a trop peu de tems qu'il est revenu dans sa patrie, après une si

longue absence, pour se croire capable d'un emploi aussi important. « Nous autres jeunes gens, dit-il, nous sommes ardens. Lorsque nous n'avons pas approfondi quelque point débattu, nous concluons à la hâte, & nous donnons notre consentement, ou formons notre opposition sur des raisons insuffisantes. Je ne voudrois prendre d'engagemens avec aucun parti, & mon dessein n'est pas de contribuer à détruire les mœurs & le repos de tous mes voisins, pour me procurer des voix. Pardonnez-moi, messieurs, je ne dédaigne point vos suffrages ; mais sur un tel sujet, je vous devois de la franchise ». Les gentilshommes étant partis, « docteur Barlet, dit mon frère, il y a une province de laquelle j'ambitionnerois d'être un des représentans, si j'y avois des suffrages légitimes, parce que je suis rempli de respect pour l'excellent homme dont j'aurois l'honneur d'être collegue. Lorsque je me croirai plus digne que je ne suis à présent d'entrer avec lui dans cette relation civile, je le regarderai comme un autre *Gamaliel*, aux pieds duquel, après une si longue absence de la patrie, je serai fier d'être initié dans les affaires publiques ».

Il n'est pas difficile de deviner qui, mon frère..... Mais j'entends mon *marmouset* qui

m'appelle par ſes plaintes : il faut néceſſairement que je les faſſe ceſſer.

A préſent, Lucie, qu'il eſt appaiſé, je voudrois que vous fuſſiez avec moi : mon frère & ſon Henriette ſe promènent ſeuls preſqu'au-deſſous de ma fenêtre; ils ſont dans une converſation ſérieuſe. Oh! comme l'un des deux s'y complaît! La tendreſſe & l'admiration ſe mêlent dans ſes regards : en elle, quand il parle, on voit l'attention la plus délicieuſe, & lorſqu'elle répond, l'amour, la confiance, la modeſte déférence, la bienveillance, la compaſſion; une expreſſion qu'on ne peut décrire! Comme je les connois bien tous deux, & que je ſuis accoutumée aux manières qu'ils ont l'un avec l'autre, je comprends tout ce qu'ils ſe diſent. Elle plaide pour Clémentine, j'en ſuis sûre; charmante plaideuſe! Mais, ma chère madame Sherley, je crains que ſes raiſonnemens ne ſoient romaneſques. Votre Henriette, comme vous le ſavez, a toujours eu une teinture d'héroïſme. Elle retourne mentalement vers le tems où elle penſoit qu'elle ne feroit jamais la femme d'aucun autre homme que mon frère, (quoiqu'elle n'eſpérât pas alors de le devenir), & elle ſuppoſe Clémentine dans la même ſituation.

J'oſe aſſurer que lorſque j'ai jeté les yeux

ſur eux pour la première fois, il lui rendoit compte de la converſation qu'il avoit eue avec Clémentine il y a une heure. Il avoit un bras paſſé autour d'elle, & la preſſoit quelquefois contre lui tandis qu'ils marchoient; & quelquefois s'arrêtant, lorſqu'elle lui répondoit, il portoit la main de ſon Henriette à ſes lèvres avec une tendreſſe... Mais la voici.

Henriette, ſi je ſuis une devinereſſe, faites-le connoître à Lucie. Là...... liſez ce dernier paragraphe. Ai-je deviné le ſujet de votre converſation ? Vous en conviendrez, dites-vous, dans cette lettre même. Hé bien, faites.

LETTRE LIII.

Ladi GRANDISSON à miſs SELBY.

(Continuation du même ſujet).

Il n'eſt pas beſoin de vous dire, ma chère Lucie, que notre charmante ladi G... eſt d'une pénétration extrême. Votre heureuſe Henriette vient d'avoir une très-agréable converſation. Le meilleur des maris ne lui cache aucune des émotions de ſon excellent cœur. Il eſt fort affligé pour Clémentine : il démentiroit ſon caractère, s'il ne l'étoit pas. Mais il ſemble croire qu'elle

peut être heureuſe avec le comte de Belvedère, & c'eſt ſur ce point que nous nous ſommes débattus. Comme elle auroit préféré ſir Charles à tous les hommes, ſi elle n'eût pas trouvé un obſtacle invincible, n'eſt-ce pas un ſentiment de modeſtie délicate qui le fait penſer ainſi? Qu'en dites-vous, Lucie?

Ladi G.... dit que je me mets à la place de Clémentine. Je le fais par ce que je le dois. Aurois-je été heureuſe avec le lord D...? Appelez cela romaneſque ſi vous voulez, mais je crois que je n'aurois pu l'être, quoique je n'eſpéraſſe point alors que ſir Charles Grandiſſon feroit ce tendre & indulgent mari qui me rend la plus heureuſe des femmes.

Sir Charles m'a dit les particularités de l'entretien qu'il a eu dans le jardin avec Clémentine. Il a remarqué qu'elle n'ignore point la réſolution que le comte a priſe, de ne ſe marier jamais tant qu'elle ne le ſera pas, & que l'intention de ce généreux homme eſt de retourner en Italie & de ne point aller en Eſpagne. Peut-être a-t-elle eu ces informations de Camille ou de Laure, qui l'ont toutes deux entendu déclarer pluſieurs fois ſes intentions. Si elle a conſenti à les entendre parler ſur un ſujet que toute autre perſonne évite ſoigneuſement devant elle, elle doit avoir appris pluſieurs autres particularités qui

font fort à l'avantage du comte, car elles ont pour lui des fentimens d'admiration & de bienveillance.

Sir Charles croit qu'elle recevra favorablement les adieux du comte, avant qu'il parte.

La folennelle entrevue, l'entrevue de l'adieu, devoit fe faire cette après-midi dans mon cabinet de toilette. Mais Clémentine a donné au comte un délai auffi agréable qu'inattendu.

Elle a dîné en compagnie : nous étions tous charmés de fon maintien libre & tranquille avec lui ainfi qu'avec nous. Le comte n'étoit pas fi à fon aife ; ayant deffein de lui demander la faveur d'une demi-heure d'entretien pour prendre congé d'elle, quand elle fe lèveroit de table ; il étoit dans une agitation extraordinaire. Comme le pauvre homme trembloit ! Avec quelle crainte, avec quel refpect en s'affeyant, il tournoit les yeux vers elle ! Comme chacun le plaignoit, & par fes regards follicitoit pour lui la pitié de Clémentine ! Cependant au même inftant tous les yeux cefsèrent de la regarder, parce que les fiens fe fixoient tour-à-tour fur chacun de nous. Nous ne voulions pas qu'elle s'apperçût qu'ils intercédoient pour lui. Je crus lire plus d'une fois, dans fon aimable maintien, de la compaffion pour le comte, & en même tems une

respiration contrainte, signe d'un soupir supprimé, qui indiquoit, je pense, le désir secret d'une vie plus agréable pour elle que la vie conjugale.

Enfin, quand nous autres femmes quittâmes la table, le comte, en homme qui devoit se déterminer à lui parler en ce moment, ou être incapable de le faire, s'avança vers elle; puis se retira comme irrésolu, & s'avançant de nouveau, la salua profondément: madame, madame, lui dit-il en hésitant, & élevant la main, comme s'il eût voulu prendre la sienne, ensuite la retirant promptement avant qu'il y eut touché.... J'espère.... je demande.... accordez-moi..... je vous supplie.... une audience de congé. Elle eut pitié de son trouble. Comte, lui dit-elle, nous vous verrons demain dans l'après-midi....... Permettez, madame.... Permettez-moi!.... Elle lui fit la révérence, & se retira avec un peu de précipitation, mais avec cette dignité qui ne l'abandonne jamais.

J'imagine que tous les hommes félicitèrent le comte, comme les femmes louèrent Clémentine en se retirant avec elle. La marquise la pressa contre son sein maternel. Ma fille, ma fille bien aimée! ma Clémentine! ce fut tout ce qu'elle dit, les larmes coulant le long de ses joues. O maman! en se mettant à genoux, tou-

chée des larmes de ſa mère ; ô maman ! fut auſſi tout ce que ſa fille put répondre ; & ſe levant, elle prit madame Bemont par la main & paſſa dans ſon appartement avec elle.

A préſent, nous ſommes à la fenêtre, & nous la voyons dans le jardin avec cette excellente femme. Elles ſe donnent le bras, & ont un entretien ſérieux.

Vendredi au ſoir.

Maintenant, ma grand'maman, un mot ou deux pour notre cher Nortamptonshire.

J'ai reçu une lettre d'Emilie ; je vous l'envoie avec une copie de ma réponſe. Je ne crois pas trahir ſa confiance en vous communiquant l'une & l'autre, & par vous, madame, à ma tante Selby. Je déſire que ce qu'elles contiennent ſoit un ſecret pour tout autre (*).

Que Lucie ne ſe chagrine point de ſa réſidence éloignée, ſi ce doit être en Irlande. C'eſt un privilége des maris d'entraîner leurs femmes avec eux. Sir Charles dit qu'un voyage en ce royaume n'eſt qu'une promenade. Il y poſsède une terre qu'il veut améliorer, & il compte la

(*) Les deux lettres ſont traduites par l'abbé Prévôt. On n'a pas cru les devoir inſérer ici, parce qu'elles ne tiennent pas à ce qui regarde Clémentine.

visiter lui-même. Son Henriette le voudra aussi, comme vous pensez bien, s'il lui propose de l'accompagner. Pour vous, ma chère grand'-maman, je sais que tous les lieux de la Grande-Bretagne où vos amis résident sont Nortamptonshire. La grand'maman de Lucie toutefois va la perdre; mais n'a-t-elle pas une Lucie en sa Nancy? & son petit-fils James n'est-il pas au moment de lui donner une autre petite-fille, si miss Patty Holles veut le favoriser? D'ailleurs, milord Reresby, qui est naturellement si bon, ne s'empressera pas de quitter la province où il aura fait une si riche prise. Sir Charles les attend tous deux au moins pour un mois avant qu'ils quittent l'Angleterre.

Puisse être heureux pour Lucie le 24 mai! heureux, comme le 16 novembre l'a été pour moi: c'est le vœu de votre très-affectionnée,

HENRIETTE GRANDISSON.



LETTRE LVI.

Ladi GRANDISSON à madame SHERLEY.

Jeudi, 24 mai.

Je commence cette lettre comme j'ai fini ma dernière à Lucie. Puiſſe ce jour être heureux pour elle, & il le ſera pour nous tous. Ma chère tante Selby ſera-t-elle aſſez bonne pour me faire la faveur de m'informer du moment de la célébration, afin que je puiſſe en adreſſer mes plus ardentes félicitations?

Je vais vous rendre compte de ce qui attire ici l'attention générale.

Je vous ai dit dans une de mes dernières lettres, que ladi G..... avoit montré à madame Bemont le compte que Lucie nous rendit de la converſation tenue au château de Sherley, au ſujet d'un premier amour, avec la ſpirituelle déciſion de ladi G.... à ce ſujet, & l'appel pardevant moi. Madame Bemont a engagé Clémentine à me prier de lire cette lettre. J'ai obéi. Madame Bemont étoit préſente. Nous n'avons paru ni l'une ni l'autre, après la lecture, appuyer ſur aucun mot en forme d'application. Le viſage de Clémentine a changé pluſieurs fois, tandis que je liſois. Elle n'a point été diſtraite par les

faillies de miladi G.... dont j'ai rifqué la lecture ; quoiqu'elle admire fa vivacité. Elle a prefque toujours eu les yeux baiffés dans le plus profond filence. Enfin, quand j'ai eu fini, elle a foupiré, treffailli, comme fi elle fût fortie d'une rêverie profonde. Elle s'eft levée, a falué, & s'eft retirée fans avoir dit un feul mot.

L'évêque, le feigneur Jéronimo & les deux jeunes comtes, fe font réunis pour prier fir Charles d'être ouvertement l'avocat du comte de Belvedère auprès de Clémentine ; ils ont allégué qu'elle eft en fufpens, & que l'autorité de fir Charles feroit pencher la balance. Mais il n'a pas feulement défiré qu'on l'en difpensât ; il a demandé qu'elle ne fût follicitée, à ce fujet, par qui que ce foit. Ne peut-elle donc, a-t-il dit, fe confulter avec elle-même, & confidérer ce qu'elle peut faire pour le bonheur du comte & pour le fien? Le calme de fon efprit à l'avenir demande que fa détermination préfente vienne d'elle feule. Ne lui préparez pas des regrets pour avoir été perfuadée contre fon penchant. Si la perfuafion feule lui manque, n'eft-il pas naturel qu'elle s'enveloppe dans cette réferve, pour fe conferver l'avantage de n'avoir pas été perfuadée avant fa propre détermination?

D'après cet avis, la marquife, dans une converfation qu'elle a eue avec fa chère fille, & qui

qui auroit pu conduire au sujet dont leurs cœurs sont préoccupés, a eu la sagesse de l'éviter, se disant à elle-même : quelque parti que ma fille puisse prendre, à l'égard du reste de sa vie, qu'il soit l'adoption de son cœur ! son choix sera le nôtre.

Jeudi après-midi,

Clémentine s'est excusée ce matin de déjeûner avec nous, mais elle nous a fait le plaisir de venir dîner. Pendant & après le repas, sir Charles a parlé à tous les convives du ton agréable qui lui est particulier. Que son air de bonté devient brillant, lorsqu'il se trouve à table entouré de ses amis ! Plus le cercle est nombreux, plus sa joie éclate. Avec quel délice son Jéronimo écoute ses discours remplis de grâces ! Il s'énorgueillit de ce que dit sir Charles, & jetant des yeux mécontens sur ceux qui l'interrompent, il semble désirer un silence universel, dès que son ami commence à parler.

Après avoir fair le tour de sa nombreuse table, adressant à chaque personne quelque chose d'obligeant, afin d'engager chacun de ses convives à parler sur l'objet qui lui convenoir le mieux; il s'est adressé plus particulièrement au comte, & l'a mis sur les matières savantes & générales dans lesquelles il pouvoit briller; ce qu'il a fait

effectivement. La bonté de ſir Charles avoit en ceci un double motif. Le reſpect du comte, pour l'arbitre de ſon ſort, avoit abattu ſon courage. Il avoit beſoin d'être ſoutenu, & jamais le mérite modeſte ne peut ſe montrer avec tant d'avantage, que lorſque ſir Charles l'engage à paroître.

Comme la belle ame de Clémentine a brillé dans ſes yeux! Elle écoutoit fort attentivement tous ceux qui parloient. Elle a fait au comte pluſieurs queſtions ſur les ſujets qui lui ont été propoſés. La joie éclatoit dans mes regards, ſi je l'ai bien ſenti, en voyant ſon père & ſa mère enchantés des égards qu'elle avoit pour lui. Elle a dû remarquer combien cette complaiſance étoit agréable à toute ſa famille. Eſt-il poſſible, ai-je penſé pluſieurs fois, que ſi j'étois dans la ſituation de l'admirable Clémentine, je refuſaſſe d'obliger des parens ſi tendres dans les plus chers de leurs déſirs, lorſqu'ayant renoncé volontairement à l'homme que j'aurois préféré à tous les hommes, leur ſatisfaction ne dépendroit plus que de moi.

Le ſeigneur Sebaſte a parlé de l'intention que le ſeigneur Juliano, le comte & lui-même avoient de partir, en diſant quelques mots de leurs équipages, qu'ils ſuppoſoient, diſoit-il, être arrivés à Douvres : mais Clémentine prêtant

une oreille attentive à ce qu'il disoit, sir Charles a craint qu'elle ne regardât ce propos comme tenu à dessein de lui faire hâter sa résolution. Il ne faut point, dit-il, affliger nos cœurs, en pensant que quelques-uns de nos amis songent à nous quitter.

Jeudi au soir, à huit heures.

Un exprès arrive de Londres avec une lettre pour le seigneur Jéronimo. Toute la famille, excepté Clémentine, est assemblée pour la lire.

A dix heures.

En ce moment, la marquise me prenant la main, & les yeux baignés de larmes ! Ah ! miladi, m'a-t-elle dit, la malheureuse Laurana ! (*) Aussi-tôt l'évêque & le père Marescotti étant entrés, elle a mis la lettre dans ma main. Je vous en envoie la traduction.

Au seigneur JÉRONIMO DELLA PORRETTA.

La chère & insensée Clémentine peut être maintenant traitée avec indulgence, si les sen-

(*) Le traducteur françois a changé le nom de *Laurana* en celui de *Daurana*, on ne sait par quelle raison; car celui de Laurana qui veut dire Laure en anglois, est plus doux & plus un nom de femme que le second.

timens de reconnoiſſance qu'elle nous doit ne l'ont pas encore engagée à donner ſa main au comte de Belvedère. Un de nos motifs pour la preſſer, n'exiſte plus. Laurana eſt morte. Sa mère lui a caché autant qu'elle l'a pu que le comte vous avoit accompagnés en Angleterre. Mais quand on lui a dit qu'il étoit avec vous dans ce royaume, & que ma ſœur le ſavoit, elle en a tiré la juſte conſéquence que toutes ſes eſpérances à cet égard étoient anéanties. Une profonde mélancolie s'eſt emparée d'elle; de violens accès de délire l'ont ſuivie, & l'on ſoupçonne que l'infortunée, trompant la vigilance de ceux qui prenoient ſoin d'elle, a fait une miſérable fin. Madame de Sforce eſt inconſolable. On attribue ſa mort à une fièvre maligne...... Laiſſons-le croire ainſi..... Celle avec qui cette ame dure en a ſi cruellement agi, donnera peut-être quelques larmes à la compagne de ſon enfance. Mais hors elle & ſa mère, qui le pourroit? Cependant ſi la cauſe de ſa mort eſt auſſi déplorable qu'on me l'a fait entendre.... Mais je ne veux point en être informé, dans la crainte de montrer de la compaſſion pour une miſérable, qui n'en a pas eu pour une ſi proche parente confiée à ſes ſoins, & qui avoit droit d'attendre de ſa part des traitemens plus doux.

Quelle gloire environne votre Grandiſſon, tel

que vous le peignez, tel que le peignent la renommée & le père Marefcotti. Votre belle-fœur, je penfe, en eft éprife. Depuis que vous avez tous quitté l'Italie, elle n'a d'autre défir que celui d'aller vous joindre en Angleterre. Elle menace fon mari de lui échapper, s'il n'y confent; & maintenant que Clémentine lui en a montré la route, un paffage vers cette contrée, pour éprouver fi ma tendreffe m'engageroit à la fuivre, comme cette infenfée a mis à l'épreuve celle de toute fa famille, dans une faifon..... Mais que font l'inclémence des faifons, les vents, les monts & les mers pour une femme que fon cœur entraîne? Je dois même dire en fa faveur, que fi elle me quitte, ce fera pour joindre le père, la mère, les frères que fa fœur avoit abandonnés. Infenfée, infenfée Clémentine! Pourrai-je lui pardonner? Mais fi fes parens le font, qu'ai-je à dire?

Je vous affure, Jéronimo, que je partage fincèrement votre joie de ce qu'un homme fi rare n'a rien perdu par un refus que nous favons tous lui avoir été extrêmement douloureux. Je défire de voir également heureufes les deux femmes qui ont montré une magnanimité fi rare dans leur fexe. L'une d'elles, qu'il me foit permis de m'en glorifier, eft ma fœur. Mais Clémentine a toujours été une des femmes

les plus généreuses, quoique sur quelques points une des plus opiniâtres.

Dites à Belvedère combien je l'aime. Quelle que soit sa destinée avec une des plus insensées, mais avec une des plus magnanimes femmes qui existent, je le regarderai toujours comme mon frère.

Respect, devoir, amour, & mes plus sincères complimens à tous ceux à qui je les dois de la part de votre

GIACOMO.

LETTRE LVII.

Ladi GRANDISSON à madame SHERLEY.

MALHEUREUSE Laurana! sir Charles paroît affecté du genre de sa mort. Comment pouvez-vous, mon frère, lui a dit ladi G...., (lorsque nous n'étions que nous trois ensemble) être affligé de la fin d'une malheureuse aussi exécrable?

« Une créature humaine périra, a-t-il répliqué, & ses semblables n'en seront pas émus? Un être immortel fixera son sort par un acte terrible & irrévocable; par un crime qui ne laisse aucun lieu au repentir, & nous y serons insensibles! C'est, il est vrai, l'effet d'un délire;

mais l'ame de Laurana devoit être mal disposée à se plonger dans l'éternité. Malheureuse Laurana! »

On croit pour beaucoup de raisons devoir cacher à Clémentine le contenu de la lettre du général.

A présent, ma chère grand'maman, le grand point paroît décidé. Clémentine a employé quelque tems à écrire sur deux colonnes les raisons pour & contre son engagement dans l'état du mariage. Elle me les a montrées, & ensuite à madame Bemont. Mais elle ne nous a pas permis d'en prendre une copie; elle les a très-bien exposées; mais je n'ai pu m'empêcher de lui faire observer quelles sont les plus fortes.

Ce matin, elle a paru à déjeûner pour quelques minutes seulement. Elle étoit dans une émotion visible, & paroissoit vouloir la surmonter, mais elle n'a pu le faire & s'est retirée. Elle s'est renfermée, & après-dîné elle a envoyé une lettre cachetée, que je vais vous traduire aussi bien que je le pourrai.



CLÉMENTINE DELLA PORETTA à ses très-honorés & ses très-indulgens père & mère.

Combien mon ame a soupiré après le voile! Des obstacles insurmontables s'étant élevés contre l'union de votre fille avec le plus digne des hommes, combien ai-je eu de répugnance pour entrer en société avec tout autre!

C'est votre volonté, monsieur; c'est la vôtre, madame, qui ne m'a pas permis de suivre mon inclination. Vous avez eu aussi la bonté de souffrir ma répugnance.

Le chevalier Grandisson m'a convaincue depuis par ses raisonnemens généreux & mêlés de complaisance, que je ne pouvois, par respect pour la volonté de mes deux grands-pères, par justice pour mon frère aîné, pour ses enfans, renouveler mes vœux pour le cloître. Je me soumets.

Mais à présent, que faut-il? Que puis-je faire pour vous rendre tous heureux, mes chers parens & mes chers frères? Olivia l'emporte sur moi; ma situation est désagréable. Moi, qui devois faire la consolation de mes parens, j'ai été, je suis toujours un malheur pour eux tous. Le chevalier Grandisson & son excellente femme m'ont déclaré plus d'une fois qu'ils attendoient de moi l'accomplissement de leur bonheur en ce

monde. Eh, qu'eſt-ce que cette vie, ſinon un court paſſage à une meilleure!

N'ai-je pas refuſé d'accepter les vœux du premier des hommes? Le ſeul homme pour lequel j'aie formé le déſir de lui être unie, ne l'ai-je pas refuſé par des motifs que tous mes parens ont jugé honorables pour moi ?

Quoi qu'il m'en ait coûté, me ſuis-je jamais repentie de ce glorieux renoncement à moi-même ? Et quels exemples d'abnégation de ſoi-même ne m'avez-vous pas donnés, mes indulgens parens, toute vôtre que je ſuis, par les loix divines & humaines?

Y a-t-il un homme que je vouluſſe préférer à celui pour lequel mes amis ſollicitent ma faveur?

Ne puis-je, en rempliſſant mes devoirs envers mes parens, remplir tous ceux de cette vie, & m'acquérir des droits à une ſainte eſpérance?

Dois-je employer tout le cours de ma vie à remplir des vues, qui au moment terrible de ſa fin me paroîtront un néant?

Qu'il me ſoit permis de faire une propoſition! En ſuppoſant que vous, monſieur, & vous, madame, (dont la patiente bonté eſt pour moi ſans exemple), & chacun de mes parens, favoriſiez le comte de Belvedère autant que jamais ... J'ai toujours reconnu ſon mérite..... Accordez-

moi une année de réflexion, pour reconnoître l'état de ma tête & celui de mon cœur..... Et à la fin de cette année, laissez-moi me déterminer. Je m'efforcerai, mes chers parens, de faire que vos désirs, mon devoir, (dépouillés de caprice, de fantaisie, de vivacité), soient mes seuls guides dans le résultat comme dans la discussion. Le chevalier Grandisson, sa femme, le père Marescotti, seront juges entre ma famille & moi, s'il est nécessaire.

Mais, comme il ne seroit pas raisonnable d'exiger que le comte de Belvedère attendît un évènement aussi incertain; car, je mourrois plutôt que d'engager ma foi à un homme auquel je ne pourrois pas rendre justice, eu égard à l'état de ma tête & de mon cœur! je le prie très-expressément de se regarder comme absolument libre en son choix, & maître de prendre les mesures auxquelles les circonstances pourront le déterminer. Je serois si satisfaite au fond de mon cœur, si j'avois à le féliciter de son union avec une femme de la raison de laquelle il n'eût point à douter, & dont le cœur n'eût jamais connu d'autre attachement!

Je proposerois aussi, comme un heureux expédient, que le chevalier Grandisson, toujours obligeant, & son admirable femme, nous permissent, aussi-tôt qu'il sera possible, de quitter

l'Angleterre? (O mes amis! ne m'accufez point de légéreté au fond de vos cœurs! j'ai obéi dans mon téméraire voyage à une inclination qui me parut irréfiftible!) Remettons au chevalier le foin de nous amener, conformément à fa parole, qui ne fut jamais donnée en vain, & auffi-tôt qu'il le jugera convenable, fa femme, fes fœurs & leurs maris, comme ils nous l'ont fait efpérer; & qu'une amitié fraternelle puiffe s'établir entre nous, comme fi les liens du fang nous avoient unis.

Mais permettez-moi de déclarer que fi ma coufine Laurana conferve encore le moindre efpoir de devenir comteffe de Belvedère, cette feule attente de fa part, quel que foit l'état de ma fanté, fera regardée comme une détermination décifive des efpérances du comte à mon égard; car je ne veux jamais être regardée comme la rivale de ma coufine.

Maintenant, ô vierge, mère du dieu qui fait mon efpoir, daigne me rendre capable d'être l'humble inftrument qui rétabliffe dans le cœur de mes indulgens & chers parens, de mes affectionnés frères & autres amis, la tranquillité dont je les ai privés fi malheureufement & fi long-tems. C'eft la prière que fait & que fera à toute heure mes très-honorés & très-indulgens

père & mère, votre très-obéissante & très-dévouée

CLÉMENTINE.

Le marquis étoit seul avec la marquise dans son cabinet de toilette, lorsque Camille leur a remis cette lettre; ils l'ont ouverte avec impatience, & n'ont pu contenir leur joie après l'avoir lue. Ils ont dit que c'étoit tout ce qui devoit, tout ce qui pouvoit être exigé d'elle. L'évêque, le seigneur Jéronimo & les deux cousins, à qui on l'a communiquée, ont été en des extases de joie.

Tout ce que le comte de Belvedère souhaitoit, c'étoit d'espérer que si Clémentine se marioit jamais, il pût être l'heureux objet de son choix; & sur l'assurance de cet espoir éloigné, il avoit résolu de renoncer à tout autre engagement. Sir Charles a été prié de l'informer de cette heureuse nouvelle; il l'a fait avec sa prudence ordinaire; mais il en a une joie extrême.

Le marquis & la marquise étoient impatiens d'embrasser & de remercier leur fille bien-aimée. Au moment où elle les a vus, elle est venue se jeter à leurs pieds, comme ils se levoient pour l'embrasser.... O mon père! ô ma mère! n'ai-je pas été bien perverse à vos yeux? Cela n'étoit pas. Aurez-vous pitié de moi? Il n'a pas tou-

jours été en mon pouvoir de penser comme je fais, mon esprit étoit troublé. Je cherchois la tranquillité, sans pouvoir la trouver. Mon frère Giacomo étoit si pressant!..... quoique dans son impatience de me voir mariée, il montrât son désintéressement. Il ne me donnoit point de tems comme vous deux, & comme notre ami commun l'avoit conseillé. Le mal le plus prochain étoit le plus redoutable. Je cherchois à l'éviter, & je pouvois tomber dans un plus grand. Dieu vous récompense, mon père, ma mère & tous mes chers amis, pour l'indulgence que vous m'avez montrée! Me suivre dans ces climats étrangers! Dans la plus rude saison de l'année! & pourquoi? Ni pour me gronder, ni pour me punir; mais pour me ramener dans les bras de votre amour paternel! Et vous n'avez pas dédaigné d'entrer en traité avec votre enfant? Quels désordres faudroit-il que mon esprit éprouvât, si j'oubliois jamais ces exemples de votre bonté.

Ses tendres parens la pressèrent contre leur sein; ses frères & madame Bemont la comblèrent d'éloges.

O que vous êtes tous bons envers moi, dit-elle! Quelle maladie! quelle sombre maladie que la mienne, puisqu'elle a pu me remplir de craintes capables d'élever un nuage entre votre

bonté & ma reconnoiſſance, & de donner à votre indulgence pour moi les apparences de la dureté.

L'évêque penſa qu'il n'étoit point à propos que le comte ſe préſentât aux yeux de ſa ſœur, parce qu'il lui ſeroit difficile de contenir ſa joie. Ainſi l'heureux amant ſe promena dans le jardin, donnant un libre cours à ſes agréables idées. Clémentine, l'eſprit ſatisfait de l'heureux accueil qu'avoient reçu ſes propoſitions, deſcendit auſſi pour ſe promener ſuivant ſa coutume. Laure la ſuivoit. Le comte la vit entrer; & craignant de la déſobliger s'il la troubloit dans ſon recueillement, il la ſalua profondément & prit un ſentier différent. Mais elle, croiſant ſa marche par une autre allée, ſe trouva tout près de lui avant qu'il s'en fût apperçu. Il treſſaillit, puis revenant de ſa ſurpriſe, il ſe jeta à ſes pieds. Eſpoir de ma vie! adorable Clémentine! il ne put dans ce moment prononcer que ces mots.... Mais elle calma ſon trouble par ces paroles : levez-vous, monſieur; vous voyant au jardin, j'ai voulu vous joindre pour vous dire quelques mots.

Je ne puis, je ne puis me lever, dit-il, juſqu'à ce qu'ainſi proſterné à vos pieds, je vous aie remerciée de toute mon ame. Aucuns remercîmens ne me ſont dûs, monſieur, (en l'inter-

rompant), dieu seul sait ce qui peut arriver dans les douze mois prochains. Levez-vous : il se leva. Comme ami de toute la famille, dit-elle, je vous respecterai, je vous l'ai toujours dit. Mais pour votre propre intérêt, par honneur & par justice, je crois nécessaire de vous dire que vous ne devez entretenir aucune espérance absolue à mon égard, d'après ce que j'ai écrit à mes parens, quoique je ne me repente point de ce que j'ai écrit.

Ce n'est pas mon intention, madame. Dans un an, dans plusieurs.... j'attendrai votre volonté : quelque tems que vous prescriviez, si après ce terme, je ne suis point assez heureux pour obtenir votre faveur; je me résignerai à ma destinée : seulement, pendant ce tems, permettez que j'espère.

Je vous l'ai dit, monsieur, j'ai désiré pour votre propre intérêt, que vous ne fussiez pas dépendant des évènemens. Suivez en liberté toutes vos intentions. Qui peut dire les changemens qu'un, deux, trois ans peuvent apporter? Les maladies qui ont une fois saisi la tête, je l'ai entendu dire, durent long-tems, ont souvent des retours. N'ai-je pas été dernièrement coupable d'une grande témérité? Croyez-moi, monsieur, si à la fin de l'année qui m'est accordée, j'ai la moindre raison de me suspecter moi-même, je

veux souffrir seule. Je vous ai toujours regardé comme un galant homme. A dieu ne plaise que je rende malheureux un tel homme ; ce seroit doubler mon malheur.

Généreuse femme, s'écria le comte, bonté sublime ! Permettez, je vous en supplie encore, permettez que j'espère. Je me soumettrai à votre volonté, quelle qu'elle puisse être, & je vous bénirai dans votre détermination définitive, dût-elle m'ôter toute espérance. — Souvenez-vous, monsieur, répliqua Clémentine, des avis que vous avez reçus. Vous comptez sur les égards que ma famille a pour vous, je leur dois une obéissance presqu'implicite pour l'indulgence sans exemple qu'elle m'a témoignée : votre confiance en son amitié n'est pas une erreur. Mais, comte, souvenez-vous de l'avis que je vous donne : votre espérance à mon égard n'est pas une certitude. Soyez prudent, ne souffrez pas que je sois tourmentée. Mon cœur défaille à la seule idée de l'importunité. L'opposition naît de l'importunité. Si vous êtes aussi heureux que je le désire, vous serez vraiment heureux ; mais je ne vois pas encore que je puisse contribuer à votre bonheur. Il fléchit un genou, & se préparoit à répliquer : adieu, adieu, dit-elle, pas un mot de plus si vous êtes sage : les évènemens ne sont-ils pas entre les mains de la providence?

Elle

Elle s'éloigna précipitamment, & il demeura immobile pendant quelques momens : cependant son cœur étoit plein d'amour, d'espérance & de respect. Lorsqu'il nous rendit compte de cette conversation, le marquis, la marquise, les deux frères, madame Bemont & moi, nous le félicitâmes. L'avis que vous avez reçu de Clémentine, monsieur, lui dit madame Bemont, est une nouvelle preuve de la grandeur de son ame, puisque l'évènement n'est, ni ne peut être en sa puissance.

Il n'y a, dit le seigneur Jéronimo, il n'existera jamais qu'une femme plus grande que ma sœur; celle qui peut adopter pour sa plus chère amie, une jeune personne accablée de douleur, (en des circonstances aussi délicates), & pour son propre intérêt oublier quelquefois qu'elle est femme du meilleur & du plus chéri des hommes.

Clémentine, reprit l'évêque, complétera bientôt son triomphe. Elle a, par des motifs religieux, refusé l'homme de son choix, l'homme justement aimé & admiré de tous ses amis & du monde entier. Maintenant, par des motifs de devoir, elle acceptera un homme estimable, & acquerra des droits à la reconnoissance de ses parens & du plus désintéressé des frères. Quel plaisir pour vous, madame, parlant à la

marquise, quelle joie pour mon père, pour mon oncle, pour notre cher Giacomo & son excellente femme, de se rappeler la patience que vous avez eue pour sa dernière témérité, & l'indulgence qu'on a eue pour elle. Clémentine va nous être rendue! Ensuite chacun loua sir Charles, & lui attribua les heureuses perspectives qu'ils avoient devant les yeux.

LETTRE LVIII.

Ladi GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Lundi, 26 mai.

LA marquise a été priée d'apprendre à Clémentine la mort de Laurana, en l'attribuant à la fièvre. Elle l'a fait ce matin avec toute la tendresse imaginable : cette généreuse fille en a été affligée. « O ma pauvre cousine! a-t-elle dit; elle m'aima autrefois! Je l'ai toujours aimée. Si elle avoit eu du tems! Sur quels fondemens de sable nous bâtissons nos plans de gloire mondaine! Je l'espère, dieu l'a reçue dans les bras de sa miséricorde! » Cette pieuse fille & son directeur se sont enfermés dans l'oratoire consacré aux dévotions de la famille, & prient, je l'imagine, pour l'ame de Laurana.

Tout est réglé, d'après un plan arrangé par

Clémentine à la réquisition de toute sa famille. Le comte & le seigneur Sébaste partiront pour Douvres jeudi prochain, & dans moins d'un mois après leur départ, le reste de nos hôtes s'embarqueront pour la France, & de-là, passeront tous en Italie, excepté Jéronimo. Sir Charles a obtenu qu'il reste après eux, pour essayer si nos bains anglois peuvent contribuer à l'entier rétablissement de sa santé. Ce point délicat, ayant été remis à la volonté de son admirable sœur, elle a généreusement consenti à ce qu'il reste avec nous. Plus généreusement encore, puisqu'on ne le lui demandoit pas, elle a dégagé sir Charles de sa parole; il avoit promis de les accompagner en Italie, elle s'y est opposée, en considération de son Henriette. « Dans ce moment, a-t-elle dit, je ne sais comment il pourroit la quitter, ni elle se passer de le voir ».

Mais l'été ou l'automne prochain, s'il m'est permis de prévoir pour un tems si éloigné, nous espérons être tous heureux à Boulogne. Ladi L.... ladi G.... & leurs maris, ont promis de nous accompagner. Le docteur Barlet a pris le même engagement, & nous espérons tous que sir Edouard Belcher ne refusera pas de revoir l'Italie avec ses amis.

Vendredi, 1er. juin.

Le comte de Belvedère a paſſé ſix heureux jours depuis la lettre de Clémentine à ſon père & à ſa mère. Ce ſont, a-t-il ſouvent dit, les plus heureux de ſa vie. Il a été admis avec une liberté qui a fait la joie de ſon cœur, à s'entretenir avec l'arbitre de ſa deſtinée. Elle l'a pluſieurs fois prié d'agir avec elle comme un frère avec une ſœur. Elle penſe que l'incertitude de l'état où elle ſera, pendant une année, exige cette précaution pour l'intérêt de l'un & de l'autre.

Pendant ces ſix jours, elle s'eſt conduite à ſon égard & au nôtre avec une liberté douce & calme. Elle a bien ſoutenu ſon caractère de ſœur. Mais dans le comte, les ſentimens de l'amant le plus ardent, le plus pénétré de reſpect & de vénération, ont pris la place de ceux d'un frère. Jéronimo aime ſa ſœur autant que lui-même; mais les yeux du comte, comparés à ceux de Jéronimo, montrent qu'il y a deux ſortes d'amour, tous deux ardens, & capables de remplir l'âme.

Les adieux du comte ont été très-vifs; ceux de Clémentine obligeans. A genoux devant elle, il a preſſé de ſes lèvres une main qu'on n'a point retirée. Il auroit voulu parler, mais il ne

l'a pu que par ses regards..... Soyez heureux, a-t-elle dit, comte de Belvedère ; je fais des vœux pour votre santé ; que votre voyage soit heureux. Adieu.

Elle a voulu se retirer ; mais le comte & le seigneur Sébaste, dont elle avoit pris congé quelques momens auparavant, ayant fait quelques pas pour la suivre, elle s'est retournée ; & d'un air noble & grave : adieu, encore une fois, mes deux amis, a-t-elle dit. Comte, prenez soin du seigneur Sébaste ; & vous, mon cousin, prenez soin du comte de Belvedère. Elle les a salués, & le comte s'est incliné profondément sans parler. Comme elle passoit auprès de moi, miladi Grandisson, a-t-elle dit, en portant ma main à ses lèvres, sœur de mon cœur, le jour est beau. Lorsque vous aurez béni par vos souhaits, le départ de nos amis, puis-je vous inviter à m'accompagner au jardin ? Je pris un congé affectueux des deux jeunes voyageurs, & je la suivis.

Nous eûmes un doux entretien, qui le devint encore plus pour l'une & pour l'autre, lorsque sir Charles nous eut joints au bout d'une demi-heure : le comte & le seigneur Sébaste ne lui avoient pas permis de les conduire plus loin que la dernière cour, quoique ses chevaux fussent prêts, & qu'il eût résolu de les accompagner

pendant quelques milles. Lorſque nous vîmes entrer ſir Charles dans le jardin, nous nous arrêtâmes, nous tenant toutes deux embraſſées, attendant & déſirant qu'il s'approchât. Charmantes ſœurs! aimables amies! dit-il, quand il fût près de nous, nous prenant une main à chacune & les joignant en nous ſaluant l'une & l'autre, (puis regardant autour de lui) : que je marque des yeux cette heureuſe place! Enſuite les jetant ſur moi.-.. une larme ſur la joue de mon Henriette!.... & il l'eſſuya lui-même avec mon mouchoir. Chères amies, continua-t-il, l'amitié ſe ſatisfera, en jetant un pont ſur le bras de mer : elle s'ouvrira un chemin ſolide à travers les rochers & les montagnes; elle ne fera qu'un pays de l'Angleterre & de l'Italie; les ames amies ſont toujours voiſines.

O bon chevalier! ô ma chère ladi Grandiſſon! avec cet eſpoir, Clémentine ſera heureuſe, quoique le jour de la ſéparation ne ſoit pas éloigné. Voulez-vous renouveler ici votre promeſſe, qu'au tems qui vous conviendra, ma chère ladi Grandiſſon, vous ne refuſerez pas votre préſence à l'Italie?

Nous le faiſons! nous le faiſons!

Promettez-le encore, reprit la charmante Clémentine. Et moi auſſi, je marque la place, (regardant autour d'elle, comme l'avoit fait ſir Charles);

l'orangerie à droite, ce bosquet de chênes à gauche, le village & le ruisseau devant nous, la cascade en perspective & l'obélisque derrière. Que ce lieu soit témoin de vos promesses quand nous serons loin, loin les uns des autres.

Nous répétâmes nos engagemens, & sir Charles dit qu'il feroit élever, dans le même lieu, un petit temple consacré à notre triple amitié; (en effet, il en trace le plan) & que puisqu'elle en avoit si heureusement marqué la place, il seroit appelé le *temple de Clémentine*.

Il est arrêté que M. Lowther & M. Deane quoique le dernier, (j'en bénis le ciel!) soit en bonne santé, accompagneront à Bath le seigneur Jéronimo dans la saison prochaine. Sir Charles se propose de l'y aller voir, & quand je lui en donnerai la permission, c'est le compliment qu'il m'a fait; il compte lui faire voir l'Irlande & les améliorations de ses terres dans ce royaume. Lucie ne sera-t-elle pas satisfaite de ce projet? Je me réjouis de ce qu'elle & son mari ont reçu avec plaisir mes félicitations. Ils sont, ainsi que vous, ma chère grand'-maman, mon oncle, ma tante, & tous mes bons amis de Northamptonshire, sûrs du cœur de leur

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE LIX.

Ladi GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Samedi au ſoir.

Je vous ai rendu compte, ma chère grand'-maman, dans mes deux dernières lettres (*) des parties de plaiſir que nous faiſons entre nous ſur-tout, & quelquefois aux lieux d'aſſemblée. Quels heureux momens viennent de paſſer! & nous avons encore la promeſſe d'une ſemaine entière. Que je vous entretienne aujourd'hui de notre agréable ſituation.

Tout ce qui peut être arrangé l'eſt actuellement. Le comte de Belvedère a écrit au ſeigneur Jéronimo; il eſt ſur la route d'Italie & n'eſt point malheureux. Clémentine eſt maîtreſſe de ſes actions & plus empreſſée à obliger tous ſes amis. Avec quelle joie nous voyons qu'une paix durable reprendra poſſeſſion de ſon noble cœur! Le marquis & la marquiſe ne portent plus, comme auparavant, l'inquiétude gravée ſur leur front. Clémentine voit comme nous le rétabliſſement de leur ſanté ſur leur agréable figure. Elle s'étonne de la puiſſance qu'elle a ſur eux, & ſe repent de

(*) Ces deux lettres n'ont pas paru.

n'en avoir pas fait ce qu'elle appelle un plus reconnoiſſant & plus reſpectueux uſage.

Le père Mareſcotti, le ſeigneur Juliano & l'évêque, louent l'air d'Angleterre, comme s'il avoit contribué à ce changement, & s'en promettent des miracles ainſi que de la ſalubrité des eaux ſur le ſeigneur Jéronimo. Cependant l'effet principal eſt attribué à la conduite de ſir Charles, & aux avis qu'il a donnés de ne point preſſer Clémentine. Milord & miladi L.... milord & miladi G.... lorſque nous ſommes ſeuls, me félicitent plus que perſonne de ces heureux changemens. Ils diſent, avec raiſon, que je regarde le bonheur de Clémentine comme eſſentiel au mien.

Mais je dois m'attendre, ma chère grand'-maman, à vos félicitations, de ce qu'un évènement auſſi critique ayant amené en Angleterre une femme qui mérite l'amour de tous les hommes, il ne s'eſt pas élevé le plus léger doute ſur la tendre & inviolable affection du meilleur des hommes pour ſa reconnoiſſante Henriette.

Dans une ſituation auſſi difficile, que ſa conduite a été noble! ſans affectation envers ſa femme & ſon amie, en préſence de l'une & de l'autre! Combien ai-je ſouvent, à tort, il eſt vrai, (vu la nobleſſe du cœur de Clémentine), déſiré en ſilence qu'il ſupprimât devant elle

quelques témoignages de sa tendresse pour moi; quoiqu'ils fussent dictés par le sentiment le plus pur. Il n'y a que l'intégrité de son propre cœur, au-dessus de tout déguisement, & de tout mystère, qui ait pu le soutenir dans une position si délicate.

Il m'avoit prévenue de son amitié compatissante & de son admiration pour cette femme supérieure. Ce généreux aveu m'avoit préparée à le voir agir à son égard avec tendresse, quand même le rare mérite qui est en elle ne feroit pas honneur à ceux qui l'honorent. Auprès d'elle, il avoit applaudi son Henriette, il l'avoit exaltée devant elle. Clémentine devoit s'attendre qu'il rempliroit à la face de l'univers les engagemens qu'il avoit pris à l'autel. Nous savions toutes deux que c'étoit un homme *bon*, & qu'un homme *bon* ne pouvoit se permettre ni de voiler, ni de suspendre un devoir, soit qu'il regardât l'amitié, ou un engagement plus étroit & plus sacré. Combien de difficultés le caractère & l'intervention d'un homme dont la vertu est éprouvée, ne font-ils pas disparoître? Que ne peut-il pas! quel pouvoir a son exemple! l'amour de sir Charles Grandisson environne de gloire! la magnanimité, la tendresse sont réunies dans son cœur. Aucune petitesse n'y entra jamais. Tous ceux qui le connoissent veulent mériter de sa part

une opinion favorable ; ils ſont inquiets de ce qu'il penſera d'eux ; & réprimant devant lui les foibleſſes ordinaires, ils ſentent leurs cœurs s'élever, & oublient comment on peut être bas.

O mon dieu! donne-moi la reconnoiſſance digne d'un tel ami, d'un tel protecteur, d'un tel guide, d'un tel mari. Augmente, avec ma gratitude envers toi, mon mérite à ſon égard, & le pouvoir de l'obliger qui peut être en moi. Pour ſon propre bonheur, conſerve lui (c'eſt, ma grand'maman, la prière qu'il veut que je faſſe, & je ſais que c'eſt auſſi la vôtre), conſerve lui juſqu'à l'approche du moment terrible, ſon Henriette, dont la vie & la félicité (c'eſt lui qui l'en aſſure), ſont la plus chère partie de la ſienne.

LETTRE LIX.

Ladi GRANDISSON à madame SHERLEY.

Place de St. James, lundi, 18 juin.

NOUS voici enfin, ma chère grand'maman, au jour de notre départ pour Douvres : nous paſſerons cette nuit à Cantorbery, & nous arriverons à Douvres demain. Que nos cœurs ſont triſtes !

Cantorbery, lundi au ſoir.

Nous y ſommes ! Comme nous nous regardons l'un l'autre ! Un départ d'amis chéris !...

qu'il eſt douloureux! Combien ſir Charles fait d'efforts ſur lui-même! Mais à juger par l'extérieur, Clémentine eſt une héroïne. Quelle grandeur d'ame! elle ne voudroit pas laiſſer entrevoir qu'elle quitte ſir Charles avec peine; cependant je vois qu'elle ſouffre intérieurement. Jéronimo garde le ſilence; j'eſpère qu'il ne ſe repent pas d'avoir obligé ſon ami & nous tous en reſtant ici. Le marquis & la marquiſe cherchent à ſe conſoler par l'eſpérance de nous revoir en peu de tems, & ils avouent qu'ils en ont beſoin. Je rends grâces à dieu de ce qu'ils ont une plus belle ſaiſon pour le retour qu'ils ne l'ont eue pour venir, & de ce qu'ils ont retrouvé le tréſor qu'ils avoient perdu.

J'aurois dû vous dire que milord & miladi L.... milord & miladi G.... ont pris congé de nous à Rocheſter, parce qu'un ſi nombreux cortège auroit pu gêner ceux à qui l'on vouloit rendre cet honneur. Que la ſéparation a été touchante, ſur-tout entre Clémentine & ladi L!...

Dix heures du ſoir.

Je ſuis dans ma chambre, & ne ſais que faire de moi-même. Je ne puis pas même écrire. Il faut que je rejoigne la compagnie. Mon ſir Charles n'y eſt-il pas?

Douvres, mardi au ſoir.

Voici, voici le moment. Quelle folie de prendre la plume! Je ne ſais que faire, le

vaiſſeau eſt prêt, tout eſt prêt. Demain matin, au point du jour, ſi le vent.... Quel moment pour tous! Comme la tendre Clémentine eſt maintenant baignée de larmes! Chère Clémentine! quelles prières elle a faites pour mon bonheur! A quelle effuſion de vœux elle s'eſt abandonnée! Combien de bénédictions, de careſſes, de conſolations nous nous ſommes données l'une à l'autre! Quelles promeſſes, quels ſermens d'une amitié plus que fraternelle! Et madame Bemont! l'excellente madame Bemont! elle n'eſt pas moins affligée. Après une liaiſon ſi courte, elle n'a jamais aimé, dit-elle, une femme autant qu'elle m'aime. Elle bénit ſir Charles pour l'amour qu'il a pour moi, amour tendre, mais digne d'un homme! Nous nous ſommes engagées à une correſpondance, principalement en italien, ainſi qu'avec Clémentine, afin de me perfectionner dans cette langue, & que je devienne, comme le dit obligeamment la marquiſe, une italienne & ſon autre fille.

Douvres, mercredi matin.

Cruelle tendreſſe! ils n'ont pas voulu que je la viſſe embarquer. Sir Charles m'a donné l'ordre, (je l'appelle ainſi, parce que j'ai obéi avec répugnance) de ne pas quitter ma chambre. Nous nous ſommes ſéparés cette nuit. Cruelle ſéparation! ſir Charles & madame Bemont ſeule-

ment. ::: Mais sont-ils partis? Ils le sont, ils le sont! Sir Charles, pour qui les mers & les montages ne sont rien, quand les affaires ou les plaisirs de ses amis l'appellent, s'est embarqué avec eux. Il les verra descendre à terre, établis à Calais, & reviendra trouver à Douvres son Henriette, qui désire son retour. Il l'a laissée sous la garde & confiée aux consolations de son Jéronimo, de son Belcher & du bon docteur Barlet. Quel tendre adieu la nuit dernière entre le docteur & le père Marescotti! Ils se sont promis aussi de s'écrire; le bonheur des deux familles sera un de leurs sujets.

Clémentine n'a craint ni le passage d'une mer agitée, ni la baie de Biscaye dans la saison la plus rigoureuse, pour exécuter la fuite qu'elle avoit projetée. Sa mère a été sans crainte en suivant les traces de sa famille. Mais à présent que les transes de l'incertitude, & l'ardeur de l'impatience ne les animent plus, elles ont embrassé vivement l'offre de les accompagner jusque sur le continent, que leur a faite sir Charles; je peux même dire sa résolution, car il n'auroit pas voulu de refus. Le marquis lui a fait compliment de ce que chacun se croyoit en sûreté avec un aussi excellent homme; comment pourront-ils se séparer de lui!..... & lui d'eux. Mais dans un an, s'il plaît au ciel, nous nous

rejoindrons tous ! Et si le tout-puissant exauce nos vœux, nous aurons le bonheur de voir Clémentine entiérement rétablie.

Jeudi matin.

Le meilleur des hommes, des amis, des maris, est revenu de Calais, satisfait, gai, vif, aimable, chargé de bénédictions pour son Henriette. Nous allons partir, & nous espérons atteindre Cantorbery cette nuit, en retournant à Londres.

Sir Charles m'assure qu'il n'a point laissé la chère sœur de mon cœur douloureusement affectée. Elle étoit *toute elle même* à son départ, m'a-t-il dit ; *magnanime*, quoique touchée, & paroissant condescendre à la volonté d'autrui ; mais ni effrayée, ni embarrassée de son amour fraternel pour lui. Il a pris congé d'elle avec une tendresse digne de l'amitié qu'elle lui inspire, une tendresse que les hommes courageux & sensibles montrent toujours à ceux qui méritent leur attachement.

Il a particuliérement recommandé au père, à la mère, à l'évêque & au père Marescotti, (les deux derniers feront leurs efforts auprès du général), de ne pas presser Clémentine sur l'attente qu'elle leur a donnée ; mais de la laisser entiérement suivre ses projets & sa volonté. Ils ont promis de le faire, & la malheureuse

Laurana n'étant plus, ils répondent du général. Sir Charles me dit qu'avant le départ du comte il l'a engagé à promettre qu'il ne feroit sa cour à Clémentine que par des assiduités silentieuses, & par ces actes de bienfaisance & de générosité qui lui sont naturels & qui sont dignes de son immense fortune.

Place de St. James, dimanche matin.

Grâces à dieu, nous sommes arrivés la nuit dernière en bonne santé; nous allons à l'église prier pour nos voyageurs, & rendre grâce pour nous-mêmes.

J'attends milord & miladi L.... milord & miladi G.... & ma cousine Reves, selon ce billet, que j'ai reçu de la charmante ladi G....

« Mon Henriette, dieu merci, est arrivée en bonne santé. Caroline & madame Reves seront empressées de vous en féliciter. Je les ai envoyées prier à dîner chez vous; leurs maris & le mien, d'aventure, y seront admis: je sais que cela ne déplaira point à mon frère. Il pardonne tous les caprices de sa Charlotte, lorsqu'ils portent, comme celui-ci, le caractère d'une liberté affectueuse. D'ailleurs, il faut profiter du tems : je sais qu'il ne compte pas rester long-tems à la ville, & il faut qu'il nous voie tous avant de la quitter. Il est pressé de retourner à la campagne, pour y suivre les glorieux projets de

de bienfaisance qu'il a formés, & dans lesquels un grand nombre de personnes trouveront leur compte.

Mais, donnez ordre que la chambre à coucher de damas verd soit arrangée comme une chambre de nourrice. Où nous dînons, nous soupons. Vous savez que mon *marmouset* doit me suivre. J'ai prié celui de ladi L.... madame Reves amènera le sien : ils feront tous leur partie de chant, & nous aurons un concert piaillant. Comme c'est aujourd'hui dimanche, je veux chanter une antienne avec eux. Mon petit sapajou ne sauroit crier si je ne chante : mais je crains que les petits payens ne s'amusent moins d'une hymne chrétienne, que de l'hymne spirituelle *Phillida, Phillida*, de Thomas Durfé. Je suis envieuse de voir comment mon agréable italien, (pauvre enfant!) soutient l'absence de son père & de sa mère. Ordonnez-lui de s'aiguillonner lui-même & de paroître enjoué, ou je l'amènerai dans notre *nourricerie*, pour complèter le chorus, quand nos marmots seront en train de crier. Adieu, jusqu'à dîner, ma chère & très-chère Henriette.

Ladi G.... est une charmante nourrice; elle est extraordinaire en tout ce qu'elle fait. Le seigneur Jéronimo l'admire entre toutes les femmes. Mais quelquefois cependant ses saillies

l'étonnent. Il est très-satisfait d'être avec nous, & nous montre une humeur charmante. Il aime extrêmement les enfans, sur-tout celui de ladi G.... & c'est en vérité un des plus beaux que j'aie vus. Il l'appelle comme elle son marmouset, & le presse vingt fois le jour contre son sensible cœur. Effet singulier du mariage! Qui se seroit attendu qu'elle deviendroit une telle femme, une telle mère, une telle nourrice! Son frère en est enchanté; il se prête aux plaisanteries qu'elle aime, il s'y livre, & milord G.... jouit plus que personne de leur charmante gaîté. Sir Charles lui fait quelquefois l'honneur de l'appeler à son secours, lorsque Charlotte est pour lui, dit-il, trop forte partie : mais c'est en effet, lorsqu'il se tient au-dessous d'elle, & la complimente comme si elle étoit un adversaire trop redoutable. Alors elle me fait un signe de tête, comme entièrement convaincue de sa supériorité.

Mais je perds mon tems à des bagatelles.... Je suis prête, tout-à-fait prête, mon cher sir Charles. Conduisez votre reconnoissante Henriette au temple de l'être tout bon, tout-puissant, tout miséricordieux, & je vais m'y édifier, comme je le fais toujours par le doux charme de votre piété!

Dimanche après-midi.

Un nouvel engagement, d'un genre fort triste, appelle encore ſir Charles loin de moi. En combien de différentes manières un homme *bon* ne peut-il pas être utile à ſes ſemblables? Il y a environ deux heures qu'un parent de ſir Hargrave Pollexfen eſt arrivé dans un carroſſe à ſix chevaux de ſir Hargrave, (les chevaux à la nage), pour ſupplier ſir Charles de venir avec lui, s'il étoit poſſible, dans la maiſon de la forêt où l'on a tranſporté il y a environ quinze jours ce malheureux homme : il n'a plus d'eſpoir que dans l'effet de l'air qui eſt ordinairement le dernier recours des médecins. S'il meurt ſans enfans, la plus grande partie de ſon immenſe fortune doit paſſer à ce gentilhomme dont le nom eſt Pollexfen. C'eſt un digne homme, du moins je le crois, malgré les plaintes & les jalouſies de ſir Hargrave. Après avoir fait part à ſir Charles de la prière de ſon couſin, qui lui demandoit l'appui de ſa préſence, & lui faiſoit dire qu'il ne mourroit pas en paix s'il ne le voyoit, il a ſecondé le déſir de ſir Hargrave les yeux baignés de larmes, & avec un empreſſement qui marquoit la compaſſion & l'honnêteté. Ces inſtances n'étoient pas néceſſaires auprès de ſir Charles; il penſe que viſiter les malades en des cas auſſi preſſans, eſt un de-

voir indispensable. En attendant seulement que les chevaux se fussent rafraîchis, il a suivi M. Pollexfen avec le plus grand empressement, en me disant toutefois, « il est surprenant si le malheureux homme jouit de sa raison, qu'il n'ait pas pensé au docteur Barlet plutôt qu'à moi ».

Merceda! Bagenhall! & maintenant sir Hargrave à la fleur de leur âge! Livrés, il y a si peu de jours, aux plaisirs & même aux désordres!... Compagnons d'iniquité! en si peu de mois! O dieu tout-puissant, soutiens ce malheureux dans sa dernière agonie, & reçois-le dans ton sein. Je lui pardonne de toute mon ame les injures que j'en ai reçues... Je le puis assurément... Quelque grandes qu'elles fussent, ce sont-elles qui m'ont unie à l'objet de tous mes désirs, au meilleur des hommes.

Ayant rempli cette lettre du détail de près d'une semaine, je vais la finir, ma chère grand'-maman, par mille tendres vœux & ferventes prières pour le bonheur & la santé de tous mes chers amis de Northamptonshire, qui partagent si tendrement celui de leur

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE LXI.

Ladi GRANDISSON à madame SHERLEY.

Mercredi, 24 juillet.

AH! ma grand'maman, le malheureux fir Hargrave!.... Sir Charles n'eft revenu que ce matin. Il le trouva jouiffant de toute fa raifon. Sir Hargrave eut en le voyant un plaifir extrême. Il fe recommanda inftamment à fes prières, il joignoit les mains, pleuroit, déploroit fa vie paffée. Que j'aurois voulu, dit-il, être éprouvé par quelques années de pénitence! J'ai fatigué le ciel par mes prières à cet égard; je n'ai pas mérité peut-être qu'elles fuffent entendues! ma confcience me reproche que j'ai négligé une multitude d'occafions, méprifé une foule d'avertiffemens!.... O fir Charles Grandiffon! c'eft une cruelle, cruelle chofe que de mourir! dans la fleur de fon âge! avec tant de richeffes!

Alors, s'adreffant à fes amis qui l'entouroient, il fit la comparaifon du bonheur de fir Charles avec fon malheureux état. Sir Charles, à fa demande, paffa la nuit auprès de lui : il s'efforça de le confoler, invoqua la miféricorde de dieu pour lui, quand le malheureux homme n'eut plus que le pouvoir de joindre l'expreffion des regards à fes prières. Sir Hargrave avoit demandé qu'il lui fermât les yeux. Il l'a fait. Il

eſt demeuré juſqu'au dernier inſtant. Jugez combien un cœur tel que celui de ſir Charles doit avoir ſouffert dans une ſi terrible occaſion. Infortuné ſir Hargrave! puiſſe-t-il avoir trouvé miſéricorde auprès du dieu de toute bonté! Il a remis ſon teſtament entre les mains de ſir Charles à ſon arrivée, & l'a nommé ſon exécuteur teſtamentaire. Ne vous a-t-on point dit que quelque tems auparavant, il l'avoit réconcilié avec ſes parens & ſes héritiers naturels. Il a eu le plaiſir de voir que la réconciliation a été ſincère. Le malheureux homme leur parla d'une manière obligeante. Ils l'ont ſoigné avec affection, & il leur a témoigné ſa reconnoiſſance.

Mes larmes m'empêchent d'écrire..... Dans le dernier acte de ſa vie, l'infortuné a été bienfaiſant à mon égard dans l'intention, mais cruel en effet.... Quand il n'auroit pas eu pour moi cette attention, j'aurois toujours déploré ſa mort, terme d'une vie ſi dépravée! Il m'a laiſſé comme une foible expiation, dit-il, pour la terreur qu'il m'a cauſée, une très-grande ſomme d'argent, (Sir Charles n'a pu me dire ce qu'elle eſt), ſes bijoux & ſa vaiſſelle. Il a auſſi légué à ſir Charles un préſent conſidérable. Le bien qu'il laiſſe eſt immenſe. Sir Charles eſt mécontent de ces legs, & encore plus de ne pouvoir les rendre aux héritiers. Ceux-ci déclarent que

ſir Hargrave les a obligés, par un ſerment ſolennel accompagné de malédictions contre eux-mêmes, s'ils étoient parjures, à ne recevoir ni de ſir Charles ni de moi, les dons conſidérables qu'il leur a dit nous avoir faits : & ils ont aſſuré mon mari qu'ils obſerveroient religieuſement cette promeſſe.

Beaucoup de malheureux profiteront de ces legs. Sir Charles m'a dit qu'il ne vouloit ni participer à l'emploi que je ferai de ce qui m'eſt donné, ni même le diriger par ſes avis. J'eſpère que vous, madame, & ma tante Selby, me donnerez vos conſeils à cet égard. L'intention de ſir Charles eſt d'honorer, par l'emploi de ſon legs, la mémoire de ſir Hargrave. Il a été ſatisfait de ſon Henriette en cette occaſion, & de la ſenſibilité qu'elle a montrée pour ce malheureux homme. Le plus indulgent des maris trouve toujours quelque raiſon de la louer pour tout ce qu'elle dit, ou ce qu'elle fait. Mais comment ne feroit-il pas le meilleur des maris, lui qui a été fils reſpectueux, qui eſt frère tendre & fidele ami; lui, qui eſt *bon* par principe, *bon* dans toutes les circonſtances ?

Quel eſt, ma chère grand'maman, le caractère de pluſieurs de ces héros tant vantés, comparé au mérite modeſte d'un homme véritablement *bon* ? Sous combien de jours aimables un tel homme ne paroît-il pas? En combien de ma-

nières n'est il pas la joie de ses semblables & l'objet de leurs bénédictions? Et cette joie, ces bénédictions, votre Henriette ne peut-elle pas les appeler sa richesse?

Il me semble que mon cœur n'est pas assez grand pour contenir la reconnoissance que demande un tel partage. Que les épanchemens de votre pieuse joie, ma chère grand'maman, se joignent au sentiment de ma gratitude, pour acquitter d'une partie de cette dette immense, celle qui est plus heureuse qu'elle ne le mérite!

Votre HENRIETTE GRANDISSON.

FIN.

AVIS.

On prévient que l'édition angloise des Lettres du chevalier Grandisson, réduite en françois à huit volumes, par M. l'abbé Prévôt, comme le marque la préface au-devant du premier, se trouve comprise ici en quatre volumes, par l'éditeur de cette collection.



